

Les auteurs sang coeur

Raute Saint-Valentin !



Évasion
éditions

Foutue
Saint-Valentin !

Les auteurs sang cœur

OceanofPDF.com

Crédits

Tous droits réservés

Couverture réalisée par @EBGcreation

Correction et relecture par @Farida Derouiche

Édité par Évasion Éditions

ISBN : 978-2-493499-51-6

©Évasion Éditions

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une

contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

OceanofPDF.com

L'ange de la
Saint-Valentin

Écrit par Mellaudy C.M

OceanofPDF.com

*« Résister au courant de la vie
pour se protéger du changement
et de la souffrance vous empêche
d'évoluer et d'avancer. »*

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Un soir ordinaire

Il est déjà plus de vingt-deux heures quand je passe le pas de la porte de l'appartement. À peine le seuil de l'entrée franchi, je m'effondre sur le petit canapé en cuir. Épuisée et à bout de souffle après ces quatre étages sans ascenseur, je dois trouver le courage de me rendre dans la salle d'eau pour prendre une bonne douche bouillante avant d'aller me coucher. Pourtant, je sais que je vais m'endormir sur ces coussins usés par les années. Peut-être me réveillerai-je dans la nuit. J'en profiterai dans ce cas pour rejoindre mon lit. Mes yeux se ferment et je sens ma respiration adopter un rythme lent et profond.

— Ah, enfin tu as décidé de rentrer ! C'est pas trop tôt, râle une voix soprano. La prochaine fois, sois plus discrète.

L'exaspération dans la voie de Célia me percute comme une boule de bowling. Je sais qu'elle ne me reproche pas l'heure à laquelle je viens de rentrer, mais plutôt le fait que je vis uniquement pour mon travail. C'est vrai, si j'étais dans le même état en justifiant d'une soirée, elle sauterait de joie et ouvrirait une bouteille de champagne. Mais à sa plus grande déception, ce n'est pas dans mes projets à court ou moyen terme.

Célia vire mes jambes du canapé afin de prendre place à mes côtés, une tasse de thé dans les mains. Étrange, je n'ai pas entendu la bouilloire. Contorsionnée contre mon gré, je me réinstalle et viens poser ma tête sur son épaule, mon endroit préféré depuis que j'ai vu le jour. À nous observer, on ne peut pas deviner notre lien de fraternité. Il faut dire que nous sommes diamétralement opposées. Notre date de naissance est la seule chose que nous partageons. Silhouette sportive avec les bons atouts féminins, la nature

a été généreuse avec elle. Son teint hâlé donne l'impression d'une origine méditerranéenne alors qu'elle a horreur de la chaleur. Mon contraire puisque je ne rêve que de soleil, d'une année qui soit un été interminable, même si avec ma peau ivoire, je suis obligée de me badigeonner de crème indice 50+ pour éviter de cramer comme une crevette. Quoique, l'image d'une tomate doit mieux me correspondre devant mon quarante-quatre.

Perdue dans mes comparaisons, je ne remarque pas tout de suite le regard fouineur de ma sœur. Ses yeux bleus tentent de fouiller mon esprit. Je la laisse faire le temps de mettre la main sur un programme intéressant à la télévision. Après tout, je n'ai rien à lui cacher. Elle connaît par cœur chaque recoin de mon jardin secret.

— Alors, tu trouves ? lui lancé-je après quelques minutes.

— Non, et c'est pas normal.

— Un conseil, dépêche-toi avant que ton thé devienne glacé.

Son rire communicatif entraîne le mien et nous nous retrouvons à travailler nos abdominaux sur ce bon vieux canapé. Je profite de ce court moment où mon corps a regagné de l'énergie pour le traîner jusqu'à la douche. Me déshabiller me semble être une étape d'une complexité extraordinaire. L'eau chaude ruisselle sur ma peau, permettant à mes muscles endoloris de se détendre. Je devrais peut-être suivre un jour Célia à un des cours de yoga qu'elle prend le week-end. Je pèse le pour et le contre tandis qu'une tornade ouvre la porte si violemment qu'un énorme courant d'air froid s'engouffre dans la petite pièce. Mon corps se glace sur-le-champ.

— Célia, il gèle ! Fais attention, nom de Dieu ! hurlé-je.

— En même temps, on est en hiver et tu t'obstines à ne pas mettre de chauffage, réplique-t-elle du tac au tac.

— Et si tu décidais enfin de trouver un travail, un vrai, nous ne serions pas obligées de vivre sur mon misérable salaire d’infirmière.

Mon énervement a eu raison de moi et je sors de la douche. J’enfile ma combinaison-pyjama tant bien que mal dans ce trois mètres carrés avec Célia dans l’embrasure de la porte.

— S’il te plaît, ne te plains pas, tu touches presque deux mille euros.

— Et l’appartement minable dans lequel nous résidons nous coûte presque la moitié de ce que je gagne.

S’il y a bien une chose que j’ai toujours reprochée à Célia, c’est son manque de compréhension envers l’argent. Elle ne connaît pas la valeur d’un salaire ni le travail que cela implique pour l’avoir. Il faut dire que nos parents lui offraient tout parce qu’elle allait être la prochaine Surya Bonaly¹.

— Dans ce cas, pourquoi on ne part pas ? me demande-t-elle comme si c’était l’idée du siècle.

— Oh je sais, peut-être parce que c’est toi qui as voulu venir à Paris et que c’était l’appartement avec le meilleur rapport qualité-prix.

Je me glisse dans le lit que nous partageons pour mettre fin à cette conversation sans fin. Mais ça, c’est sans compter sur l’obstination de ma sœur. Elle s’installe à mes côtés et me lance :

— Tu as prévu quelque chose pour le 14 ?

— Non, réponds-je sèchement.

— Mais pourquoi, Sarah ? Ça te ferait du bien de sortir un peu.

Je me tourne vers elle afin de lui faire face.

— La Saint-Valentin n’est rien d’autre qu’une fête commerciale et il est hors de question que j’y participe. En plus, c’est soi-disant pour célébrer l’amour. Tu veux un scoop ? C’est tous les jours que ça doit se fêter. Et je ne célèbre jamais les fêtes, tu devrais le savoir, depuis vingt-trois ans. Je

préfère profiter de ce jour pour donner encore plus d'amour et de joie à certains de mes patients que d'aller me saouler pour le plaisir dans un bar pourri avec des inconnus.

— Donc, tu as volontairement demandé à travailler, n'est-ce pas ? résume ma sœur.

— Oui, acquiescé-je en lui tournant le dos, mettant fin à cette conversation pour de bon.

Chapitre 2

Routine

J'ai le pressentiment d'avoir dormi seulement trois heures quand le réveil sonne. Même la musique de *Celtic Woman* me donne l'impression d'être arrachée au sommeil. J'ouvre les paupières tant bien que mal et éteins cette musique normalement reposante. Je jette un coup d'œil à ma jumelle allongée, toujours dans les bras de Morphée.

— C'est ça, profite bien de ta journée, petite sœur, murmuré-je en enfilant mon jean.

Une fois prête, j'attrape mon téléphone sur la table de chevet et sors de la chambre.

— Bonne journée à toi aussi, petite sœur, me lance Célia d'une voix à peine réveillée.

Savoir qui de nous deux est la plus grande est une guerre que nous menons sans relâche depuis nos premiers mots. D'après elle, quand nous naissons avant l'autre fait de nous la plus jeune par rapport à une théorie de conception complètement débile.

J'avale mon café aussitôt prêt et comme chaque matin, je me brûle la gorge.

— Je t'ai préparé un verre d'eau à côté de l'évier, hurle Célia.

Je ne prends pas le temps de la remercier et finis d'un trait son contenu. Je jette un œil à l'horloge.

5 h 28.

Pas assez de minutes pour retourner aux toilettes. J'enfile mon manteau avec toute la panoplie d'hiver avant de quitter l'appartement en lançant un dernier au revoir à ma jumelle. C'est parti pour près d'une heure trente de

transports dans cette capitale idéalisée par de nombreux Français et touristes.

Le froid glacial percute mon visage lorsque j'ouvre la porte de l'immeuble.

« Vivement l'été ! », râlé-je pour moi-même. L'unique avantage de se rendre au travail à cette heure-là pendant ce froid hivernal est l'absence de personnes dans les rues et dans le métro. Il faut dire que je déteste me retrouver dans une foule. La campagne de la Creuse me manque terriblement par moments, mais je ne pouvais pas laisser Célia seule dans cette immense ville après la mort de nos parents.

Nous les avons perdus il y a deux ans dans un accident de voiture alors qu'on accompagnait ma jumelle pour une compétition à Paris. Depuis, nous ne sommes retournées dans notre ancienne maison qu'à une unique occasion. Le jour du déménagement. Pourtant, elle n'est pas vendue. Nous n'avons pas pu. J'ai cette étrange sensation de les faire mourir une nouvelle fois si on s'en débarrasse.

Je profite du voyage entre le métro et le bus pour continuer ma récente lecture. Une petite pépite découverte l'année dernière sur une plateforme d'écriture et dont je suis accro. Je n'espère qu'une seule chose : un deuxième tome. Entre mon travail au sein d'une unité de soins palliatifs et le bénévolat dans un service de réanimation néonatale, j'ai très peu de moments à consacrer aux livres. Alors j'en profite dès que je peux.

À la descente du bus, je presse le pas pour ne pas arriver en retard. Je ne prends pas le temps de regarder les gens autour de moi. Je file tête baissée vers le vestiaire et me change aussi vite qu'il m'est possible. Vêtue de la traditionnelle tenue blanche pour laquelle on se bat avec l'équipe afin de mettre un peu de couleurs, je traverse le long couloir déprimant qui mène

dans mon service. Je n'ai jamais compris pourquoi ce sont les unités les plus lourdes émotionnellement, là où nous côtoyons la mort chaque jour, qui ont le droit à une remise à neuf en dernier. Pendant ce temps, les murs deviennent gris sans rien pour les sublimer, le sol s'abîme avec les va-et-vient des visiteurs et des brancards. Quant au plafond, il fuit et s'effondre toujours un peu plus, obligeant l'utilisation de seaux dans les lieux de passage et éviter les flaques d'eau. Je ne vous parle pas de la vue sur le parking quand nous sommes dans certaines chambres. Après tout, pourquoi installer un tel service avec un beau panorama alors que les patients restent souvent dans leur lit, plus ou moins sédatisés ?

Je franchis le seuil de la salle des transmissions avec une minute d'avance. Je n'ai pas le temps de souffler un peu que notre cadre, accompagnée du médecin du service, proche de la retraite, arrive à son tour.

— Bonjour à toutes, je vois que nous sommes au complet, alors commençons, nous salue-t-elle pendant qu'elle prend place à nos côtés.

Madame Charbes s'occupe de cette unité depuis presque dix ans, après y avoir exercé pendant vingt ans. Le poids des responsabilités et de ses combats pour le service ne se remarque pas. À plus de cinquante ans, elle rayonne toujours autant, une vraie lumière et une boule d'énergie aux cheveux rouges, ce qui lui a valu le surnom de « La lionne ». J'espère pouvoir lui ressembler et suivre le même parcours.

— Nous avons malheureusement perdu M. Terron cette nuit. Sa famille nous remercie pour les soins et le soutien durant ses derniers jours.

À cette annonce, je ne peux retenir les larmes d'humidifier mes yeux. Ça n'a pas été facile de l'accompagner à cause de ses douleurs dues à la maladie. Je me réconforte en me disant qu'à présent, il ne souffre plus.

— Cet après-midi, nous recevrons Mme Geaudin, et Sarah, vous... Sarah ?

— Oui, sursauté-je.

— Vous en serez l’infirmière référente.

J’acquiesce d’un mouvement de tête. Mon regard se pose sur le médecin, un grand fin qui, avec ses soixante-cinq ans, devrait vraiment penser à raccrocher.

— C’est une patiente de cinquante-huit ans qui nous a été adressée suite à un refus de traitement. Elle souffre d’un cancer hépatique évoluant depuis plusieurs mois de façon très agressive. Elle n’a apparemment aucune famille et a fait la demande pour avoir accès à la sédation profonde en temps voulu.

Je note toutes les informations nécessaires, mais il y en a une qui tourne en boucle dans ma tête, tel un disque rayé. Cette femme n’a pas de proches. Comment peut-on partir sans personne à ses côtés ? Je n’arrive pas à concevoir l’absence de ma sœur si je devais mourir précocement. Hier soir, Célia m’a demandé si j’avais des projets pour la Saint-Valentin, eh bien maintenant, j’en ai un. Faire en sorte que cette patiente ne se sente pas seule pendant ses derniers jours.

Chapitre 3

Madame Geaudin

J'ai à peine le temps de remarquer la matinée passer. Je ne fais pas partie de ces professionnels qui courent en oubliant le patient ou sa famille. Il m'arrive assez souvent de prendre trente minutes avec la même personne. Par chance, nous nous occupons de six chambres individuelles maximum. Mais cela ne m'empêche pas d'être en retard dans mon boulot. Alors c'est tout à fait normal de me retrouver à manger juste une compote, un yaourt et une orange comme repas et de finir avec une heure supplémentaire minimum.

Je croise les doigts pour terminer mon tour avant l'arrivée de Mme Geaudin. Comme ça, je pourrai me consacrer à elle et à ses accompagnants une bonne partie de l'après-midi. Je ne crois pas qu'elle soit aussi seule qu'annoncé plus tôt dans la journée. Je travaille dans cette unité depuis assez longtemps pour savoir que des familles fissurées se réunissent, et parfois, se pardonnent les blessures infligées.

Je termine de poser les antidouleurs à mon dernier patient quand j'aperçois au loin les brancardiers.

« Juste à temps », me rassuré-je.

J'inspire et expire profondément, affiche mon plus beau sourire avant de me diriger vers les deux hommes.

— Bonjour, lancé-je de loin. Ça sera la chambre 4.

Aussitôt, je les vois entrer dans la pièce. J'appelle Pascale afin d'avoir son aide pour installer Mme Geaudin. Pourtant, lorsque je franchis le seuil, elle se tient debout près de la fenêtre, hilare comme les deux ambulanciers à ses côtés. J'avoue que je ne sais pas comment me comporter avec elle.

Pascale m'informe qu'elle repart dépanner une autre collègue puisque ma patiente est autonome.

— Bonjour, madame Geaudin, je vois que tout a l'air de bien se passer, la salué-je timidement.

— Ah, voilà les déprimés, confie-t-elle aux brancardiers en jetant à peine un regard vers moi.

Malgré son teint devenu jaune à cause de sa maladie, elle est absolument magnifique. Ses longs cheveux blonds arborent une coiffure sophistiquée dont j'ignore combien de temps elle a mis pour la faire. Maquillée et manucurée, cette femme continue de prendre soin d'elle. Je devine que sa taille de guêpe est remplacée par son ventre qui gonfle chaque jour un peu plus devant son pantalon déboutonné.

Après un au revoir aux deux hommes qui me tendent son dossier, madame Geaudin s'autorise enfin à me scruter.

— Vous n'êtes pas un brin trop jeune pour être infirmière ? déclare-t-elle en m'analysant de la tête aux pieds.

— Qui a dit que j'étais infirmière et non aide-soignante ? la recadré-je.

— Vous avez toutes cette tête de désolée avec ce sourire forcé.

Alors là, j'ignore comment réagir. Cette femme a un véritable aplomb. J'ai l'impression de faire face à Célia. Je réfléchis à ma réponse, mais elle me coupe avant qu'un seul son ne sorte de ma bouche.

— Franchement, vous pourriez faire quelque chose pour la vue. Je sais que je vais mourir, mais, s'il vous plaît, ne me mettez pas un parking désespérant comme spectacle.

Je l'observe continuer à défaire ses valises et installer ses affaires comme si elle emménageait dans un nouvel appartement. J'ai du mal à me positionner, auprès d'elle. Les patients et les familles dépressifs sont plus

ma tasse de thé. J'imagine ma jumelle à ma place et tente de réfléchir comme elle. Je ne mets pas longtemps pour dénicher une réponse :

— Et vous préféreriez quoi, comme vue ?

Mme Geaudin stoppe son activité et vient fixer ses yeux chocolat dans les miens. Un léger sourire de victoire se dessine sur mon visage, ce qui entraîne un fou rire chez elle. Je l'observe, incrédule. Je ne suis pas le genre de personne à faire rire les autres. Je pense même que c'est la première fois depuis des années que ça se produit.

— Oh, mon enfant, si seulement ! Je veux celle de Crystal Bay au moment du coucher du soleil, me défie-t-elle.

— Très bien. Vous l'aurez.

Nous nous affrontons quelques instants du regard. Si elle désire me lancer des défis, pas de problème. Je m'apprête à lui demander si elle souhaite autre chose quand la cadre passe l'embrasure de la porte. En à peine deux secondes, le visage de Mme Geaudin se transforme. Je la vois renifler comme si elle allait se mettre à pleurer et porter une main au niveau de son flanc gauche.

— Comment allez-vous ? questionne Mme Charbes, pleine d'empathie.

— Oh, si vous saviez, commence ma patiente la voix tremblante, j'ai tellement de douleurs. Je ne dors plus et je me sens encore plus seule qu'avant.

— Ne vous inquiétez pas, madame Geaudin. Nous allons vous accompagner comme il se doit, lui promet-elle en posant une main sur son épaule.

La cadre ne s'attarde pas plus longtemps. Je la suis du regard avant de revenir sur ma patiente qui a repris son rangement.

— C'était quoi ça ?

— La vérité, ma chère, réplique-t-elle du tac au tac en se tournant vers moi.

— Et les larmes ?

— Une preuve pour avoir des traitements.

— Votre famille ? demandé-je les mains sur les hanches.

— Quelque part dans ce monde. Maintenant, j'aimerais me reposer, m'indique-t-elle en se dirigeant vers l'entrée de sa chambre. Ne vous en faites pas, je sonnerai si j'ai besoin.

Mise à la porte par ma propre patiente ! Ça ne m'était encore jamais arrivé. Je prends mon téléphone dans ma poche et me fais une alerte pour ce soir. Je dois lui trouver sa vue et la lui ramener demain matin, même si je dois y passer toute la nuit et revenir sur mon jour de congé.

Chapitre 4

Baie de cristal

Je suis à peine arrivée dans l'appartement que, installée dans notre canapé de fortune, je recherche le fameux paysage de Crystal Bay. Plus je fouille sur internet et plus je me mets à rêver. L'eau turquoise, les falaises, le soleil, la chaleur. Pendant un court instant, je m'y imagine. J'explose de rire face à cette idée.

— Qu'est-ce qui te fait rigoler comme ça ? me questionne Célia tout en me scrutant, surprise.

— Oh rien, t'inquiète ! J'ai juste une patiente qui m'a lancé le défi de lui changer sa vue et...

— En même temps, c'est déprimant un parking, me coupe-t-elle.

— Attends une minute, comment sais-tu pour le parking ?

Un silence s'installe. Aucune de nous n'ose bouger. Je l'observe, essayant de décrypter ses paroles qui ressemblent beaucoup à celles de Mme Geaudin.

— Tu... Tu m'en as parlé un jour.

Le ton de sa voix est étrange, mais, pour une raison que j'ignore, je décide de ne pas aller plus loin dans cette conversation. Ma jumelle quitte la pièce pour rejoindre la chambre. Encore un peu perturbée par cet échange, je retourne à ma recherche. Mon choix se porte sur une photo prise par un couple de voyageurs à travers la fenêtre de leur cabane sur la plage. Les couleurs sont sublimes avec la sensation que le ciel prend feu. Je l'enregistre sur ma clé USB et pars à la conquête d'un imprimeur pas cher sur une nouvelle page web. Il ne me faut pas longtemps pour trouver la

perle rare. Je note l'adresse dans mon téléphone puis file me coucher auprès de Célia, déjà endormie.

Le lendemain, je me lève assez tôt pour être devant la boutique dès l'ouverture. Je dois me rendre à l'autre bout de Paris, dans une petite ruelle sale. J'espère vraiment que cet imprimeur est à la hauteur des avis laissés sur son site. En tout cas, le lieu ne donne pas envie d'aller dans cette boutique glauque. Je pousse la porte et pénètre dans une pièce au style industriel. Les murs en brique et le mobilier en fer assombrissent l'accueil. Par chance, des lampes de toutes tailles sont disposées à des points stratégiques pour gagner en luminosité. L'ensemble crée une ambiance originale, à l'image du petit bout de femme derrière le comptoir. Ses longs cheveux gris qui tendent sur le violet sur les derniers centimètres lui donnent un air de fille naïve tandis que sa robe noire, ses accessoires et ses tatouages la rendent plus mature.

Je me racle la gorge pour signifier ma présence. Je suis troublée par ses traits enfantins lorsqu'elle se tourne vers moi.

— Bonjour, que puis-je faire pour vous ? me demande-t-elle d'une voix musicale.

— J'aimerais faire imprimer une photo dans des dimensions assez importantes.

Je lui fournis les mesures et lui raconte le futur emplacement de l'image. À la fin de chaque phrase, son sourire ne cesse de s'agrandir.

— C'est un magnifique projet ! Si vous le souhaitez, je peux vous le faire pour ce soir.

— Ce n'est pas possible plus tôt ?

— Malheureusement, ça sera le plus rapide. Je dois retravailler la photo pour qu'elle garde sa qualité dans de telles grandeurs.

J'accepte à contrecœur. Tant pis, j'irai cette nuit dans le service en espérant que ma patiente dorme. Ça sera la surprise du matin.

Comme convenu, je repasse à la boutique vers dix-huit heures. Jeanne, l'imprimeuse, m'attend derrière son comptoir avec un énorme rouleau dans les mains. Elle me demande si je veux voir le résultat avant de l'emmener, mais je lui fais confiance face à son enthousiasme devant ce projet. Je suis sûre qu'elle a fait un sublime travail. Je règle la somme et m'apprête à la quitter quand elle m'interpelle.

— Je peux venir avec vous ?

Je me retourne, incrédule. Je la fixe à la recherche d'un indice pour tenter de comprendre, sans succès.

— Pourquoi ?

— J'ai toujours désiré participer à quelque chose d'important et amener le sourire et la joie à quelqu'un.

— D'accord.

J'ignore pourquoi j'ai accepté, mais je pense faire le bon choix. Et puis, pour accrocher une telle toile, deux paires de mains ne seront pas de trop.

C'est donc ensemble que nous arrivons dans l'unité de soins palliatifs. Je salue mes collègues et leur présente Jeanne et le défi, maintenant devenu un projet. Il ne faut pas longtemps pour que tout le monde me suive. En même temps, nous avons toutes cette vue sur le parking en horreur. L'une des aides-soignantes entre dans la chambre de Mme Geaudin. Comme je m'en doutais, elle ne dort pas. Ma collègue l'invite à faire un tour qu'étrangement elle accepte. Elles rejoignent le couloir puis nous pénétrons dans la pièce. Sans perdre un instant, chacune s'attaque, en binôme, à une fenêtre. En

quinze minutes, le résultat est stupéfiant. J'en suis toute retournée. Fini le parking et bonjour Crystal Bay.

Je décide de partir avant que ma patiente revienne de sa balade. Pourtant, quand je l'aperçois au loin, je ne peux m'empêcher de me cacher pour entrevoir sa réaction, Jeanne à mes côtés. Mme Geaudin ouvre sa porte et s'arrête net. Je l'observe minutieusement pour trouver le petit détail qui me montre que j'ai gagné. Et là, je le visualise. Cette légère perte d'équilibre due à ses jambes flageolantes.

J'attends qu'elle ferme la porte pour partir, un immense sourire aux lèvres.

Chapitre 5

Petites confidences

Ça fait maintenant une semaine que Mme Geaudin est arrivée au sein de l'unité. Chaque jour, je pose la même question à mes collègues pour savoir si elle a eu de la visite et c'est la même réponse qui sort. Pas une visite. Pas un appel. Personne ne prend de ses nouvelles. Je ne peux contenir ce pincement au cœur que j'éprouve quand je vois ma patiente. J'aurais tellement voulu être là pour tenir la main de mes parents que ça me paraît inconcevable que sa famille ne vienne pas. Une nouvelle idée traverse mon esprit, mais je refuse encore plus de la croire. M'aurait-elle menti encore une fois ? Je dois le vérifier, même si cela ne me regarde pas.

Aujourd'hui, je débute le travail de nuit pour un mois. Je vais pouvoir consacrer plus de temps à cette femme. Après les transmissions, je vais m'occuper de tous mes autres patients avant Mme Geaudin, car j'ai conscience que je risque de passer une bonne heure avec elle. Je me dirige vers sa chambre avec ses traitements pour la nuit qu'elle va refuser, je le sais. Je toque et attends son invitation.

— Bonsoir, comment allez-vous avec cette magnifique vue ? demandé-je après son autorisation à rentrer.

Nous n'avons pas trop échangé sur cet immense panneau malgré mes tentatives diverses et variées. Jusqu'à présent, nos conversations étaient limitées à des oui et des non. J'espère avoir un peu plus de chance ce soir. Comme réponse, j'ai juste le droit à un haussement d'épaules. Je plisse les yeux et me tords la bouche discrètement à la recherche de la meilleure réaction.

— Si vous le souhaitez, je peux l'enlever afin de mieux apprécier la vue d'origine.

N'ayant aucune réaction de sa part, je me dirige vers la toile et commence à gratter un coin comme pour la retirer.

— Non mais, ça ne va pas ! m'interrompt-elle en plaquant sa main sur la mienne. Qui vous a donné le droit de faire une telle chose ? Laissez-moi à Bali, nom de Dieu !

— Allez-vous arrêter de m'ignorer ?

— Sûrement pas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que vous êtes le genre de personne à poser beaucoup trop de questions et à persévérer jusqu'à connaître la vérité.

Je reste bouche bée devant cette constatation. Effectivement, il faut croire qu'elle m'a percée à jour, mais, comme elle l'a si bien dit, je n'abandonne pas.

— Vous aimez beaucoup trop les défis, continue-t-elle. Il n'y a qu'à voir cette toile sur ma fenêtre.

— Ce que j'affectionne encore plus, c'est d'observer mes patients sourire.

— Alors vous avez choisi le mauvais service.

— Absolument pas. Vous l'avez dit, j'apprécie les défis.

Je m'approche un peu plus d'elle jusqu'à arriver à cinq centimètres de son visage avant de lancer :

— Je saurai vous faire sourire.

— Dans ce cas, je vous souhaite bonne chance. La dernière fois, c'était le 15 septembre 2006.

— C'est très précis, commenté-je, surprise d'une telle exactitude.

— On n'oublie pas la date de la disparition de toute sa famille.

Je reste sans voix devant cette révélation. Alors elle m'a bien menti quant à ses proches et maintenant, j'en apprend la raison. Par cette solitude imposée, je me sens encore plus liée à elle. Je ne me rends pas compte que des larmes coulent sur mes joues avant qu'elle ne les essuie avec le revers de sa main.

— Vous connaissez ça, n'est-ce pas ? me demande-t-elle tout en me conduisant sur le bord de son lit.

— J'en ai bien peur. Comment est-ce arrivé ?

Elle se tourne vers la toile et reste silencieuse plusieurs minutes. Je ne la brusque pas. J'ai conscience qu'il faut que ça vienne de la personne pour ce genre de confiance.

— Nous étions à Bali en vacances. Nous adorions voyager. Mon époux nous avait réservé un vol en hélicoptère pour parcourir les différentes îles. Je n'ai pas pu aller avec lui et ma fille à cause du poisson pas frais de la veille. L'appareil a eu une panne motrice, d'après l'enquête réalisée. Depuis ce jour, je n'ai plus jamais quitté Paris.

Mme Geaudin ne lâche pas la vue de Crystal Bay des yeux, mais de par sa voix tremblante, je sais qu'elle pleure. Je n'ose imaginer la douleur qu'elle ressent et la culpabilité qu'elle traîne depuis tout ce temps. Comment continuer à vivre alors que toute sa famille a disparu ?

— C'est pour cette raison que vous avez souhaité cette vue, murmuré-je à moi-même.

— Et j'avoue que j'ai été particulièrement surprise que vous soyez allée jusqu'au bout, rigole-t-elle.

J'aperçois ses lèvres s'étirer en un sourire timide, mais je ne lui fais pas remarquer.

— Vous avez choisi de travailler ici suite à la perte de votre famille ?

— Plutôt à cause de ma sœur, soupiré-je. On lui a diagnostiqué une leucémie peu de temps après la mort de nos parents.

Pour la première fois, je me confie sur mon passé et surtout, celui de Célia. J'étais dans le coma quand on lui a annoncé sa maladie et débuté les traitements. Encore aujourd'hui, je m'en veux de ne pas avoir pu être présente.

— C'est elle qui conduisait quand on a eu notre accident, pleuré-je, sans pouvoir contenir plus longtemps mes sanglots. Les médecins pensent que c'est suite à la fatigue du cancer qu'elle a perdu le contrôle de la voiture. À la suite de ça, Célia est tombée en dépression et je n'ai rien pu faire pour l'aider.

Je pose ma tête sur l'épaule de Mme Geaudin. Ma respiration saccadée alterne avec mes reniflements. Ma vue se brouille par les larmes et la cicatrice de mon cœur s'ouvre de plus en plus. J'en viens à me demander qui est la patiente et qui est la soignante. À cette pensée, j'émets un ricanement. Je lis de l'incompréhension dans son regard face à mon attitude. Je lui explique et le son de son rire se mélange au mien.

Nous continuons à échanger sur nos passés respectifs et sur nos rêves détruits face à ces pertes.

J'attends qu'elle s'endorme avant de quitter sa chambre, toute retournée, mais surtout pleine d'idées pour lui redonner le sourire.

Chapitre 6

Limites franchies

Les jours passent et plus Mme Geaudin, enfin Catherine, me parle d'elle. Elle me raconte son enfance à épauler son père viticole, ses études sur Paris, la rencontre avec son mari, sa fille et surtout ses voyages, et en particulier, ceux qu'elle aurait aimé réaliser. Entre l'Amérique latine et l'Afrique, il lui restait beaucoup de choses à voir. Alors un matin en rentrant chez moi, je me suis mise à fouiller le web à la recherche de photos de plusieurs paysages, et avec l'aide de Jeanne, j'en ai fait des albums souvenirs. Le premier était sur le Mexique. Grâce à lui, Catherine s'est ouverte un peu plus sur son état de santé actuel, surtout sur sa façon de vivre ses derniers jours. Aujourd'hui, je m'apprête à lui ramener celui sur le Costa Rica, un pays qui la passionne depuis ses premiers voyages.

Je sors de la boutique en contemplant l'œuvre de ma complice. Il est magnifique. Beaucoup de photos sont accompagnées de petites anecdotes que j'ai dénichées sur divers sites et blogs. Je passe tellement d'heures dans ce projet que je ne trouve plus le temps d'aller en réanimation néonatale dans le cadre de mon bénévolat. Je m'en veux, mais Catherine a besoin de moi. Quant à Célia, elle ignore ce que je fais puisqu'elle sort de plus en plus. D'un côté, je n'ai pas à lui expliquer le comment du pourquoi je fais ça, mais d'un autre, elle me manque. Sa bonne humeur me manque. Nos disputes me manquent. J'ai conscience qu'à la mort de ma patiente tout redeviendra comme avant.

Je file au travail dès l'album dans mes mains, c'est-à-dire avec deux heures d'avance. Mes collègues m'ont fait remarquer mon implication un peu trop importante envers Catherine. Voyant que je ne répondais pas, elles

ont arrêté de me dire quoi que ce soit. C'est donc tout naturellement que je salue l'équipe en me rendant à la chambre numéro quatre. Comme à son habitude, Mme Geaudin admire le panorama de Crystal Bay assise sur son lit, un plaid sur ses épaules.

— Bonjour, souris-je en m'installant à ses côtés.

Un discret son s'échappe de ses lèvres. Je comprends que le moral n'est pas à l'ordre du jour. Je reste un instant près d'elle, en silence. Je lui tends le carnet de voyage dans l'espoir de lui rendre les idées plus légères. Elle le prend, le feuillette avant de le reposer sur le lit. Il n'y a pas eu une seule once de joie quand elle l'a ouvert.

Contre toute attente, je la serre contre moi. Il n'en faut pas plus pour que Catherine s'effondre. Je frotte ma main sur son bras dans un rythme lent, un peu pour calmer sa respiration saccadée. Nous restons dans cette position plusieurs minutes. Je lui sèche ses joues creuses et l'aide à se rallonger. Je n'ai pas besoin de lui demander la raison de son mal-être, je travaille dans ce service depuis assez longtemps pour savoir que la cause est son état de santé qui se dégrade.

Alors que je m'éloigne pour aller me changer afin de prendre mon poste, Catherine m'interpelle dans un chuchotement qui semble lui aspirer toute son énergie :

— Ne me laisse pas, Sarah.

Je reste paralysée devant cette requête. Pour la première fois depuis le jour de nos confidences, elle accepte de se montrer vulnérable avec moi. Je retiens les gouttes salées qui menacent de couler. Je retourne auprès d'elle et lui saisis les mains.

— Je dois aller me mettre en tenue, Catherine, mais je reviens aussi vite que possible, la rassuré-je. C'est promis.

Je lui lance un dernier sourire avant de sortir. Je bats mon record de temps pour enfiler ma tenue professionnelle et râle après ma collègue qui n'est pas prête pour les transmissions. Une certaine culpabilité apparaît au plus profond de moi lorsque je repense à ma patiente qui m'attend.

Je réalise le plus vite possible mon tour du soir puis je rejoins Catherine. Je décide de prendre une chaise et de m'asseoir près d'elle, attrapant sa main froide. Sans m'en rendre compte, je m'assoupis. Je suis réveillée par ses mouvements et ses plaintes.

— Que se passe-t-il, Catherine ? demandé-je, inquiète.

— J'ai mal, supplie-t-elle, j'ai tellement mal, Sarah.

— Je vais chercher quelque chose.

Sans réfléchir, je quitte la chambre en trombe et file dans la salle de soins. Je regarde le dossier, mais je n'aperçois pas le traitement dont elle a besoin. J'attrape le téléphone pour joindre le médecin de garde. Il n'a pas le temps de commencer la conversation que je lance :

— Il me faut de la morphine pour Mme Geaudin. Elle souffre énormément.

— Euh... Je vois qu'elle a déjà trois différents antalgiques de prescrits, elle n'est pas...

— C'est de morphine dont elle a besoin, m'énervé-je. La douleur est beaucoup trop importante !

Je négocie pendant cinq minutes avec le médecin avant qu'il n'accepte de me mettre le traitement que je veux. J'ai bien conscience que ce n'est pas la procédure habituelle, mais par expérience, pour de telles douleurs, les autres médicaments conviennent pour quelques heures.

Aussitôt les médicaments préparés, je me dirige vers Catherine pour lui poser sa perfusion. Je tente de la rassurer, en vain. Au moment où je

souhaite me rasseoir, elle attrape ma main et me tire vers elle afin que je m'allonge à ses côtés.

— Parle-moi de toi, de ton enfance, me demande-t-elle, essoufflée.

Je commence par évoquer ma sœur, nos disputes, nos différences et aussi ce qui nous rapprochait. Viennent ensuite mes rêves, mes passions. Celles que j'ai abandonnées le jour de l'accident de voiture. Pour la première fois, je sens comme un poids qui s'évapore. Je stoppe mon récit uniquement quand je dois me lever pour aller voir les autres patients.

Je finis ma nuit avec une Catherine séditée dans mes bras, les yeux bouffis et rougis par les larmes. Je me décide à quitter mon nouveau refuge lorsque mon réveil sonne pour me signaler le changement d'équipe.

Chapitre 7

La perte

Je rentre chez moi avec la boule au ventre. Je n'ai pas pu rester auprès de Catherine après mon travail, même si je ne suis pas de garde cette nuit. J'ai eu le droit à une convocation quant à ma « relation » avec ma patiente. Après quinze minutes de rappel sur les règles et la posture du soignant, la cadre m'a gentiment demandé de prendre quelques jours et de changer de patient. Je n'ai pas cherché à argumenter, sachant au fond de moi qu'elle a raison. Je vais directement m'allonger dans le lit, encore parfaitement fait. Célia a dû passer la nuit dehors une nouvelle fois.

Je ne cesse de tourner dans tous les sens afin de trouver ma position pour dormir. En vain. Dès que je suis bien installée, mes pensées virent vers Catherine, cette femme détruite par la vie, sans famille.

Seule.

Je ne peux me reprocher sa solitude en ces jours difficiles. Je suis tellement en colère contre ma cadre et mes collègues de m'obliger à rester dans cet appartement miteux.

Je passe ma journée à tourner en rond, à grignoter tout le chocolat présent et à déprimer devant *13 Reasons Why*. Je ne vois pas non plus Célia et elle ne répond à aucun de mes messages. Elle a le don de m'énerver quand elle fait ça.

À la nuit tombée, je décide de prendre l'air. Sans m'en rendre compte, j'atterris dans l'atelier de Jeanne. Cette dernière me regarde avec un grand sourire, mais avant qu'elle ne prononce le moindre mot, je m'effondre dans l'un des petits fauteuils. Je me retrouve aussitôt encerclée par ses bras frêles. Je déverse toutes les larmes que mon corps est capable de créer. Elle

ne dit rien, se contentant de me frotter le dos pour marquer sa présence près de moi.

Il me faut plusieurs minutes pour récupérer une respiration souple et régulière.

— Tu veux m’en parler ? me questionne l’imprimeuse d’une voix tendre, remplie d’empathie.

Je tente de lui raconter mes malheurs malgré le tremblement de mes cordes vocales. Je lui débite tout, depuis le premier jour jusqu’à la nuit dernière. Jeanne aussi évoque cette foutue distance professionnelle. J’ai conscience que j’ai peut-être franchi une limite, mais je ne pouvais pas la laisser seule dans sa tristesse et dans son deuil. Je ne souhaite à personne de vivre ce que j’ai vécu au décès de mes parents.

Nous continuons à parler de tout et de rien une bonne partie de la nuit. Jeanne me fait découvrir son thé à la menthe qui est une tuerie. Vers deux heures du matin, nous sommes interrompues par la sonnerie de mon téléphone.

— Oui, allô ?

— Sarah, c’est Isa. Je ne te réveille pas, j’espère ?

— Non, ne t’inquiète pas, rassuré-je ma collègue dont je sens l’hésitation dans la voix. Que se passe-t-il ?

Un silence s’installe à l’autre bout du fil. Je perçois un long soupir avant d’entendre à nouveau le son mélodieux d’Isabelle.

— Je ne sais pas comment te dire ça... Enfin, c’est surtout que je n’ai pas le droit normalement de t’en parler.

— Qu’est-ce qui se passe ? commencé-je à m’inquiéter tout en faisant les cent pas.

— Mme Geaudin vient de décéder.

L'annonce a l'effet d'une bombe sur moi. Je suis aussitôt projetée deux ans plus tôt, le jour où j'ai appris la mort de mes parents. Immobile, je ne perçois plus le monde autour de moi. Je laisse mon bras retomber contre mon corps, mon téléphone s'échappant de ma main et s'écrasant au sol.

Je n'arrive pas à y croire. Comment est-ce possible ? Elle n'était pas dans sa meilleure forme, mais je ne pensais pas qu'elle partirait aussi vite. Et puis, pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi le 14 février ? Nous sommes censés fêter l'amour et non la mort de quelqu'un. Je ne parviens pas à chasser son image, seule dans son lit. Sans proches, sans personne à ses côtés. Je m'étais fait la promesse de la faire sourire pour le 14 février, qu'elle ne ressente pas cette solitude qu'elle traîne depuis plusieurs années en ce jour où on célèbre le sentiment le plus fort et le plus beau de tous : l'amour.

Au lieu de ça, je me trouve à présent dans cette pièce sombre qui vient de perdre toute sa splendeur. Je sens une main se poser sur mon poignet. Je tourne la tête et Jeanne me fait face. En l'espace d'une seconde, je m'écroule sur le sol, en pleurs pour la énième fois.

Chapitre 8

La lettre

Je rejoins la chambre de Catherine dès les premiers rayons de soleil. Je n'ai pas dormi de la nuit et j'ai dû lutter contre moi-même pour ne pas venir plus tôt. Je ne réalise toujours pas le décès de ma patiente. Je ramasse les quelques affaires qu'elle possédait, tel un robot. Sans émotion, inerte. Lorsque mes yeux se posent sur la vue de Crystal Bay, les souvenirs de son premier jour dans le service réapparaissent. Elle, avec sa carapace qui la protégeait face à ce flux de sentiments qu'entraîne sa condition de fin de vie et moi, avec ma promesse de la faire sourire et de ne pas la laisser seule. Mon regard est attiré vers un petit bout de papier blanc dépassant d'une extrémité du panneau. Je m'avance et tire dessus. J'y repère une lettre à mon nom.

« Ma chère Sarah,

Je ne serai pas surprise si c'est toi qui découvres cette lettre. L'idée de la rédiger m'est venue tout naturellement après nos confidences, quant à sa cachette, je ne voyais rien de mieux que cette destination où ma vie a changé.

Je te l'écris, car je sais qu'elle te sera importante pour te permettre d'avancer dans l'avenir. Sache, ma petite, si tu décides de poursuivre ta lecture, me faire alors une promesse. Celle de vivre TA vie et d'aimer autre chose que ton travail, parce qu'il n'y a rien de plus beau.

Tu as été capable, dès le premier jour, de créer une bulle apaisante, de bien-être et de sérénité autour de moi alors que je me cachais derrière mon sourire et mon talent de comédienne. À présent, tu en connais les raisons.

Lorsque l'on m'a donné le diagnostic de mon cancer, j'ai ressenti pendant un moment de la joie. Je savais que je ne gagnerais pas ce combat et que j'allais enfin retrouver les miens. Pourtant, quand tu as franchi la porte de ma chambre, j'ai compris que tout allait changer. Tu es arrivée, avec ta petite mine de fille naïve, à me faire perdre à mon propre jeu.

Vivante, jamais je n'aurais avoué que tu avais réussi ta promesse. Oui, tu m'as fait sourire et pour la première fois depuis si longtemps, je ne me suis plus sentie seule. Tout ça, grâce à toi. Je ne pourrai jamais te remercier comme il se doit pour tous ces voyages que tu m'as permis de faire pendant ces quelques jours qui nous ont liées. À présent, je peux partir en sachant que New York est jolie seulement si nous sommes sourds et sans odorat, que l'Islande est sublimée par ses aurores boréales à condition de ne pas mourir d'hypothermie avant, que l'Angleterre peut nous plaire si nous sommes équipés d'un super parapluie, mais surtout, que tous les voyages restent gravés à jamais dans notre mémoire si nous les partageons avec les bons compagnons. Toi, ma chère Sarah, tu as été le mien dans ce voyage qu'est la fin de vie. Ton sourire et ta gaieté continueront à me guider dans l'au-delà.

Alors, je n'ai qu'une unique demande, ma petite : vis ! Prends quelques jours de vacances, voire deux ou trois semaines et pars. Quitte cette ville qui te rend malheureuse, juste parce que c'est le seul lien avec ta sœur. D'ailleurs, tu trouveras dans « Orgueil et Préjugés » deux billets d'avion vers Crystal Bay, l'un est à ton nom et l'autre, pour la personne de ton choix. J'espère que ce sera le premier pays d'une longue liste.

À ton retour, ne te limite pas à un service. Désolée de te dire cela, mon enfant, mais tu n'es pas faite pour ça. Tu es cette personne que nous attendons tous de rencontrer un jour. Celle qui nous fait voir la vie d'une

autre façon. Ne change pas, ma petite Sarah. Ma lueur d'espoir. Ma dose de bonne humeur.

*Je ne peux te souhaiter qu'un bel avenir, mon enfant,
Catherine.*

PS : En te levant le matin, rappelle-toi combien précieux est le privilège de vivre, de respirer, d'être heureux (Marc Aurèle) »

Je ne peux contenir la larme au coin des yeux. Les mains tremblantes, j'attrape son livre de chevet et y trouve les deux billets d'avion. Je n'ai pas besoin de réfléchir avant de me diriger vers le bureau de ma cadre. Alors que je m'apprête à lui dire que je souhaite partir quelques jours, elle me prend de court.

— Bonjour, Sarah. Je vous en prie, asseyez-vous.

Je m'exécute.

— Comme vous le savez, j'ai eu connaissance du lien que vous avez créé avec Mme Geaudin. Quand elle m'a sollicitée pour vous accorder trois semaines de congé, j'ai cru au début que vous aviez peur que je refuse cette demande. Elle m'a alors expliqué son souhait de vous donner son billet d'avion, et je ne pouvais qu'accepter sa requête.

— Vous m'avez accordé trois semaines de vacances sans mon avis ? la questionné-je, stupéfaite par son attitude.

Je reste sans voix face à cette déclaration. D'abord, Catherine m'offre un voyage à Bali et maintenant, madame Charbes m'octroie sans condition des jours de congé. Moi qui pensais donner de l'amour en cette période du 14 février, c'est tout l'inverse qui se produit. Sans même m'en rendre compte, Catherine Geaudin m'a sauvée. C'est libérée que je quitte ce

service, sans savoir que je passe le seuil de la porte pour la dernière fois en tant qu'infirmière.

OceanofPDF.com

Épilogue

Renaissance

— Tu rentres dans combien de temps ?

La voix enjouée de Célia me manque. Voilà maintenant presque un an que je me suis envolée pour Bali suite au décès de Catherine. Le jour où j'ai atterri à Denpasar en compagnie de Jeanne, j'ai compris que plus jamais je ne serais infirmière en unité de soins palliatifs. Le départ a été difficile. Devoir tout laisser derrière soi n'est pas facile. Encore plus quand il y a sa famille en jeu.

— Demain soir, si tout se passe bien, lui réponds-je. Je serai rentrée à temps pour fêter comme il se doit tes six mois.

— Et en plus, ça tombe le 14 février.

Je l'imagine parfaitement en train de sourire de toutes ses dents. Ça me fait un bien fou de savoir qu'elle va beaucoup mieux, que ce soit sur le plan de son cancer, mais aussi sur le plan psychologique. Il faut dire qu'elle a très mal vécu mon départ. Elle avait cette impression que je l'abandonnais, puis est venue la partie où j'ai dû négocier avec elle pour redonner l'appartement de Paris. Maintenant, elle réside dans notre maison d'enfance dans laquelle elle nous a préparé une surprise, à Jeanne et à moi.

D'ailleurs, cette dernière me fait signe qu'il est l'heure de partir pour notre ultime excursion en Islande. Depuis onze mois, nous parcourons le monde à la recherche des plus beaux panoramas. J'ai eu dans l'idée de continuer ce qui avait été commencé avec Mme Geaudin et j'ai monté ma propre boîte lorsqu'on était à Crystal Bay. Le nom a été comme une évidence : *Les paysages de Catherine*. Des dizaines de partenariats se sont créés, dont un avec mon ancien service. Sans s'y attendre, Jeanne s'est

retrouvée embarquée dans cette aventure, même si je sais qu'elle est plus qu'heureuse d'y participer.

— Je te laisse, sœur. Je te rappelle pour te donner l'heure d'atterrissage.

— OK, couvre-toi bien.

— Promis, maman, rigolé-je juste avant de raccrocher.

C'est assez étrange comment la distance apaise les tensions entre deux personnes. Aujourd'hui, j'ai conscience que je ne vivrai plus avec ma sœur et mon deuil sur le décès de mes parents est enfin fait. Je me dépêche de rejoindre ma compagne de voyage dans l'entrée de la petite auberge sans perdre un instant. Après tout, nous ne pouvons pas nous permettre de louper notre vol ce soir. Je tiens à être auprès de ma jumelle pour célébrer comme il se doit cette fête sur l'amour, les six mois de la greffe de Célia, ainsi que la pose de notre première photo prise pour ce projet dans mon ancien service.

Au diable la
Saint-Valentin

Écrit par Marina Carrieu

OceanofPDF.com

Reliant deux hautes falaises recouvertes de chênes verts au-dessus du fleuve Hérault, le pont du Diable raconte encore à qui veut l'entendre sa légende. L'origine de son nom en témoigne d'ailleurs et suscite toujours la crainte des représailles... Et pour cause ! La Bête fut bernée par un intrépide promettant en échange de l'arrêt immédiat des destructions intempestives qu'il provoquait sans lassitude un sacrifice humain ! Et voici le Vilain déclarant forfait, impatient de recevoir sa récompense et aidant même les deux abbayes d'Aniane et de [Gellone](#), séparées par l'eau vive, à construire un édifice inaltérable. Mais au soir du 14 février, seul un chien apparut, déchaînant ainsi une colère incommensurable, mais impuissante à démanteler l'ouvrage. Depuis cet affront et à cette date précise, il dérobe aux Hommes leur bien le plus précieux, à savoir les femmes. Les innocentes, les jeunes, les belles, fragiles, inconscientes ou encore amoureuses, attirent sur elles ses foudres vengeresses ! Les eaux bouillonnent en secret, la nature se mure dans le silence, la bête rougissante ondule et enfle vers sa victime. Il l'ensorcelle alors, l'enveloppe de ses longs doigts crochus pour assouvir ce qui le brûle au plus profond, puis, insatiable et insatisfait, il la déchire en lambeaux avant de plonger tête la première dans son gouffre, jusqu'à la prochaine.

Parfois, certaines âmes ne trouvent la paix dans les esprits de ceux qui les pleurent et se régénèrent... encore et encore, vivant à l'infini la souffrance de leur dernier souffle.

C'est le cas de celle qui court, diaphane et effrayée, sur le bas-côté de la route sinueuse menant au site. Dans la nuit de mi-février, sans un bruit ni brume tiède et opaque s'exhalant de sa bouche, elle rejoint le pont. Les galets irisés de givre ne s'enfoncent pas sous son poids et les épines de pin jonchant toujours la terre en cette période ne s'effritent ni ne se froissent. Les animaux nocturnes l'ignorent et poursuivent leur dialogue insolite, tout

comme les automobilistes qui la croisent, bien trop pressés de parvenir à la ville proche et à leur rendez-vous galant pour ne discerner rien de plus qu'une simple ombre éclairée par leurs phares.

Pourtant, une seconde, peut-être deux d'une attention particulière ou même un coup d'œil furtif auraient suffi pour remarquer la fine pellicule d'air séparant le calcaire de ses pieds nus, et le teint bleuté de sa peau.

Il est coutume que les véhicules ne s'attardent pas en ce lieu et ils s'éloignent donc. Le noir l'habille à nouveau tandis qu'elle accélère. Sa robe blanche vaporeuse claque sous le vent devenu vif à l'approche des gorges. Sur les pierres sèches du pont, elle s'immobilise après plusieurs allers-retours témoins de sa déroute et de son incompréhension. Elle frotte ses bras pendant que sa poitrine se gonfle et se creuse à intervalles rapides. Mais respire-t-elle vraiment...

— Maman, lâche-moi.

Thomas saisit la main qui enserre son poignet et plonge ses yeux attendris dans ceux en larmes qui le défient. Il répète son ordre sans sourciller et attend.

— Mon chéri... lui murmure-t-elle. En un geste inconscient, la femme caresse à présent la paume de son fils et l'enlace. Arrête de prendre des risques démesurés ! Laisse-la en paix.

Le jeune homme la repousse avec bienveillance mais fermeté, car elle résiste un temps, et essuie ses joues humides et brillantes.

— Non, soupire-t-il en secouant la tête. Cette fois, j'arriverai à la faire revenir. Je te le promets. Pleure plus, s'il te plaît.

— Je veux juste que tu sois heureux.

— Sans elle, je ne peux pas.

Il esquive son étreinte désespérée, tente de la rassurer d'un timide sourire et disparaît derrière la porte, sans un mot de plus.

Depuis le drame qui se répète Saint-Valentin après Saint-Valentin, Thomas vit chez ses parents, ou plutôt survit, nourri, logé, dorloté comme au temps de son adolescence certes, mais la cicatrice inguérissable du deuil en sus.

Cinq fois déjà qu'il se confronte à l'Être rougi des ténèbres pour tenter de lui arracher sa bien-aimée et la ressusciter...

Les cheveux clairs de Chloé s'agitent au-dessus de ses frêles épaules barrées de bretelles entrelacées. Ses orteils livides épousent les arêtes des pierres bordant la construction vertigineuse alors que ses doigts s'enroulent à la rambarde métallique ajoutée pour protéger les visiteurs de chutes accidentelles. Elle fléchit le menton et scrute le fleuve en contrebas.

Un frisson glacé parcourt son corps et la contraint à reculer d'un pas. L'eau cristalline s'agite de remous et de tumultes. Une écume brillante s'esquisse et s'étirole au gré des mouvements de plus en plus circulaires d'un tourbillon en formation. En son centre, une masse immense, charnue et cramoisie vogue, s'enfonce, se tord et gronde.

Une fulgurance illumine son regard. Seule dans la pénombre de sa future mort, elle réalise qu'elle sert d'appât une nouvelle fois.

Le véhicule de Thomas dérape en quittant la ribambelle de réverbères de Montpellier.

Il se hâte vers l'arrière-pays à contre-courant de la jeunesse qui court les villes de restaurants en chambres d'hôtel, les mains pleines de roses rouges, le cœur en joie et le désir au corps ! Lui déteste cette fête des amoureux ainsi que les souvenirs qui lui sont accrochés à jamais. Il crispe la mâchoire à s'en donner des crampes, songe aux gestes à effectuer, vérifie d'une main aveugle son matériel enfermé avec soin dans son sac à dos abandonné sur le siège passager : une corde avec grappin et une hache, bien plus efficace, il l'espère, que le couteau de l'année précédente.

Il grimace à la blessure infligée à son doigt par la lame affûtée et lèche le sang qui affleure déjà. Puis une douleur différente s'empare de son être, sa gorge se noue jusqu'à presque étouffer, son ventre se contracte et ses yeux s'irritent au fur et à mesure que les mètres défilent. Les larmes qui s'écoulent de ses narines sont vite frottées. Ses lèvres se pincent davantage : s'il veut maîtriser le sort cette fois-ci, il se doit de rester stoïque. Difficile pourtant, quand l'enjeu est d'embrasser à nouveau la femme aimée et que l'adversaire n'est autre que le Diable en personne.

Il s'encourage en frappant le volant et appuie sur l'accélérateur, pressé d'en finir.

Elle voudrait crier, mais aucun son n'interrompt celui de l'eau en effervescence. Si elle le pouvait, elle réclamerait la paix, le repos, le sommeil, le retour à la nature ! Se lover dans la roche sous le soleil d'été ! Contempler à perte de vue le plaisir des baigneurs et des plongeurs ! Se nourrir du bonheur des autres à défaut de vivre le sien, elle qui souffre chaque année de revenir d'entre les morts avec l'espoir infime que Thomas vainque le Diable. Dans le froid de l'hiver, aspirée par son chagrin, elle est

contrainte de quitter la couche de terre qui l'accueille, de déambuler sur la route et de patienter que l'heure du duel sonne.

Sa seule présence ici attire le monstre hors de son trou, Thomas le sait...

Ce soir, amère, elle refuse pourtant d'alimenter cet espoir et se promet de résister à plonger dans ses yeux amoureux. Plus jamais. Trop de douleur !

Ne viens pas ! prie-t-elle.

Marre que son corps se transperce, se déchire et souffre, pour rien ! Assez de le quitter, de l'abandonner, inerte, blessé, le cœur davantage brisé par les échecs successifs, les os fêlés sous les coups ! Insupportable !

Des bruits de pas s'amplifient derrière elle. Un froissement et un choc métallique s'y ajoutent.

Elle fixe aussitôt le sol sans même se tourner, gonfle la poitrine et parvient à chuchoter :

— Arrête, je t'en prie, répète-t-elle encore et encore, en y insufflant un peu plus de force à chaque fois.

Inaudibles d'abord, voici les mots qui prennent corps et grossissent. Soufflés désormais avec fracas, ils percutent les pierres du pont et des falaises, décrochant les graviers les plus instables, rebondissent sur le dos hérissé de cornes qui glisse sous la rambarde et fusent jusqu'aux oreilles de l'homme qui brandit au-dessus de sa tête une hache tout juste extraite.

— Arrête de vouloir me ressusciter !

Sourd à ses supplications, Thomas avance de quelques pas supplémentaires, prêt à en découdre, mais en distinguant plus nettement sa fiancée, son bras se liquéfie et ses doigts lâchent le manche de son arme. Dos à lui, elle porte sa robe blanche habituelle mais irrésistible, immaculée malgré les outrages avides de la Bête et du temps. D'une pâleur extrême, tant attirante qu'effrayante, Chloé irradie au milieu de la nuit et sa beauté lunaire interpelle et hypnotise quiconque la croise.

Le jeune homme se glace, suspendu au désir qui le traverse, haïssant le tissu qui ondule et effleure les courbes harmonieuses en lieu et place de ses mains. Son souffle accélère ; lui, résiste à l'enlacer et ravale sa peine d'être interdit d'y toucher. Dans leurs rencontres passées et à maintes reprises il s'y était essayé, criant à pleins poumons son amour et sa faim d'elle à la caresser de toute sa fougue, agrippant ses poignets, sa croupe. Puis il avait compris que l'opacité albâtre de l'étoffe masquait en réalité une transparence inconsistante ne lui autorisant aucun contact charnel tant que son diabolique protecteur serait vivant. Inadmissible alors de subir, de renoncer à elle, de ne pas le combattre.

Un sursaut soudain lui permet de bouger. Ses pupilles vont et viennent, frénétiques. Sa tête se secoue et toutes ses pensées se dirigent à présent vers le monstre oublié. Mais alors qu'il se penche pour récupérer sa hache, il est surpris par une attaque brutale et précise. Un choc l'ébranle sur le flanc droit et le projette avec violence vers la paroi rocheuse. Le bruit sourd de son corps qui la percute puis qui s'écrase sur le sol anéantit son plan.

Paralysé par un souffle coupé et un bassin fracturé, Thomas écarquille les yeux devant la forme immense de plus de trois mètres de hauteur qui se dresse au-dessus du pont. Ombre carmin assombrissant la nuit étoilée, le surnois adversaire se dévoile enfin. Sa gueule ressemblant à s'y méprendre à celle d'un animal à cornes s'ouvre en grand et offre une vision des plus effrayantes des Enfers entre deux rangées de crocs luisants de bave et scellant deux mâchoires féroces. Une langue fourchue et épaisse rappelle la chair nécrosée des cadavres. Le bout du museau est abrupt, carré, aux naseaux dilatés et difformes d'où s'échappe avec tiédeur une rage inébranlable qui enrobe lentement Chloé. Au-dessus de cette nuée ardente, deux billes de feu dont la luminosité varie au gré du battement de ses lourdes paupières décharnées semblent la dévorer. La queue pelée et

pointue fouette l'air d'excitation, le cou se tend d'impatience, les épaules se rehaussent et l'échine, après s'être déroulée, vertèbre après vertèbre, se courbe pour raccourcir la distance qui le sépare de sa proie. Le Diable la renifle, de haut en bas, la ventousant à chaque inspiration contre sa muqueuse moite, et la goûte du bout de sa langue.

La jeune âme se recouvre peu à peu du liquide visqueux débordant de la gueule affamée et s'arcboute tout à coup sous le poids des pattes enserrant sa taille. Son cri aigu déchire la nuit. Un cri de douleur mêlé de frayeur ! Un cri qui tord les tripes de Thomas et insuffle dans ses veines l'énergie pour sortir de la torpeur dans laquelle il est prisonnier. Il avance en dépit des blessures et, incapable d'endurer plus longtemps la souffrance de sa fiancée, il parvient, au prix d'efforts douloureux, à ramper jusqu'à son sac. Il se souvient de son insouciance malgré la connaissance de la légende et des risques à provoquer la soif de vengeance du Diable ! Mais son esprit rebelle adorait les défis... et plutôt que de craindre une irruption infernale s'engouffrant dans ses chairs féminines, il préféra imaginer les étincelles dans son regard... juste de renversantes étincelles de bonheur, tandis qu'il poserait un genou au sol et offrirait un anneau doré sous la musique apaisante des clapotis. Il ne souhaitait qu'une Saint-Valentin inoubliable... et ce soir-là, il l'obtint...

Le corps de Chloé se tord, se soulève, emporté par les griffes invasives, tel un trophée.

Thomas sort la corde qu'il enroule autour de son bras gauche et rejoint sa hache. En appui sur l'outil, il réussit à se redresser.

La canne de fortune frappe le pavé, le grappin le racle ; le premier pas provoque une décharge électrique paralysante ; les larmes débordent... Le second le surprend par le claquement soudain de sa hanche. Les suivants le voient affublé d'une claudication tel un vieillard traînant sa patte folle. Il

lutte pour maintenir son équilibre bancal et avale les centimètres avec une détermination désespérée. Ses doigts resserrent le manche...

Pressée contre le corps haletant à présent de victoire et de désir, Chloé cesse de crier et ne cherche plus à se révolter. Elle ne croit pas en sa libération et pleure la défaite de l'homme qu'elle avait accepté d'épouser. Elle subit ainsi une fois de plus les assauts répétés, à l'abri de sa robe.

Le plaisir rauque de la Bête s'exhale et inonde les pierres, serpente dans les interstices terreux et dégouline en une cascade écœurante, jusqu'à souiller l'Hérault.

Invisible tout juste derrière elle, Thomas connaît par cœur les prochaines étapes. La Bête épuisée soufflera durant trente secondes, se redressera et secouera Chloé, évanouie, tel un pantin délabré avant sa mise en charpie, et sa fuite.

C'est maintenant qu'il doit agir, avec une attaque inédite, perfectionnée au fil des ans, réfléchie et testée mentalement jour après jour !

La masse rougeâtre crache sa fatigue en de profondes expirations. Dans vingt secondes, elle recouvrera toute sa vigueur. Vite ! La lame de la hache reflète aussitôt la lueur de la lune et s'abat sur ce qui ressemble à un mollet effilé et déchiqueté. Le Diable mugit tandis que la plaie se creuse, par à-coups réguliers, tranchant sans faiblir la chair. S'enorgueillir de la blessure serait une regrettable erreur, les combats passés le lui ont démontré : l'Être se régénère toujours. Thomas enchaîne donc. Le second appui est alors ciblé et entaillé, millimètre par millimètre, lambeau après lambeau, comme un bûcheron pèlerait un tronc en centaines de copeaux. La sueur perle à son front, les muscles se raidissent et fourmillent des prémices de crampes. *Allez ! s'encourage-t-il, allez !*

Les tibias se disloquent comme deux arbres vaincus et provoquent la chute du monstre en un râle caverneux. La terre tremble, des pierres

cèdent ; Chloé, lâchée, rebondit et roule vers la rambarde emportée par les éboulis.

Revigoré par sa réussite, Thomas esquive la queue remuante, bondit sur le corps gisant à ses pieds, enjambe la dizaine de cornes dessinant le dos sans perdre l'équilibre, même lorsque son adversaire tourne la tête vers la jeune femme qui bascule et s'accroche au-dessus du vide.

L'urgence de la situation lui donne des ailes ! Ses pas ressemblent désormais à ceux d'un sauteur de haies ! Dans les airs, les jambes en grand écart, il avale ce qui le sépare du dénouement ! À chaque prise d'élan pour le bond suivant, il percute la couenne de sa hache et inflige une entaille profonde. Jamais il n'était parvenu à toucher d'aussi près la fin du calvaire ! Jamais ! Le sang gicle en geysers, le râle s'intensifie et pas de régénération en vue ! Il approche de la nuque fine, envisagée cette fois-ci comme le talon d'Achille à viser. Il déroule sa corde et, tel un cow-boy désirant dominer un taureau lors d'un rodéo, il se maintient à califourchon et encercle ce cylindre court. Avec rapidité, il exécute un nœud solide afin de l'entraver le plus longtemps possible, puis saisit l'autre extrémité. Et voici le grappin qui s'envole, léger comme une plume, d'un geste habile ! Il virevolte dans son ascension plusieurs secondes avant de plonger telle une ancre à toute vitesse et de se ficher entre deux piliers. La hache poursuit ses dégâts sans relâche et s'abat à la base des épaules. Les muscles claquent comme des élastiques qui se rompent et les vertèbres apparaissent ! Un coup supplémentaire les brisera ! Mais la Bête se défend et une contorsion provoque la chute de Thomas !

Ruade après ruade, chien fou et blessé entravé par sa laisse, le Diable fend les flaqes de son propre sang et se dirige vers l'accès à son gouffre.

Le jeune homme se relève et accourt vers Chloé en difficulté. Suspendue à la peur de disparaître encore, elle balance, drapeau en berne sous le vent,

au-dessus du tourbillon. Elle ne tiendra pas beaucoup plus longtemps. Il se penche, ses mains veulent saisir ses poignets, mais les traversent ! Son dos, pareil ! Ses hanches, ses bras !

— Mon Dieu ! Je peux pas t'attraper ! Je peux pas ! Non ! Non ! désespère-t-il avant de s'immobiliser tout à coup.

Un souffle chaud percute sa nuque, une goutte à la puanteur nauséabonde éclabousse son crâne. Thomas attend désormais le coup fatal, le regard plongé dans celui de Chloé.

Ils se sourient, se murmurent des « Je t'aime ». Les bruits de la nuit les enveloppent. Le Diable ouvre sa gueule et plisse ses babines.

— Mon amour, je crois que je vais bientôt te rejoindre...

Sa phrase reste inachevée. Son torse se creuse, son visage se déforme sous la douleur endurée, tandis que les crocs acérés dévorent son dos petit à petit. Alors qu'une larme roule sur la joue de Chloé, il couche sa tête contre le froid des pavés, sans cesser de vouloir toucher sa peau une dernière fois.

De son côté, le monstre vainqueur rampe sous la rambarde et se laisse tomber. En un baroud d'honneur injuste, il écarte ses griffes et enveloppe la cheville de sa proie favorite pour l'emporter, sous les échos de son rire moqueur.

En dessous, les tumultes de l'eau s'impatientent et se teintent de rouge, puis s'ouvrent pour accueillir l'hôte de ces lieux. Mais la corde, parvenue à sa tension maximale, vibre en un « do » résonnant jusqu'à l'intérieur des os et se resserre autour du restant de cou. La force infligée désolidarise la tête de son corps. Un éclair jaillit du ciel et sonne sa mort tant attendue !

Le cadavre lâche la jambe, plonge dans son gouffre et l'écume le dévore pour toujours. Les Valentin et Valentine pourront dorénavant déambuler sans crainte sur le pont du Diable.

Thomas, lui, se raidit, car sous ses doigts, la tiédeur d'une peau connue qui frémit de froid lui indique que ses combats n'étaient pas vains.

Dans ses oreilles, la voix d'abord pétillante de Chloé lui annonçant qu'elle est vivante lui réchauffe le cœur avant que des sanglots s'en mêlent et le lui brise. Il l'entend ainsi regretter de le voir mourir sous ses yeux, ou de n'avoir pas su croire en lui. Il en tremble à s'en donner des vertiges à palper le pouls de sa pulpe et espère tenir un peu plus pour le caresser encore et étancher sa faim d'elle. Mais le timbre s'assombrit et chevrote, des éclats d'angoisse s'immiscent au milieu d'appels à l'aide interminables et répétés.

Le poignet glisse le long de sa main, il le sent, mais n'y peut rien. Il le frôle sur plusieurs centimètres, puis le contact se rompt. Le cri atroce de Chloé tombant dans le précipice perce le silence. L'eau bouillonne aussitôt et l'aspire à son tour dans le tourbillon.

Une chouette hulule, un moteur vrombit au loin, les clapotis s'apaisent...

Une fatigue intense envahit Thomas qui s'incline, à bout de force, et expire le sourire aux lèvres. Il espère en secret que dans l'autre monde il pourra enfin serrer dans ses bras sa bien-aimée.

Chair
tendre

Écrit par Mello Von Mobius

OceanofPDF.com

Il était une fois, dans une grande ville couverte de brume, un joli couple qui avait tout pour être heureux.

Riche négociant en tissus, Edward était issu d'une très bonne famille, et l'expression qui le caractérisait le mieux était certainement « bon vivant ». Catherine, en revanche, était une prostituée vendant son corps pour quelques pièces, et pourtant il ne le lui avait jamais reproché. Le soir de leur rencontre, il avait ressenti l'irrépressible besoin de ne pas être seul après avoir appris le décès de sa cousine adorée, et elle avait été là pour lui. Loin de la vulgarité qu'on aurait pu prêter à son métier, elle s'était au contraire montrée attentionnée et elle avait passé toute la nuit à le consoler dans la chambre d'hôtel qu'il avait louée. Elle avait séché ses larmes, écouté ses plaintes. Durant des heures et des heures, ils avaient devisé comme deux amis qui se seraient retrouvés après avoir été séparés pendant trop d'années, et il lui en avait toujours été reconnaissant.

Veuf depuis près de onze ans, Edward s'était tenu à l'écart des femmes depuis, mais cette rencontre avec Catherine avait tout changé : amoureux, il en était tombé amoureux. Dès lors, leurs rendez-vous avaient été aussi discrets que réguliers, et jamais ô grand jamais il ne l'avait dénigrée sur sa condition sociale. Il l'aimait, et c'était le plus important à ses yeux.

Mais si cet amour aurait pu être idyllique, le négociant avait un défaut colossal : son cœur était beaucoup trop vaste pour n'aimer qu'une seule femme à la fois, et il avait la fâcheuse habitude de s'éprendre de tous les jolis minois qu'il rencontrait. Pas qu'il fut réellement désireux de tromper sa maîtresse, mais disons plutôt qu'il était absolument incapable de s'en empêcher.

Lorsqu'il avait croisé une Mary Ann tremblante et sanglotante un soir dans une ruelle, il avait ainsi été trop bouleversé pour simplement passer devant elle sans l'aider, et il avait donc logé la malheureuse dans une

chambre de bonne. La pauvre femme avait des problèmes avec son mari, avec ses enfants, avec sa santé. Rien n'allait bien pour elle, et sa détresse avait touché Edward en plein cœur. Dès lors, il avait souhaité la soutenir plus que tout et il avait alors partagé son temps libre entre ces deux femmes... en tout cas, jusqu'à ce que Catherine l'apprenne.

C'était un trente et un août, une soirée si chaude qu'elle en était presque poisseuse. Une odeur désagréable montait du fleuve pour empuantir les quais et les quartiers les plus proches, et la prostituée avait suivi son cher et tendre jusqu'à l'immeuble où ce dernier avait installé Mary Ann. Depuis quelques semaines déjà, elle le soupçonnait de se désintéresser d'elle, et la confirmation de cette infidélité lui fit un mal de chien. Le négociant était le plus élégant des hommes qui avaient croisé son chemin, et elle s'était laissée à espérer qu'un jour peut-être, il l'épouserait et lui offrirait une belle vie. Mais en vain...

Furieuse et emplies de rancune, Catherine rejoignit le petit appartement qui était désormais le sien, s'empara d'un grand sac et ressortit dans la rue afin de capturer un chat errant qu'elle attirait grâce à un peu de nourriture. La bête était famélique, le poil lui manquait. Ce fut pourtant sans aucune pitié qu'elle lui cloua les coussinets directement dans le bois du plancher, avant d'incanter en l'éventrant d'un coup de couteau de maître. Sa mère, sa grand-mère et son arrière-grand-mère étaient toutes des sorcières, et elle-même n'était pas femme à se laisser faire.

Lorsque Edward la retrouva ce soir-là, il fut horrifié devant le carnage qui s'offrit à ses yeux, mais il ne crut pas un seul instant à la malédiction qu'elle prétendait lui avoir lancée. Pire, il tourna les talons en lui précisant qu'il ne voulait plus jamais la voir, et ce fut bouleversé qu'il arriva chez Mary Ann.

Catherine, sa douce Catherine était devenue folle. Quelle misère ! Quel gâchis ! Il l'aimait pourtant sincèrement, de même qu'il aimait sa nouvelle compagne qui, elle, ne semblait pas rechigner à l'idée de devoir le partager. Mary ouvrit une bouteille qu'ils dégustèrent ensemble, puis ils filèrent au lit pour de plus amples consolations. Sous les doigts d'Edward, la peau de sa belle était soyeuse et chaude, et son esprit aviné guida ses mouvements. Il l'embrassa avec amour, la caressa avec tendresse. Et ce fut lorsqu'une autre partie de son corps s'anima que les choses dérapèrent.

Son pantalon au bas des jambes, de sombres volutes de fumée s'extirpèrent de son caleçon. Sous son regard mouillé d'ébriété, le négociant contempla un instant une curieuse créature, sorte de diable évanescent de brume noire. Le petit monstre n'était pas plus grand que son avant-bras, et malgré sa queue fourchue et sa lance, il n'avait pas l'air bien menaçant. Mary se paya même le luxe de glousser, sans doute trop ivre pour avoir une autre réaction, et ce rire se mua aussitôt en hurlements étouffés lorsqu'il l'égorgea avant de la poignarder !

Rapidement, le couvre-lit se tacha de sang, et lorsque le monstre de fumée se tourna vers lui, Edward balbutia des suppliques en se protégeant avec ses mains tendues. Mais étonnamment, la créature ne l'attaqua pas. Elle se contenta de ricaner, sa langue lécha le bout de sa lance, puis elle rentra dans le caleçon de l'homme aussi naturellement qu'elle en était sortie.

Le lendemain matin, le soleil ne pointait pas encore lorsque Edward ouvrit les yeux, et il comprit qu'il s'était sans doute évanoui de terreur, puis il se pencha sur le corps de Mary Ann. Celle-ci respirait toujours, très faiblement, alors il la souleva afin de l'emmener avec lui jusqu'à une ruelle très fréquentée du quartier. Un docker ou un ouvrier aurait tôt fait de passer

et d'appeler un médecin, mais lui ne pouvait pas être vu en compagnie d'une femme comme elle. Sa famille ne s'en remettrait pas, son père le déshériterait.

Quelques jours plus tard, il entreprit de retrouver ses esprits dans les bras de la jolie Annie, mais il l'avait à peine collée contre une clôture pour l'embrasser que le démon de fumée fit à nouveau son apparition pour la massacrer elle aussi.

Avait-il des hallucinations ? Étaient-elles dues à la fatigue et à l'alcool ?

Ce n'était effectivement pas impossible, mais le négociant ne voulut prendre aucun risque, et il retourna voir Catherine afin de lui demander de plus amples explications. Et quelles explications ! Ravie de ce mauvais tour, la prostituée se fit un malin plaisir de lui annoncer que ses infidélités ne seraient plus tolérées. Le diable se cachait désormais dans son caleçon, et chaque fois qu'il éprouverait du désir pour une autre femme qu'elle, celle-ci serait assassinée pour lui servir de leçon. Une histoire à dormir debout qui inquiéta Edward, et ce, même s'il peinait toujours à y croire. Il était un bon chrétien après tout, il priait chaque soir et ne manquait jamais la messe du dimanche matin. La solution devait donc se trouver du côté du Seigneur, et ce fut empli de doutes qu'il quitta l'appartement de Catherine pour se rendre à confesse.

Le père Franck connaissait bien la famille d'Edward, il les avait même baptisés. Lorsqu'il entendit cette histoire, il n'y crut pas un instant, et pourtant il accepta le négociant en confession chaque jour durant deux semaines. Au vu de ses péchés, il lui ordonna de se repentir et de prier davantage, et l'âme de l'homme en fut apaisée. Il recommença à vivre de manière normale, jusqu'à croiser le chemin d'une domestique qui avait été au service de ses parents avant de devoir partir pour soigner sa santé.

La pauvre femme se retrouvait sans travail, sans un sou. Le cœur sur la main, Edward lui promit de lui trouver un nouvel emploi et lui donna quelques pièces pour payer son loyer. Après une soirée passée dans un pub afin de profiter d'un repas chaud, il l'escorta jusque chez elle pour lui éviter une mauvaise rencontre, et la jolie Elizabeth décida de lui offrir ses lèvres en guise de remerciement. Grave erreur que cela, il n'en fallut pas davantage pour que le petit démon sorte de son caleçon pour massacrer la malheureuse, et l'arrivée inopinée d'un camelot ambulancier dans la ruelle faillit bien causer la perte du négociant.

Encore une victime de la jalousie de Catherine, et lui-même avait bien manqué se faire prendre ! Ce n'était plus possible, et ivre de rage, il se rendit aussitôt chez son ancienne maîtresse afin de l'obliger à lever la malédiction. Rapidement, ils se hurlèrent dessus tels deux loups affamés. Edward en avait assez, plus qu'assez ! Il ne supportait plus cette malédiction qui le contraignait à la solitude, et finalement ses nerfs le lâchèrent.

— Puisque tu aimes tant les couteaux, alors je vais t'en donner, moi !

Incapable de se contenir, sa main s'empara d'un large tranchant à viande et il la poignarda à de nombreuses reprises. Fou de colère, il reproduisit l'œuvre morbide du petit démon, puis il traîna le cadavre jusqu'à un parc où il le jeta tel un détrit. La dépouille n'était pas belle à voir, mutilée comme elle l'avait été, et le négociant éprouva aussitôt de vifs remords tandis qu'il détalait sans demander son reste.

Catherine décédée, sa sorcellerie devait être morte avec elle, mais il préféra trouver un prêtre dans le nord du pays afin de procéder à un exorcisme. Après tout, mieux valait mettre toutes les chances de son côté, et

Edward effectua ainsi une retraite spirituelle d'un mois. Il purifia son âme et son corps, il s'offrit un nouveau départ.

Durant cet isolement, il avait reçu une lettre d'une jeune femme de sa connaissance — une certaine Mary Jane — et il la retrouva chez elle le lendemain de son retour à Londres. La demoiselle se prostituait parfois pour pouvoir payer le loyer, mais elle avait d'autres rêves dans la vie, et...

— Ça va, là, tu n'as pas l'impression que tu enjolives un peu ?

La voix désagréable de la femme venait de retentir dans le bureau et Claire se força à fixer l'écran de son ordinateur. Autrice amatrice en quête d'un peu de reconnaissance, elle avait eu l'idée de devenir écrivain public pour renflouer son compte en banque, et la période de la Saint-Valentin lui avait paru parfaite pour ça. Ses clients souhaitaient déclamer leur amour par le biais de belles histoires et de grands poèmes, et c'était elle qui prêtait sa plume à toutes ces jolies déclarations de passion. Depuis deux semaines, elle enchaînait les rendez-vous avec des romantiques transis, mais le couple d'aujourd'hui était différent.

La femme était agressive et mauvaise, l'homme était passif, mais son regard ne lui plaisait pas. Régulièrement, au gré de cette histoire — qu'ils avaient prétendue réelle bien qu'elle n'en crût pas un seul mot — la dame engueulait littéralement son mari, et celui-ci se ratatinait sur lui-même, le temps que l'orage passe. S'il ne l'avait pas reluquée avec un air de pervers, elle aurait presque eu de la pitié pour lui...

— Mary Jane était gentille, en plus elle...

— C'était une putain, une catin de la pire espèce ! Mais de toute façon, tu n'as jamais eu aucun goût pour les femmes, mon pauvre vieux !

Claire leur jeta un coup d'œil dans le reflet de son écran, et elle ne put s'empêcher de penser que cette Catherine non plus n'était pas un cadeau. Et puis cette histoire abracadabrante de meurtres et de malédiction... En plus, il était déjà dix-huit heures vingt-six et elle n'allait pas tarder à les mettre gentiment dehors. Après tout, on était le 14 février, et son compagnon avait réservé dans un bon restaurant pour vingt heures. Si elle ne voulait pas être en retard, elle allait donc devoir couper court à cette séance étrange, sinon elle n'aurait jamais le temps de rentrer chez elle et de se préparer.

— Si vous le souhaitez, nous pouvons en rester là pour aujourd'hui et nous reprendrons rendez-vous d'ici quelques jours. Comme ça vous en profiterez pour vous accorder sur vos souvenirs. Qu'est-ce que vous en dites ?

À ces mots, la femme lui lança un regard mauvais et Claire se tassa sur son fauteuil de bureau. Ces deux-là la mettaient vraiment mal à l'aise, pourquoi n'avait-elle pas plutôt eu un joli petit couple pour ce jour si spécial ?

— Ah, je vois ! Vous voulez faire mine de nous jeter dehors, comme ça vous retrouverez mon mari plus tard ! Croyez-vous me bernier si facilement ? Vous n'êtes qu'une petite dévergondée ! Une marie-couche-toi-là !

L'homme parut soudain plus nerveux, il commença à triturer son pantalon en velours côtelé. De son côté, Claire haussa un sourcil de surprise face à cette attaque et elle leva ses mains devant elle en signe de reddition.

— Je ne suis absolument pas intéressée par votre mari, madame, et je vous prierai de rester courtoise. Je vais également vous prier de sortir d'ici tout de suite !

La jeune femme venait d'élever le ton, son interlocutrice se purlécha les lèvres tel un chat.

— Croyez-vous vraiment pouvoir me duper si facilement, ma mignonne ? Et toi, espèce de grand corniaud, dis quelque chose ! Hein qu'elle te fait envie, hein ? Regarde-la bien en face et ose me dire qu'elle ne te plaît pas ?

La cliente était en train de frôler l'hystérie et Claire s'empara de son téléphone portable afin de prévenir la police. Elle n'eut toutefois pas le temps d'aller plus loin que l'écran de déverrouillage que celui-ci vola soudain, et une énorme baffe la précipita à terre. Groggy, elle se sentit relevée de force et des mains tâtonnèrent sa poitrine avant de déchirer son chemisier. Paniquée, elle rua, se débattit, mais en vain. Cette femme avait une force colossale, et ses doigts aux ongles trop longs ne tardèrent pas à lui arracher son soutien-gorge pour exhiber et griffer ses seins.

— Laissez-moi tout de suite ! Lâchez-moi, espèce de folle ! Au secours !!! Au...

Une paume se posa sur sa bouche, l'étouffant à moitié, et elle jeta un regard implorant à l'homme qui la fixait avec un air bête peint sur son visage. Celui-ci s'était levé, approché, et ses deux paluches agrippèrent bientôt ses seins avec rudesse. Sans aucune retenue, il se frotta l'entrejambe contre sa cuisse et un hurlement étranglé lui échappa.

— C'est vrai qu'elle n'est pas moche... un peu trop maigre à mon goût, mais elle devrait faire l'affaire quand même. Et puis, que ne ferais-je pas pour toi, ma douce, tu m'as tellement offert.

L'homme se pencha tout contre Claire pour embrasser bruyamment sa femme, puis il recula d'un pas et ouvrit la braguette de son pantalon. Avec des gestes maladroits, il sortit son sexe de son caleçon, puis commença à se caresser en lui rudoyant les tétons. Terrifiée, la demoiselle rua en tous sens, mais ses cris moururent dans sa gorge quand elle vit une brume noire émaner du pénis en érection de son bourreau. Quelques instants plus tard, un petit démon de fumée bondit sur son ventre, glissa et se rattrapa au

piercing qu'elle portait sur son nombril, puis il remonta le long de son corps afin de la poignarder...

Dans le petit bureau de l'autrice, un carnage épouvantable régnait. Tout avait été renversé, du sang maculait le plancher de bois ancien et la jeune femme gisait comme une poupée désarticulée. Du pubis jusqu'à la gorge, son corps avait été ouvert afin de la dépecer, ses organes avaient été arrachés. À l'aide d'un presse-papier, son visage avait été réduit en une bouillie ignoble où cervelle et esquilles d'os se mêlaient.

Sur le canapé qu'elle avait installé afin que ses clients puissent s'asseoir, Catherine était allongée, nue et l'air comblée. Debout à ses côtés, Edward terminait de se rhabiller, il paraissait tout aussi satisfait.

— Tu vois, je t'avais dit que j'avais une bonne idée pour fêter la Saint-Valentin.

— C'est vrai que c'était parfait, ma douce. Par contre, j'aurais juste une toute petite question : pourquoi m'avoir appelé Edward ?

— Si elle avait su ton vrai nom, elle se serait enfuie à toutes jambes.

L'homme rabattit le col de sa chemise, puis acheva de se recoiffer convenablement. Les mots de sa femme le laissèrent dubitatif durant quelques instants, puis il hocha la tête.

— C'est sûr que mon nom est encore très connu, grâce à toi d'ailleurs, mon amour. Mais... si je devais chipoter, je devrais bien admettre que ça me manque de ne plus être le célèbre Jack l'Éventreur.

Cupidon

Écrit par Dylan Chatelin

La Saint-Valentin... Ce jour si spécial pour tant d'êtres... Adoré par certains, haï par d'autres. Pour lui ? Oh, mais c'était un jour tout à fait spécial ! Peut-être même le meilleur de l'année ! Que valaient Noël, son anniversaire ou n'importe quelle fête à côté de ce frisson annuel, cette extase d'un jour ? Absolument rien. Ce jour était si spécial qu'il en était haletant. Chaque année, il plongeait dans cet océan étouffant, dans cette fièvre onirique avec la ferveur d'un religieux. Parce que ce jour, ce 14 février, c'était son jour.

Rien qu'à lui.

Cette année, ce quatorze marqué au fer rouge dans son esprit, du rouge de la passion, du rouge qui l'hypnotisait comme un taureau, commença par un ciel laiteux qui déversait des flocons de neige. Ces cendres pures, symboles de joie, ces larmes célestes qui venaient se poser sur leurs épaules à eux tous. Des larmes... oui. Il préférerait ça. De belles larmes, des perles.

C'était le grand jour !

Et tout débutait par la douche la plus brûlante de l'année, plus brûlante encore que la passion ardente qui animait cette humanité décomposée. Tout devait être parfait. Pas un poil de trop, pas de saleté qui traînerait sur sa peau. Parfait et rien d'autre. Avec ses années d'expérience dans son domaine, il avait soigneusement étudié ce qu'il fallait à son corps pour *incarner* la perfection d'un rendez-vous. Un savon doux, au parfum presque neutre, un shampoing délicat, aromatisé pour offrir un léger effluve de quiétude. Une mousse à raser sans parfum, totalement neutre, un after-shave délicatement corsé, puis venait le temps du parfum.

Soigneusement étudié.

Il était homme attirant. Bien bâti, grand, le visage plein de confiance mais avenant. Un savant mélange qui faisait de lui ce redoutable charmeur. Et quoi de plus facile en ce jour si spécial ? Il prit la bouteille. Un musc épicé, puissant, mais pas trop. Soigneusement étudié. Si c'était trop fort, ça repousserait, si ça l'était juste assez, il devenait un véritable aimant, l'incarnation même des rêves éveillés. Il se mettait à transpirer la sécurité, la puissance, l'allégresse, et en fait, tout ce qu'on pouvait attendre de lui.

Maintenant, l'habillage ! Un frisson primal remonta le long de sa colonne vertébrale. Il enfila le jean bleu, pas trop clair, pas trop sombre, puis la chemise noire impeccablement repassée. Il fallait paraître sérieux, mais pas trop non plus. Tout était question d'équilibre. De *faire* équilibrer. Son regard bleu chaleureux s'examina avec minutie dans le grand miroir de cette chambre délabrée. Un endroit, bien sûr, soigneusement étudié.

Parfait. C'était le grand jour...

La neige tombait lentement lorsqu'il quitta la maison *soigneusement choisie*. Passer devant tout ce qu'il avait prévu pour la journée déclencha en lui le besoin irréprensible d'agir. Et d'agir vite. Cette journée n'était, hélas, pas éternelle ! Il grimpa à bord de la voiture, tout aussi, bien entendu, soigneusement étudiée...

Pour sa grande journée, bien peu de choses devaient être laissées au hasard. C'était trop... risqué. Il démarra, lançant enfin le train qui fonçait droit vers le précipice tant attendu. Un an ! Trois cent soixante-cinq jours à attendre ! C'était comme pour les gamins avec Noël, sauf que dans son cas, il n'attendait pas les cadeaux, il les distribuait. C'était lui qui partageait, lui qui jetait les pétales de roses, lui qui les noyait sous le rouge passion.

Rien de plus facile en ce jour béni !

Choisir, ou plutôt repérer était d'une facilité évidente. En ce jour, les esseulés privés de compagnie qui voyaient pulluler autour d'eux le bonheur de ces couples se distinguaient comme le nez au milieu du visage. Il y avait les dédaigneux, ceux qui haïssaient cette fête *stupide et commerciale*, eux, il fallait les éviter. Puis il y avait les tristes, les mélancoliques qui rêvaient leur amour, qui s'imaginaient au bras de cet inconnu charmant. C'était eux. Pourquoi ? Mais parce que ces gens, qu'il repérait si facilement, déployaient une faiblesse émotionnelle dans laquelle il se faufilait avec aisance.

Parce que c'étaient eux en qui il devait faire disparaître la tristesse.

Le plus dur, avec son idée, c'étaient les hommes. Ils ne se laissaient pas approcher aussi aisément, et certains de ces isolés picolaient pour oublier, ça les rendait parfois très violents. Alors il commençait par les femmes. Jeunes, jolies, attirantes et bien sûr, sur le point de sombrer dans le désespoir. S'il était une chose exploitable sans effort, hormis l'humain tout court, c'était bien la faiblesse émotionnelle de ces coquilles vides qui désiraient plus que tout être remplies, comme les autres.

La flèche de Cupidon, les chocolats, l'amour. Il se chargeait de ça.

L'homme élégant qu'il était arrêta sa voiture en plein centre-ville, non loin d'un bar. Bien entendu, tout avait été étudié, repéré. Un bref coup d'œil à son reflet dans le rétroviseur, bon sang ce qu'il se trouvait beau ; et il quitta le véhicule, un air radieux sur le visage. Il ajusta son long manteau noir, parfait pour renforcer l'aspect de confiance avec sa chemise. Tout naturellement, il entra dans le bar. C'était plutôt bien rempli pour ce jour si particulier, surtout à cette heure. Ce n'était que le début de l'après-midi, il avait déjà pas mal travaillé et les choses allaient se simplifier encore plus !

Le frisson, l'extase, qui montaient lentement, qui noyaient ses veines d'adrénaline et son cerveau de sérotonine... Ses puissantes doses annuelles de drogues qui l'immergeaient dans sa fièvre... Quel délice !

Il la repéra aussitôt, le flot de drogues naturelles l'invitant à passer à l'action. Elle était jolie, cette jeune brune, et son air désespéré lui ouvrit la porte. Elle était seule, une isolée de plus, et sirotait un café, les yeux rivés sur la télé qui, bien sûr, en était à rappeler à tout le monde qu'aujourd'hui, c'était le jour ! Le grand jour des amoureux !

LE GRAND JOUR !!!

Il s'éclaircit la voix, s'ébroua pour que le frisson de la chasse le quitte un instant.

La jeune femme se tourna vers lui.

— Bonjour, mademoiselle, est-ce que je peux ?

Elle accepta, sans grande conviction, distraite, la tête appuyée contre sa main.

— Vous avez l'air bien seule, se risqua-t-il.

— Ouais, et ?

— Voir des gens seuls, ça m'attriste.

Il offrit un léger sourire.

— J'ai juré de tout faire pour faire naître les sourires autour de moi.

— Vraiment ? Et en quel honneur ?

Il sourit, fouilla ses poches pour lui tendre une petite carte de visite.
Association sourire sans solitude.

— J'avais une femme...

Il piqua l'intérêt de la brune. Au fond de lui, loin derrière le masque invisible, un sourire gigantesque étira le visage qu'il cachait.

— Lorsqu'elle est morte, j'ai tout perdu. Mais elle m'avait demandé de ne pas laisser les gens seuls. L'avoir à mes côtés, ça m'avait permis de connaître le bonheur, expliqua-t-il. Aujourd'hui, je veux le partager, le faire connaître à de parfaits étrangers.

— C'est quoi, votre asso' ?

— C'est très simple, assura-t-il. Chaque année, à la même période, l'association fondée par ma défunte femme se balade en ville et réunit les solitaires. Nous sommes, en quelque sorte, un site de rencontres. Nous organisons des journées à chaque Saint-Valentin, pour tout le monde, tous les isolés qui souhaitent passer une bonne journée.

Elle fit tourner la petite carte entre ses doigts, intriguée.

— C'est totalement gratuit, bien sûr. Vous êtes libre de venir, de ne pas venir, et de partir quand vous le désirez. Si vous venez.

Impitoyablement doué. C'était ainsi qu'il se *montrait*, justement en se dissimulant derrière un écran de bienveillance. Il n'insistait pas trop, il titillait juste assez la curiosité, faisait vibrer la corde sensible.

Équilibre.

Convaincre quelqu'un, c'était jouer au jongleur. Il fallait lentement s'infiltrer jusqu'au cœur de leurs cellules grises.

— Mais vous m'expliquez pourquoi vous faites ça chaque année ?

Il haussa les épaules, esquissa un sourire mélancolique.

— Je l'ai promis à ma femme. Je veux, aujourd'hui plus que jamais, partager un peu de joie de vivre autour de moi. Un petit repas, du chocolat, ça ne fait de mal à personne, après tout !

Il y était presque. Encore un peu et le poisson serait ferré.

— Rien ne vous engage, je précise.

Une chose sur l'humain : il tenait plus que tout à sa liberté. L'Histoire l'avait prouvé. On souhaitait juste faire de cette liberté des moments de partage. Alors évidemment il ne fallait surtout pas les aborder en leur promettant déjà les fers aux chevilles ! La douceur, c'était la règle. Lentement, presque tout le temps avec un brin de sensualité, c'était la bonne période.

— Donc, si je veux, je viens et c'est tout ?

— Tout à fait, s'inclina-t-il. C'est juste histoire de passer un agréable moment, et peut-être de trouver quelqu'un avec qui en partager d'autres.

Elle était encore un tout petit peu sceptique. Un microdoute. Qu'il se fit un plaisir de faire disparaître avec un sourire agréable et une gestuelle aussi accueillante que rassurante.

— Et on y va comment ?

— Je sers de taxi, rit-il. Comme mes collègues.

— Y a déjà du monde ? s'étonna-t-elle.

Il hocha la tête, sortit son téléphone pour lui montrer les photos des participants de cette année. On ne le disait plus, ils avaient tous été soigneusement choisis. Tous attirants, tous jeunes, tous tristes et mélancoliques d'être seuls sans qu'une seconde ils se soient rendu compte de la chance que la vie leur avait déjà offerte. Et tout comme cette sélection, les clichés étaient... étudiés avec soin. Il la laissa regarder tranquillement, en se délectant lentement de cet intérêt qui grandissait en elle. Ça... Ça, c'était ce qui faisait couler toujours plus de drogue dans ses veines enflammées. Un nouveau frisson d'extase se propagea dans son corps.

— Alors, tentée ?

— Pourquoi pas... Qu'est-ce que j'ai à perdre, après tout ? sourit-elle, ragaillardie.

Bingo ! Si facile ! Bordel, c'était à peine s'il avait encore des efforts à fournir ! Il lui présenta un bras, l'air galant et amusant.

— En route !

La jeune brune aux yeux marron chocolat, d'ailleurs incroyablement beaux, se mit enfin à sourire. Il sourit en retour, s'assura qu'elle avait pris son bras avant de s'en aller.

Pour elle, le glas avait commencé à sonner.

Une fois dans la voiture, il la prit en photo, comme tous les autres avant elle. Elle afficha un beau sourire, un regard convaincu, une certaine joie se dégageant de son visage. Tout ça, pour *inciter de futurs participants*.

— Parfait ! Ceinture, et en route !

La jeune femme tourna la tête pour l'attraper, il frappa. L'aiguille s'enfonça dans sa gorge et il déversa le sédatif avant même qu'elle comprenne ce qu'il lui arrivait...

Cette fois, tout était prêt. Les invités étaient tous là. Sacrée journée ! Mais enfin il allait prendre son pied, avoir sa dose annuelle. Quatorze femmes, quatorze hommes. On était le 14, non ? Ça se fêtait ! Et puis, il y avait bien vingt-huit jours au mois de février, deuxième raison de faire cette réunion ! Tout était rassemblé pour déverser sa rage, pour les couler sous une dalle de haine. Ils avaient joué assez longtemps, l'heure de payer la note tombait !

Oh, et puis encore un peu de calme. Les mains dans le dos, un sourire béat aux lèvres, il les regardait. Tous assis, attachés solidement à leur chaise grâce à des cordes. *Des liens*. Il rit discrètement. *Des beaux liens amoureux*. Il s'éclaircit la voix, se remit à rire, partit en fou rire silencieux.

Des liens amoureux !!!

Quelques minutes passèrent avant qu'il regagne son calme en posant une main sur son sternum pour apaiser sa respiration. Un dernier petit hoquet amusé lui échappa, puis il soupira. Il inspira. L'heure était venue. Ses vingt-huit otages ne devaient plus être sous l'effet du sédatif. Ils dormaient tout simplement.

Il frappa durement la plaque en acier du poing. Le son métallique qui résonna fit faire un sursaut à tout le monde. Juste une seconde avant qu'ils se rendent compte de leur situation, des liens qui les retenaient, et de l'endroit inconnu dans lequel ils se trouvaient. Un sourire dément étira ses lèvres.

— Allez, on se réveille, tous ! Fini, la sieste !

Il tapa dans ses mains, soulevant un vent glacial de terreur. Le sol de toute la pièce était recouvert de plastique, il portait des gants. Il ne leur en fallut pas plus, malgré les boîtes de chocolats qui s'empilaient par dizaines non loin, et malgré les pétales de roses et les bouquets de fleurs, pour savoir que cet homme n'était pas qui il prétendait être, et surtout, qu'il n'était pas là pour faire se rencontrer des couples...

Mais quel genre de taré psychopathe kidnappait vingt-huit personnes en une seule journée pour les réunir autour de la même table gigantesque ? Le plus grand gaillard, celui avec qui ça avait failli mal tourner, redressa fièrement le menton. Lui, il l'avait choisi parce que c'était le cas typique de l'apollon connard qui profitait de son physique avantageux. Et visiblement, monsieur connard allait l'ouvrir pour jouer les durs.

— Et t'es qui, toi ? cracha-t-il.

— Moi ? Mais je suis celui qui en a assez de vous voir vous foutre de sa gueule ! s'amusa-t-il.

— Avec ton air de bouffon, ça m'étonne carrément pas...

Il esqua un sourire, s'avança à côté d'un mur. Il était tout près de ce connard qui se la racontait, juste à sa droite.

— Tu sais ce qu'on dit ?

Le type fit « non », arrogant. Il jouait le sans-peur, très bien, il n'aurait pas le temps d'avoir peur, ni même de se faire pardonner.

— Allez, c'est la Saint-Valentin, fais tourner ton cerveau, Cro-Magnon !

Le gars lui envoya un sourire narquois. Il sourit à son tour, de toutes ses dents.

— L'amour, ça coupe le souffle !

La hache vola avant qu'il ne la voie. Il la lui enfonça en plein sternum, à *travers*, jusqu'à sentir la chair sous les os réduite en bouillie. La violence du coup, de ce choc monstrueux, entraîna la chaise au sol, sur son dossier, le cadavre en devenir. Il écrasa le corps sous un pied, arracha l'arme dans un bruit de succion atroce. Des filets rouge sombre éclaboussèrent le plafond et le visage de la demoiselle juste à la droite du tueur qu'il était.

— OH ! Mais regarde-toi, chérie, le rouge t'a choisi !

L'Arctique et ses pires blizzards cisaillaient ses captifs. La terreur, l'appréhension. Qui serait le prochain ? Pourquoi étaient-ils tous là ? Qui était ce type, ce cinglé fiévreux avec ses yeux fous, ses traits tendus à s'en déchirer la peau ?

Le tueur posa la hache pleine de sang contre le mur alors qu'à ses pieds, une flaque sombre s'étendait.

— Allez, faites un petit effort ! Pourquoi êtes-vous ici et qui suis-je ? À la prochaine mauvaise réponse, j'offre du chocolat à foison...

Le ton qu'il employait, son sourire narquois, ses iris qui balançaient la foudre. Il fit quelques pas en cercle, les mains jointes dans le dos, menton relevé. Du coin de l'œil, il en voyait une qui se demandait si elle devait se risquer à parler. Son regard fuyait du cadavre à lui, frénétique. Son sourire

en coin s'accroissait. Bientôt, il verrait leurs yeux rougir sous l'effet de la peur, de cette terreur qu'il infiltrait en eux. Qui leur ferait regretter, à tous, ce qu'ils lui avaient fait !

Il distinguait aussi les regards qui se voulaient discrets. Les communications silencieuses visant à trouver un moyen de s'extirper de ce borborygme. Il sourit, narquois, sûr de lui. Quelques-uns gigotaient pour tester la résistance de leurs liens, de ces cordes si serrées autour de leurs poignets qu'elles en lacéraient la chair. Il n'était pas expert en nœuds, et dans tous les cas, il y avait toujours une possibilité de se défaire d'eux. La jeune femme mûrissait visiblement ses mots tandis qu'un autre se rendait compte, après avoir forcé, que la corde qui tenait ses poignets était la même qui reliait ses chevilles. Il sourit de plus belle. Ce n'était pas tout à propos des cordes... Dissimulées dans les méandres des nœuds, il avait caché de jolies petites lames de rasoir. Un geste trop brusque, et ils pouvaient tous dire au revoir à leur capacité de marcher...

Il sourit encore.

— On ne sait pas qui vous êtes ! scandait enfin celle qui voulait parler.

Il planta son regard sur elle, sur celle qui parvenait à briser les chaînes qu'il imposait. Celle qui venait de remporter beaucoup de chocolats !

— Oh que si, Marta, tu sais très bien qui je suis...

La déchirure lente de sa voix maîtrisée s'insinua dans chaque recoin de leur cerveau. Ce barbelé rasoir qui lacérait doucement, les affaiblissait, les tuait à petit feu. Comment connaissait-il son prénom ? Il commença à s'avancer vers elle, lent, mesuré, terreur incarnée. Son visage n'exprima plus que du mépris, de la rage, l'envie de dévorer leurs corps et leurs âmes, de les précipiter dans un tourbillon vertigineux d'effroi pur. Il le ressentait, ce qu'il faisait, c'était comme leur injecter de l'azote liquide dans les veines.

— C’était il y a trois ans... Marta...

Il se planta derrière elle, abattit ses mains sur le dossier de la chaise en bois. Et il sourit joyeusement.

— Mais tu as gagné le chocolat ! s’amusa-t-il. C’est le bon jour pour s’en faire offrir jusqu’à plus faim !

Il tira la chaise derrière lui, les hurlements, les gémissements et la terreur totale lui servant de mélodie.

Dès son départ glaçant avec sa deuxième victime, la table s’anima. L’une des proies s’agita pour défaire ses liens.

— Attends, lui glissa un autre. Je me suis coupé ! Y a quelque chose avec la corde !

Il était juste à côté d’elle et parvint à déplacer un peu la chaise pour lui dire d’examiner la corde. Un foutu méli-mélo. Et les petites lames scintillèrent un instant.

— Faut que l’un d’entre nous se tire !

Celui qui venait de balancer ça, comme si personne ne s’en doutait, se pencha un peu en avant, réussit à se mettre sur la pointe des pieds en soulevant sa chaise. C’était atrocement douloureux, mais au moins, il savait qu’il pouvait agir ! Une autre chercha la sortie du regard, fébrile, son cœur prêt à éclater. Elle vit enfin la porte, se décomposa. Des cadenas partout, à codes... Des hurlements leur parvinrent, dressant chacun de leurs poils.

— La hache !

Celle qui était le plus près du mur où elle l’avait vu prendre puis laisser la hache se dandina pour bouger avec sa chaise. Elle réussit à faire un bond en arrière. Les lames de rasoir entaillèrent sa chair, elle gémit alors que le sang

chaud glissait sur ses pieds. La douleur monstrueuse remonta son corps à la vitesse d'une balle. Ses tendons d'Achille !

— Y a des fenêtres ? bégaya un autre.

Oui, bien sûr. Sauf qu'elles étaient toutes barricadées !

Lorsqu'elle se rendit compte qu'il l'avait emmenée dans une salle de bain, Marta était déjà noyée dans sa peur. En silence il se préparait, donnant assez de temps à cette coupable pour qu'elle voie bien les marmites sur réchaud chauffer sans arrêt depuis des heures. Pleines de chocolat. De ce délice en ébullition... Le souffle chaotique, Marta ne put que se laisser faire quand il la détacha de la chaise pour lui attacher les mains dans le dos avant de la jeter dans la baignoire. Il sifflotait joyeusement un air romantique. Romantique, mais avec un quelque chose de très... brutal ? Il entonna même quelques paroles :

Captivate me

Become my escape

Can't look away

You were my everything...

Puis il se planta face à elle, tapa dans ses mains en les joignant devant lui.

— Bien, Marta, c'est l'heure du chocolat !

Elle voulut le supplier, mais il fut plus rapide. En un instant, infini et éphémère à la fois, il attrapa une marmite et lui versa le chocolat brûlant sur la peau. Marta hurla à pleins poumons, il recommença. Encore. Et encore et encore. Jusqu'à la noyer sous le liquide brun, jusqu'à ce que ses cris se transforment en gargouillements, puis en râles. Jusqu'à ce qu'elle meure,

noyée et brûlée vive. La mort donnée, il s'extasia devant la future sculpture en chocolat. Lorsque tout ça aurait refroidi. Le chocolat, et son corps.

Il sourit, inspira l'odeur mélangée de cacao et de chair brûlée. C'était ça aussi la passion ! La chair, le feu !

— Délicieux...

Il tourna les talons.

Les vingt-six suivants, changés en statues de glace prêtes à fondre ou à se briser, avaient entendu les hurlements. Du début à la fin. Quoi que ce type ait fait à cette Marta, l'odeur qui flottait dans la maison les rendait de plus en plus nauséux. Un murmure de rébellion passait dans les yeux de certains. Vite étouffé par le retour de leur bourreau, une main dans la poche, tenant visiblement quelque chose, l'air radieux, et par le chant qu'il entonnait avec une délicatesse embrumée dans un quelque chose d'infiniment viscéral :

*We're dancing like flames
Flickering in the night
We sway in time with the wind
Before melting away...*

Il était envoûté par son propre chant, sûrement mêlé à l'intégralité de cette musique qui bouclait dans son esprit. Il glissa enfin les yeux vers eux, remarqua la lividité de celle qui s'était déplacée, ses tendons tranchés nets, le sang qui s'accumulait à ses pieds. Il sourit.

— Bon... Le chocolat lui a beaucoup plu ! Vous ne devinez toujours pas, alors je vais vous donner un indice.

Il pointa une jeune femme du doigt de sa main libre, puis un jeune homme.

— Voilà un joli couple, sourit-il en se positionnant à côté de l'homme.

Il darda un regard incandescent sur la jeune femme.

— Il te plaît ?

Elle hocha vivement la tête, prête à tout pour lui obéir, même à mentir. Et il le savait pertinemment.

— Et toi, Jason, elle te plaît ?

Un frisson charcuta sa colonne vertébrale. Il les connaissait tous ! La jeune femme qui ne le lâchait plus des yeux pouvait supplier tout ce qu'elle voulait.

— Non, admit-il, la voix tremblante.

Jason l'entendit rire délicatement.

— Bah... tu sais ce qu'on dit, sourit-il en lui faisant face du mieux qu'il le pouvait. L'amour rend aveugle !

De simples mots, si puissants, si terrifiants, qui firent faire un saut périlleux à leur cœur. Sauf à Jason. Lui, il ne vit qu'un éclair argenté s'enfoncer dans ses yeux, l'un après l'autre. Le jeune homme hurla à pleins poumons alors que le taré leur laissait à tous le dégoût de découvrir les rivières sanglantes qui sillonnaient les joues de la victime, de voir deux trous, deux gouffres sanguinolents. La longue aiguille à tricoter, objet du méfait, dans la main, il reporta son attention sur la jeune femme sélectionnée aux côtés de Jason. Pour ce dernier, une mort par hémorragie gagnait du terrain.

— C'était pas très gentil de sa part... Il croit tout savoir, tout voir. Mais toi, toi...

Il fit le tour de la table, toujours aussi lent, d'une manière toujours aussi bien étudiée pour distiller un peu plus de terreur dans leurs veines. La dose

injectée de force devait déjà crever le plafond. Mais ils devaient tous payer.

— Toi, tu m’as fait confiance.

— Oui... bégaya-t-elle.

Il se mit face à elle, recula la chaise pour qu’il puisse se placer convenablement.

— Mais tu m’as menti.

Jason n’émettait plus un bruit, tête baissée. C’était fini pour lui, l’hémorragie l’avait emporté.

— Ce n’est pas bien de se voiler les yeux, ma petite Élise.

L’aiguille s’enfonça, presque sans résistance, jusqu’au fond de son globe oculaire. Elle ne hurla pas, ne fit pas un bruit, se figea purement et simplement entre la surprise et la douleur aussi intense que rapide qui venait de la foudroyer. Les hurlements communs reprirent. Si puissants. Teintés de tant de peur. Il savoura un peu, puis décida de passer à la suite. Il n’avait pas tout son temps !

Les yeux clos, il leva ses deux mains, comme un chef d’orchestre.

— Chut, chut, chut... Chuuuut... Chut...

La musique bouclait dans son esprit, si belle, si délicate et brutale à la fois. Si rapide, fugace comme l’amour d’un jour. Il fit le tour de la table, gagna un coin à peine visible pour eux.

— Vous ne savez toujours pas ?

Il ne laissa à personne le temps de répondre.

— Je vais vous donner un autre indice, ça va vous faire réfléchir.

Il fronça le nez en reniflant, s’empara d’un arc et prépara une flèche. Un sifflement, bref et strident. Et un mort. Flèche en plein cœur. Il en encocha une autre, tira sur une jeune femme, plein cœur encore. Rapide, efficace. Au moins, ceux-là étaient libérés et n’avaient même pas eu le temps de souffrir !

— Je ne loupe jamais ma cible, précisa-t-il.

— Ro... Robin des bois... ? tenta une bien belle rousse.

Il rit de bon cœur, pendant une longue minute. Sans s'arrêter de s'esclaffer, il encocha une autre flèche, l'envoya en plein dans le cœur de la rousse.

— Perdu, mais c'était marrant !

Une mare de sang commençait à grandir en dessous de la table, noire, aussi sombre que le gouffre qui dévorait chacun d'entre eux, au fin fond de leurs entrailles, au cœur de leurs âmes.

— Mais il faut que j'égalise, maintenant.

Nouvelle flèche dans le cœur. D'un homme cette fois. Il reposa son arc, tapa dans ses mains.

— Alors ? Personne ne devine ?

Une jeune femme releva la tête, la vue brouillée par ses larmes. Il avait toujours su qu'elle était intelligente, bien plus que tous les autres, mais pas assez pour écouter ce qu'il lui avait un jour dit. Elle, elle n'avait même pas essayé de suivre les autres dans leurs vaines tentatives pour trouver une solution et s'évader.

— Oui ? Vas-y, parle, exprime-toi, ma chérie !

Ses lèvres tremblèrent. Il sourit largement. L'overdose était un risque qu'il n'avait pas à prendre, mais si un jour il mourait, il voudrait que ce soit comme ça. D'une overdose de ses drogues annuelles.

— Vous... vous...

— Hum ?

Il tendit l'oreille, railleur.

— Vous êtes Cupidon ?

Il sourit de toutes ses dents en se penchant en arrière pour la féliciter avant de se mettre à applaudir.

— Mais Cupidon... il, il ne tue pas, il rend les gens amoureux ! protesta un autre.

— Ouais... bouillonna-t-il. Et ça vous est jamais arrivé de vous dire que Cupidon pouvait péter les plombs ?

Il les défia du regard, un par un.

— Vous, les humains... Je vous offre l'amour, et vous foutez tout en l'air !

— Cupidon est un petit ange !

— Tout le monde grandit, Jeanne... s'amusa-t-il.

— Mais pourquoi ?

— Je vous ai fait le cadeau de l'amour et vous l'avez piétiné, souillé, jeté dans la boue ! explosa-t-il. Ce jour, c'est mon jour et vous en avez fait une fête commerciale !

Enfin, les choses se précisaient pour tous. Ils allaient apprendre la vérité, les raisons qui les avaient piégés ici pour voir un homme devenu fou déverser l'égout de haine qui circulait dans ses veines sur eux.

— C'EST MON JOUR ! Le mien ! Et vous, qu'est-ce que vous en foutez ?

Il mit en évidence, sous leurs yeux, sous le reflet de leurs émotions, un bidon rouge.

— Vous me le volez... Vous en faites un moyen de toujours plus vous engraisser comme des porcs, de vous en mettre plein les poches ! Et pire que tout, vous insultez l'amour que j'offre avec vos saloperies. Avec votre technologie, votre incapacité à vous dire qu'il faut savoir se battre pour lui. Non ! Au lieu de ça, vous enchaînez, ouais, vous vous noyez dans la concupiscence, dans le plaisir instantané !

Il versait de l'essence loin d'eux, pour que le feu prenne son temps.

— On le fera plus ! Promis, on vous écouterait, maintenant !

Il se figea, se redressa et regarda la jeune femme.

— Mais tu crois que l’amour, le vrai, ça existe en plusieurs exemplaires ?
railla-t-il. Tu crois que vous êtes seuls sur cette planète ? Non, pour vous...

Il jeta son jerricane vide, fouilla lentement sa poche.

— Pour vous, c’est fini, et vous savez ce qu’on dit ?

Il mit des allumettes en évidence devant lui.

— L’amour brûle...

Il leur sourit une dernière fois alors qu’ils suppliaient pour leur vie.

— Cupidon a pété les plombs, parce que pour vous, l’amour est devenu bidon.

Il craqua l’allumette, mit le feu à l’essence. En plein fou rire, il les abandonna à leur sort, quitta la maison soigneusement choisie. Parce qu’elle était isolée, parce qu’il n’y avait personne qui habitait dans les vieilles baraques alentour. Alors que, derrière, les flammes commençaient à dévorer la bâtisse d’où émergeaient tant de hurlements, il enfila une paire d’oreillettes, riant, sifflotant joyeusement. Enfin, il écoutait à nouveau cette puissante mélodie...

*Pull me into the pyre,
Engulf me in flame
Captivate me, eidolon
Gravity, magnetic
Pull me toward my ecstasy...*

— Ah... Lorna Shore... frissonna-t-il.

Il posa la touche finale. Une belle petite plaque en métal gravée *L’amour, c’est bidon !* juste devant la maison en flammes, et alors que les sirènes lointaines résonnaient, que la musique tambourinait dans ses oreilles, Cupidon, pour qui l’amour était bidon, disparut dans la nuit...

*Et vivement l'année prochaine ! Alors, souvenez-vous tous que je veille
au grain...*

OceanofPDF.com

Dès le premier
regard

Écrit par Sébastien Emmanuel

OceanofPDF.com

Si tu regardes longtemps dans l'abîme, l'abîme regarde aussi en toi...

Friedrich Nietzsche

Ce fut le jeudi 14 février, jour de la Saint-Valentin, que Daphné eut la confirmation que son mari la trompait. Cela faisait quelques mois déjà qu'elle avait des doutes : elle avait remarqué par exemple que les fois où il rentrait plus tard du bureau étaient de plus en plus fréquentes, ou que ses astreintes du week-end devenaient plus nombreuses, ce genre de choses qui pouvaient paraître insignifiantes quand on vivait en couple depuis de longues années comme eux, mais qui, combinées à d'autres signes, pouvaient commencer à être suspectes. Néanmoins, ce qui avait vraiment alarmé Daphné n'étaient pas ces faits à proprement parler, mais plutôt quelque chose qui tenait du ressenti, et de bien plus édifiant pourtant : c'était le changement drastique qui s'était opéré dans la façon qu'avait Rémi de la considérer. Cette lueur d'amour et de bienveillance qu'elle avait toujours lue dans ses yeux, qui la rassurait et qui la faisait se sentir belle et précieuse avait fini par s'étioler au fil du temps, jusqu'à disparaître complètement depuis quelques mois. Récemment, c'était même devenu pire : il évitait carrément son regard, comme si elle avait la faculté de déceler dans ses pupilles quelque chose qui pourrait le trahir.

Plusieurs fois elle s'était dit qu'il fallait qu'elle mette les pieds dans le plat, qu'elle lui demande frontalement s'il voyait quelqu'un d'autre, mais jamais elle n'en avait trouvé le cran. Par peur de sa réponse. Car si ses soupçons s'avéraient fondés, elle savait que cela sonnerait le glas de leur couple et que son univers volerait en éclats. La blessure qui s'ouvrirait en son for intérieur ne pourrait jamais se refermer, elle en était certaine. Car après cela, comment pourrait-elle à nouveau lui faire confiance ? Comment être sûre qu'il ne recommencerait jamais ? Que vaudrait sa parole, que vaudraient ses promesses, si celle qu'il lui avait déjà faite en l'épousant,

celle de lui rester fidèle à jamais, avait été bafouée ? La séparation serait alors la seule solution, et ce serait Mathéo, leur fils unique de treize ans, qui en pâtirait.

C'était donc la peur qui avait empêché Daphné de creuser plus en profondeur, la peur de déclencher un véritable tsunami qui emporterait l'équilibre de son foyer sur son passage. Mais une fois que le doute est installé, impossible de s'en débarrasser. Comme cela lui restait sur le cœur, elle avait été tentée d'en parler à sa meilleure amie, Géraldine, mais la honte l'avait retenue. Elle savait qu'elle ne la jugerait pas, mais elle avait sa fierté, et elle voyait mal comment lui expliquer qu'elle était peut-être cocue sans avoir l'air ridicule.

Quelle réaction stupide, d'ailleurs, quand elle y pensait : pourquoi était-ce elle qui devait être embarrassée ? Elle n'avait rien à se reprocher. Et s'il y avait une personne qui devait avoir honte dans cette histoire, c'était plutôt son mari.

Et pourtant c'était ainsi. Comme si elle se sentait elle-même un peu responsable de la situation. Elle s'était rassurée en se disant qu'elle se faisait peut-être des idées. Tous les couples avaient leurs hauts et leurs bas, et si Rémi était plus distant en ce moment, cela ne voulait pas forcément dire qu'il la trompait.

Pourtant, lorsque celui-ci partit plus tôt ce matin-là pour emmener Mathéo au collège en laissant négligemment son PC portable allumé grand ouvert sur la table de la cuisine, Daphné n'avait pas résisté à la tentation d'ouvrir le navigateur internet pour jeter un coup d'œil à l'historique.

Elle découvrit d'abord qu'il possédait une boîte mail en ligne privée, différente de son adresse personnelle et de celle dont il se servait pour communiquer avec son travail, et protégée par un code secret. Après

plusieurs tentatives infructueuses, elle réussit finalement à se connecter en entrant la date de naissance de Mathéo. Et c'est là qu'elle constata, stupéfaite, qu'un grand nombre de mails avaient été échangés avec la même personne : une femme utilisant le pseudo ridicule de Sissi-G-Love, et dont le plus ancien courriel remontait à plus de six mois. Rien de suggestif cependant dans le contenu des messages. Uniquement des créneaux horaires décidés le jour même, par exemple :

— Aujourd'hui, 16 h, endroit habituel.

Ou bien :

— C'est réservé pour 18 h !

Ou encore :

— Ce midi, *same place*², j'ai hâte !

Daphné sentit une boule se former au creux de son estomac. Elle se mit à passer tous les mails au peigne fin, un par un, afin de trouver l'adresse du fameux « endroit habituel », mais en vain : il n'était jamais mentionné. Ce n'est qu'au moment où elle ouvrit le dernier message, celui que Rémi avait reçu ce matin même alors qu'il était probablement en train de déjeuner avec son fils, qu'elle put avoir plus de précisions. La correspondante inconnue avait écrit ceci :

— Ça va être notre première Saint-Valentin, aujourd'hui ! Je vais faire en sorte que tu ne l'oublies jamais...

Et son cher mari avait répondu :

— J'ai prévu de manger avec D. au restaurant ce soir. Mais j'ai retenu une chambre à cette adresse à 16 h, ça nous laissera tout le temps de fêter ça comme il se doit.

Suivait un lien qui envoya Daphné vers le site de réservation d'une suite dans le *Brilliance Resort*, un hôtel cinq étoiles du centre-ville, avec vue sur la mer et lit king-size, rien que ça !

Le coup de poing que l'épouse de Rémi lança alors à son ordinateur fut d'une telle violence qu'il fendit l'écran sur toute sa largeur. Elle ne sentit cependant aucune douleur la parcourir, tellement la rage l'habitait.

— Il va baiser cette femme tout l'après-midi dans un putain de palace, juste avant de venir me rejoindre au restaurant la bouche en cœur pour la Saint-Valentin ! Mais quelle putain d'ordure ! Comment peut-il oser me faire ça et se regarder encore dans une glace !

La colère et les hurlements ne durèrent qu'un temps, laissant rapidement la place au chagrin et aux larmes. Meurtrie, écœurée, Daphné enfouit sa tête dans ses mains et sanglota pendant de longues minutes. Puis une pensée lui traversa soudain l'esprit :

À quoi elle ressemble ? Est-ce qu'elle est plus jeune que moi ? Est-ce que je la connais ?

Autant de questions dont elle n'était pas sûre de vouloir obtenir les réponses. Pourtant, quand elle quitta la maison à son tour pour partir travailler, elle ne manqua pas au préalable de noter l'adresse de l'hôtel dans lequel son mari et sa maîtresse devaient se retrouver.

Comme il n'y avait pas foule aujourd'hui à la librairie dans laquelle elle travaillait, les gens se dirigeant plutôt vers les sous-vêtements ou les bouquets de fleurs que vers les livres en ce jour particulier, Daphné se permit de fermer boutique tôt dans l'après-midi, vers quinze heures. Tout en faisant machinalement son inventaire, elle avait passé la matinée dans un état second, se torturant intérieurement en passant alternativement du déni à la désillusion. Et si elle se trompait ? Peut-être y avait-il une autre explication à ces mails, quelque chose auquel elle n'avait pas pensé. *Bien sûr, pauvre gourde*, se répondait-elle intérieurement à chaque fois qu'elle évoquait cette possibilité, *ce sont des mails professionnels échangés entre l'agence immobilière de ton mari et une certaine Miss Sissi-G-Love*,

principale intermédiaire dans le cadre d'une grosse vente de biens immobiliers à de riches clients chinois, et en tant que représentants respectifs des deux parties, ils se donnent régulièrement des rendez-vous d'affaires dans des palaces de cinq à sept pour discuter commission et taux d'emprunt ! Et si tu te rends à seize heures cet après-midi à l'hôtel indiqué dans le lien, tu constateras que cette femme est sûrement assez âgée et physiquement hideuse, malgré son sens accru des affaires. Une sorte de maître Yoda de l'immobilier, mais en féminin ! Non mais franchement, ma grande ! Redescends de ton nuage !

De toute façon, elle n'allait pas tarder à être fixée. Car il était évident qu'elle allait se pointer là-bas. Elle avait su qu'elle le ferait dès l'instant où elle avait découvert la suite que Rémi avait réservée pour lui et Miss Pétasse dans son mail. Géraldine lui aurait sûrement déconseillé de faire une chose pareille, arguant que cela ne servirait à rien de remuer le couteau dans la plaie. Mais c'était plus fort qu'elle : il fallait qu'elle sache, qu'elle voie de ses propres yeux à quoi ressemblait cette femme que son mari lui préférait en secret depuis tout ce temps. Cette femme qu'il regardait sans doute à présent comme il la regardait elle avant. Ce n'était pas de la curiosité malsaine, mais plutôt un moyen pour elle de faire face à la vérité, aussi douloureuse soit-elle : elle comptait sur cet électrochoc pour pouvoir arrêter de se bercer d'illusions, et ainsi agir en conséquence.

À quatorze heures quarante-cinq, après avoir traversé la ville au volant de sa Smart, elle longea l'avenue qui passait juste devant la façade luxueuse de l'hôtel *Brillance resort*. Et constata que celui-ci compilait tous les clichés du palace cinq étoiles pour gens friqués : immense porte-tambour vitrée, groom tiré à quatre épingles posté à l'entrée dont la devanture or et rouge était parée de décorations fleuries et de cœurs gonflables pour la fête des amoureux, service de voiturier... Daphné n'avait pas le souvenir que Rémi

l'ait déjà emmenée dans un lieu pareil. Il avait même toujours prétendu qu'il détestait ce genre d'endroit qui soi-disant « manquait d'authenticité ». Apparemment, il s'était fait une raison.

Elle continua à rouler droit devant elle jusqu'à bifurquer dans un parking souterrain à péage, dont la saleté et la vétusté contrastaient avec la devanture clinquante du *Brillance*. Elle se gara au troisième niveau, et quand elle sortit du véhicule, elle fut assaillie par un air lourd et vicié chargé d'une épouvantable odeur d'urine et d'excréments. Les néons censés éclairer l'endroit étaient quasiment tous défectueux : seuls deux plafonniers placés au fond du parking fonctionnaient encore, laissant le reste baigner dans une pénombre inquiétante. Peu rassurée, Daphné se dirigea d'un pas vif vers leur lueur vacillante, ouvrant grand les yeux et ne les quittant pas du sol, de peur de marcher dans une flaque d'urine ou pire encore. Trop occupée à regarder où elle mettait ses pieds, elle ne vit pas la silhouette voûtée qui arrivait en face et rentra brusquement en collision avec elle, ce qui lui arracha un petit cri de surprise.

Lorsqu'elle releva la tête, elle s'aperçut qu'il s'agissait d'un homme âgé et très maigre, au dos recourbé, avec de longs cheveux blanc filasse qui lui tombaient sur les épaules, et dont le visage émacié était caché par un vieux chapeau de type borsalino et une paire de lunettes de soleil aux verres arrondis.

— Pardon, monsieur, dit-elle d'un ton navré. Je ne vous avais pas vu !

— Moi non plus, madame, moi non plus ! dit le vieil homme d'une voix chevrotante et teintée d'une pointe d'accent slave. Il faut dire que ma vue n'est plus vraiment ce qu'elle était !

Daphné constata alors que son interlocuteur portait une longue canne blanche dans la main.

— Oh, mon Dieu, je suis désolée, monsieur, je n'avais pas vu que...

— Vous n’avez pas vu grand-chose, apparemment, la coupa-t-il, étirant ses lèvres en un large sourire qui dévoila des chicots jaunâtres tellement usés que ses canines paraissaient anormalement longues et pointues en comparaison. Il n’y a pas de mal, madame, je sais ce que c’est de se retrouver brusquement dans le noir, croyez-moi !

Ce disant, il lui avait délicatement pris la main pour la tapoter de façon amicale. Ses doigts entourés de mitaines élimées étaient longs et osseux et se terminaient par des ongles effilés. Son odeur corporelle était tellement forte qu’elle se confondait avec l’émanation fétide qui embaumait le reste du parking, et Daphné dut retenir un haut-le-cœur avant de pouvoir reprendre la parole.

— Hem... Est-ce que vous... avez besoin d’aide ? Êtes-vous perdu ?

Le vieil homme haussa ses sourcils broussailleux par-dessus la monture de ses verres fumés.

— Perdu ? Grands dieux, non ! Au contraire, je sais exactement où je suis et ce que je dois y faire... Et vous ? Pouvez-vous en dire autant ?

Il ne s’était pas départi de son sourire, dans lequel Daphné crut déceler une certaine ironie. Troublée, celle-ci retira sa main des siennes et fit un pas en arrière.

— Oui, oui, merci ! Eh bien, portez-vous bien, monsieur. Je suis désolée, il faut que j’y aille !

Elle fit volte-face et se dirigea vers la cage d’escalier qui ne se trouvait plus qu’à quelques mètres quand il l’interpella à nouveau :

— Attendez ! Écoutez, j’entends à votre démarche que vous êtes pressée, et je ne veux pas vous importuner plus longtemps, mais... auriez-vous par hasard une petite pièce pour me dépanner ?

Daphné eut un moment d’hésitation. Elle ne se sentait pas très à l’aise à l’idée d’ouvrir son sac à main pour chercher un peu de monnaie dans son

portefeuille dans un endroit pareil, mais pouvait-elle vraiment refuser de donner l'aumône à un vieil infirme ? Ça n'était pas dans son tempérament. Aussi, après avoir jeté quelques coups d'œil de droite et de gauche pour vérifier que personne d'autre ne se terrait dans un des nombreux recoins sombres du parking, elle farfouilla dans son sac et en sortit quelques pièces qu'elle fourra à la hâte dans la main squelettique de l'aveugle en se tournant à nouveau vers lui.

— Voilà, c'est tout ce que j'ai ! dit-elle avant de reprendre son chemin. Au revoir, monsieur !

— Au revoir, madame ! cria l'homme dans son dos alors qu'elle commençait à gravir la première marche des escaliers. Et à l'avenir, tâchez d'ouvrir les yeux !

Une fois parvenue à la surface grouillante de vie du centre-ville, elle frissonna sous l'air frais et vivifiant de ce mois de février qui contrastait avec la chaleur étouffante du parking. Elle remonta la fermeture de sa veste en cuir, traversa la grande place piétonne bondée, puis longea le trottoir opposé à celui de l'hôtel *Brillance* pour entrer dans le café le plus proche. Elle s'installa à une table collée à la baie vitrée et commanda un Perrier rondelle, avant de commencer son observation : depuis sa position, elle avait une vue panoramique sur toute l'avenue ainsi que sur la devanture du palace, ce qui lui permettait d'épier les passants en toute discrétion, bien à l'abri derrière la vitrine du café. Elle se surprit à détailler chaque femme qui entrait ou sortait de l'hôtel, se demandant à chaque fois si c'était celle avec qui son mari prenait du bon temps.

À un moment, une jeune femme qui ne devait pas dépasser la trentaine gara son énorme SUV noir et clinquant devant l'entrée, se glissa hors de l'engin avec grâce et donna les clés d'un air hautain au voiturier. Elle était grande et élancée, et ses longs cheveux blonds encadraient un visage

chevalin aux pommettes saillantes. Elle portait une robe fendue couleur fuchsia et des talons hauts qui étiraient encore plus sa silhouette déjà imposante. Elle plongea sa main aux ongles vernis et parfaitement manucurés dans son minuscule sac Dior pour en extirper un étui aux reflets argentés. Elle l'ouvrit et en sortit une cigarette longue et fine que le groom s'empressa de lui allumer alors qu'elle ne le regardait même pas. En tirant la première bouffée, elle prit une pose de playmate, comme si elle allait se faire photographier, tenant sa cigarette du bout des doigts, et attendit dans cette position tout en observant les voitures passer sur l'avenue. Daphné retint son souffle. Elle fut soudain persuadée que cette pétasse endimanchée qui se donnait des airs de diva n'était autre que la maîtresse de Rémi, et que lorsque celui-ci débarquerait dans la rue pour l'embrasser à pleine bouche, elle ne pourrait s'empêcher de foncer droit sur elle pour lui verser l'intégralité de son Perrier sur les cheveux, rondelle comprise. Mais Rémi ne vint pas. À la place, un homme chauve et bedonnant qui devait avoir l'âge de son père sortit par la porte d'entrée de l'hôtel et lui tapota l'épaule par-derrière. La grande godiche, qui le dépassait d'une bonne tête, se retourna alors pour se jeter dans ses bras. Ils pénétrèrent ensuite tous les deux dans le palace, et Daphné aperçut la large main aux doigts boudinés du vieux glisser le long du dos de sa compagne pour venir lui saisir fermement la fesse gauche.

Les hommes sont des porcs, pensa-t-elle, écœurée.

Ce qu'elle allait découvrir par la suite lui ferait amèrement réaliser que la gent féminine n'était pas non plus dénuée de tout défaut.

Il était seize heures trente quand Daphné décida qu'elle perdait son temps et qu'elle avait dû rater le coche. Sans savoir vraiment si elle était déçue ou soulagée, elle paya l'addition, enfila sa veste, et c'est au moment où elle jeta un dernier coup d'œil à l'extérieur qu'elle aperçut soudain son mari sur

le trottoir d'en face. Son cœur bondit dans sa poitrine, et par crainte de se faire repérer, elle eut le réflexe de se décaler légèrement de la surface vitrée. Quand elle regarda à nouveau, elle le vit marcher d'un pas décontracté vers la devanture de l'hôtel, les mains dans les poches de son costume trois-pièces, une paire de lunettes de soleil aviateur sur le nez. Il salua le portier en passant devant lui, et celui-ci le gratifia d'un large sourire en retour, comme s'il le connaissait bien. Alors qu'il allait pénétrer dans le palace, il se figea soudain et tourna la tête vers la droite. Apparemment, quelqu'un était en train de l'interpeller. Daphné suivit la direction de son regard et crut un instant qu'elle avait des hallucinations. Car la grande femme aux cheveux châtain et légèrement bouclés qui venait de l'appeler n'était autre que Géraldine, son amie de toujours. Elle était vêtue d'une veste de tailleur couleur taupe extrêmement chic et savamment entrouverte sur un décolleté plongeant, d'une jupe crayon qui laissait dépasser deux jambes fuselées et artificiellement amincies par le port de bas noirs et transparents. Sous les yeux médusés de Daphné, celle-ci se dirigea droit vers Rémi et l'embrassa à pleine bouche, avant que tous deux ne disparaissent derrière la porte-tambour en riant comme des adolescents. Un voile noir commença à envahir le champ de vision de Daphné, et soudain ses jambes ne la soutinrent plus : elle tomba assise sur la banquette du bar, complètement abasourdie.

— Tout va bien, madame ? lui demanda le serveur d'un air inquiet.

Daphné tourna lentement la tête vers lui, les yeux hagards. Puis elle se fendit d'un sourire crispé, avant de déclarer :

— Oui, tout va bien, merci ! J'ai dû faire un petit malaise, mais c'est en train de passer.

— Vous voulez un verre d'eau ?

— Non merci, ça ira, dit-elle en se relevant, son sourire sans joie figé sur les lèvres. Je vais rentrer chez moi, maintenant.

Elle sortit à la hâte du café et longea l'avenue, traversa la place en regardant droit devant elle, l'estomac noué, puis se dirigea vers l'entrée du parking. Elle descendit quatre à quatre les marches d'escalier qui menaient au sous-sol, déboucha dans un niveau trois fois toujours aussi sombre et malodorant, sans trouver trace cette fois-ci du vieil aveugle, puis alla s'enfermer dans sa voiture.

À présent seule avec elle-même, elle put enfin laisser exploser la bombe émotionnelle qui avait été amorcée en elle dix minutes auparavant lorsqu'elle avait surpris son mari et sa meilleure amie en train de s'embrasser. Elle hurla de rage et de chagrin à s'en déchirer les cordes vocales, déclenchant des coups de klaxon frénétiques et retentissants en tapant furieusement le volant de ses poings, puis éclata en de longs sanglots désespérés. Comment avaient-ils pu lui faire ça ? Comment avaient-ils osé ? N'étaient-ils pas censés tous les deux l'aimer et la respecter ? Jamais elle ne s'était sentie aussi trahie et humiliée de sa vie.

Après avoir pleuré toutes les larmes de son corps, elle prit finalement une grande inspiration qui balaya provisoirement le chagrin et le remplaça par une émotion tout aussi intense : la colère. Car ils ne perdaient rien pour attendre, ces deux comploteurs, ces deux traîtres. Daphné se promit qu'elle allait se charger d'eux personnellement. Elle se dit qu'elle pourrait en premier lieu apprendre la nouvelle à Romain, le mari de Géraldine. Connaissant son ouverture d'esprit et sa délicatesse, il y avait fort à parier que sa première réaction serait de foncer droit chez eux pour casser la figure à Rémi, et cette idée l'enchantait. Mais ce n'était pas assez cher payé pour ce qu'il lui avait fait. Avant la souffrance physique qu'il allait ressentir en se prenant le poing de Romain en plein visage (avec un peu de chance, il lui

pèterait le nez), elle devait d'abord l'humilier comme il l'avait humiliée, elle. *Et pas plus tard que ce soir*, pensa-t-elle en serrant les mâchoires. *Mon cher mari, je te l'annonce : à l'instar de cette chère Géraldine, avec qui je réglerai mes comptes plus tard, moi aussi, je vais faire en sorte que tu n'oublies jamais cette Saint-Valentin !*

Rassérénée par cette perspective, elle voulut lancer le moteur de la voiture, mais celui-ci ne broncha pas. Elle joua plusieurs fois avec la clé et le démarreur, mais rien n'y fit : la Smart restait désespérément silencieuse.

— Putain de journée de MERDE ! hurla Daphné en sortant du véhicule. Elle claqua la portière tellement fort que la voiture tangua sur ses amortisseurs, puis elle repartit d'un pas vif vers la cage d'escalier. Elle appellerait la dépanneuse plus tard. Elle avait trop de choses à faire cet après-midi pour se soucier de ça.

Elle profita d'être au centre-ville pour s'acheter la tenue la plus sexy et la plus chère qu'elle put trouver : elle craqua sur une robe rouge fendue qui mettait en valeur ses courbes généreuses, une pièce de couturier d'un montant de mille cinq cents euros qu'elle paya avec la carte du compte commun, jubilant intérieurement en pensant à la tête que ferait Rémi quand il vérifierait les débits de la journée. Elle choisit bien sûr les chaussures à talons hauts assorties, dont le prix exorbitant était également assorti. Elle fit ensuite un tour par la bijouterie où elle s'acheta deux magnifiques pendants incrustés de deux diamants chacun. Puis elle prit le bus pour rentrer chez elle où elle se fit un plaisir de sortir toutes les affaires préférées de son mari des placards (costumes Hugo Boss, chemises Armani, chaussures en cuir Zanotti) avant de les entasser pêle-mêle dans le jardin. Au sommet de la pile, elle ajouta une valise ouverte, qu'elle lui laisserait le soin de remplir. Ceci fait, elle profita ensuite d'une douche brûlante et salvatrice, chassant ainsi l'impression désagréable que l'odeur de remugle du parking s'était

incrustée jusque dans sa peau. Puis elle se coiffa, se maquilla, se parfuma et se para de sa toute nouvelle robe, sans oublier les accessoires. En regardant son reflet dans le miroir, elle fut fière du résultat : le vêtement au tissu d'un rouge vif et au décolleté aguichant contrastait parfaitement avec ses cheveux d'un noir de jais, et les talons hauts allongeaient sa silhouette, lui donnant des airs d'une danseuse de flamenco. Le léger trait de khôl qu'elle avait tracé sous ses paupières inférieures faisait ressortir le bleu de ses yeux tout en effaçant discrètement ses rides d'expression, lui permettant de paraître au moins cinq ans plus jeune que ses quarante-deux ans. *Je vais me faire un plaisir de lui montrer ce à quoi ce malotru a renoncé en me trahissant de la sorte ! Il va s'en mordre les doigts. Je vais lui foutre la honte de sa vie !*

Elle voyait d'ici la scène : comment il la dévorerait des yeux dans le restaurant où il l'emménait à chaque fois, cette espèce de repère pour richards où la moitié des clients aisés de Rémi venait se pavaner et qui lui donnait l'impression l'espace d'une soirée qu'il faisait partie de leur club très fermé. Il se redresserait de toute sa hauteur, fier de sentir les regards se tourner vers sa superbe femme qu'il exposerait comme un trophée. Et au moment où il commanderait le champagne (car il le faisait à chaque fois en pensant que ça l'impressionnait), elle se ferait un plaisir de se lever et de lui verser l'intégralité de la coupe sur la tête, à la vue de tous, avant de s'en aller dignement et de le laisser seul avec sa honte. Évidemment, ce ne serait rien comparé à ce qu'il lui avait fait subir, mais l'instant serait tout de même jouissif pour elle. Il ne lui resterait plus qu'à le regarder rentrer la queue entre les jambes à la maison et rassembler ses affaires dans la valise en plein milieu du jardin, devant tout le voisinage. Lui qui était si attaché aux apparences, elle savait que ce coup lui ferait vraiment mal. Elle se promit intérieurement qu'à partir de maintenant, elle éduquerait Mathéo en lui

apprenant à toujours se soucier plus des gens qu'il aimait que de sa propre petite personne, histoire qu'il ne se transforme pas en un adulte égoïste et superficiel comme son père.

Le fait d'avoir pensé à son fils lui fit soudain réaliser qu'elle avait besoin de lui parler, de lui dire combien elle l'aimait. Elle appela donc ses parents qui étaient allés le chercher à l'école pour le faire dormir chez eux cette nuit, histoire de pouvoir les laisser profiter d'une soirée en amoureux, elle et Rémi.

— Allô, maman ? Ça va ? dit le petit garçon à l'autre bout du fil.

— Oui, mon chéri, tout va bien ! Tu as passé une bonne journée ?

— Ouais, super ! J'ai eu un 16/20 en histoire-géographie ! Deuxième meilleure note de la classe !

— Bravo, mon grand ! Je suis si fière de toi ! Continue comme ça ! Tu seras bien sage avec papi et mamie ce soir ?

— Oui, m'man ! Profitez bien du resto avec papa !

— Bien sûr, mon chéri, dit-elle en faisant une moue involontaire. Compte là-dessus ! À demain. Je t'aime.

— À demain, m'man. Moi aussi je t'aime.

Daphné trembla légèrement en raccrochant. Pauvre Mathéo ! Lui aussi allait déguster. Des parents qui se séparent alors qu'on est en pleine adolescence est un fardeau lourd à porter. Elle en voulut encore un peu plus à son mari pour ça. Elle se dit que peut-être ne serait-ce pas que la coupe, mais carrément toute la bouteille qu'elle allait lui verser sur la tête, finalement.

Quand elle fut enfin prête à quitter son domicile, il lui revint soudain à l'esprit qu'elle n'avait plus de voiture. Elle décida donc d'appeler un taxi. *Faudra quand même que je trouve un garagiste demain !* songea-t-elle en raccrochant.

Quand le taxi arriva, la nuit commençait à tomber, et l'air était froid et sec. En sortant de la maison, Daphné s'enveloppa dans la veste de fourrure synthétique que lui avait offerte son grand chevalier de mari, et marcha jusqu'au portail où la voiture était en train de l'attendre. C'était une imposante berline noire de type Mercedes ou Audi, ce genre de gros engin phallique que rêvait d'acheter Rémi, sans toutefois en avoir les moyens. Elle ouvrit la portière arrière et s'engouffra dans le véhicule. Il régnait une chaleur moite à l'intérieur, et une étrange odeur âcre que Daphné ne réussit pas à identifier baignait l'habitable. Devant elle, elle ne voyait du chauffeur que sa nuque coiffée d'une casquette de voiturier à l'ancienne, et de laquelle dépassaient de longs cheveux blancs attachés par une queue de cheval. Ses mains gantées de cuir étaient sur le volant, et il lui adressa la parole sans se retourner :

— Bonsoir, madame (il avait un drôle d'accent qui lui faisait rouler les « r »). Où est-ce que je vous emmène ?

L'homme avait la tête légèrement penchée en avant et la visière de sa casquette cachait ses yeux.

— Au restaurant *Les quatre délices*, quartier central, s'il vous plaît. Vous connaissez ?

— Je connais les moindres recoins de cette ville, madame !

En disant cela, il avait finalement levé la tête pour plonger ses yeux dans les siens à travers le rétroviseur. Daphné fut immédiatement subjuguée par l'intensité du regard qui se reflétait dans la surface du petit miroir. Jamais elle n'avait vu de pupilles d'un noir aussi profond. On aurait dit deux puits sans fond dans lesquels elle aurait pu être absorbée tout entière.

— Euh... je... je... balbutia-t-elle d'une voix monocorde.

— Vous pouvez avoir confiance en moi, la rassura le chauffeur en démarrant la voiture, sans toutefois cesser de la dévisager. Vous y serez en

un rien de temps, à votre restaurant...

— Oui... d'accord. J'ai confiance en vous, répondit-elle machinalement.

L'homme détourna finalement ses yeux du rétroviseur pour regarder la route, tandis que Daphné retombait sur le dossier de son fauteuil, tout à coup envahie d'une irrésistible envie de dormir. Elle était épuisée. Il faut dire que la journée avait été riche en émotions fortes. Et elle était loin d'être terminée ! Elle ferma donc les paupières et, en se laissant bercer par la conduite souple de l'homme au regard étrange, elle tomba progressivement dans un profond sommeil.

— Nous sommes arrivés, madame ! annonça soudain le chauffeur.

Daphné ouvrit brusquement les yeux, avec la curieuse impression qu'elle venait à peine de les fermer.

— Déjà ? s'étonna-t-elle, la voix légèrement enrouée. Elle se racla la gorge et regarda sur sa gauche à travers la vitre de la portière pour constater qu'ils étaient effectivement garés le long du trottoir, juste devant l'immense enseigne au néon du restaurant préféré de Rémi. Elle se retourna vers le chauffeur, mais en évitant soigneusement le rétroviseur pour ne pas avoir à croiser à nouveau son regard glaçant.

— Merci, combien vous dois-je ?

— Votre mari a déjà payé la course, répondit l'homme à l'accent étranger.

— Mon mari ? Mais...

La portière arrière s'ouvrit tout d'un coup, et Rémi apparut dans l'encadrement, tout sourire, vêtu du même costume que celui qu'il arborait devant l'hôtel cet après-midi, et portant toujours ses lunettes aviateur sur le nez.

— Alors, la Belle au bois dormant ! On roupille dans les taxis, maintenant ?

— Rémi ? Tu es déjà arrivé ?

Il tendit la main pour l'aider à sortir du taxi, mais elle ne le toucha pas et s'extirpa elle-même du véhicule. Rémi referma la portière derrière elle et tapa deux fois sur le toit pour libérer le chauffeur qui partit en faisant vrombir son puissant moteur.

— Ça, c'est de la bagnole ! s'extasia Rémi. D'où est-ce qu'il vient, ce chauffeur ? Il avait un accent ukrainien, non ?

— Je n'en sais rien, répondit froidement Daphné en reprenant ses esprits. Quelle importance ?

Elle sentait qu'il allait être plus difficile que prévu de jouer la comédie à présent que Rémi se tenait en face d'elle. Elle n'avait aucune envie de lui parler, ni qu'il la touche. Mais si elle voulait que son plan fonctionne, elle allait devoir faire un effort.

— Waouh ! Quelle robe magnifique ! Tu es particulièrement en beauté ce soir !

— Tu t'extasieras moins quand tu apprendras combien elle a coûté, ironisa Daphné.

Rémi eut un petit temps d'arrêt, comme s'il n'arrivait pas à définir si Daphné plaisantait ou si elle était sérieuse.

— Ha ha ! Je sais très bien que tu me fais marcher ! Je la connais, cette robe, tu l'as déjà mise ! On y va ?

Tout en gardant la main dans sa poche, il souleva son coude pour que Daphné glisse son bras dessous. Il était tout guilleret, comme s'il venait de passer la meilleure journée de sa vie. Dieu ce qu'il était énervant... *Mais rira bien qui rira le dernier !* pensa Daphné en ravalant momentanément sa fierté. C'est donc bras dessus, bras dessous qu'ils marchèrent jusqu'à l'entrée du restaurant. La rue était étonnamment déserte pour une soirée de Saint-Valentin, et le froid si mordant que la jeune femme exhalait des volutes de buée bleutée.

Une fois à l'intérieur, Daphné suivit son mari à travers une salle bondée, bien que curieusement silencieuse. La plupart des tables étaient occupées par des couples qui se faisaient face sans se parler, soit parce qu'ils étaient en train de manger, soit parce qu'ils se dévisageaient sans mot dire, leurs traits totalement dénués d'expression.

— Voilà notre table ! s'exclama Rémi en s'asseyant sur la banquette du fond. Tu préfères la chaise, n'est-ce pas ?

— Euh... oui, dit Daphné en s'asseyant à son tour. Tu as vu ces gens ? Ils sont bizarres, non ?

— Le monde entier est bizarre, ma chérie ! Si tu savais tout ce que j'ai vu d'étrange dans ma vie !

— Euh... Tu comptes garder tes lunettes de soleil toute la soirée ?

— Oui, ça vaut mieux... Je me suis chopé une putain de conjonctivite, c'est pas très ragoûtant.

Un serveur d'une maigreur extrême s'approcha soudain d'eux. Il avait des yeux globuleux et perdus dans le vague, soulignés par deux énormes cernes qui pendaient comme des sacs sous ses paupières.

— Qu'est-ce que je vous sers ? prononça-t-il d'un ton monocorde sans les regarder.

— Champagne, mon ami, champagne ! (Il se tourna vers sa femme). C'est bien ça que tu voulais, non ?

— Que je... ? Euh, n'importe, prends ce que tu préfères.

— Très bien, monsieur, merci, monsieur, dit le serveur avant de se retourner et de repartir d'une démarche raide.

— Mais qu'est-ce qu'il a, ce type ? demanda Daphné. On dirait un zombie !

— Je dirais plutôt une goule, rétorqua Rémi avec un grand sourire.

— Une... quoi ?

— Une goule ! Ce sont les esclaves des vampires. Ni humains ni immortels, juste des êtres inférieurs sans âme, faits pour servir leur maître.

Pendant qu'il parlait, Daphné constata chez son mari quelque chose d'étrange : les cheveux qui recouvraient ses tempes avaient brusquement blanchi, et des mèches plus longues et tout aussi claires y naissaient pour retomber sur ses épaules. Soudain envahie d'un profond malaise, elle regarda à nouveau autour d'elle et se rendit compte que tous les clients du restaurant avaient à présent la tête tournée vers elle et la dévisageaient en silence. À sa grande stupéfaction, elle s'aperçut que la grande salle du restaurant, d'habitude si propre et rutilante, avait tout à coup l'air d'être en ruine : la tapisserie se décollait en divers endroits, découvrant des murs lézardés de fissures, de la poussière et des toiles d'araignée apparaissaient sous les tables et sur le grand lustre accroché au plafond dont la plupart des ampoules étaient désormais éteintes, plongeant la pièce dans une pénombre inquiétante. Daphné se tourna à nouveau vers Rémi, mais ce n'était plus Rémi : son visage s'était affaissé, il était atrocement émacié et parcheminé de rides multiples et profondes, tandis qu'une tignasse de cheveux blancs et fins ne cessait de s'allonger sur ses tempes et sur le haut de son crâne, juste au-dessus de la monture de ses lunettes de soleil, qui avait elle aussi changé d'aspect : la forme des verres s'était arrondie.

— Que se passe-t-il ? gémit Daphné, sentant se répandre dans sa tête une douleur sourde et lancinante.

— C'est ton esprit qui lutte contre l'hypnose, répondit l'homme (il avait toujours la voix de Rémi, mais son timbre était distordu et empreint d'un léger accent étranger qui lui faisait rouler les « r »). C'est le signe que tu vas bientôt te réveiller !

— Je ne... comprends... pas...

Tout tournait tellement à présent que Daphné avait l'impression de se trouver dans un manège à sensations poussé à une vitesse vertigineuse. Elle voulut se lever, mais n'en eut pas la force. Elle se sentit alors basculer en arrière, et tomba sans toucher le sol. Elle eut le sentiment de chuter dans un puits sans fond tandis qu'un rideau de ténèbres obturait progressivement son champ de vision, dévorant les murs, les tables, les lustres et même les gens aux traits inexpressifs autour d'elle. La dernière chose qu'elle vit avant de perdre connaissance fut le visage flétri et lointain de l'homme qui s'était fait passer pour Rémi et qui affichait un sourire dévoilant deux longues canines au milieu d'une forêt de chicots noircis.

Quand elle se réveilla, Daphné était allongée sur un sol de béton froid, dans une obscurité quasi totale. Sa tête vacillait encore, et elle dut s'y reprendre à deux fois avant de pouvoir relever son buste, de peur de s'évanouir à nouveau.

Une fois redressée, elle resta assise quelques minutes pour permettre à ses yeux de s'habituer aux ténèbres environnantes. L'odeur qui émanait de cet endroit était pestilentielle et chargée de remugles de viande avariée.

À mesure que ses pupilles s'accommodaient à l'obscurité, elle put mieux discerner les alentours : elle se trouvait dans une petite cellule composée de trois murs et d'une porte à barreaux métalliques, comme celle d'une prison, et à travers lesquels une faible lueur orangée et tremblotante lui parvenait, comme si des bougies avaient été allumées de l'autre côté. Elle se leva lentement et avança vers la grille, mais la porte était verrouillée. Elle jeta un œil par les barreaux et vit un long couloir sombre qui lui faisait face, maigrement éclairé par un vieux lustre en acier rouillé qui pendait du plafond par une chaîne, et sur lequel seulement deux bougies sur les dix présentes étaient allumées. Au bout du couloir, elle discerna une haute porte en bois fermée elle aussi. Sur les côtés, elle aperçut d'autres cellules à

barreaux comme la sienne, mais la lumière qui émanait des bougies n'était pas suffisante pour éclairer leur intérieur, l'empêchant de distinguer ce qui se cachait derrière.

Soudain, un long gémissement aigu lui parvint sur la gauche. Daphné tourna vivement la tête et vit deux mains blanches aux ongles longs et vernis surgir de la cellule adjacente pour venir s'agripper aux barreaux de la porte. Puis un visage féminin se matérialisa derrière la grille, un visage élancé aux pommettes saillantes que Daphné reconnut tout de suite malgré la pénombre environnante : c'était celui de la jeune femme maniérée qu'elle avait vue sortir de son gros SUV devant le *Brillance* cet après-midi même, et qu'un homme de deux fois son âge au moins avait emmenée avec lui à l'intérieur. Elle avait perdu de sa superbe depuis la dernière fois que Daphné l'avait vue : ses longs cheveux blonds parfaitement lissés auparavant étaient à présent luisants et décoiffés, et les larmes qui avaient séché sur ses joues avaient fait couler son maquillage, lui donnant des airs de clown triste. Daphné décida alors de se manifester :

— Madame ? Vous allez bien ? Vous n'êtes pas blessée ?

La grande bourgeoise sursauta avant de se tourner vers elle.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'un ton autoritaire et émaillé d'un accent slave. Qu'est-ce que nous faisons ici ?

— Je m'appelle Daphné, et tout comme vous je ne sais pas du tout ce que je fais là. Je crois que j'ai été droguée et amenée dans cet endroit contre mon gré. La dernière chose dont je me souviens est d'être entrée dans un taxi et puis... le trou noir !

— Le trou noir... répéta la jeune Slave d'un air hébété. Moi aussi je ne me souviens plus... Je... Je me nomme Veronika Vrasseur, comme le député Jacques Vrasseur : c'est mon mari. J'étais avec lui à l'hôtel et... on s'est disputés ! Oui, ça me revient maintenant : j'étais vraiment très en

colère contre lui parce qu'il avait oublié mon cadeau de la Saint-Valentin. Vous imaginez ? Du coup je suis partie, j'ai pris la voiture... Enfin, c'est le voiturier qui me l'a amenée, mais ce n'était pas le même que d'habitude. Celui-ci était... bizarre. Il était vieux avec des cheveux tout blancs et il portait des lunettes de soleil noires qui cachaient ses yeux. Il a prétendu être un compatriote, il m'a parlé dans un russe ancien, je n'ai pas tout compris... On a descendu l'ascenseur qui menait au garage et là... le trou noir, comme vous dites.

— Vous êtes sûre ? Il n'y a absolument rien d'autre qui vous revient ? Même pas un petit détail ?

— Attendez, je me rappelle une chose. À un moment, il a enlevé ses lunettes et il m'a regardée dans le miroir de l'ascenseur, droit dans les yeux... (elle eut soudain l'air terrifiée). Ses yeux ! Mon Dieu ! Deux trous noirs sans fond, j'ai eu l'impression de voir la mort en face ! J'ai cru qu'elle m'enveloppait dans sa cape de ténèbres, et je me sentais tomber, tomber dans un gouffre sans fin, comme dans un cauchemar ! Et quand je me suis réveillée, j'étais ici, dans cet horrible endroit !

— Oui, dit Daphné, moi aussi je me souviens de ces yeux noirs ! C'était le chauffeur de taxi, je m'en rappelle maintenant, il m'a observée dans le rétroviseur, jamais je n'ai vu un regard pareil. Et c'est là que tout a basculé. J'ai cru que j'étais avec mon mari dans un restaurant, mais c'était toujours lui en fait ! C'était comme un rêve éveillé, une sorte d'illusion.

— Il nous a hypnotisées, j'en suis sûre ! Ou droguées ! Vous êtes quelqu'un d'important vous aussi, n'est-ce pas ? C'est pour ça qu'il vous a enfermée ici ! Moi, mon mari est député, c'est sans doute pour ça qu'il m'a enlevée, c'est pour une rançon ! Quelle espèce de sale *Sukin syn*³ ! (son visage se tordit en une grimace de haine et elle cracha par terre). Mais il ne sait pas ce qu'il a fait là ! Il a commis une grosse erreur et il va le regretter,

mon époux va le retrouver et va le torturer ! (elle tourna la tête vers la haute porte en bois au fond du couloir). Tu m'entends, *sukin syn* ? MON MARI VA TE FAIRE LA PEAU !!!

Elle avait hurlé cette dernière phrase comme une hystérique.

— Écoutez, Veronika, dit Daphné. Pour l'instant, je crois qu'il faut que nous gardions notre calme, car...

C'est alors qu'une autre voix féminine l'interrompit soudain :

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ? Où suis-je ?

Les deux femmes tournèrent la tête de concert vers la cellule de droite. Le choc que reçut Daphné quand elle reconnut la troisième captive qui venait d'apparaître derrière les barreaux lui coupa littéralement le souffle.

— Daphné, c'est toi ? demanda Géraldine d'un air tout aussi étonné qu'elle. La moitié de son visage était maculé de sang séché. Elle portait la même tenue que lorsque Daphné l'avait vue disparaître avec son mari derrière la porte-tambour de l'hôtel, sauf que le tissu de son tailleur était déchiré en divers endroits, comme si on l'avait traînée au sol, et ses bas étaient filés. Son décolleté plongeant, lui, n'avait pas bougé.

— Oui, répondit froidement Daphné.

— Dieu soit loué ! Mais enfin, qu'est-ce qu'il se passe ? On est où, là ?

— Chez un bel enfoiré, voilà ce que je dis ! intervint Veronika. Un enfoiré qui ignore à qui il a affaire !

Géraldine regarda la grande Slave avec un air interrogatif. Puis elle posa à nouveau ses yeux sur Daphné.

— Je ne comprends pas... Pourquoi sommes-nous enfermées ? Daphné, je t'en prie, explique-moi !

— Je n'en sais pas plus que toi. Apparemment, nous avons été hypnotisées et enlevées par le même ravisseur, un vieil homme avec un accent russe. Ça te dit quelque chose ?

Les yeux de Géraldine s'écarquillèrent.

— Le chauffeur de taxi ! Oui, je me souviens maintenant. Je sortais de l'hôtel après avoir... heu... (elle baissa les yeux pour éviter ceux de Daphné) assisté à une conférence, et après je suis montée dans ce taxi conduit par un chauffeur étranger. Il était vieux et portait une casquette à l'ancienne, comme les voituriers, et puis il m'a regardée dans son rétroviseur et...

— Et tu t'es retrouvée prise au piège ici comme nous, compléta Veronika.

— Oui, c'est ça. Mais qu'est-ce qu'il nous veut ? Pourquoi nous ?

— Il veut ce que tous les hommes de son espèce veulent, ma chérie, rétorqua Veronika : argent, pouvoir, domination. Pour ce qui est de l'argent, je pense que c'est grâce à moi qu'il souhaite en obtenir : mon mari est...

Elle fut soudain interrompue par un bruit métallique venant du fond du couloir : quelqu'un était en train de déverrouiller la serrure de la grande porte. Les trois captives tournèrent leur tête de concert dans cette direction, et retinrent leur souffle lorsque celle-ci s'ouvrit dans un grincement aigu. Une silhouette sombre vêtue d'une longue soutane noire et dont la tête voûtée vers l'avant était recouverte d'une capuche se matérialisa alors dans l'encadrement. Elle s'avança lentement dans le couloir en s'appuyant sur une canne en bois qui produisait un bruit sec, résonnant contre les murs à chaque fois que son extrémité touchait le sol.

Lorsque cet être mystérieux arriva à la hauteur des trois cellules, l'odeur fétide qu'il dégageait fit plisser le nez à Veronika. Il releva ses deux mains décharnées dont les longs doigts osseux étaient terminés par des ongles jaunâtres et effilés, puis fit glisser sa capuche en arrière, révélant à la lumière ténue des bougies un visage émacié et creusé de rides profondes, entouré d'une crinière de fins cheveux blancs, et dont les yeux étaient

cachés par une paire de lunettes de soleil aux verres noirs et arrondis. Daphné le reconnut immédiatement.

— C’était donc vous ! déclara-t-elle. Le soi-disant mendiant aveugle du parking. Et le chauffeur de taxi également !

Le vieil homme tourna sa tête de voutour vers Daphné et sourit de toutes ses dents gâtées.

— Bien vu ! rétorqua-t-il avec son accent russe. Mais il est un peu tard pour s’en rendre compte, ne croyez-vous pas ?

— Qui êtes-vous ? répliqua-t-elle. Pourquoi nous avoir enlevées toutes les trois ? Qu’est-ce que vous nous voulez ?

— Eh bien, je vois que vous êtes de celles qui vont droit au but ! À votre aise ! Ne perdons pas de temps en futilités. Le temps est une chose si précieuse... Je m’appelle Alexei Karelkidov, de la lignée des Karelkidov, et le temps est bien la seule chose qui m’importe. Bien sûr, vous ne mesurez pas encore sa fundamentalité, vous qui êtes si jeunes et fraîches (en disant cela, il avait machinalement passé sa langue blanchâtre autour de ses lèvres crevassées). Vous êtes toutes trois dans la fleur de l’âge, si fortes, si dynamiques. Et moi qui suis vieux et faible, vous ne pouvez pas imaginer à quel point je vous envie. Mais n’ayez pas peur ! Si je vous ai invitées ici ce soir...

— *Invitées* ? s’emporta soudain Veronika. Vous appelez ça *invitées* ? Vous nous avez droguées et enfermées dans ce cachot digne du Moyen Âge ! Ce n’est pas une invitation, c’est un putain de kidnapping ! Car jusqu’à preuve du contraire, on ne retient pas des invités contre leur gré, espèce de cinglé !

Le sourire de l’homme s’effaça subitement et il serra ses mâchoires si fort que Daphné s’attendait presque à entendre ses chicots grincer.

— Et des invitées dignes de ce nom n’oseraient jamais insulter leur hôte, chère madame, rétorqua-t-il d’un ton outré en pointant sur elle un doigt accusateur. Sachez que je ne vous ai aucunement droguées ! Il n’est pas question que je souille votre sang avec des substances chimiques et impures. Je vous ai simplement hypnotisées. C’est un don que ceux de mon espèce acquièrent avec l’expérience.

— Votre espèce ? s’étonna Daphné. Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, chère madame, que je ne suis pas vraiment un être humain... Je ne le suis plus depuis longtemps, en fait. Pour être totalement franc avec vous, il s’avère que je suis ce que vous appelez communément un vampire.

Veronika éclata soudain d’un rire forcé, dans lequel on pouvait néanmoins déceler une pointe d’angoisse, puis elle lâcha :

— Un vampire, voyez-vous ça ! Ah non, vraiment, j’aurai tout entendu ! J’avais visé juste en tout cas : vous êtes fou à lier !

Sans crier gare, l’homme lâcha soudain sa canne qui tomba par terre et se jeta sur la grille de la cellule de Veronika avec la vélocité et la fureur d’une bête sauvage, ce qui dénotait totalement avec son apparence décrépite. Sa main droite agrippa fermement l’un des barreaux, ce qui produisit un *clang* ! retentissant. Sous l’effet de la surprise, la jeune femme eut un vif mouvement de recul.

— Veronika, dit-il d’un ton menaçant. Je suis un vieil homme, et par conséquent j’ai pu accumuler au fil des années une certaine forme de sagesse. Mais ma patience a des limites, alors permettez-moi de vous avertir : si vous m’interrompez encore une seule fois, ce sera la dernière !

La jeune Russe lui lança un regard de défi, mais elle n’ajouta rien.

— Bien, reprit l’homme sur un ton plus enjoué en se tournant à nouveau vers les autres. À présent que nous sommes sur la même longueur d’onde,

laissez-moi poursuivre mes explications. Que vous le croyiez ou non, je suis donc un vampire. Ce qui signifie que je me nourris de sang humain pour vivre un très grand nombre d'années, bien plus longtemps que vous, les mortels. Mais ce pouvoir, comme tous les pouvoirs, a ses limites : la faiblesse de la chair finit toujours par nous rattraper, et l'enveloppe physique que j'habite depuis près de deux siècles est à présent si usée qu'elle ne peut plus tenir sur la durée. Voyez-vous, quand j'investis un nouveau corps, jeune et vigoureux, il me suffit de boire le sang de mes proies une à deux fois par mois, pas plus, pour le maintenir dans un état parfait. Alors que maintenant, si je ne me nourris pas quotidiennement, ma peau et mes organes se détériorent à vue d'œil. Il est donc grand temps pour moi de changer d'enveloppe corporelle, d'où votre présence ici. Eh oui, mesdames, le genre n'a pour moi aucune importance, et après deux cents ans passés dans la peau d'un homme, je brûle d'impatience de troquer ma virilité contre vos atouts féminins. Évidemment, je ne vous ai pas choisies par hasard, un vampire a besoin d'une certaine prestance, voyez-vous. Il n'est pas question que je me réincarne dans le corps du premier manant que je croise, ce serait lui faire trop d'honneur. C'est donc dans les beaux quartiers que je tourne avec mon taxi pour trouver la perle rare : quelqu'un qui ait assez de charisme et de talent pour être le futur vaisseau de mon âme séculaire. J'avoue que j'ai un don pour dégoter ce genre de personne, et je m'adonne à cette activité avec un certain plaisir. Je vois tout de suite quand quelqu'un est susceptible de devenir un bon vampire. C'est d'ailleurs sur vous, Daphné, que je suis tombé en premier (il orienta la tête vers elle et elle sentit son regard malsain la sonder derrière ses verres fumés). Ou plutôt devrais-je dire que c'est vous qui êtes tombée sur moi, n'est-ce pas ? Ha, ha, l'ironie du sort m'étonnera toujours, même après tant d'années ! Quand je vous ai vue, j'ai instantanément perçu votre potentiel et je me suis

immédiatement imaginé combien cela devait être jouissif d'être vous ! Je vous ai désirée, Daphné. Pas désirée comme un homme désire une femme, non, rien de si vulgairement primitif. J'ai désiré devenir la femme que vous êtes, vous comprenez ?

— Non, je ne comprends rien à ce que vous dites, déplora Daphné, de plus en plus inquiète quant au sort qui allait lui être réservé.

— Peu importe, vous comprendrez très bientôt ! Bref, vous étiez la première sur ma liste, et dès que vous êtes sortie du parking je me suis hâté de mettre votre véhicule hors service.

— C'est donc vous qui avez saboté ma voiture...

— Oh, saboté est un bien grand mot, ma chère ! J'ai juste coupé quelques fils, rien de bien méchant. Sachant que je pourrai m'occuper de vous plus tard dans la soirée, car je ne perds jamais la trace olfactive de mes proies, je me suis ensuite concentré sur vous, Veronika, car vos gènes slaves et votre port altier ont tout de suite attiré mon attention. J'ai sauté sur l'occasion de notre rencontre fortuite dans l'ascenseur pour vous hypnotiser en vous faisant croire que j'étais le voiturier. Une fois que je vous ai mise dans le coffre, je suis remonté chercher ma dernière candidate, et c'est vous, Géraldine, qui avez eu le privilège d'être choisie. Outre vos qualités physiques indéniables, j'ai décelé en vous une grande détermination et une certaine capacité à manipuler votre entourage pour arriver à vos fins, atouts majeurs pour un futur vampire...

— C'est faux ! s'indigna Géraldine. Vous ne connaissez absolument rien de moi !

— Vraiment ? répondit Alexei avec un sourire narquois. Il pointa alors son long doigt griffu vers Daphné. Avez-vous dit à votre amie ici présente ce que vous faisiez *vraiment* dans cet hôtel ?

Géraldine resta muette. Le sourire du vieil homme s'élargit.

— C'est bien ce que je pensais... Mesdames, il va falloir jouer cartes sur table pour ce qui va suivre, il en va de votre survie. Ou plutôt de la survie d'une seule d'entre vous. Considérez cette soirée comme une sorte de casting, car vous êtes mes candidates. Comme je vous l'ai expliqué, je vous ai toutes les trois choisies pour vos qualités physiques et votre tempérament, mais c'est maintenant à vous de vous départager. Au terme de cette compétition, je désignerai comme mon officielle descendante celle qui aura su prouver sa valeur et prendre le dessus sur les autres. Celle-ci sera sauvée, car je ne lui offre rien de moins que la vie éternelle en mêlant mon âme à la sienne. Quant aux deux autres, elles mourront...

— *Sukin syn !* hurla soudain Veronika. Mais pour qui est-ce que tu te prends, espèce de malade mental ! Je les connais, les hommes comme toi ! Ça t'excite, hein, vieux pervers ? Ta seule façon de désirer une femme, c'est de la menacer de mort ? Mais tu es tombé sur la mauvaise personne. Tu sais qui je suis ? Tu crois vraiment que tu peux t'en prendre à moi ? (elle postillonnait de rage, et ses yeux exorbités lui donnaient l'air d'une folle furieuse). Je suis une survivante, moi, l'enfer, je l'ai déjà vécu, alors n' imagine pas un instant que tu me fais peur ! Rien de ce que tu peux me faire ne peut m'atteindre, car on m'a déjà tout fait !

Cette fois-ci, Alexei ne s'était pas départi de son sourire, ou plutôt de la grimace figée qu'il essayait de faire passer pour tel. Une fois que Veronika eut fini d'extérioriser sa rage et son effroi, il se frotta le menton de sa main libre, comme s'il réfléchissait à la meilleure manière d'agir.

— La parole, dit-il finalement. Voilà une capacité que vous surestimez tous, vous les humains. Vous êtes constamment en train de gaspiller votre salive en palabres inutiles, alors qu'un simple regard peut signifier bien plus de choses que tous les mots du monde. Savez-vous ce qui arrive quand un mortel croise le regard d'un vampire ? Je ne parle pas de croiser son regard

dans un miroir, comme vous en avez déjà fait toutes l'expérience avec moi, car le reflet atténue grandement ses effets. Cela permet néanmoins au vampire de manipuler l'esprit de sa proie sans le détériorer, en l'hypnotisant. Mais si vous plongiez directement vos yeux dans les siens, sans aucun intermédiaire, vous contempleriez alors l'abîme, et rien n'a préparé votre âme à faire face à une chose pareille. Votre esprit et votre volonté se briseraient instantanément et irréversiblement en mille éclats, faisant de vous un simple pantin à mon service, un être inférieur dénué d'âme, une goule errante et sans substance.

Lentement, l'homme pivota vers Veronika. Il enleva alors ses lunettes de soleil, tout en gardant la tête baissée, puis s'avança jusqu'à la grille de sa cellule et colla son visage contre les barreaux. Sans la regarder, il s'adressa à nouveau à l'épouse du sénateur :

— Je vous avais prévenue, il me semble...

— Va te faire foutre, *sukin syn* ! éructa Veronika. Ne t'approche pas de moi !

Comme le vieil homme ne bougeait pas d'un cil, la jeune femme lui lacéra la figure de ses ongles griffus. Il recula alors en éclatant de rire, comme si ce qu'elle venait de faire était du plus haut comique. Puis il toucha de son index sa joue striée de rouge et, en constatant qu'un peu de sang s'était déposé sur la pulpe de son doigt, il en suçà le bout lentement, avant de s'exclamer :

— C'est qu'il griffe, le petit chaton !

— Approche-moi encore et tu verras que je peux faire bien pire que ça ! répliqua l'intéressée.

C'est à ce moment que le vieil homme releva véritablement la tête vers elle pour plonger ses yeux dans les siens.

— Arrête-toi immédiatement de parler, sale *shlyukha*⁴, et regarde-moi bien en face, ordonna-t-il.

Ce que lurent alors Daphné et Géraldine sur le visage de la jeune femme fit se dresser l'intégralité de leurs poils sur toute la surface de leur corps : c'était un mélange de terreur indicible, de détresse infinie et de souffrance absolue. Sa bouche s'ouvrit dans une grimace d'effroi. Puis son expression changea. Ses pupilles se dilatèrent exagérément, comme celles d'un chat dans la nuit, et l'éclat qui brillait jusque-là à l'intérieur mourut telle la flamme d'une bougie balayée par un courant d'air. Il ne lui restait plus qu'un regard morne et dénué de vie, semblable à celui d'un animal empaillé. La voix rocailleuse d'Alexei retentit à nouveau :

— Maintenant, approche, *shlyukha* !

Veronika s'avança lentement, comme un automate, jusqu'à toucher la grille de sa cellule. Le vieil homme remit alors ses lunettes sur son nez, puis fouilla dans sa poche pour en retirer une petite télécommande de la taille d'un téléphone portable. Il s'en saisit et appuya sur l'un des quatre boutons qui l'ornaient. Un bruit de verrou qui se déclenche se fit alors entendre, et la porte à barreaux de la geôle de Veronika s'ouvrit en grinçant sur ses gonds.

— Viens là, montre ton beau visage sous la lumière des chandeliers.

Veronika sortit dans le couloir, les yeux perdus dans le vide. Alexei lui caressa la joue du bout de ses doigts griffus, puis du pouce il s'attarda sur ses lèvres charnues, les frottant lentement de droite à gauche, sans qu'elle réagisse.

— Tu as la langue bien pendue, je trouve, pour quelqu'un d'aussi jeune et inexpérimenté, et je le déplore. Pour moi, c'est un défaut rédhibitoire.

Il cessa de la toucher pour fouiller à l'intérieur de sa soutane et en extirpa une longue dague au manche serti de pierres précieuses. Avec la pointe de

sa lame effilée, il commença à effleurer langoureusement le décolleté de sa robe en poussant des reniflements humides.

— Ne lui faites pas de mal, je vous en prie ! s'exclama Daphné.

Le vieil homme se retourna brusquement vers elle, un sourire grimaçant étirant ses lèvres écorchées.

— Mais rassurez-vous, madame, je ne compte rien lui faire. C'est à elle que revient le droit de s'infliger son propre châtiment. N'est-ce pas, Veronika ?

La jeune femme avança d'un pas robotique jusqu'à la hauteur d'Alexei qui lui tendit la dague sans lui accorder un regard. Elle s'en saisit et la serra dans son poignet.

— Quel est ton problème, Veronika ? demanda-t-il tout en continuant à fixer Daphné derrière ses verres fumés.

La jeune femme récita d'une voix monocorde :

— J'ai la langue trop bien pendue.

Fait troublant, le vieil homme avait articulé mot pour mot la même phrase en même temps qu'elle, sans en prononcer un seul à voix haute, comme si c'était lui qui lui avait insufflé la réponse.

— C'est exactement cela, Veronika. Et dis-moi, que dois-tu faire maintenant pour corriger ce problème ?

Il bougea à nouveau ses lèvres en silence et Veronika parla simultanément, comme un pantin :

— Je dois couper ma putain de langue !

Alexei regarda tour à tour Daphné et Géraldine, sans se départir de son sourire figé, puis ordonna :

— Alors, vas-y, petite *shlyukha*, corrige donc ton problème !

Les yeux hagards, Veronika ouvrit grand la bouche et tira sa langue au maximum, jusqu'à ce que la pointe touche son menton. De sa main libre,

elle la saisit fermement et la tira un peu plus fort vers l'extérieur puis, sous le regard médusé des deux autres captives, elle y planta profondément l'extrémité du poignard, traversant la chair de part en part. Un flot ininterrompu de sang s'écoula alors de son menton tandis qu'elle faisait des mouvements de va-et-vient avec le couteau, sectionnant les muscles, déchirant les tendons jusqu'à ce que l'organe rose et humide finisse par se désolidariser complètement de sa bouche pour lui rester dans la main. Daphné et Géraldine hurlèrent de terreur, pendant qu'Alexei ricanait et que des stries écarlates maculaient le menton de Veronika. Celle-ci continuait néanmoins de tenir le poignard dans une main, et sa langue déchiquetée dans l'autre, le visage totalement dénué d'expression.

— Mesdames, continua Alexei en se dirigeant vers la jeune femme mutilée, j'ai le regret de vous annoncer que Veronika a échoué au test.

Il lui reprit le poignard, puis se saisit de l'organe sanguinolent qu'il l'avait forcée à s'arracher, pour le porter à ses propres lèvres. Là, il mordit à pleines dents dans la chair rose et molle, comme s'il s'agissait d'un fruit juteux, puis aspira son contenu dans un bruit de succion abject.

— Voilà un sang de première qualité, quoiqu'un peu épais, déclara-t-il en recrachant un épais caillot cramoisi.

Il laissa ensuite tomber la langue de Veronika sur le sol et l'écrasa de sa semelle. Puis il contourna la jeune femme toujours debout pour se positionner juste derrière elle. Là, il glissa une main sous son menton et lui fit pencher la tête sur le côté, exposant son cou paré d'un magnifique collier de perles blanches. À l'aide du poignard, il arracha le bijou dont les petites sphères opalines chutèrent comme une pluie de larmes nacrées en rebondissant sur le sol. Alors il ouvrit une bouche exagérément large telle la gueule d'un serpent, puis planta ses deux longues canines dans la gorge offerte de sa victime. L'infâme bruit de succion résonna à nouveau dans la

pièce, tandis qu'Alexei se repaissait du sang de Veronika. Les yeux de cette dernière se révoltèrent et son corps que maintenait fermement son agresseur fut soudain secoué de convulsions.

Au bout d'un moment qui parut interminable à Daphné, le vieil homme finit par relever la tête, révélant une bouche souriante et maculée de rouge lui donnant l'air d'un clown dément. Il repoussa en avant Veronika qui s'écroula sur le sol comme un pantin désarticulé juste devant les cellules de Daphné et Géraldine. Du sang giclait encore par salves de son cou, s'étalant par terre telle une nappe écarlate. Daphné n'aurait jamais imaginé qu'un être humain puisse en contenir autant.

Quand Alexei s'approcha, la jeune femme réalisa qu'il avait changé physiquement : son corps s'était redressé, il ne boitait plus, et la peau de son visage était beaucoup plus lisse, comme s'il avait subi un lifting express, tandis que ses cheveux s'étaient parés d'une teinte noire de jais. Tout en nettoyant son couteau à l'aide de sa longue manche, il dit :

— Vous voyez comme le sang me fait du bien ? Malheureusement, l'effet ne durera que quelques heures avant que je ne reprenne l'aspect d'un vieillard. C'est donc le temps que je vais vous laisser : quelques heures précieuses pour vous départager. Une seule de vous deux survivra, et pour ce faire... (il tendit la lame propre et étincelante du poignard devant lui), il faudra qu'elle tue l'autre, bien sûr !

Dans un silence sépulcral, il s'agenouilla à côté de la dépouille de Veronika, puis brandit le couteau au-dessus d'elle avant de l'abattre brutalement entre ses omoplates, enfonçant la lame jusqu'à la garde. Le corps inerte de la jeune femme ne bougea pas d'un cil. Il lâcha ensuite le poignard, le manche paré de rubis et d'émeraudes émergeant du dos de sa victime, tel un ornement macabre.

— Je vous laisse ceci, cela risque de vous servir.

À travers ses lunettes noires, il jeta un dernier regard aux deux captives pétrifiées d'horreur, puis fit demi-tour et se dirigea vers le fond de la salle.

— J'ai la télécommande de vos grilles, leur annonça-t-il tout en marchant. À un moment dans la nuit, peut-être dans une heure, peut-être dans deux, j'ouvrirai simultanément vos deux cellules... et là, ce sera à vous de jouer ! Soyez alertes, car il n'y a qu'un seul couteau ! Bien le bonsoir, mesdames.

Sur ce, il disparut derrière la lourde porte en bois qu'il reverrouilla.

Un silence pesant envahit à nouveau la pièce, uniquement perturbé par les sanglots de Géraldine qui était terrifiée. Daphné aussi était en état de choc, et elle évitait de regarder dans la direction du cadavre de Veronika qui baignait dans une mare de sang. *Quelle abomination ! pensa-t-elle. Je dois rêver, c'est pas possible autrement. Ou bien je deviens folle. Sinon, comment expliquer tout ce que je viens de voir et entendre ? Il y a forcément un truc !*

— D...Daphné ?

La voix chevrotante de Géraldine la fit sursauter, elle était tellement déboussolée qu'elle en avait presque oublié sa présence.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, partagée entre le soulagement de ne pas être seule dans ce cachot sordide et la rancœur qu'elle éprouvait pour son amie qui l'avait trahie.

— Tu... tu crois qu'il disait vrai ? Il va réellement ouvrir les grilles ?

— Je n'en sais rien, Géraldine. De toute façon, s'il le fait, c'est pour qu'on s'entre-tue, alors ne sois pas trop pressée que ça arrive (elle la regarda soudain dans les yeux). À moins que ce soit ça qui te motive ?

— Mais non, enfin, pas du tout ! rétorqua-t-elle d'un ton outré. Tu es mon amie, pourquoi donc voudrais-je faire une chose pareille ?

— C’est vrai, ça, je me le demande, lâcha ironiquement Daphné. Après tout, tu as raison, nous sommes amies. Jamais tu ne me trahirais, n’est-ce pas ?

— Non ! Jamais ! répliqua Géraldine sans ciller.

— Non mais c’est dingue ! s’emporta Daphné en se relevant pour agripper les barreaux de sa cellule. J’hallucine ! Même ici et maintenant, tu oses continuer à me mentir en me regardant droit dans les yeux ! Mais quel genre de personne es-tu ? Je me suis bien trompée à ton sujet.

Géraldine eut tout d’un coup l’air bien moins sûre d’elle.

— Je ne... bredouilla-t-elle, je ne comprends pas de quoi tu parles. Ai-je fait quelque chose qui...

— Je t’ai vue, miss Sissy-G-Love ! la coupa sèchement Daphné. Cet après-midi, devant le *Brillance*, avec Rémi ! Avec *mon* mari, nom de Dieu ! Qu’est-ce que tu pensais que je faisais dans le quartier à cette heure-là, le jour de la Saint-Valentin ? J’étais venue vous surprendre, voir de mes propres yeux ce que je ne pouvais croire ! Comment as-tu pu me faire ça, Géraldine, comment as-tu pu me trahir ainsi, sans aucun scrupule ?

Elle avait presque hurlé la dernière phrase, et des larmes amères emplissaient à présent ses yeux.

Au fur et à mesure de ces révélations, le visage de Géraldine s’était progressivement décomposé, passant de la moue interloquée à une expression d’affliction profonde. Puis elle éclata à nouveau en sanglots.

— Je te demande pardon, Daphné, je... Oh, mon Dieu, je regrette tellement ! J’ai essayé de résister, je te le jure, pendant des années il m’a fait des avances, mais jamais je n’y avais succombé. J’avais trop de respect pour toi... Je t’aimais trop, tu comprends ? J’avais même songé à déménager, à quitter la région pour ne pas avoir à tomber dans les nombreux pièges qu’il me tendait. Il me harcelait, et tu sais comment je

suis, je... j'ai toujours du mal à dire non. Ne te méprends pas, je n'essaye pas de me trouver des excuses, mais j'ai eu un moment de faiblesse, un jour sombre où Romain m'avait encore frappée, méchamment, cette fois-ci. J'étais morte de trouille, tu sais, je m'étais enfuie de la maison et je ne savais absolument pas qui appeler. Alors j'ai envoyé un texto à Rémi. Je lui ai demandé son aide. C'est plutôt toi que j'aurais dû appeler ce soir-là, je m'en rends compte maintenant avec le recul, mais ça a été comme un réflexe idiot, j'avais besoin qu'un homme me protège, tu comprends ? Tu vois comme je suis conditionnée ? C'est pitoyable. Évidemment il est venu, il m'a accompagnée jusqu'au commissariat pour porter plainte, j'étais en état de choc et je me sentais tellement vulnérable. Après, il m'a invitée à manger, nous avons beaucoup bu, beaucoup trop et... il était tellement gentil avec moi, tellement doux. Je suis désolée, Daphné, je n'ai pas réussi à résister cette fois-ci.

— Ni toutes celles où vous vous êtes retrouvés à l'hôtel ou je ne sais où, depuis des mois, ni aujourd'hui, pour la Saint-Valentin, où tu voulais faire en sorte qu'il ne l'oublie jamais, selon tes propres dires, juste avant qu'il me rejoigne au restaurant ! Non mais, tu me prends vraiment pour une gourde ?

— Oh, tu as lu nos mails... Mon Dieu, je me sens tellement minable... Pourras-tu un jour me pardonner ?

Daphné ne répondit pas. Un long silence s'ensuivit, durant lequel Géraldine finit par se ressaisir et sécher ses larmes. Elle s'avança alors près de la grille de sa cellule et d'une voix plus assurée, elle s'adressa à nouveau à son amie :

— Écoute, Daphné, je sais que ce que je t'ai fait est impardonnable et tu as le droit de m'en vouloir. Mais ne vois-tu pas que c'est exactement ce que ce monstre attend de nous ? Il veut nous monter l'une contre l'autre afin que nous nous entre-tuions quand il ouvrira cette maudite grille ! Et qu'est-

ce qu'il se passera après ? Il transformera la survivante en une créature aussi ignoble que lui ? Tu as vraiment envie de ça ?

— Il n'a pas eu besoin de me monter contre toi, répondit froidement Daphné, car le mal était déjà fait. Je suis remontée contre toi depuis le moment où je t'ai vue entrer dans cet hôtel avec mon mari. (Géraldine baissa à nouveau la tête, honteuse). Mais tu dis peut-être vrai. Peut-être qu'il vaut mieux que l'on règle ça plus tard et qu'on se concentre sur la situation actuelle. Peut-être que le seul moyen que l'on survive toutes les deux, c'est que l'on s'entraide, et que l'on ne rentre pas dans *son* jeu.

— Oui, c'est ça, exactement ! approuva Géraldine d'un ton plein d'espoir. L'entraide, c'est la clé ! Est-ce que tu as remarqué comme il a saigné tout à l'heure, quand... (elle jeta un regard écœuré au cadavre de la jeune Russe). Quand Veronika l'a griffé à la joue ?

— Oui, effectivement, il a même sucé son doigt après... mon Dieu, ce type est donc vraiment un vampire ?

— Ça m'en a tout l'air. Ça paraît dingue, mais on ne peut pas nier ce qu'on vient de voir toutes les deux : il a rajeuni à vue d'œil après avoir bu le sang de Veronika ! Mon Dieu ! Le fait même de dire ça me donne l'impression que je perds complètement les pédales ! Mais j'en reviens à ce que je disais : s'il est capable de saigner, c'est qu'on peut le blesser, et si on peut le blesser, on peut...

— ...le tuer ! déduisit Daphné.

— C'est ça ! On va lui faire la peau, à ce fumier. Mais pour ça, il faut qu'on coopère. Tu es avec moi ?

Daphné jeta un œil au manche du poignard qui s'érigait de façon obscène du dos de cette pauvre Veronika, et se demanda quel effet cela lui ferait de le voir ainsi planté dans la poitrine outrageusement mise en valeur de Géraldine. Elle regarda ensuite son « amie » droit dans les yeux, et au

moment où elle allait répondre, un bruit de déverrouillage mécanique se fit soudain entendre, et les grilles de leur cellule respective s'ouvrirent en grand.

Quand Alexei poussa la grande porte pour pénétrer dans la salle où il retenait ses prisonnières, il assista à un spectacle qui le ravit au plus haut point : à quelques mètres devant lui, Daphné et Géraldine étaient en train de se battre avec rage. Son éternel sourire aux lèvres, il resta là où il était et croisa les bras pour observer la scène.

Daphné avait l'avantage : elle était parvenue à désarmer son amie en lui faisant lâcher le poignard, puis s'était jetée sur elle pour la plaquer au sol. Elle la dominait à présent, assise à califourchon sur son ventre, les mains serrées autour de son cou pour essayer de l'étrangler. Géraldine se débattait comme une furie, s'agrippant désespérément aux poignets de Daphné pour tenter de lui faire lâcher prise. Mais ses mouvements se faisaient de plus en plus lents au fur et à mesure que son adversaire augmentait la pression sur sa gorge. Dans un ultime effort, elle essaya de saisir le poignard qui avait glissé sur le sol à sa droite, en tendant le bras au maximum vers lui. Elle arriva presque à effleurer le manche avec le bout de ses doigts, et si son cerveau avait encore reçu assez d'oxygène, ne serait-ce que quelques secondes supplémentaires, elle serait peut-être parvenue à l'attraper. Mais ce ne fut pas le cas. À la pâle lueur des bougies, et malgré ses verres fumés, Alexei vit clairement la main de la jeune femme s'arrêter progressivement de bouger, jusqu'à ce qu'elle se relâche complètement, à l'instar de tout le reste de son corps.

Quand elle fut sûre que Géraldine avait rendu son dernier souffle, Daphné finit par lâcher son cou, puis s'affala à côté d'elle, à bout de force. Enfin, elle réalisa ce qu'elle venait de faire et éclata en sanglots.

— Ainsi donc, c'est toi qui as remporté l'épreuve, dit Alexei.

Daphné sursauta en entendant le son de sa voix. Elle se releva d'un bond et se retourna vers lui en lui lançant un regard haineux.

— Je n'ai rien remporté du tout, espèce de monstre ! Elle ne m'a pas laissé le choix. Ça vous excite de voir les gens s'entre-tuer, hein ?

Le vieil homme, dont les cheveux recommençaient déjà à blanchir, leva ses bras en croix.

— Que voulez-vous, je suis un vampire ! C'est dans ma nature de créer la discorde !

— Eh bien, votre nature est malsaine. Jamais je ne deviendrai l'une des vôtres. Je préfère mourir.

Le sourire du vampire s'effaça.

— Et vous croyez vraiment que je vais vous laisser le luxe de choisir quel sera votre sort ? (il commença à s'approcher d'elle). Je reconnais bien là l'arrogance de votre espèce !

Daphné recula, sans quitter des yeux Alexei. Elle faillit bien tomber à la renverse lorsque son talon buta sur le pied inerte de Géraldine, mais elle reprit rapidement son équilibre et passa sur le côté.

— Restez où vous êtes, espèce d'ordure ! s'exclama-t-elle, alors qu'il continuait à avancer dans sa direction.

Elle contourna également le cadavre de Veronika, puis recula encore, jusqu'à ce qu'elle se retrouve acculée contre le mur en pierres du fond de la salle. Elle n'avait plus d'issue. Alexei enjamba le corps de Géraldine sans même le regarder, puis s'arrêta juste à côté de celui de Veronika, ses chaussures vernies baignant dans la flaque de sang qui s'étalait autour d'elle. La distance qui le séparait de Daphné ne devait pas excéder quatre mètres, et il la toisait de toute sa hauteur (il la dépassait bien d'une tête à présent qu'il n'était plus voûté comme un vieillard).

— Ne t'inquiète pas, ma belle, susurra l'homme en ôtant ses lunettes, ça ne te fera pas mal.

Il fit un geste de la main en direction du vieux lustre qui le surplombait, et toutes les bougies qui l'ornaient s'allumèrent ensemble comme par magie, augmentant de façon significative la luminosité ambiante.

— Maintenant, regarde-moi ! ordonna-t-il.

Mais Daphné avait détourné les yeux. Elle se focalisait sur les pieds du vampire. À la surface de la mare de sang qu'il piétinait, elle pouvait contempler le reflet inversé et à peine déformé de son corps longiligne éclairé par les flammes des bougies qui brillaient au-dessus de lui. À travers le miroir formé par le liquide rouge et épais comme du sirop, elle pouvait discerner la forme des jambes décharnées du vampire qui se dessinaient sous sa soutane élimée, puis elle baissa le regard vers son torse et enfin sur l'image renversée de son visage, son menton proéminent pointant vers le haut tandis que ses yeux étaient positionnés juste au-dessous de son nez. *Ses yeux*. Daphné, horrifiée, se rendit compte que le vieil homme était lui aussi en train de la dévisager dans le reflet de la flaque. Les petits yeux noirs et brillants du vampire semblaient vouloir transpercer ses pupilles, puis s'insérer à travers ses nerfs optiques pour finalement atteindre le centre de son cerveau. Par pur réflexe, Daphné ferma ses paupières. Terrifiée, elle entendit le vieil homme marcher à nouveau vers elle, ses pas produisant un bruit humide sur le sol maculé de sang. Une odeur fétide vint assaillir ses narines, l'odeur de la mort et de la putréfaction. Lorsqu'elle sentit une main glacée se refermer sur son épaule, elle comprit que si elle rouvrait les yeux maintenant, ce serait pour se perdre à jamais dans le vide infini de ceux d'Alexei qui devaient être en cet instant même braqués sur elle.

— Ne lutte pas, lui chuchota-t-il, le souffle chaud de son haleine nauséabonde lui caressant le visage. Ça ne durera pas longtemps !

Alors, sentant que le moment était enfin venu, Daphné hurla à pleins poumons :

— GÉRALDINE ! MAINTENANT !!!

Il y eut un bruit organique et humide qui rappela à Daphné la fois où, enfant, elle avait enfoncé son doigt tout entier dans une pêche pourrie, et la main qui lui agrippait l'épaule se relâcha soudainement.

Quand elle ouvrit à nouveau les yeux, elle tomba nez à nez avec Alexei, son visage déformé par une expression de stupeur horrifiée, ses yeux perdus dans le vide. La longue lame de sa dague, celle qu'il avait plantée dans le dos de Veronika et qu'il avait généreusement laissée aux deux captives survivantes pour qu'elles s'entre-tuent, traversait son cou de part en part, et du sang s'écoulait de la pointe. Géraldine se trouvait juste derrière lui, s'attendant à le voir s'écrouler d'une minute à l'autre suite à la blessure mortelle qu'elle venait de lui infliger. Au lieu de cela, le vampire attrapa le manche et tira dessus pour extirper le couteau de sa gorge. L'infâme bruit organique se fit entendre à nouveau, et un jet de sang brunâtre gicla de l'orifice qui s'ouvrit sur le flanc de son cou lorsqu'il en dégagea totalement la lame. Pris de tremblements, il lâcha le poignard et porta la main à sa gorge pour comprimer l'hémorragie. Il se retourna ensuite vers Géraldine qui restait tétanisée de terreur et d'incrédulité. De sa main libre, il lui agrippa les cheveux et tira violemment dessus, faisant ainsi basculer sa nuque en arrière.

— Bien joué, ma grande ! articula-t-il d'une voix gutturale. Celle-là, je l'avais pas vue venir !

Géraldine hurla.

— Mais c'est reculer pour mieux sauter. Rien ne peut m'atteindre tant que je peux m'abreuver.

Il ouvrit alors sa large bouche de lamproie pour l'approcher du cou de sa victime.

Et c'est au moment où il allait planter ses deux crocs saillants dans l'artère carotide de la jeune femme que Daphné se jeta sur lui par derrière et le lacéra d'un nombre incalculable de coups de couteau, enfonçant à chaque fois jusqu'à la garde la lame qu'Alexei avait fait tomber par terre et qu'elle avait récupérée, l'extirpant et recommençant inlassablement, avec toute l'énergie et toute la fureur dont elle était pourvue, jusqu'à ce que le vampire, hurlant de douleur, finisse par lâcher Géraldine, puis s'écroule enfin au sol. Mais Daphné ne s'arrêta pas là : elle s'assit à califourchon sur son dos et continua à le poignarder jusqu'à ce que son corps devienne aussi inerte qu'une poupée de cire, et qu'aucun son ne sorte plus de sa bouche.

Quand elle cessa enfin, son cœur battait à tout rompre. Elle était couverte de sang et tremblait de tous ses membres. Elle regarda le dos mutilé du vampire, puis ses mains, et un sourire dément se dessina alors sur ses lèvres. Un sourire qui se transforma progressivement en rire nerveux et dénué de toute joie, un rire qui lui faisait froid dans le dos, et qu'elle n'arrivait plus à arrêter. Géraldine vint s'accroupir à ses côtés et posa délicatement sa main sur son épaule. Daphné eut un brusque mouvement de recul puis brandit le poignard juste sous le visage de son amie, la fixant avec des yeux fous et exorbités.

— Daphné, c'est moi ! dit Géraldine en levant ses bras. C'est fini, on l'a eu ! (des larmes de soulagement coulaient sur ses joues). On a réussi, tu m'entends ? Notre plan a marché ! Il est tombé dans le panneau, il a vraiment cru que tu m'avais tuée !

Daphné baissa son bras et glissa l'arme dans la ceinture de sa robe déchirée de toutes parts.

— Non, ce n'est pas fini... dit-elle en se relevant. On doit d'abord sortir d'ici, et au plus vite ! Viens !

Elle ôta ses chaussures à talons hauts qui lui faisaient un mal de chien, et avança pieds nus sur le sol froid et humide du couloir jusqu'à atteindre la lourde porte en bois, Géraldine à sa suite. Elles sortirent de la pièce et refermèrent la porte derrière elles en verrouillant le loquet extérieur.

Elles se trouvaient à présent dans une antique cage d'escalier en colimaçon, dont les marches en pierre et la lueur orangée des torches en bois appliquées aux murs faisaient penser à un vieux donjon de château fort.

— Mais où est-ce qu'on est ? demanda Géraldine.

— Aucune idée, répondit Daphné en s'emparant de la torche brûlante fixée juste à côté de la porte.

— On monte ou on descend ?

— On monte !

Leurs pas résonnèrent sur les marches qu'elles gravirent quatre à quatre. L'air était lourd et chargé d'humidité. Au bout d'un moment, elles aboutirent au sommet de l'escalier, devant une large porte en bois.

— Putain, c'est verrouillé ! ragea Géraldine en tournant la poignée dans tous les sens. C'est pas possible, on est coincées ici !

Daphné balaya le reste du palier avec sa torche à la recherche d'une autre issue, mais en vain : il n'y avait aucune autre porte. Résignée, elle fit volte-face et se dirigea à nouveau vers les escaliers.

— Où tu vas ? demanda Géraldine.

— Trouver un autre moyen de sortir de cet enfer !

— Attends-moi ! On y voit que dalle ici !

Elles redescendirent les marches en s'appuyant contre le mur, repassèrent devant la porte qui menait à leurs cellules sans s'arrêter, puis continuèrent. L'obscurité devenait de plus en plus dense au fil de leur progression. À un

moment, Géraldine rata une marche et aurait sans doute dégringolé dans le noir si son amie ne l'avait pas retenue par le bras.

— Fais attention ! l'avertit-elle sèchement.

Elles aboutirent finalement au dernier palier, où une nouvelle large porte se dressait contre un mur de pierre. Lorsque Daphné l'éclaira, elle constata que celle-ci s'ouvrait avec un loquet extérieur, comme celle de la salle dont elles s'étaient échappées.

— Tu crois que ce sont d'autres cellules ? voulut savoir Géraldine.

— On verra bien ! rétorqua Daphné en déverrouillant la serrure.

Elle poussa la porte qui émit un grincement aigu, et les deux jeunes femmes pénétrèrent dans une pièce entièrement baignée dans l'obscurité. L'odeur qui régnait à cet endroit était épouvantable et rappela à Daphné celle qui émanait de son grenier le jour où elle y avait trouvé un rat en état avancé de décomposition. Il était impossible de savoir quelle taille faisait la pièce, car la torche n'arrivait pas à percer à plus de deux mètres le rideau de ténèbres qui les entourait.

— Ne restons pas là, dit Géraldine. Ça pue la mort !

— On n'a pas le choix, répondit Daphné. Il n'y a pas d'autre issue. Continuons, j'ai l'impression de sentir un courant d'air devant moi.

Elles avancèrent encore de quelques mètres jusqu'à ce que Daphné s'arrête net.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as vu quelque chose ? demanda Géraldine, terrifiée.

— Nous ne sommes pas seules, chuchota la jeune femme en fixant un point droit devant elle. Géraldine suivit son regard et distingua à la lueur de la torche une silhouette humaine qui se tenait debout et leur faisait face à moins de trois mètres de leur position.

— Oh mon Dieu ! s'exclama-t-elle, horrifiée. C'est un autre vampire ! Vite, partons !

— Attends une minute ! ordonna Daphné. Il ne bouge pas...

Elle avança encore d'un pas et tendit le flambeau droit devant elle pour éclairer au maximum l'individu. Il s'agissait d'un homme au corps nu et effroyablement décharné. Il avait le dos raide, les bras ballants, ses yeux étaient ouverts, mais complètement révulsés, ce qui donnait l'impression qu'il n'avait pas de pupilles. Son crâne chauve était zébré de veines noirâtres et sa bouche entrouverte laissait apparaître deux rangées de minuscules dents pointues, tandis qu'un filet de bave épais coulait de la commissure de ses lèvres. De nombreuses croûtes et cicatrices marbraient sa peau grumeleuse et fripée, et son pénis était tellement rabougri qu'on ne le voyait presque pas. La chose ne bougeait pas d'un cil, mais en tendant l'oreille, Daphné put entendre le léger sifflement de sa respiration.

— Daphné, je t'en prie, faisons demi-tour ! supplia Géraldine.

Mais Daphné ne l'écoutait pas. Elle restait concentrée sur ce qu'elle avait aperçu derrière l'homme aux yeux révulsés : une porte. Et à travers les interstices de celle-ci, une vive lumière blanche filtrait, la lumière du jour, Daphné en était certaine.

— La sortie est juste derrière lui, dit-elle à son amie. Regarde !

Elle avança encore un peu vers l'homme, puis le contourna par la gauche pour arriver à la hauteur de son épaule, ayant ainsi une meilleure vue sur la porte. Elle constata que celle-ci avait un loquet manuel, exactement comme celui qui leur avait permis d'entrer dans cette salle. En prenant soin de ne pas toucher l'horrible être en sommeil qui se tenait juste à côté d'elle, la jeune femme tendit sa main libre vers le verrou dans l'intention de l'ouvrir.

C'est alors que la chose se mit en mouvement, et c'est avec une incroyable vivacité qu'elle saisit le poignet de Daphné. Celle-ci hurla de

terreur et lui décocha en réflexe un violent coup de torche dans le visage. L'homme lâcha un cri aigu et inhumain en repoussant Daphné. Celle-ci se sentit tomber en arrière, mais elle fut rattrapée in extremis par Géraldine. La chose, dont la moitié du visage était brûlée, les regarda de ses yeux vides et blancs. Puis elle ouvrit la bouche et s'adressa à elles d'une voix gutturale :

— Humaines faibles et stupides que vous êtes ! Vous pensiez vraiment me vaincre aussi facilement ?

Géraldine aida Daphné à se redresser et lorsque celle-ci tendit sa torche en direction de son agresseur, elle réalisa avec horreur qu'une autre créature venait de le rejoindre, aussi nue et abominablement décharnée que lui. Celle-ci ouvrit également la bouche et leur parla à son tour :

— Croyez-vous réellement qu'une simple dague suffit à me mettre hors d'état de nuire ? Je reconnais bien là l'arrogance de votre race !

Daphné et Géraldine, épouvantées, voulurent faire demi-tour pour sortir du piège qu'Alexei leur avait tendu, mais deux autres êtres immondes semblables à ceux qui leur avaient parlé (ou plutôt à travers lesquels Alexei s'exprimait) leur barrèrent le passage.

— Je vous laisse en compagnie de mes goules, siffla l'un d'eux. Le temps que mon corps cicatrise. Il n'y en aura pas pour longtemps...

— Ne vous inquiétez pas, continua la deuxième créature, une femme aux yeux tout aussi révoltés que les précédentes et avec un trou béant à la place du nez. Elles ne vous feront aucun mal tant que vous ne tentez pas de vous échapper...

— Mais je vous préviens, ajouta une nouvelle voix sifflante derrière elles, évitez de vous blesser, car le sang humain les attire comme des mouches. Elles vous dévoreraient en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire !

Les goules les encerclèrent progressivement, puis s'immobilisèrent à nouveau, tout en gardant une distance d'environ deux mètres entre elles et

leurs captives. Sans quitter des yeux les créatures, Daphné s'empara lentement et sans gestes brusques du poignard qu'elle avait passé sous sa ceinture, puis leva sa lame devant elle.

— Géraldine ? chuchota-t-elle.

— Oui ? gémit celle-ci, au bord de l'hystérie.

— Tu te souviens quand je t'ai dit qu'on réglerait nos comptes plus tard ?

— Hein ? Euh, oui, mais je ne vois pas ce que...

— Eh bien, le temps est venu, ma grande !

Sur ce, Daphné puisa dans toute la haine et le ressentiment qu'elle portait à l'égard de son amie depuis qu'elle avait appris comment celle-ci l'avait trahie de la pire des manières, et d'un mouvement ample et précis, planta la lame de son poignard dans la cuisse droite de Géraldine, qui hurla de douleur. Dans l'instant qui suivit, les créatures décharnées et silencieuses qui les encerclaient se mirent à pousser des sifflements rauques avant de se jeter sur la jeune femme blessée comme une meute de loups affamés, laissant à Daphné le champ libre pour détalé.

Ignorant les cris de souffrance de Géraldine et le bruit organique que produisait sa chair en se faisant lacérer par des centaines de petites dents pointues, Daphné se précipita vers la porte du fond et déverrouilla le loquet. Elle tira ensuite sur la poignée et quand le battant céda enfin, un flot de lumière envahit son champ de vision, si bien qu'elle dut fermer les yeux pour ne pas être aveuglée. Lorsqu'elle les rouvrit, elle constata, interdite, que la lumière avait disparu, laissant la place à un mur de briques rouges qui condamnait entièrement la sortie.

— Non ! dit-elle en posant la paume de sa main sur les briques froides. Ce n'est pas possible ! J'ai vu de la lumière, j'ai senti le courant d'air ! Qu'est-ce que...

Elle se rendit soudain compte que sa voix avait résonné dans un silence total : les hurlements de Géraldine avaient cessé, ainsi que les bruits de lutte et le sifflement rageur des goules. Un martèlement sec retentit alors dans son dos :

Clap, clap, clap...

Des gouttes de sueur froide perlèrent le long de son échine, mais malgré la terreur qui s'emparait d'elle, Daphné se retourna lentement, la torche brandie devant elle. Elle constata que cette source de lumière était devenue complètement inutile, car une étrange lueur verdâtre baignait à présent l'intégralité de la pièce, révélant à la jeune femme une immense crypte au plafond orné de voûtes en pierres et de larges poutres en bois massif. Au centre de la salle, Géraldine se tenait debout, entourée par les goules au regard vide qui s'étaient alignées de part et d'autre d'elle comme des généraux protégeant leur chef. La jeune femme fixait son amie à travers des petites lunettes noires et rondes, et avec un sourire en coin, elle faisait lentement claquer ses deux mains paume contre paume : *Clap, clap, clap...*

— Bravo ! s'exclama-t-elle. Tu as brillamment passé le test !

— Que... quoi ? bredouilla Daphné, complètement déboussolée.

Plus elle observait Géraldine, et plus elle remarquait des détails étranges sur son physique : de profondes rides s'étaient creusées sur son visage, et ses cheveux d'ordinaire châains et bouclés étaient désormais raides et tiraient à présent sur le blanc, tandis que son sourire figé découvrait des dents jaunâtres et usées jusqu'à la racine. Ce n'était plus une robe qu'elle portait, mais une soutane noire et déchirée par endroits. *Non. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas Géraldine. C'est...*

— Bien ! dit Alexei. Je vois que tu reprends peu à peu tes esprits ! Félicitations ! Tu viens de prouver que tu avais toutes les qualités pour me

succéder et devenir à ton tour un être immortel. Tu vas devenir un redoutable vampire !

— Mais... je ne comprends pas... Je vous ai poignardé. Des dizaines de fois... Ensuite, on vous a enfermé. Géraldine et moi on... Où est Géraldine ?

Alexei éclata d'un rire tonitruant.

— Pauvre petite créature crédule et insignifiante ! la railla-t-il. Tu croyais vraiment pouvoir me maîtriser aussi facilement ? Tu n'as pas encore saisi que tout ce que tu as vu n'était qu'illusion ? Quand tu as croisé mon regard dans la flaque de sang tout à l'heure, alors que ton amie faisait la morte derrière moi pour me duper, tu es immédiatement tombée en mon pouvoir, comme quand je t'avais hypnotisée dans le rétroviseur du taxi ! À partir de cet instant, tout ce que tu as vu n'était que ce que je voulais te faire voir. Tu as cru que c'était moi que tu poignardais encore et encore dans la cellule, comme une forcenée ? Erreur, c'était ton amie Géraldine ! Tu as cru que c'était elle qui t'accompagnait dans les escaliers, puis ici ? Erreur ! C'était moi depuis le début !

— Mais... pourquoi ? demanda Daphné, en larmes. Pourquoi cette comédie ?

— Ça faisait partie du test, ma chère ! Il fallait que je voie jusqu'où tu étais prête à aller pour survivre. Car l'instinct de survie est capital si l'on veut devenir un vampire digne de ce nom. Et tu viens de me prouver que tu as toutes les qualités requises : la force de caractère, la combativité et la faculté de sacrifier tes propres alliés sans états d'âme pour arriver à tes fins. Car un vampire est avant tout une créature solitaire et ne peut compter que sur elle-même. Tu ne devras t'attacher à personne !

— Mais je ne veux PAS devenir un vampire ! hurla Daphné. Et ce n'est pas moi qui ai trahi Géraldine, c'est elle au contraire qui...

— SILENCE ! rugit Alexei en s’avançant vers elle. Je te l’ai déjà dit, tu n’as pas le choix. C’est moi qui t’ai trouvée, c’est moi qui t’ai désignée, et c’est moi qui vais m’emparer de ton âme et de ton corps à présent, pour au moins deux siècles ! Alors maintenant, regarde-moi !

Le vampire ôta ses lunettes et attrapa Daphné par la nuque, la forçant à pencher la tête en arrière. Insensible aux hurlements désespérés de la jeune femme, il se mordit le poignet jusqu’au sang, en fit tomber quelques gouttes dans la bouche grande ouverte de sa victime, avant de plonger ses yeux sombres dans les siens.

Épilogue

Lorsque Rémi entendit sa femme pénétrer dans le living-room en plein milieu de la nuit, il descendit quatre à quatre les escaliers de l'étage pour aller à sa rencontre et la prendre dans ses bras.

— Daphné ! s'exclama-t-il. Mais où étais-tu ? J'étais mort d'inquiétude ! Pourquoi n'es-tu pas venue au restaurant ? Tu n'as reçu aucun de mes textos ? En rentrant, j'ai retrouvé tous mes vêtements dans le jardin. J'ai cru qu'on nous avait cambriolés et qu'on t'avait enlevée ou je ne sais quoi ! J'ai appelé la police, tu sais !

La jeune femme lui caressa délicatement la nuque.

— Chuuut ! Ne t'inquiète pas, mon amour ! Je vais tout t'expliquer. J'ai juste besoin de boire un coup en premier, je meurs de soif ! (elle le regarda à travers ses verres fumés). Tu veux bien me donner à boire ?

— Euh... bien sûr ! Attends, je vais te chercher du jus de fruits.

— Pas la peine ! dit Daphné en le retenant. Laisse-moi d'abord t'embrasser ! Après tout, c'est la Saint-Valentin aujourd'hui.

Rémi eut un rire gêné.

— Euh, d'accord ! Mais tu es sûre que tout va bien ? Tu as l'air... différente !

— Tu n'imagines pas à quel point, rétorqua-t-elle avant de poser ses lèvres d'un rouge carmin sur le côté droit de son cou, juste au niveau de son artère carotide palpitante et gorgée de sang.

Imparfait

Valentine

Écrit par Élisha Lowan

OceanofPDF.com

Chapitre 1.

Stan est heureux. Aujourd'hui, c'est jour de fête. Rectificatif. Non, pas une simple fête. Une célébration. La principale raison qui le motive pour se lever le matin, celle qui anime le moindre de ses faits et gestes, le conforte dans ses actes, le guide dans le brouillard.

Aujourd'hui, 14 février, c'est la Saint-Valentin. L'hymne à l'amour ! Certes, d'aucuns diront qu'il ne s'agit que d'une fête commerciale. En réalité, Stan est persuadé que ce sont les mêmes qui camouflent leurs propres frustrations en criant à l'attrape-nigaud mercantile, tout comme Noël, mais Stan s'en contrefiche. Il refuse de laisser ces rabat-joie gâcher son excitation. Il les snobe systématiquement, se bouche les oreilles lorsqu'il entend une énième plainte à ce sujet.

De toute façon, Stan sort peu, il ne fréquente pratiquement personne à l'exception de sa mère, de l'infirmière qui s'occupe d'elle et des commerçants du quartier. Ce n'est pas qu'il soit agoraphobe, mais il se sent mal à l'aise en société. Il s'estime incompris, observé, jugé. Il ne parvient pas à rester lui-même avec du monde autour de lui. Il est obligé de jouer au fils de bonne famille, bien élevé, poli et discret. C'est ce que sa mère attend de lui et il ne peut pas la décevoir. Jamais.

Bien sûr, sa timidité malade lui a causé du tort avec les filles. À l'adolescence, il n'était jamais invité aux soirées, aux fêtes, aux matchs de rugby. Il faisait partie du club d'échecs avec les autres losers de sa trempe. Ceux du club photo n'étaient pas mieux vus non plus, mais ils ne se mélangeaient pas, estimant que les fans d'échecs battaient des records en termes d'impopularité. Et c'est bien connu, la poisse attire la poisse et lui, Stanislas Slezak, était le mec le plus poisseux de la Terre. Une espèce de

rebut de la gent féminine ayant poussé de travers, boutonneux, binoclard de surcroît, aux cheveux châtons, ternes et gras, histoire de parfaire le cliché du repoussoir à gonzesses. « Hey, le Polack ! T'as encore oublié de prendre une douche, ce matin ? Tu pues comme la fiente de ma grand-mère un jour de canicule, mon gars ! » lui lançaient régulièrement ses charmants camarades. Et les autres de s'esclaffer à ses dépens devant ce genre de boutades dont il était toujours la cible.

Parvenu à l'âge adulte, il a décidé de s'affranchir du regard d'autrui en devenant acteur de sa vie. Et en investissant dans un déodorant performant, même si les hormones commençaient à laisser quelque peu en paix son épiderme.

Cela lui a demandé bon nombre d'efforts et de stratégies à mettre en place, mais il pense avoir réussi à grandir, à s'affirmer davantage. Bien sûr, cela lui est plus facile maintenant qu'il ne sort quasiment plus de chez lui. Il a la chance de pouvoir travailler à domicile, depuis le bureau aménagé dans sa chambre. Il est employé par une grosse boîte de programmation informatique et peut tout opérer à distance. Son patron ne l'a rencontré qu'à deux reprises : pour l'embaucher, et lors d'un séminaire où il a bien fallu qu'il se traîne péniblement pour ne pas être mal vu et empocher sa prime exceptionnelle. Ce jour-là, il a dû faire bonne figure, a revêtu un beau costume qui appartenait à son père et a serré quelques mains. Il a bu deux ou trois verres, mais pas plus, car il ne supporte pas de perdre le contrôle. Il a grignoté quelques petits fours, applaudi chacun des discours, ri aux blagues douteuses de ses collaborateurs. Puis il l'a aperçue, elle. Une créature tout droit sortie de ses fantasmes les plus fous. Une belle blonde aux cheveux ondulés, habillée d'une robe noire toute simple, mais qui mettait en valeur ses courbes vertigineuses. Lorsqu'elle s'est retournée, elle lui a souri ! À lui, Stan, ce ringard ! En réalité, c'était plus un sourire

machinal, puisqu'elle riait encore de la remarque acerbe de sa collègue à propos d'une fille obèse et fagotée comme l'as de trèfle. Mais cela, Stan, ne le savait pas. Il a pris pour lui cette bouche gracieuse et gourmande, sublimée par une touche de gloss. Même si son regard couleur noisette semblait perdu dans le vague, il s'est senti visé l'espace d'une seconde. Non, mieux que cela. Il s'est senti touché en plein cœur par la flèche de Cupidon.

— C'est donc ça, un coup de foudre ! a-t-il songé à cet instant précis de sa vie.

Il n'a, à partir de cet instant, plus pensé qu'à trouver un prétexte pour faire sa connaissance. Toujours au cours de ce séminaire, il a essayé tant bien que mal d'attirer l'attention de cette déesse d'un autre temps, en vain. Stan est loin d'être un expert en relations humaines. Il peut hocher la tête en réaction à un bon jeu de mots, simuler un intérêt pour un sujet qui l'ennuie profondément, mais il est incapable de faire le premier pas avec une fille. Rien que d'y penser, il vomit déjà, au sens propre, si tant est que des restes de blanquette de veau à moitié digérés, relâchés par son œsophage et recrachés ensuite puissent être qualifiés de propres. C'était la seule et unique fois qu'il envisageait une telle approche. L'acidité dans sa bouche reflétait l'amertume de son inaptitude à engager la moindre conversation avec une femme qui lui plaisait. Stan en a conclu qu'il demeurerait un éternel célibataire, un point c'est tout. Un pauvre type condamné à vivre chez sa vieille mère malade, ne connaissant les plaisirs charnels qu'à travers le filtre du petit écran.

Il s'est malgré tout donné les moyens de la conquérir. Comment ? C'est un secret qu'il ne dévoilera à personne, ni à vous, ni à moi. Et surtout pas à sa mère ! Elle ne doit jamais savoir ! Elle croit encore que son petit garçon est pur ! Il doit le rester à ses yeux ou elle en mourrait, c'est certain.

OceanofPDF.com

Chapitre 2.

Tous les jours, c'est le même rituel. Stan règle son réveil à sept heures, prend une douche rapide, s'habille et rend visite à sa mère dans sa chambre au rez-de-chaussée. Il lui prépare son petit-déjeuner : tisane, biscottes pour elle, café noir et pain beurré pour lui. De temps en temps, il leur sert un verre de jus d'orange, mais sa mère le digère mal. Ensuite, Mme Fleury, l'infirmière, arrive pour effectuer les premiers soins. De son côté, il retourne dans sa chambre à l'étage et allume son ordinateur. Il bosse jusqu'à midi avant de concocter un repas frugal, toujours pour sa mère et lui. Ils déjeunent ensemble. Parfois, Stan s'accorde une petite sieste, cela dépend de son sommeil de la nuit passée. Lorsqu'il a trop de travail, il enchaîne, il ne compte pas ses heures. Il aime la qualité. Il ne veut surtout pas perdre son emploi, c'est une aubaine de pouvoir exercer à domicile, surtout pour un type comme lui, pour ses projets. Le soir, il accueille de nouveau l'infirmière et la laisse s'occuper de sa mère, s'absentant en toute quiétude. Il passe quelques heures avec la femme de sa vie avant de rentrer bien sagement près du giron maternel. Si sa mère se doute de quelque chose, elle a la délicatesse de ne rien lui dire, ce serait gênant. Ces moments n'appartiennent qu'à lui.

Sa pauvre maman ne peut plus travailler depuis la découverte de sa myopatie. Elle était auparavant bibliothécaire. Dans son malheur, elle a encore la possibilité de s'évader grâce à la lecture et Stan n'oublie jamais de lui rapporter les dernières nouveautés, les rares fois où il se rend au centre commercial. Sa mère est atteinte d'une saloperie de maladie chronique qui a commencé par de simples douleurs musculaires aux bras. Puis aux jambes, puis partout.

Comme par hasard, les premiers symptômes se sont déclenchés lorsque son père les a quittés. Il avait douze ans. Pile l'âge où il aurait justement eu besoin d'une image paternelle digne de ce nom. Mais non. Son géniteur s'est fait la malle avec une jeunette de vingt ans de moins que lui. Un pur cliché et surtout une réelle souffrance pour la mère et le fils qui se sont raccrochés l'un à l'autre.

Depuis l'année dernière, l'état de celle qui l'a mis au monde s'est à tel point dégradé qu'elle doit passer ses journées alitée. Elle reçoit les visites quotidiennes de Mme Fleury, et ce, matin et soir. Elle lui prodigue des massages et lorsque la douleur devient insupportable, elle lui injecte des corticoïdes. En théorie, elle ne doit le faire qu'une fois par mois au maximum, mais en réalité, elle lui en inocule davantage. C'est pour rendre service à tout le monde. Qui cela regarde, après tout ? Personne. C'est la souffrance de sa mère. La sienne aussi. Alors, étant donné que le médecin de famille a autre chose à faire que de modifier un traitement pour le moins inadapté à une vieille femme malade, Mme Fleury peut bien passer outre son avis. Tous trois se rendent compte des bienfaits du médicament sur son calvaire. Quant aux effets secondaires, ma foi, Stan se dit qu'elle n'a plus longtemps à vivre, donc, pour ce que ça change... Autant la soulager dans ses derniers instants. Et profiter d'elle jusqu'à son ultime souffle de vie.

Dans son allégresse, Stan s'inquiète aujourd'hui. Il craint que sa mère ne remarque quelque chose. Il a toujours eu du mal à lui mentir. Une mère sait tout, n'est-ce pas ? Comme la fois où elle l'a surpris en train de se masturber en observant sa cousine sous la douche. Il avait treize ans. Il a prétexté des démangeaisons à l'entrejambe, mais elle n'était pas dupe. Par devoir de bienséance, elle n'en a jamais reparlé, mais le mal était fait. Stan s'est senti humilié, une fois de plus. Et venant de sa mère, cette fois ! Alors, pour lui faire oublier cette malencontreuse scène, il travaille son image de

jeune homme comme il faut. Il pense que cela fonctionne. Elle ne lui adresse aucune remarque, peut-être qu'elle n'ose pas. Ou tout simplement ne souhaite-t-elle pas gâcher leur complicité ?

Ce soir, Stan s'apprête à modifier ses habitudes. Il a envie de cuisiner pour sa belle. Il a compulsé les sites spécialisés sur le net, emprunté quelques bouquins à la bibliothèque. Ce n'était pas une brillante idée puisqu'il a dû se farcir les commentaires faussement bienveillants des anciennes collègues de sa mère.

— Oh, comment va cette chère Jeanine ? Ça fait combien de temps déjà ?

— On va l'appeler, mais là, on n'a pas eu une minute à nous, tu comprends, mon petit Stan !

— Transmets-lui nos amitiés !

Selon Stan, si ces laiderons s'inquiétaient réellement de l'état de sa mère, elles auraient a minima pris leur téléphone avec leurs doigts boudinés et demandé de ses nouvelles en direct. L'une d'entre elles aurait même pu faire le déplacement jusqu'à la maison, la bibliothèque ne se trouvant qu'à huit cents mètres de chez eux. Mais non. Au lieu de ça, ces greluches préfèrent ignorer la réalité, cette maladie qui les dérange et les renvoie à leur propre décrépitude. Cependant, en le voyant, elles se sont senties obligées de simuler une fausse compassion. Pitoyable, méprisable.

Stan ne regrette néanmoins pas de s'être tapé leur baratin, car c'est dans l'un de ces livres qu'il a déniché la recette du plat pour son dîner en amoureux : un carré de veau à la moutarde et au miel. Ils vont se régaler ! Cela changera de leurs sempiternels sandwiches pris sur le pouce. Stan a la boule au ventre en imaginant la réaction de sa chérie. Il croise les doigts pour que celle-ci soit à la hauteur de ses espérances, sinon il risque d'être très, mais alors très déçu. Ce serait dommage.

OceanofPDF.com

Chapitre 3.

Stan a compris qu'il était vraiment tombé amoureux lorsqu'ils ont fêté leur premier mois ensemble. Quand il avait flashé sur cette fille, il s'était senti pousser des ailes, avait succombé à son charme ensorceleur. Il n'empêche qu'il était attiré par une apparence, une image en carton qui pouvait se tordre à tout moment. Il faut apprendre à connaître quelqu'un avant de savoir si on l'aime réellement. Et Stan le sait : il aime vraiment Mélissa. Comment en serait-il autrement ? Elle est douce, attentionnée, aux petits soins pour lui, elle lui demande des nouvelles de sa mère... La parfaite petite amie. Sans oublier le reste, ou plutôt l'essentiel. Les relations intimes. Un florilège de sensations inédites pour Stan qui n'avait expérimenté que sa main droite. À trente-deux ans, il était plus que temps de tremper le biscuit. Mélissa a su lui montrer les gestes, a fait preuve de patience, d'abnégation. Elle a même accepté de réaliser tous ses fantasmes. Pas tout de suite. Il s'agissait d'abord de créer un climat de confiance. Désormais, cela fait plus d'un an qu'ils sont ensemble et ils ont à peu près tout testé : pénétration vaginale bien sûr, fellation (son péché mignon), mais aussi sodomie et bondage. Stan est du genre classique, il est rapidement revenu à des positions naturelles, il n'est pas équilibriste et ne voit pas l'intérêt de faire des efforts alors que c'est si confortable dans un lit. Ou sur un simple matelas.

Il a un pincement au cœur en pensant que jamais son père ne rencontrera sa dulcinée, voire même ses futurs petits-enfants, s'il en a un jour. Piotr Slezak, fils d'immigré polonais et comptable de son métier, l'a rayé de son existence sans un regard en arrière. Il ignore s'il vit encore en France, c'est pour dire ! De ce dont il se souvient, père et fils n'avaient pas grand-chose

en commun, mais quand même ! Stan ne pensait pas qu'on pouvait se séparer d'un enfant comme de sa femme. Et pourtant si. Sans ce modèle parental, Stan a forcément commis des erreurs, il n'est pas parfait, mais qui peut se vanter de l'être ? Tant que sa mère est fière de lui, le reste importe peu. Et Mélissa aussi. Seulement, c'est encore compliqué par moments.

Stan s'efforce de faire bonne figure et de demeurer joyeux. Il ne veut pas que sa mélancolie lui gâche le plaisir de cette journée. Et de cette soirée, surtout.

Après être allé chercher ses courses au drive, il s'attelle à présent à la préparation du repas. Pour ne pas éveiller les soupçons, il est allé déjeuner tout à l'heure avec sa mère, comme si de rien n'était, et lui a dit qu'il avait prévu de lui concocter un petit dîner, mais qu'il était de sortie, qu'elle dînerait seule. Sa mère s'est contentée de sourire et n'a pas posé de questions. Après tout, elle est habituée à passer les soirées avec pour unique compagnie les rediffusions de la série *24 heures chrono*. Elle peut regarder en boucle tous les épisodes, jamais elle ne s'en lasse.

Stan se dit qu'elle a sûrement deviné son secret, raison de son manque d'intérêt apparent. Qu'elle est adorable de ne pas le forcer à parler de sa vie privée ! C'est vraiment une mère en or, et Stan a beaucoup de peine de la voir souffrir de la sorte.

Cuisiner va lui permettre de penser à autre chose. Il s'empare des meilleurs couteaux accrochés à l'enfilade au-dessus du plan de travail et se met à les aiguiser. *Sling sling*. Cette manœuvre le détend. Ce n'est pas la première fois qu'il remarque l'effet apaisant du frottement des lames sur ses nerfs. *Sling sling*. Il s'en donne à cœur joie. Ensuite, il attrape la viande qu'il dépose dans un plat et la badigeonne de miel et de moutarde. Il a également pris soin d'acheter des légumes pour accompagner le tout, qu'il

se met à découper en petits cubes. Un repas à la fois bon et équilibré, que demander de plus ? *Tchac tchac* les carottes. *Tchac tchac* les navets. Il ajoute quelques pommes de terre qu'il assaisonne de sel, de poivre et d'herbes de Provence et le tour est joué. Il n'a plus qu'à enfourner l'ensemble pour la durée indiquée sur la recette avant de s'atteler au dessert. Oui, il a aussi prévu quelques petites douceurs, mais comme il a conscience de ses limites, il a simplement commandé des macarons au rayon pâtisserie du supermarché, qu'il dispose sur une assiette. Il agrmente l'ensemble de quelques fruits rouges, pour rajouter une touche de romantisme. C'est sûr que Mélissa va adorer ! Ces derniers temps, elle a moins d'appétit, pourtant, ce serait dommage de gâcher la nourriture. Au pire, il donnera les restes à sa mère. Stan chasse ces mauvaises pensées de son esprit et cherche à se rassurer en se répétant que toutes les filles aiment ce genre d'attention, non ? Sa chérie pourra faire un effort ce soir par amour pour lui, c'est la moindre des choses. La Saint-Valentin, c'est tellement symbolique dans un couple. C'est l'occasion de se déclarer sa flamme, ou si c'est déjà chose faite, c'est le prétexte idéal pour passer du temps ensemble. Se faire plaisir. Se donner corps et âme l'un à l'autre. Stan est si content d'avoir trouvé cette osmose avec Mélissa, celle dont il a toujours rêvé sans jamais oser imaginer la concrétiser.

Comment une fille comme elle aurait pu s'intéresser à un mec comme lui ? Comment, hein ?

Heureusement, Stan a résolu le problème. Et donné vie à son fantasme.

Chapitre 4

La sonnerie extérieure retentit et fait sursauter Stan, concentré sur sa présentation culinaire. Il bougonne, jette un coup d'œil à sa montre et en déduit qu'il s'agit forcément de Mme Fleury. Avec cette histoire de repas, il avait complètement oublié sa venue ! C'est bien la première fois que ça lui arrive ! Comme quoi, l'amour vous fait vraiment perdre tout repère. Il s'essuie à la hâte les mains sur un torchon, se dirige vers la porte d'entrée et ouvre à l'infirmière dévouée.

— Bonsoir, Stan, je m'excuse, je suis légèrement en retard, mais c'est mon mari. Figure-toi qu'il m'a préparé une surprise pour la Saint-Valentin, je ne m'y attendais pas ! C'est la première fois en vingt-cinq ans de mariage ! J'ignore ce qui lui a pris ! En fait, il a...

— Bonsoir. Cela n'a aucune importance, interrompt assez brutalement le jeune homme, peu enclin à entendre le récit de cette femme.

Il lui est reconnaissant de s'occuper de sa mère, certes, mais il n'a aucune envie de savoir comment son époux et elle vont passer la Saint-Valentin. C'est la sienne qui compte, la vie des autres lui est indifférente. De plus, la vision de Mme Fleury engoncée dans sa robe du soir sous cette blouse d'infirmière lui file limite la nausée. Sans parler de ce maquillage de drag queen dont elle s'est affublée. Il se demande ce que son mari peut trouver comme charme à la pauvre femme. Mais peut-être qu'après vingt-cinq ans de mariage, on ne se rend plus compte de l'état dégradé de l'autre, songe-t-il, dubitatif.

Stan laisse passer l'infirmière devant lui et ferme les yeux à la vue de son postérieur rebondi et moulé dans une robe rouge à paillettes. Mme Fleury s'aperçoit du désintérêt du jeune homme pour ses péripéties conjugales et

compte bien se rattraper avec sa patiente qu'elle espère plus encline à l'écouter.

Une fois rendue à son chevet, l'infirmière se remet à raconter sa vie, comme si elle n'était venue que pour ça. Secouant la tête avec agacement, Stan prie pour qu'elle ne s'attarde pas et qu'elle file vite rejoindre pépère comme la gentille épouse qu'elle semble être. Il en profite pour s'éclipser, se changer dans sa chambre, non sans avoir vérifié la cuisson du carré de veau. Il ne manquerait plus qu'il fasse brûler le tout ! Non, impossible, il est trop concentré à rendre cette soirée parfaite.

Une fois devant sa penderie, il sort les quelques chemises qui attendent patiemment sur les cintres qu'une occasion comme celle-ci se présente. Son choix se porte rapidement sur un modèle noir en satin qui lui donnera un côté très chic. Sa mère la lui avait offerte il y a quelques années, mais Stan ne voyait pas de raison de s'affubler d'une chemise si fantaisiste. Même pour son fameux séminaire, il n'avait pas osé la revêtir et s'était contenté d'un polo bleu marine et d'un jean. D'autres avaient fait péter le costard, ce qui le rendait encore plus minable en comparaison. Mais c'est terminé tout ça ! Les humiliations, la honte, les regards moqueurs ! À présent, il sort avec une femme merveilleuse et se prépare à passer une soirée magique en sa compagnie.

Stan s'habille, vérifie son reflet dans le miroir de sa penderie, se passe négligemment la main dans les cheveux comme il a vu d'autres le faire. Se sentant ridicule, il ricane, rassuré d'être le seul à contempler ce spectacle grotesque. Il sait qu'il n'a rien d'un beau gosse, même s'il est affublé d'une bombe sexuelle. Ça ne le rend pas plus beau, lui. Ça a toutefois le mérite de le rendre plus heureux et c'est tout ce qui compte.

Il redescend l'escalier et s'arrête au bout de quelques marches. Des éclats de rire. Mme Fleury est encore là ! Et sa mère et elle semblent bien

s'amuser, à les entendre glousser comme des pintades. Cela contrarie Stan qui n'a pas envie de manger froid, ou que Mélissa trouve la viande trop cuite. Il reprend sa progression vers le rez-de-chaussée en toute discrétion. Il se demande ce qui rend sa maman si joyeuse. Seulement, lorsqu'il parvient devant la porte de sa chambre, restée entrouverte, il constate un changement de ton entre les deux femmes. Il doit tendre l'oreille pour capter des bribes de phrases.

— ... incroyable ! ... disparue ... !

— Oui (...) une (...) fille !

— ... vous savez (...) moche (...) de vivre !

— ... pensez (...) morte ?

— (...) vous ?

— (...) ça arrive (...) fugue (...)

— (...) non (...) petit ami (...) heureuse (...) raison (...)

— (...) déjà (...).

Stan n'aime pas ça. Pas du tout. Pourquoi sa mère et cette grosse vache en sont venues à parler de cette histoire ? Bien sûr, c'est évident ! La date anniversaire. Ils doivent l'évoquer aux infos. Inutile de paniquer, il n'est pas visé, ce n'est pas son problème. Il décide cependant d'interrompre les deux femmes ; après tout, Mme Fleury a rendez-vous avec son mari, alors qu'elle dégage, bon sang ! Il se racle la gorge, toque brièvement avant d'entrer.

— Stan ! Waouh, tu es très élégant, dis-moi ! s'extasie l'infirmière en rassemblant son matériel.

Stan se contente d'esquisser une sorte de demi-sourire crispé tout en se dandinant d'un pied sur l'autre pour se donner une contenance. Il n'avait pas prévu de se montrer ainsi habillé à sa mère et encore moins à cette pipelette. Sa maman lui sourit fièrement. Elle répond à sa place sans lâcher son regard.

— Il a rendez-vous avec sa fiancée.

Au fond de lui, Stan vient de comprendre quelque chose. Sa mère sait tout.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Enfin tranquille. L'infirmière a fini par débarrasser le plancher, mais c'était moins une avant que son dîner ne soit raté. Fort heureusement, il a éteint le four à temps et s'apprête à dresser les assiettes. Deux assiettes pour deux amoureux.

Après que Mme Fleury a pris congé, Stan n'a rien eu besoin d'ajouter. Sa mère lui a souhaité une bonne soirée et lui a dit qu'elle mangerait plus tard, qu'il lui apporterait son repas quand il le voudrait, que ça n'urgeait pas. Quelle gentille maman il a ! Il s'estime chanceux, peu de mères le comprendraient comme la sienne en est capable. Il se prend à rêver. Peut-être pourra-t-il bientôt lui présenter Mélissa ! Oh, ce serait si merveilleux : ils formeraient alors une vraie famille ! Il pourrait peut-être en toucher deux mots à sa belle, ce soir ? Tout dépend de la tournure des événements, il avisera. Rien de tel qu'un peu d'improvisation, de spontanéité ! Mais pas trop, il doit rester prudent, sur ses gardes.

Stan tient en équilibre les deux assiettes. Il est ennuyé, il ne retrouve pas le plateau qui lui serait pourtant utile. De plus, il ne peut pas porter la bouteille de vin et les verres à pied achetés spécialement pour l'occasion. Tant pis, il se résout à devoir effectuer plusieurs voyages, ça ne fait rien.

Il attrape la clé restée dans sa poche et ouvre la porte de la cave. Il allume la lumière, revient sur ses pas et saisit les assiettes qu'il prend soin de tenir bien droites. Il ne manquerait plus que ça : les renverser ! Il ne s'en remettrait pas. Il va se presser pour ne pas laisser trop refroidir la viande et les légumes qui lui paraissent bien juteux et croquants à souhait. Ils vont se régaler !

Arrivé en bas, il pose son précieux repas sur une planche en bois appuyée sur un tréteau et qui fait office de table. Avec un peu d'imagination, on se croirait presque dans un quatre étoiles ! Enfin, pas tout à fait.

Il fronce les sourcils, puis se pince le nez en constatant que la puanteur devient de plus en plus insupportable. Il se fait la remarque que peut-être, au vu de l'attitude de sa mère, il pourrait laisser Mélissa utiliser la salle de bain un de ces jours. Cela lui ferait plaisir et ce serait plus agréable aussi pour lui. D'une pierre deux coups !

— Mélissa, ma chérie, c'est moi ! Comment vas-tu aujourd'hui ?

Seul un bruit étouffé lui parvient en provenance du fond de la pièce. La lumière éclaire peu cette partie de la cave, par conséquent, Stan préfère vérifier que sa fiancée ne lui fasse pas faux bond pour ce soir, avant de retourner chercher à boire. L'autre jour, elle était restée évanouie plusieurs heures, il avait vraiment flippé à l'idée de la perdre définitivement. C'est sa faute aussi, il y était allé un peu fort.

— Mélissa ? Réponds-moi, je te prie. C'est la Saint-Valentin, on va bien s'amuser, insiste-t-il.

Stan s'avance vers une forme allongée sur un matelas d'une propreté plus que douteuse. Malgré la pénombre, il distingue des traces jaunâtres et marron sur le tissu, témoins de l'année passée par la jeune fille loin des commodités habituelles. L'odeur devient vraiment abjecte et Stan détourne le regard, dégoûté, devant le seau rempli d'urine et d'excréments qu'il a oublié de vider la veille. Se bouchant le nez, il le pousse avec son pied afin de l'éloigner au maximum sans le renverser. Prenant conscience de sa présence, Mélissa se tourne difficilement vers lui. Chaque mouvement lui est douloureux car elle est attachée. Ses chevilles et ses poignets sont reliés entre eux à l'aide de serflex. On n'est jamais trop prudent, il n'a pas envie d'avoir une mauvaise surprise en arrivant.

Mélissa le fixe de son visage émacié et ravagé par la souffrance. Son regard est vide, résigné. Elle ne lui répond pas. Elle est nue, vulnérable, à sa merci. Son corps est meurtri à différents endroits. Certaines blessures sont à peine cicatrisées, d'autres sont infectées. Il devrait subtiliser quelques médicaments à l'infirmière, ce serait dommage qu'elle meure aussi bêtement après tout le mal qu'il s'est donné ! Elle est loin de la jeune fille pimpante dont il est tombé amoureux ! C'est pour cette raison qu'il peut le clamer haut et fort à présent : il l'aime d'un amour sincère. Autrement, il se serait désintéressé d'elle. Stan n'est pas un garçon superficiel et Mélissa le sait, c'est pour ça qu'elle l'aime en retour. Elle le lui prouve tous les jours par sa docilité, sa gentillesse. Il ne l'a jamais entendue appeler au secours. Il préfère néanmoins l'attacher, il pense que la confiance se gagne avec le temps. Tout dépendra de ses progrès. Mélissa reste obéissante en général. C'est un ange, son ange rien qu'à lui. Dire qu'avant, elle sortait avec ce bellâtre prétentieux ! Il le voit au journal télévisé de temps à autre. Il ne lui inspire rien qui vaille, il est persuadé qu'il l'a déjà trompée, ça se devine à sa tronche ! Elle peut le remercier de l'avoir tirée de ce traquenard ! Avec lui au moins, elle ne risque rien de ce côté-là. Stan est le plus fidèle petit ami qui existe sur cette Terre. Il aspire encore à ce qu'elle lui démontre davantage son amour jour après jour. Et aujourd'hui est l'occasion idéale.

Rassuré sur son état, Stan s'apprête à regagner la cuisine lorsqu'il entend l'escalier grincer. Paniqué, il lève la tête et aperçoit la grosse infirmière en haut.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? beugle-t-il en remontant quatre à quatre les marches jusqu'à se retrouver nez à nez avec cette vieille truie.

— Moi ? Tête en l'air comme je suis, j'ai oublié mon portable sur le lit de votre mère, à force de discuter. Mais dites-moi, c'est quoi cette odeur ? Vous avez des rats crevés ou quoi ?

— Oui, oui, c'est ça, un vrai fléau, ne restons pas là, s'empresse de répondre Stan.

Le jeune homme pose une main ferme sur le dos grassouillet de l'infirmière afin de la diriger vers la cuisine, lorsque l'impensable se produit.

— À l'aide !

Mélissa. Ce n'est pas possible, pas maintenant, pas ce soir !

— C'était quoi ça, Stan ?

— Rien du tout, partons.

— Je ne suis pas sourde, écoutez, j'ai entendu une voix. Une voix de femme.

— Aidez-moi !

Cette fois, le cri est plus assuré et ne laisse planer aucun doute. Mme Fleury réfléchit à toute vitesse. Elle réalise soudain qu'elle se trouve au mauvais endroit au mauvais moment. Elle tente de comprendre qui peut bien appeler au secours en bas, dans cette cave sordide et malodorante où elle n'a jamais mis les pieds. Et puis, le fils de sa patiente, c'est vrai qu'il a l'air bizarre. Il vit en ermite et n'a pas d'amis. Si sa mère ne lui avait pas dit qu'il voyait sa fiancée ce soir, elle l'aurait cru toujours puceau à son âge. Mais alors... Qui se trouve caché ici ? Se pourrait-il qu'il s'agisse de cette fille disparue depuis un an ? Comment s'appelle-t-elle, déjà ? Elle en parlait encore tout à l'heure avec Jeanine. Impossible de se souvenir. Elle repense à son visage, une splendide jeune femme qui avait tout pour être heureuse. Mais non, c'est absurde, elle connaît Stan et sa mère depuis si longtemps ! Ah, ça y est. La mémoire lui revient. Sans réfléchir, l'infirmière, mue par un instinct presque animal, décide de scander son prénom :

— Mélissa ? C'est vous ?

Stan a les yeux qui sortent de leurs orbites. Envolé, le repas en tête-à-tête. Ce fiasco à cause de cette maudite bonne femme qui n'aurait jamais dû revenir mais batifoler avec son cher et tendre. Mélissa, comprenant que quelqu'un cherche à lui porter secours, s'enhardit.

— Oui, c'est moi, par pitié, appelez les secours, je ne peux pas bouger !

Elle éclate en sanglots. Cela faisait longtemps qu'il ne l'avait pas entendue pleurer. Elle sait pertinemment que ça a le don de le mettre en rogne. Une fille amoureuse ne devrait pas montrer ses larmes à son homme. Elle ne devrait lui prodiguer que de l'amour, de la tendresse, de la passion. Là, ça ne colle pas. Mme Fleury hésite sur la marche à suivre. La curiosité voudrait qu'elle descende vérifier l'identité de cette personne, mais son instinct lui souffle de prendre ses jambes à son coup. Le fils de Jeanine s'est comme qui dirait transformé. Envolé, cet air perdu, innocent. Face à elle se tient désormais un être déterminé, d'une extrême froideur, qui la foudroie de ses yeux sombres. Elle choisit par conséquent de s'enfuir sans demander son reste. Ou plutôt, elle tente de le faire. Mais au moment de passer la porte séparant l'escalier de la cuisine, elle pousse un cri effroyable.

Stan se dépêche de la rejoindre, car il doit à tout prix l'empêcher de quitter cette maison, quand soudain il la voit. Sa mère. Brandissant l'un des couteaux, parfaitement aiguisé et recouvert de sang. Celui de l'infirmière. À ses pieds, Mme Fleury s'est effondrée et un flot de sang commence à s'écouler sur le carrelage en grès. Stan n'en croit pas ses yeux : sa mère s'est levée et elle l'a aidé ! Cette scène paraît surréaliste. Seulement, cet effort semble lui avoir beaucoup coûté car sa maman chérie laisse tomber son arme et se met à vaciller.

— Maman !

Stan se précipite à la rescousse de celle à qui il doit tant. Il la soutient par le coude et se rend immédiatement dans sa chambre, située juste à côté. Il

oublie l'espace d'un instant l'infirmière, Mélissa, son dîner avorté. Il s'inquiète trop pour elle. Il l'allonge sur son lit et remarque, ennuyé, sa robe de chambre souillée par le sang de Mme Fleury. Surprenant son regard, sa mère lui sourit.

— Ne t'en fais, mon Stan. Je me changerai tout à l'heure.

— Mais maman, comment as-tu fait pour...

— Chut, mon trésor, ne t'occupe pas de ça. Tu sais, une mère parvient toujours à trouver la force nécessaire quand son bébé est en danger.

— Mais...

— Stan, j'ai dit : ça suffit. J'ai fait un effort, d'accord, mais ça ne va pas me tuer. En attendant, tu devrais plutôt te soucier de ton invitée, ou ton repas va refroidir et ce sera immangeable. C'est dommage, après tout le mal que tu t'es donné. Tu t'occuperas de Mme Fleury plus tard, elle ne risque pas de se lever, j'ai visé le cœur, sois rassuré. Profite de ta soirée.

Stan dévisage sa mère. Ce pressentiment tout à l'heure était juste. Sa mère est au courant de tout. De l'enlèvement de Mélissa, de sa séquestration, sans doute des sévices. Il se sent libéré ! Ce poids était si lourd à porter tout seul ! Il peut désormais compter sur sa gentille maman. Il la borde tendrement et lui promet de repasser plus tard, car il veut lui garder une assiette de ce délicieux repas. Elle hoche la tête, lui dit qu'elle l'aime et qu'elle va se reposer quelque temps.

Stan serait sur un petit nuage s'il n'avait pas un problème de taille à régler. Il ne pense pas à la grosse infirmière dont le pouls a cessé de battre, ce qu'il vérifie une fois accroupi près de son cadavre. Il aura tout le loisir de réfléchir à un alibi. En fait, son mari va s'inquiéter, c'est le plus embêtant. Il devrait déplacer sa voiture, oui, c'est une bonne idée. Il n'a pas d'autre choix que de décaler son moment d'intimité avec Mélissa. De toute façon, elle pue trop, ce serait bien qu'elle se lave avant, et comme sa mère lui a

donné le feu vert, tout est pour le mieux. Le vrai problème, c'est justement sa petite amie. Elle a osé appeler au secours. Dire qu'il pensait qu'elle ne le trahirait pas. Lui qui se faisait une joie de passer cette soirée de Saint-Valentin. À croire que sa Valentine n'est pas si parfaite. Il va devoir se montrer plus sévère à l'avenir. Plus intransigeant.

Il enjambe le corps de l'infirmière et se place en haut des marches. De sa position, il voit que sa captive a tenté de ramper quelques mètres. Dommage, avec deux chevilles foulées, elle ne peut pas aller bien loin. Il a trop forcé la dernière fois avec les entraves, c'était judicieux finalement. Il a mis les serflex par précaution, même s'ils sont clairement inutiles. Il se félicite intérieurement de ne rien laisser au hasard et lui lance nonchalamment :

— Tu n'as pas été très sage, ce soir, tu me déçois énormément, ma chérie. Tiens-toi prête pour mon retour, tu sais ce que j'attends de toi. J'ai juste un truc à régler avant, je fais vite.

Puis il referme la porte sans hésitation sur le bruit des sanglots étouffés de Mélissa.

Le
collectionneur

Écrit par Ema Garily

OceanofPDF.com

Assise un peu en retrait contre la fenêtre d'un restaurant affichant complet, Anna fixait la porte d'entrée avec anxiété. Ci et là, des tables dressées pour deux, avec en leur centre une petite bougie et une rose rouge dans un soliflore. Rien de très surprenant en cette soirée de Saint-Valentin.

Partout, des couples. Élégants et plus ou moins assortis. De tout âge et aux profils variés. Des passionnés. Des romantiques. Des pudiques. Des vieux complices. Des désabusés.

Et elle, assise à sa table. Seule. Et s'il ne venait pas ?

Elle était arrivée en avance. Comme il faisait un vent glacial dehors, elle avait choisi de l'attendre à l'intérieur. C'était un peu gênée qu'elle avait précisé au serveur que son ami la rejoindrait plus tard. À présent, elle avait ce sentiment que tous ces couples la dévisageaient du coin de l'œil, et que sa présence solitaire alimentait les conversations. Elle s'imaginait susciter pitié ou moquerie. Dieu qu'elle détestait être au centre de commérages !

Voilà deux semaines qu'elle avait réservé cette table dans ce haut lieu de la gastronomie afin d'être certaine qu'ils puissent s'y restaurer ce soir-là. Elle ne voulait pas laisser de place à l'imprévu. Ce devait être une Saint-Valentin parfaite. Pourtant le retard de son ami n'augurait rien de bon.

Elle avait commandé un verre pour tromper son ennui et calmer son angoisse. Hélas, il était déjà vide. Bon sang, mais quelle heure était-il ? Elle consulta ses messages pour la énième fois. Rien depuis son « *À tout à l'heure, ma chérie. Je suis tellement impatient !* ». Elle avait tenté de l'appeler à deux reprises et était à chaque fois tombée sur son répondeur.

— Il aura été retardé à son travail, avait-elle affirmé au serveur qui venait de débarrasser son verre. Elle avait bien vu à son air dubitatif qu'il trouvait cela étrange que son ami ne la prévienne pas. Il avait affiché ce petit sourire qui débordait de commisération. Écoeurant.

Un peu plus loin, le patron lui lançait des regards appuyés à chaque couple qui se présentait et qui n'avait pas anticipé la réservation. Elle sentait bien que sa présence dérangeait.

Il était presque vingt heures. Soixante minutes qu'elle attendait. Elle lui avait laissé quelques messages, en vain. Commandé un autre verre, puis un autre... Quand ce dernier fut vide, elle dut se rendre à l'évidence : il ne viendrait pas. Elle envoya un texto à sa meilleure amie pour lui faire part de son désarroi, avant de se diriger vers le comptoir pour régler ses consommations, la tête haute, tandis qu'une vingtaine de paires d'yeux la suivait discrètement. À peine avait-elle eu le temps de payer que déjà le patron lui-même débarrassait à la hâte ses couverts afin d'y accueillir de nouveaux clients. Un couple chassait l'autre. Cruelle réalité.

Elle marcha un peu dans la bise mordante. Elle avait besoin de calmer son cœur qui battait à tout rompre. Ce cœur meurtri d'avoir accordé un jour sa confiance à la mauvaise personne. Non, on ne l'y reprendrait plus.

Vingt-quatre heures plus tôt...

Marc époussetait son étagère avec la minutie d'une fourmi. Il était extrêmement maniaque et se pliait à ce rituel quotidien depuis de longues années. Il ne supportait pas le moindre grain de poussière. Pourtant, il ne recevait jamais personne. Cet appartement était son havre de paix et il tenait à le garder secret. Depuis quelques jours, il se sentait euphorique. La date fatidique se rapprochait à grands pas et cela lui mettait du baume au cœur, ce qui avait pour effet d'augmenter sa frénésie de ménage.

Anna... Une douce consonance pour la plus parfaite des soirées à venir. Il en était certain, il avait déniché la perle rare cette fois. Son bonheur n'en

serait que plus intense. Il plaçait beaucoup d'espoirs dans cette année, il pressentait que sa tendre élue ne le décevrait pas. Quelle surprise lui avait-elle concoctée pour leur rendez-vous de Saint-Valentin ? Assurément rien qui égalerait la sienne. Cette pensée fit naître sur son visage un sourire conspirateur et une excitation le saisit brusquement. Oui, ce serait l'apothéose.

Il reposa la petite matriochka avec soin et s'empara de la seconde afin de l'astiquer avec tout autant d'application. C'était un collectionneur. Les poupées russes se déployaient sur son buffet jusqu'à n'en plus finir. Plus jeune, il amassait des galets, ce qui avait pour effet de faire hurler sa mère. Elle ne savait faire que ça de toute façon, lui crier dessus à longueur de journée. Histoire de bien ancrer dans sa petite tête de pauvre gosse qu'il n'avait jamais été désiré. Des fois qu'il aurait eu un doute à ce sujet. Elle aimait lui rappeler qu'il finirait comme son salopard de père. Alors Marc s'enfermait dans son monde de collections. Les bâtons, les insectes, les pièces qu'il dérobaient dans les églises. Il entreposait tous ses trésors dans des bocaux. Son plaisir résidait dans leur contemplation.

Et puis Marc avait grandi et s'était lassé de ces fades trouvailles. Il lui fallait du neuf, quelque chose qui le transporte et lui donne un but dans la vie. Il avait cherché longtemps. Tâtonné, expérimenté, abandonné. Et puis, à l'aube de ses quarante ans, il avait rencontré une fille : Denise, ou quelque chose comme cela, il n'en était pas certain. Il avait toujours eu du mal à retenir les prénoms, ainsi que tout ce qui ne présentait pas une grande utilité à ses yeux. Il avait été diagnostiqué antisocial, les autres ne l'intéressaient guère. Denise, ou peu importe comment elle se prénommait, s'était offerte à lui, dans toute sa générosité et sa candeur. Elle semblait voir en lui une sorte de dieu devant lequel elle aurait pu se prosterner pour l'éternité s'il le lui avait demandé. Il n'avait eu que peu d'expérience des femmes avant cela.

Quelques mégères qui s'étaient rapidement fait la malle et il s'en contrecarrait un peu. Il n'était jamais tombé amoureux. Peut-être son passé ou sa génétique. *Psychopathe*, avait déclaré l'une de ces péronnelles. Il s'était senti flatté par cette distinction. Elles satisfaisaient ses bas instincts et cela lui suffisait grandement. Il les avait toujours considérées comme des sortes de bêtes curieuses et inintéressantes avec leurs jérémiades et leurs babillages incessants.

Jusqu'à Denise.

Elle avait su toucher son ego et c'était une sensation délicieuse d'être à ce point idolâtré. Il avait joué le jeu de l'amoureux avec brio et il était persuadé qu'il pouvait tout obtenir d'elle. C'était jubilatoire. Mais rien de comparable avec le jour de la Saint-Valentin de cette année-là, lorsque lassé de son joli joujou, il l'avait quittée sans ménagement juste après une soirée romantique à souhait. Il avait alors ressenti un plaisir extrême, malsain, mais jouissif. C'est ainsi qu'il avait trouvé sa voie et décidé qu'il collectionnerait les ruptures de Saint-Valentin.

Voilà quinze ans déjà qu'il s'adonnait à ce rituel quasi religieux à ses yeux. La traque commençait dès le mois de mars, lorsque le plaisir de la fête précédente avait fini par s'estomper totalement. Il était plutôt bel homme. Grand, mince et à présent musclé, car rien ne devait être laissé au hasard dans le jeu de la séduction. Il s'était documenté des heures durant afin d'exceller au mieux dans ce personnage charismatique et charmeur qu'il s'était créé de toutes pièces. Ce n'était pas chose aisée, il fallait doser subtilement les compliments, la retenue, et garder une part de mystère. Jouer sur les regards, les sourires, être tactile, mais pas trop. Ce fut un véritable apprentissage pour cet homme que la vie semblait avoir privé d'une quelconque empathie. Denise était une proie facile. Il convoitait à présent des femmes plus coriaces, les femmes intelligentes et méfiantes qui

ne se laissaient pas avoir par le premier venu qui leur contait fleurette. Sa victoire n'en était que plus délicate. Il les choisissait indépendantes et réservées, celles qui ne mettraient pas trop leur nez dans ses affaires. Plutôt distinguées, de bonne éducation, et qui ne se montreraient pas trop lourdes après la rupture, celles qui resteraient fières dans leur chagrin.

Il s'était inventé une vie, dans une ville voisine. Celle d'un ingénieur en informatique qui travaillait à son domicile et qui partageait un appartement avec un frère dépressif et agoraphobe. Il s'attirait ainsi la sympathie de ces femmes, tout en se donnant un bon prétexte pour ne pas les recevoir chez lui. D'ailleurs, il restait évasif sur son adresse, et c'était toujours lui qui se déplaçait chez ses amantes. Il éliminait de sa liste toutes celles ayant des enfants à demeure, voire des enfants tout court. Il les choisissait disponibles pour lui, mais très occupées par leur vie professionnelle par ailleurs. L'âge lui importait peu tant qu'elles répondaient aux autres critères. Dénicher la perle rare n'était pas toujours simple. Parfois, cela prenait des mois. Il chassait indifféremment ses proies dans les bars branchés ou dans les bibliothèques, au cours de vernissages, dans des musées, au cinéma. La liste était longue, mais jamais deux fois au même endroit. Il lui fallait ratisser large pour ne pas risquer de se faire attraper. Par chance, il habitait à proximité d'une ville qui comptait plus de 800 000 âmes. La probabilité pour que l'on mette à jour son manège était quasi nulle. Il prenait soin de changer de quartier, voire de commune alentour à chaque nouvelle conquête. Cela avait toujours fonctionné. La date fatidique de la Saint-Valentin était parfaite. Leur relation remontait à quelques mois seulement. Idéal pour éviter la question de la présentation à la famille. Mais suffisante pour bien ferrer la demoiselle et qu'elle commence à se projeter. De plus, il était assuré que sa proie du moment se rendrait systématiquement disponible pour lui cette soirée-là.

Le scénario était toujours le même. Il demandait à celle qu'il avait choisie de lui préparer une petite surprise pour leur première Saint-Valentin. Il fallait lui reconnaître un certain talent de persuasion, car toutes se prêtaient au jeu avec plaisir et imagination. Il avait ainsi vécu des heures extraordinaires comme une nuit dans un centre d'astronomie à contempler la voûte céleste, un voyage surprise à Venise, voire une soirée délirante dans un club libertin. D'autres soirées plus classiques venaient également s'ajouter à son palmarès : des petits restos, quelques balades en bord de mer main dans la main, une nuit torride dans les calanques, une étonnante demande en mariage. Mais toujours ce même regard adorateur et ardent plongeant dans le sien, cet amour dégoulinant de toutes parts et cette confiance inébranlable en l'avenir de leur relation. Jusqu'à ce qu'il y mette le coup de grâce jubilatoire. Observer l'incompréhension la plus totale dans les yeux de chacune de ses partenaires, les sentir défaillir sous son annonce froide et sans appel, regarder leurs larmes couler ou les voir s'effondrer à ses pieds et lui, tourner les talons un sourire aux lèvres, telle était la récompense ultime dans la vie de cet homme. Il ne les revoyait jamais. Comment auraient-elles pu le recontacter ? Elles n'avaient ni sa véritable adresse ni de lieu de travail où aller l'attendre. Il avait un téléphone uniquement dédié à ses conquêtes. Chaque année, le 15 février, il en changeait le numéro. Il enregistrerait alors sur son répondeur un message avec le nouveau patronyme qu'il s'était attribué pour les 365 jours à venir. Cette année, il était Marc Frontier.

Il avait rencontré Anna à quelques rues de chez lui. Il avait immédiatement été sous le charme de cette jeune femme de dix ans sa cadette. Pas qu'elle soit particulièrement jolie, non, mais il y avait en elle ce petit truc qui lui donnait un air classe. Ses précédentes recherches avaient toutes échoué et il ne restait que quatre mois avant février. Le sourire timide

et plein de promesses qu'elle lui avait adressé avait suffi à finir de le convaincre qu'elle serait la proie idéale et il ne s'était pas trompé.

Il subsistait un problème, et de taille, la proximité de leurs logements respectifs. Tant qu'ils se fréquentaient, ce n'était pas très grave, il passait ses journées enfermé chez lui, et lorsqu'il sortait, il prenait soin d'emprunter la direction opposée. Au pire, s'il l'avait croisée à proximité, il aurait prétexté venir lui faire une surprise. Non, ce qui le dérangeait davantage aurait été de la rencontrer par hasard après la rupture. Il mettait un point d'honneur à ne plus jamais tomber sur aucune de ses victimes. Jusqu'à présent, il y était parvenu. Mais en serait-il de même avec elle ? Il ne pouvait pas prendre le moindre risque. Alors il avait déménagé quelques jours auparavant dans une commune voisine dans laquelle il s'était imposé de s'interdire toute approche féminine afin de s'éviter ce genre de souci à l'avenir.

Tout de même, se voir contraint de changer de logement à cause d'une femme... Il fallait reconnaître qu'Anna savait y faire avec lui. Elle était probablement sa plus parfaite conquête. Elle parlait peu d'elle et de ses activités lorsqu'ils n'étaient pas ensemble, ce qui laissait libre cours à son imagination débordante et perverse. Il se plaisait à la visualiser troquant un service en nature contre un ou deux billets. Cette pensée le rendait dingue autant qu'elle l'excitait. Anna avait quelque chose que les autres n'avaient pas. Il se surprenait à se demander si réellement il avait envie que tout s'arrête demain soir. Pour la première fois, il éprouvait un trouble au contact d'une femme, une impatience au moment des retrouvailles et c'était une sensation aussi délicieuse qu'effrayante. Et si peut-être, il prolongeait cela au-delà de cette date ? C'est vrai, il ne la fréquentait que depuis quatre mois. Pas suffisant pour se lasser d'elle. Mais la supporterait-il une année supplémentaire encore ? Pouvait-il se permettre cette fantaisie et mettre un

terme à ce rituel si savamment orchestré depuis quinze ans déjà ? Non, impossible. Il la quitterait demain soir comme les autres en la regardant droit dans les yeux pour bien y puiser toute la profondeur de sa détresse.

Pris par son récent emménagement, il avait annoncé devoir s'absenter quelques jours pour une formation pour le travail à trois cents kilomètres de là. Il devait revoir Anna vers dix-sept heures trente le lendemain. Elle lui avait donné rendez-vous pour assister au coucher du soleil sur la Méditerranée, puis ils iraient se balader ensemble avant d'aller dîner dans un restaurant gastronomique en bord de mer. Elle lui avait dévoilé ce programme en le lui susurrant au creux de l'oreille, de façon extrêmement langoureuse et avait ajouté lui réserver une surprise *muy caliente* pour la suite de leur soirée. Il n'en fallait pas plus pour mettre tous ses sens en émoi et il attendait avec fébrilité son cadeau pour lui. Tant pis s'il devait se plier à l'affligeante banalité d'un crépuscule romantique et d'un tête-à-tête amoureux. Son présent pour elle patientait bien au chaud depuis quatre mois.

Confortablement installée dans son salon, un verre de rouge à la main, Anna rêvassait devant une émission télévisée sans grand intérêt. Elle tuait le temps à l'aide d'un côtes-du-rhône à la robe de velours et aux arômes de framboise. Elle n'avait pas revu Marc depuis une semaine. Il avait dû s'absenter pour son travail et l'attente lui semblait longue. Enfin, son impatience prendrait fin demain pour leur soirée de Saint-Valentin. Elle était pressée, mais surtout très anxieuse. Il paraissait profondément épris d'elle, mais les apparences pouvaient être trompeuses. Ça lui était déjà arrivé par le passé dans une ancienne relation. Elle s'était sentie alors en confiance et avait cru indéfectiblement en cet amour, et elle était tombée de

très haut. Un trou noir abyssal dont elle avait eu toutes les peines du monde à en sortir. Profondément marquée par cette histoire, elle était depuis restée extrêmement méfiante.

Quand elle avait rencontré Marc, quatre mois auparavant, elle s'était dit que peut-être la vie lui offrait la possibilité de sortir de cet enlèvement. Il était un homme charmant et se montrait attentif à son bien-être. Il n'avait pas cherché à aller trop vite, juste ce qu'il fallait, au bon moment. Si bien qu'aujourd'hui, elle considérait ce hasard comme un don du ciel et elle avait hâte de le revoir pour passer avec lui la plus réjouissante des soirées. Il avait souhaité qu'elle se charge de l'organisation de la fête, car il serait tout juste de retour de son déplacement professionnel et n'aurait pas le temps de s'en occuper. Ses amies lui avaient conseillé ce restaurant à quelques pas de la mer. Puis lui était venue cette idée de coucher de soleil et d'une promenade romantique à quelques kilomètres de là. Elle s'était ensuite demandé comment donner à cette soirée un goût inoubliable et à force de réflexion, avait trouvé la surprise parfaite.

Elle se rendit devant son armoire, l'esprit un peu embrumé à cause de l'alcool et se concentra sur la tenue qu'elle porterait le lendemain. Sa petite robe noire au joli décolleté et ses bottines neuves seraient idéales pour l'occasion.

14 février, 17 h 30

Lorsque Marc arriva, Anna se trouvait déjà là. Accoudée à la rambarde, elle semblait fascinée par le spectacle des vagues qui venaient s'échouer contre les rochers au bord de la digue en contrebas. Il la fit sursauter quand

il s'approcha. Elle déposa un baiser langoureux sur ses lèvres puis se lova contre son épaule. Il afficha un drôle de sourire, qu'elle ne parvint à interpréter. Joie, satisfaction, fierté, elle n'aurait su dire... Après quelques minutes de retrouvailles, elle lui proposa de monter un peu plus haut afin d'avoir une vue plongeante sur le coucher de soleil. Ils empruntèrent un petit sentier assez abrupt qui serpentait entre les rochers. Ils ne croisèrent personne, pas plus qu'arrivés au sommet, il faisait bien trop froid et l'obscurité commençait à s'installer. Le vent soufflait fort, elle le tenait bien par la main de peur de perdre l'équilibre au cours d'une bourrasque. Le spectacle qui s'offrit devant leurs yeux était sublime. À perte de vue la mer et au loin le soleil qui venait se poser tout doucement sur l'horizon, jusqu'à se faire engloutir par l'étendue salée. Ils avaient du mal à s'entendre à cause de la bise qui s'engouffrait dans l'espace tout autour d'eux et les déferlantes qui inlassablement se fracassaient contre les rochers une dizaine de mètres en contrebas. Malgré le fond de l'air glacial, elle ne pouvait que s'incliner devant cette beauté sauvage. Elle se pressa un peu plus contre lui.

Bien qu'il trouvât quelque peu saugrenue cette idée de se retrouver là par cette météo déplorable, il n'en laissa rien paraître. Les femmes étaient bien toutes les mêmes avec leur romantisme à deux balles. Mais il devait s'en accommoder pour mener son projet à terme, il était si près du but. Il lui murmura des mots doux à l'oreille. Il la souhaitait mûre à point pour le coup de grâce. Elle se détacha de lui pour fixer son regard puis l'embrassa avec fougue. Il se dit qu'il ne la quitterait pas avant de l'avoir bien baisée, cette salope transpirait le sexe. Voilà qu'il était tout émoustillé, cette nana le rendait fou de désir. Devant cette bouche gourmande, il se demanda à nouveau si c'était bien cela qu'il voulait. Après tout, il était toujours temps de changer de trajectoire, et pourquoi pas, d'envisager de profiter d'elle encore un peu. Il aurait pu faire ce choix de collectionner les instants de

sexe avec elle seule, plutôt que les ruptures avec d'autres. Il avait envie d'elle au plus haut point et cela altérerait son jugement. Non, il ne pouvait pas se permettre la moindre faiblesse et renoncer à son plus beau palmarès. Pas maintenant. Ce serait probablement encore plus jouissif que les autres fois.

Pris dans ses pensées et l'esprit confus par son irréprouvable désir, il ne remarqua pas l'expression de son amante changer et ne se méfia pas lorsqu'il la vit s'avancer brusquement vers lui et plaquer avec force ses mains contre son torse. Pas plus qu'il ne comprit au moment où il l'entendit crier ces mots : « Crève, connard ! » tandis qu'il basculait dans le vide...

Pauvre taré, tellement sûr de lui et de son minable petit stratagème qu'il ne l'avait même pas reconnue il y a quatre mois lorsqu'ils s'étaient croisés à proximité du square de son quartier. Tu parles d'un hasard... Voilà cinq ans qu'elle avait emménagé dans cet appartement à quelques centaines de mètres du sien. La seule partie du plan qui n'était pas prévue. Comment aurait-elle pu, il ne lui avait jamais communiqué sa véritable adresse. Cinq années à observer son petit manège et à comprendre que ce qui lui était arrivé à elle, quinze ans en arrière, il le perpétuait religieusement chaque année à la même date. Elle l'avait suivi de loin, discrètement, souvent. Elle avait assemblé les pièces des puzzles, s'était débrouillée pour recueillir l'air de rien les confessions de ces femmes après elle. Elle avait saisi l'horreur. Son désir de vengeance s'était décuplé au fil de ces nouvelles relations, sans qu'elle ne sache trop comment l'assouvir. Jusqu'à ce qu'ils se croisent dans ce square en novembre dernier et qu'il l'aborde comme s'il la voyait pour la première fois. « Je m'appelle Anna », avait-elle dit pour brouiller les pistes. Il n'avait pas fait le rapprochement. Jamais. Même lorsqu'ils avaient passé leur première soirée ensemble. Même lorsqu'il avait caressé ce corps qu'il connaissait déjà. Tellement centré sur lui, incapable de la moindre marque d'attention aux autres. Tant mieux, cela la servirait. Elle l'avait tant et si

bien épié qu'elle savait qu'il n'avait pas d'amis ni de famille. Que le nom qu'il lui avait donné n'était pas le sien. Pas plus que l'adresse. Son plan stupide se retournerait contre lui au moment où on repêcherait son corps déchiqueté par les rochers et emporté au loin par les vagues. Quelle chance que les conditions météo soient à ce point favorables. La police conclurait probablement à un accident, un suicide, ou bien, s'ils grattaient un peu et mettaient le nez sur ses différentes identités, à un règlement de comptes. Elle serait peut-être interrogée si jamais ils parvenaient à retrouver son portable, mais elle leur servirait sa pathétique histoire de pauvre fille laissée en plan le soir de la Saint-Valentin. Personne pour attester de leur présence ensemble sans remonter une semaine en arrière au moins.

Elle marcha une heure pour se décharger de son adrénaline, et après avoir consulté sa montre, pressa le pas pour rejoindre le restaurant où elle avait réservé. Tout était calculé. Elle se présenterait seule et attendrait fébrilement celui qui n'arriverait jamais. Puis, après avoir tenté en vain de le contacter et informé son amie qu'elle s'était fait poser un lapin, elle rentrerait chez elle, le cœur lourd.

Elle sourit tristement en pensant que ce soir, des milliers de couples célébraient la Saint-Valentin. L'amour, elle aurait pu y croire si elle n'avait pas, un jour, croisé la route de cet homme cinglé et maléfique, collectionneur de ruptures de Saint-Valentin.

Le corps

de Valentin

Écrit par Marina Carrieu

OceanofPDF.com

Montpellier, 14 février 2021, 19h15.

Entre les couples d'amoureux timides ou exaltés ayant envahi, dès la nuit tombée, les rues du centre de Montpellier, les talons neufs d'Alice claquèrent les dalles brillantes d'humidité de la place de la Comédie, rythmant ainsi avec intensité les ballets de baisers et de caresses... Les aiguilles, hautes d'une dizaine de centimètres et choisies dans le but d'élancer ses jambes à l'infini, offraient à sa démarche un chaloupé enivrant contrastant avec la raideur statique des couples. Attirés et curieux, les regards masculins dévièrent aussitôt des lèvres de leur partenaire et dégustèrent ses courbes harmonieuses transparaissant sans pudeur entre les pans de son manteau ouvert au souffle du vent.

Les yeux fixés droits devant elle et seul son futur rendez-vous à l'esprit, elle avança vers l'esplanade, déterminée et aveugle à l'agitation autour. Elle ignora ainsi les torsos qui se bombaient et les sourires en coin, puis les guirlandes rouges illuminant les façades, les vendeurs de roses avenants et les joueurs de sérénades face aux tables des bars.

Le ciel étoilé et le croissant de lune disparurent derrière la voûte sombre des platanes, et le bourdon des terrasses se recouvrit du silence des bancs recevant les amours discrètes. Alice progressa encore de plusieurs dizaines de mètres jusqu'à la mare aux canards.

Un homme portant un casque de moto et une veste grise y provoquait un attroupement de volatiles en jetant du pain et brouillait l'inertie apaisante de l'eau. Elle le reconnut aussitôt pour avoir analysé en détail son physique. Mais ses jambes se dérobaient et une multitude de questions troublèrent sa sérénité. Leur rencontre s'avérerait-elle fructueuse ? Symboliserait-elle un renouveau ?

Après une inspiration sonore, elle trouva la force de l'approcher et croisa son regard.

Il se figea de stupeur plusieurs secondes, puis finit par lui offrir son plus beau sourire en lui tendant un bouquet de roses rouges.

— Bonsoir, Alice. T'es vraiment magnifique ! s'exclama-t-il.

— Merci, Valentin, souffla-t-elle en mordillant sa lèvre.

— Tiens, des fleurs pour toi.

— T'es adorable ! Je suis sincèrement touchée.

— Et ce n'est pas fini ! On va prendre ma moto : je t'ai préparé une petite surprise.

Il la saisit par la main et l'entraîna vers sa Yamaha noire garée sur le boulevard longeant la place. Il lui tendit un second casque rangé dans le top case à l'arrière.

— On ne mange pas en ville, alors ? s'étonna-t-elle en claquant le fermoir.

— On va pas très loin. Allez, grimpe !

Elle enfourcha le bolide en grimaçant d'appréhension et le moteur gronda, sourd et effrayant.

L'air frais mordit aussitôt sa peau et engourdit ses mains. Les doigts entrelacés et les bras serrés autour de la taille de son pilote, elle s'obligea à faire corps avec lui et subit les virages, penchée au-dessus du goudron, les larmes aux yeux.

La tête pressée entre ses omoplates à lutter contre sa peur viscérale des véhicules à deux roues, elle s'arrima ainsi à celui qui l'emmenait vers un rendez-vous qu'elle imaginait déjà très intense. Des mois qu'elle souhaitait attirer son attention sur les réseaux sociaux, des semaines qu'elle espérait qu'il réponde à ses invitations !

Elle soupira, se ressaisit et observa les lumières des phares rouges et jaunes défilant comme des rubans flous et hypnotiques et s'émerveilla des illuminations aux couleurs de l'amour. Soulagée qu'il ne serpente entre les

voitures, elle osa enfin relâcher son étreinte. Puis plus loin, quand il accéléra, ses mains glissèrent volontairement vers son torse et s'y agrippèrent sans une once de gêne. La chaleur soudaine de la paume de Valentin caressant sa peau provoqua un doux sourire.

Au bout de l'avenue, il vira à droite vers un quartier avec vue sur l'hôpital de la ville et coupa le moteur.

Alice se hâta de descendre et s'éloigna de quelques pas afin de téléphoner en toute discrétion.

— *Alors ?* la questionna la voix au bout du fil.

— Je vais chez lui, ça y est. À partir de maintenant, je t'enverrai que des textos.

— *Ok.*

Elle raccrocha et sa sérénité s'évapora au profit d'une vigilance accrue.

— Alice, suis-moi ! interjeta-t-il, impatient.

Dans l'ascenseur grimpant jusqu'au quatrième étage, elle envoya un message sans remarquer qu'il soupirait.

— Voilà ! On descend ! avertit-il. Prête pour ta surprise ?

C'est maintenant ou jamais si tu veux renoncer. Tu as encore le choix... se répétait-elle intérieurement alors qu'il sortait les clés de sa poche.

Elle acquiesça tout en le suivant au fond du couloir, malgré l'angoisse puissante nouant désormais ses tripes.

La porte s'ouvrit en grinçant tandis qu'il l'invitait à découvrir son chez-lui. Elle franchit le seuil avec l'envie de reculer et, lorsque le verrou se referma derrière elle en claquant, elle sursauta.

— Si je verrouille pas, la porte s'ouvre dès que les voisins sortent de chez eux ! Désolé de t'avoir inquiétée. Avance...

Elle afficha un sourire de circonstance avant d'être émerveillée par les nombreux cœurs rouges en papier crépon accrochés à la tapisserie en guise

de décoration, et par la table dressée avec goût de deux assiettes blanches et verres à pied. Le bouquet écarlate offert en amuse-bouche trouva sa place dans un vase transparent et écarta ses tiges. Son parfum délicat embauma l'air et se mêla agréablement aux effluves d'un repas réchauffant dans le four.

Il posa son casque sur le rebord de la table et son blouson sur la chaise.

— Donne-moi tes affaires. Il attrapa son manteau, son sac à main et, à son grand dam, son téléphone, souleva l'assise du clic-clac et enfouit le tout dans le coffre sous son regard médusé. Je te sers du champagne ? poursuivit-il sans lui laisser le temps d'émettre un refus.

Dans sa minuscule cuisine américaine, il ouvrit la bouteille.

— Je n'ai pas très soif.

— C'est pas grave, c'est juste pour trinquer ! Une gorgée est suffisante. Par contre, si tu aimes, tu bois tout ! Allez, tiens ! Il lui tendit la coupe tout juste remplie. À notre premier vrai rendez-vous ! déclara-t-il enfin en affichant un sourire attendrissant.

Les verres s'entrechoquèrent. Les bulles se décrochèrent et éclatèrent à la surface du liquide sous les yeux lumineux d'Alice. Mais elle renonça à y boire et s'empressa de le poser sur la table.

— Ça te plaît comme surprise ?

— J'adore !

Valentin avança d'un pas, le visage grave, suivi d'un autre, en soulevant la main. Contre elle, il caressa sa joue.

Elle reçut ce geste dans un frémissement imperceptible, mais ses lèvres s'entrouvrirent tandis que celles de Valentin s'y précipitaient pour un baiser profond.

Elle maintint les yeux ouverts malgré l'intensité apparente du moment et détailla les étagères. Une série d'objets plutôt féminins dont un bracelet de

perles d'ambre attira son attention.

La langue large et humide de Valentin ondulait contre la sienne et ses mains caressaient ses hanches ; elle le repoussa tout en délicatesse et se recoiffa en toussant.

— Je me pose une question qui va te paraître bizarre, mais est-ce que c'est ton vrai prénom ? Je me demande ça parce que tu voulais me rencontrer qu'aujourd'hui ! C'est pas une simple coïncidence, non ?

— Tu m'as percé à jour ! Je ne m'appelle pas comme ça. Mais je trouvais l'idée intéressante. La gent féminine aime le romantisme quoi qu'elle en dise, et la Saint-Valentin, malgré le côté commercial, revêt toujours ce côté-là... J'aime inviter des femmes pour cette fête et qu'elles prononcent ce prénom.

Elle se dirigea vers les bibelots.

— Valentin, elle sourit, ça veut dire que chaque année, tu es avec une femme différente ?

— En fait, je n'ai pas encore eu de relation durant plus d'un an, il haussa les épaules, donc la réponse est oui.

— C'est chaque fois sur le même site que tu les rencontres ?

— Oui, comme pour toi ! Il attrapa le verre délaissé et le lui tendit à nouveau. Tu devrais y goûter, il est délicieux. C'est un champagne rosé, quand même !

— J'ai vu, mais je crains l'alcool.

— J'ai des soft aussi ! Eau, coca, jus de fruits, ce que tu veux !

— Merci, mais pas pour l'instant, ajouta-t-elle sans baisser les yeux. Dis-moi, c'est à toi, tout ça ?

Il observa avec grand intérêt chaque objet pointé du doigt, un pendentif en croix, une chaîne argentée, un gant en daim, une perle, un ruban, une

miniature de parfum et un bracelet d'ambre... Son regard se voila comme s'il regardait défiler des souvenirs émouvants, et soudain luisit.

— Ça appartenait à tes conquêtes ?

— En fait, je porte un prénom démodé, alors je préfère Valentin. Quand ma véritable identité apparaissait sur mon profil, il y avait que des vieilles qui me choisissaient ! Même s'il est celui de mon grand-oncle, un personnage fantasque de ma famille dont je suis assez fier, il est devenu très gênant ! Ça ne me permettait pas de trouver l'âme sœur, tu comprends ? rougit-il.

— C'est ce que tu recherches sur le site ? Le grand amour ?

Il s'éloigna vers la cuisine, ouvrit le frigo et en sortit un plateau de toasts au foie gras. Puis, le sourire en coin et tout en lui en proposant un, il avoua :

— Je suis fleur bleue, que veux-tu ! Alors oui, je cherche encore. Pourquoi ? Pas toi ?

Elle éprouva beaucoup de difficulté à détourner ses yeux de la succession d'objets, semble-t-il exposés en trophées, comme des têtes de gibier suspendues aux murs d'un chasseur. Elle soupira, s'obligea à prendre un toast qu'elle ne goûta pas et s'assit sur le canapé.

— Alice, par nos conversations sur le site, tu sais que j'adore faire les boutiques, manger du chocolat et que je travaille comme photographe de mode, mais je ne connais rien de toi, et ça m'intéresse beaucoup.

— Je bosse juste à côté, à l'hôpital. Je suis aide-soignante au bloc opératoire...

Il s'assit à son tour.

— Ça consiste en quoi ?

— Je nettoie les salles, les prépare, installe les patients. Ensuite, je descends les poubelles et... Elle leva les yeux et les plongea dans les siens... j'évacue les pièces anatomiques. Devant son air interrogateur, elle

se pencha vers lui et développa sans sourciller ce dernier point. J'évacue... Elle soupira... dans des sacs jaunes... Elle racla sa gorge... les membres qui ont été amputés ! Valentin s'immobilisa et blêmit. Je t'effraie ?

— C'est un peu glauque, comme boulot !

— Mais non ! J'aime juste dire ça aux gens et voir le dégoût dans leur regard ! Ça me fait rire ! Elle marqua une pause, s'inclina davantage vers son oreille et, d'un ton solennel, ajouta en se délectant intérieurement : tu te rends compte que je pourrais faire disparaître un corps en entier, si je le voulais ?

Cette phrase résonnant à la façon d'un prologue de film d'horreur obligea Valentin à se lever, comme brûlé au fer rouge, à saisir sa flûte de champagne, à la vider expressément, puis à se réfugier dans la cuisine.

— Mange quelque chose, insista-t-il. Et bois ! On est là pour faire la fête, non ?

— Je n'ai pas soif. Je voudrais juste que tu me rendes mon sac et mon téléphone, s'il te plaît.

Il tressaillit.

— Même pas un jus de fruits ?

Elle se dirigea vers le balcon et ouvrit en grand la baie vitrée. Elle inspira en observant l'hôpital dans la brume nocturne. Aucune lumière dans le bloc opératoire en contrebas. Personne dans le parking, dans les couloirs, les sous-sols... ni dans le local réfrigéré...

— J'aimerais vraiment récupérer mes affaires, s'exaspéra-t-elle.

— Non, non, non ! Tu n'en as pas besoin... et comme tu me réponds pas, je te sers un jus de pomme ! lui rétorqua-t-il en s'activant devant l'évier. Assieds-toi à table, on va manger puisque tu boudes l'apéritif.

Elle le surprit à ouvrir le tiroir sous le plan de travail, à en extraire une petite boîte en carton, la surveiller du coin de l'œil, siffler à tue-tête et

tousser volontairement en préparant sa boisson. Ensuite, il sortit du four le plat de saumon acheté au traiteur en bas de sa résidence.

Elle quitta la fenêtre et le rejoignit près de la table.

— Tu n’as rien bu, tu n’as même pas goûté aux toasts ! J’ai loupé quelque chose ?

— Je suis vraiment désolée. Tu me plais beaucoup, tu sais... mais je suis stressée ! Je vais prendre mes affaires.

Elle frôla le canapé et s’inclina pour attraper l’assise.

Il se pressa aussitôt contre elle et l’embrassa avec fougue en s’intercalant entre son corps et le clic-clac. Elle accepta cette étreinte jusqu’à ce qu’il se lasse.

— On va passer une excellente soirée, assura-t-il en la fixant avec intensité. Il faut juste que tu te détendes un petit peu. Allez, bois !

— Je veux récupérer ce qui est à moi.

— Pourquoi ?

— Pourquoi tu veux me forcer à boire ?

Il se pencha à nouveau vers elle ; elle fronça les sourcils : son regard glacial le poussa à reculer.

Elle en profita pour soulever l’assise du canapé. Tout en épiant ses réactions, elle ramassa ses biens dans un silence pesant.

Après l’avoir refermée, elle contraignit Valentin à reculer encore.

Elle posa son sac sur la table, l’ouvrit à peine sans en extraire quoi que ce soit et le laissa béant, prêt à offrir son contenu en cas d’urgence.

Soudain, son regard se réchauffa et son visage afficha enfin un sourire coquin.

— Écoute, je ne mange pas, car je n’ai pas faim, et je ne bois pas, car je n’ai pas soif. J’ai juste envie de toi ! Et ce n’est pas ton champagne qui me détendra, mais bien tes mains sur moi...

Elle l'embrassa avec fougue à son tour et lui permit ainsi d'oublier l'épisode quelque peu tendu du téléphone. D'un léger mouvement de hanche, elle l'invita à s'asseoir sur une chaise et le chevaucha avant d'onduler son bassin contre le sien.

Il ferma les yeux ; elle reçut ses caresses dans son dos et ses flancs sans le lâcher une seconde du regard.

Elle effleura ses cheveux, tandis que sa langue mouillait allégrement sa bouche. Sa poitrine se pressa contre son torse affolé, et de sa main gauche, elle le força à plaquer ses épaules contre le dossier. De la droite, elle fouilla son sac et en sortit un objet allongé et métallique qu'elle cacha aussitôt dans sa manche.

Elle lécha son cou sur plusieurs centimètres puis s'interrompit.

— Ça te plaît ?

Il acquiesça de suite, fébrile.

Alors elle souffla sur la peau humide et mordilla le lobe soyeux. Dans le creux tout près de ses lèvres, elle murmura :

— Pourtant, j'ai l'impression que je te fais aucun effet. Il toussa, gêné. Tu devrais boire un peu plus, mon Valentin... Prends donc mon champagne.

Il secoua la tête et tenta de se redresser.

Elle cessa aussitôt de se frotter à lui, saisit sa coupe pleine et enchaîna d'un ton cassant :

— Prends-le et bois tout.

— J'ai plus soif... bégaya-t-il, et... il doit être chaud ! C'est dégueu, du champagne tiède !

Elle laissa pendre son bras droit, agita son poignet et réceptionna dans sa paume le scalpel glissé tout à l'heure sous sa manche.

Elle serra tout à coup ses genoux en étau solide et en un geste vif, elle brandit la lame en avant ! Le métal tranchant étincela sous les yeux de

Valentin avant de s'approcher dangereusement de sa gorge.

Il s'arc-bouta, les mains en bouclier.

— C'est quoi ce bordel !

— Pourquoi tu t'inquiètes ? Y a rien de particulier dans mon verre, non ?

Bois ! Maintenant !

Il grimaça, effrayé, et se résolut à s'emparer du verre tendu. Une gorgée minuscule fut avalée, et son front se recouvrit de sueur froide tandis que les bulles tapissaient son palais.

— Voilà, t'es contente ! s'exclama-t-il en gigotant, l'air soucieux.

— Tu ne sembles pas tout à fait calmé, constata-t-elle sans aucune pitié.

Bois encore.

Elle leva l'arme et l'approcha du cou de Valentin. Le métal frôla l'épiderme et provoqua une vague de chair de poule. Une goutte de sang perla le long du manche.

— Dépêche-toi.

Elle resserra ses jambes autour de sa taille.

La respiration entravée, il avala un peu plus de liquide, puis lâcha le verre qui se brisa sur le carrelage.

— T'es qu'un enfoiré ! Un rictus déforma ses traits. Attrape les barreaux de la chaise derrière toi ! Vite ! cria-t-elle.

— Tu crois vraiment que je vais me laisser faire !

À peine eut-il terminé sa phrase qu'il se cambra et se dressa au-dessus d'elle, tombée sur le dos à ses pieds !

Un dixième de seconde dans le noir, une douleur irradiant dans ses fesses, un battement de paupières et elle réalisa que, revigoré par le renversement de situation, il fondait sur son arme ! Elle s'en débarrassa aussi vite que possible. Le scalpel tournoya comme au ralenti, s'écrasa en vibrant, rebondit deux fois et glissa sous la table alors qu'une pirouette habile lui

permettait d'échapper à son assaut et de rééquilibrer le combat. Elle lui fit face, prête à attaquer à son tour.

Il rougit de colère.

Ils se toisèrent, tels deux fauves évaluant les capacités de l'autre et énumérant leurs propres possibilités. Leurs souffles s'entremêlèrent longtemps avant d'accélérer à l'unisson. Leurs mâchoires et leurs doigts se crispèrent, annonçant une confrontation des plus amères.

Valentin ouvrit de nouvelles hostilités en avançant d'un pas ; elle leva ses poings en garde et décala ses talons désormais bien ancrés au sol.

Elle s'était entraînée des heures et des heures, ces six derniers mois, sous les cris de son coach de MMA⁵. Ses partenaires masculins lui avaient ri au nez, mais face à sa détermination et sa rage, ils s'étaient inclinés peu à peu, maîtrisés par la force autant mentale que physique de ce petit bout de femme. Elle avait ainsi appris dans la sueur, les courbatures et les ecchymoses, les techniques de combat et développé l'explosivité de ses frappes en prévision de ce duel.

Elle se concentra sans éprouver une once de peur : l'adrénaline inondait ses veines en décharges électriques enivrantes.

— Ça fait si longtemps que j'attends ce moment, avoua-t-elle. Allez, approche...

— Tu vas le payer ! hurla-t-il en tentant de lui saisir le cou.

Alice leva son avant-bras gauche et bloqua l'attaque, et son poing droit s'enfonça dans le gras du flanc.

Valentin recula sous le choc.

— Je veux pas te tuer, mon chéri. Juste que tu m'obéisses et que tu boives le délicieux breuvage que tu m'as préparé...

En réponse, il se précipita sur elle, mais elle enchaîna un direct du gauche et percuta sa mâchoire ! Il stoppa net. Ses os grincèrent et sa bouche cracha

une pluie de salive mêlée de sang, maculant la jolie table de milliers de points rouges.

Abasourdi, il essuya d'une main tremblante ses lèvres ruisselantes tandis qu'Alice se déplaçait derrière lui. Son casque apparut dès lors comme sa seule échappatoire ! Il s'en empara, le souleva et, après une volte-face surprenante, menaça le visage narquois en train de le fixer. Mais ses avant-bras furent empoignés dans la seconde et, impuissant, il redouta avec effroi la prochaine offensive. Le pied d'Alice quitta le sol, rapide, mais ce fut le genou qui heurta son foie. Ses poumons expulsèrent un souffle rauque, ses doigts lâchèrent l'accessoire inutile et son corps se plia de douleur. Ses jambes vacillèrent tout à coup : il tomba à quatre pattes, hébété.

Le casque, lui, fut accueilli par la douceur des paumes d'Alice et s'abattit avec rage sur le crâne aux cheveux châains de Valentin. Les impacts se succédèrent, nombreux, vigoureux, déformant le métal, entamant la chair et fracturant les os.

Lorsque le sang goutta du front, Alice se délecta du résultat et cessa le carnage. Le casque rebondit sur le carrelage en même temps que la tête de Valentin le percutait.

Elle empoigna la chevelure souillée et entraîna sa nuque vers l'arrière. Pas de réaction. Les yeux de Valentin demeurèrent clos.

— Il fallait juste que tu m'obéisses, regretta-t-elle en éparpillant du bout du pied les débris de verres jonchant le sol.

Elle saisit le jus de pomme servi plus tôt, le laissa couler entre les lèvres entrouvertes de son prisonnier, ce qui provoqua chez ce dernier des agitations frénétiques. Elle dut maintenir sa bouche avec fermeté pour éviter que le liquide s'échappe, et ne relâcha cette étreinte que lorsqu'il déglutit à plusieurs reprises. Elle le contempla ensuite tousser et engouffrer deux de

ses doigts au fond de sa gorge : des spasmes secouèrent aussitôt son ventre sans que rien ne soit pourtant régurgité.

— T’as peur ?

— Je t’ai rien fait ! s’offusqua-t-il, désormais bien réveillé. Il se releva en frottant son crâne et tituba. Et je t’emmerde.

— Tu ressens quoi, hein ? Une chaleur dans la tête ? Ou un froid glacial et paralysant ? La trouille aux tripes, peut-être ? Il ne lui répondit pas et se dirigea vers le hall d’entrée jusqu’à ce que ses oreilles bourdonnent. Tu te demandes ce que je vais faire avec toi, hein ? Il n’atteignit pas la porte, la vision troublée, et retomba au sol, sous les rires... T’es pas bien résistant, dis donc ! T’en avais jamais pris avant ? Tu l’as toujours réservé pour tes conquêtes, c’est ça ?

Elle lui asséna un coup de pied dans le ventre qui étendit Valentin de tout son long et s’en désintéressa pour téléphoner.

Valentin rampa sans être vu vers la table et s’immobilisa lorsqu’un éclat attira son attention. Il s’empara du scalpel et l’introduisit discrètement dans sa poche avant de sombrer dans un sommeil profond.

La tonalité ne résonna qu’une seule fois.

— C’est bon, chuchota-t-elle.

— *T’en as mis du temps !*

— Oui, je sais. Il s’est pas laissé faire comme je voulais.

— *Pourquoi tu ne m’as pas appelée avant !*

— Il avait pris mon tel. Tu peux venir.

Elle empoigna les chevilles de Valentin, parvint à le déplacer vers le centre de la pièce et s’adressa à lui.

— Je ne pense pas que tu sois photographe ni que tu adores le shopping. Je sais que tout ça, c’est que du bla-bla pour chasser les femmes.

Elle récupéra la corde fine rangée au fond de son sac et l'enroula autour des poignets flasques. Le nœud fut serré de toutes ses forces, et le corps endormi retourné sur le dos à coups de pied.

Des voix féminines murmurées.

Des semelles qui percutent le sol...

Ses oreilles qui bourdonnent sans cesse. Un mal de tête tenace et un goût de sang dans la bouche.

Des rires aussi, et une discussion sans fin inondant son corps d'insultes. Ses paupières n'eurent pas la force de se soulever tandis que son esprit s'éveillait peu à peu.

— On devrait le tabasser à coups de chaise, comprit-il en tressaillant.

Les pas s'éloignèrent de lui en émettant des crissements et semblèrent se diriger vers l'étagère à sa droite. Puis, plus aucun bruit ne fut entendu jusqu'à ce qu'un reniflement suivi de sanglots interrompent le silence angoissant.

— Lucie, c'est bien ton bracelet ? demanda soudain une voix familière.

— Oui, il a le fermoir réparé. Oh, Alice, je vais lui couper les couilles à cet enfoiré de Valentin !

Cette dernière phrase lui glaça les sangs. Son cœur accéléra, ses mains se mouillèrent de moiteur.

— Où tu as mis le katana⁶ que j'ai amené ?

— Je l'ai posé à l'entrée.

— Tu aurais dû me le laisser pour que j'en fasse des tranches, tout à l'heure !

Il déglutit.

— Il faut qu'il nous donne des explications.

— Y a rien à expliquer ! Je veux juste ses couilles en boucles d'oreilles.

Après avoir mimé la scène, Lucie s'assit sur ses cuisses et le bouton de son pantalon sauta. Des doigts gelés s'enfouirent dans son caleçon et empoignèrent son pénis.

— Calme-toi, prévint Alice.

— Oh que non ! Maintenant que je le tiens par son petit kiki tout mou, je ne vais pas rater cette occasion ! Sa main s'agita. Mon Dieu, mais que c'est flasque !

Son membre fut pressé, tordu avec force, frappé, pincé, étiré comme un élastique, ce qui lui extirpa une grimace et un cri de douleur.

Alice déchira aussitôt son chemisier, roula en boule le morceau d'étoffe et l'engouffra dans la bouche hurlante.

Valentin tenta de bouger ses bras, en vain, et comprit qu'il se trouvait entravé. Il leva le menton et découvrit avec horreur les deux paires d'yeux avides de violence au-dessus de lui. Malgré son esprit encore embrumé, il détailla les silhouettes. La plus petite, blonde, portait un pantalon fuseau, des talons aiguilles et un rouge à lèvres écarlate bavant au-delà du pourtour de sa bouche. Son rendez-vous de ce soir souriait, toute fière. L'autre, plus grande et brune, semblait plus jeune. Un bas de jogging marron dépassait d'un manteau noir et son regard empli de colère ne lâchait pas ce qu'elle tortillait.

Il la reconnut aussitôt et remua tel un ver empalé à un hameçon.

— Putain ! Quelle énergie ! constata Lucie, déséquilibrée.

Elle s'écarta. Valentin parvint à pousser sur ses mains, s'étonna qu'elles glissent sur une bâche opaque recouvrant la totalité du carrelage et les tessons de verres, puis recula jusqu'à toucher un mur contre lequel il s'adossa.

— Salut, mon beau... Comment ça va ? s'enquit Alice, tout en ironie. Je te présente ma sœur. Tu te rappelles d'elle, on dirait ! Il ne bougea pas. Est-ce que tu sais ce qu'il s'est passé depuis notre petite altercation ? Il secoua la tête, inquiet. T'as avalé du GHB⁷, mon chéri, c'est pour ça !

Il écarquilla les yeux et espéra parler. Mais il ne put que gémir ! Sa langue frotta le tissu râpeux et des frissons lui parcoururent le dos. Il mordit son bâillon et tenta de le cracher.

Lucie le lui arracha sans délicatesse.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ! hurla-t-il de suite.

— Rien... Du moins, pas encore.

Il inspira, souffla et poursuivit, sérieux.

— Laissez-moi partir et je ne dirai rien à personne !

— T'es pas en mesure d'ordonner quoi que ce soit, rétorqua Lucie, d'un ton sec. De toute façon, tu vas finir coupé en morceaux ! Et hop ! Au congélo ! Puis tu cramera comme la sale ordure que tu es !

L'angoisse l'envahit, déroulant deux lignes humides le long de ses joues. En pleurs et incapable de ravalier les sanglots agitant son corps, il subit durant d'interminables secondes les regards moqueurs et impitoyables d'Alice et de Lucie devant sa liquéfaction toute légitime.

— Vas-y, chiale comme une fillette ! Tu garderas pas tes couilles pour autant, précisa la plus jeune.

Entre deux jérémiades, il scruta son appartement, aperçut la fenêtre à sa droite s'ouvrant sur le balcon et un arbre assez solide pour qu'il s'y accroche, puis l'étagère à sa gauche non arrimée au mur et susceptible de basculer. Derrière lui, entre la cloison et ses fesses, ses mains tâtonnèrent en secret.

Puis ses spasmes cessèrent.

Son majeur avait pénétré dans la poche de son pantalon, y découvrant le scalpel.

— Laissez-moi partir, connasses !

— Ah ! Voici enfin le véritable visage du *Voleur de la Saint-Valentin* ! remarqua Lucie.

— Quoi ? s'indigna-t-il. Y a erreur !

— Tu n'es pas le type dont parlent les infos régionales chaque année ?

Elle n'attendit pas qu'il réponde ; elle le quitta des yeux et caressa du bout des doigts les différents objets ornant l'étagère.

— Tu m'arrêtes si je me trompe, même si j'en doute, poursuivit-elle. Ça a pris du temps, mais on a bien enquêté, tu sais ? Bref. Le pendentif en croix appartenait à Aude. Le 14 février 2015, vingt ans, retrouvée morte sur les rives du Lez.

Il réussit à toucher de son index le manche de l'instrument chirurgical au terme de plusieurs contorsions masquées par des étirements et des bâillements.

Elle déglutit et effleura le bois jusqu'à la chaîne argentée et commença sa funeste énumération :

— Ça, c'était à Juliette. Saint-Valentin 2016, vingt-trois ans, découverte par un joggeur, errant au fin fond du bois de Montmaur et sans aucun souvenir de sa soirée. Elle a été violée.

La lame frotta le jean et l'entailla en remontant le long de la poche.

— Le gant en daim, c'était à Claire, en 2017. Perte de mémoire aussi. Mais le médecin a été formel. Viol. Je crois que c'est là que les journalistes t'ont attribué un surnom.

À force d'habileté et de persévérance, il parvint à extraire le scalpel et à le retourner vers ses poignets.

— La perle appartenait à Aurélie, décédée d'un arrêt cardiaque suite à l'ingestion de GHB en trop grande quantité avec de l'alcool. Le 14 février 2018. Tu l'as quand même agressée sexuellement *post mortem*.

La lame entama la corde lentement tandis que les larmes de Lucie mouillaient ses joues.

— Le joli ruban rouge manquait à l'une des tresses de Carine, retrouvée elle aussi morte dans le Verdanson, le 16 février 2019. Son décès remontait au 14. Traces de violences et de viol.

De vives crampes percèrent le creux de ses mains. Des fourmillements noyèrent toutes sensations autres. Il s'interrompit, étira ses doigts jusqu'à ce que la douleur s'estompe et persévéra à entailler la lanière en feignant l'incompréhension.

— La miniature de parfum décorait la salle de bain de Clémence avant qu'elle ne la mette dans son sac, selon les dires de son père. Elle est ensuite allée à un rendez-vous, pour la Saint-Valentin 2020. C'était la plus jeune, dix-huit ans à peine. La police l'a retrouvée nue et agressée sauvagement.

Sa voix trembla et se tut.

— Ça va aller, Lucie ? s'inquiéta Alice.

— J'ai rien pu faire ! Rien ! Tu entends ! J'en ai eu des points de suture ! Voilà ce qu'il m'est resté de ma belle et romantique soirée de Saint-Valentin avec lui ! cria-t-elle, en larmes.

Elle se serra contre sa sœur tandis que cette dernière décidait de la relayer et de clôturer la liste macabre :

— En février 2021, tu as pris contact avec ma petite sœur, et tu l'as droguée ! Puis tu lui as fait subir tous les outrages inimaginables, avec toutes sortes d'objets ! Tout ça parce que ta bite ne se lève pas. J'en ai eu un petit aperçu tout à l'heure. Tu l'as ensuite abandonnée dans une rue, abîmée et traumatisée. Elle saisit le bracelet aux perles d'ambre. Et tu as gardé ce

souvenir d'elle. Oh, espèce de salaud ! Elle donna un puissant coup de pied dans la cuisse gauche de Valentin. À l'hôpital, elle ne se souvenait plus de rien, mais son corps meurtri a conservé des traces. Son ordinateur aussi, son téléphone et le mien. On a rien filé à la police. Il était hors de question que tu termines, au pire, tes jours en taule à regarder la télé !

La corde rompit en même temps qu'il toussa.

— Je t'ai cherché longtemps avant de pouvoir t'attirer dans mes filets. J'ai même cru que tu ne me remarquerais jamais ! Que c'est bon de te voir enfin à nos pieds !

— Va te faire foutre ! T'es qu'une pétasse !

Lucie s'accroupit et caressa sa joue. Il se raidit.

— Et toi, répliqua-t-elle sans que sa voix vacille cette fois, qu'est-ce que tu es ? Toi qui bandes pas quand une fille se colle à toi ? Toi qui as besoin de droguer une nana pour te sentir excité ? Toi qui violes les femmes le soir de la Saint-Valentin ? Qui es-tu ? Enfoiré ! Je vais te faire connaître la douleur que tu m'as infligée, crois-moi.

La corde relâcha les poignets de Valentin et glissa en silence sur la bâche.

Il crispa la mâchoire et le scalpel, et écarta tout à coup les bras.

Il bondit en avant et se trouva à chevaucher à son tour la propriétaire des mains baladeuses. Il esquiva ses ripostes, serra sa taille avec ses genoux et leva son arme, prêt à l'abattre.

Alice se précipita vers lui, le talon aiguille en avant pour l'interrompre ! Un coup dans le scalpel le projeta loin vers la cuisine, un autre dans le torse le bascula en arrière ! Le dos de Valentin heurta l'étagère qui se mit à tanguer. Ses doigts s'agrippèrent au meuble et augmentèrent son oscillation. Il poussa sur ses jambes et rebondit aussitôt, les bras tendus vers le cou d'Alice.

Affairée à réconforter Lucie, elle ne vit pas les mains de Valentin surgir vers elle et la soulever du sol ! Sa nuque craqua sous la pression ! Tandis qu'elle s'agitait, incapable de desserrer le collier étrangleur, elle assista à la chute de l'étagère sur les jambes de sa sœur en train de ramper vers la porte d'entrée.

Alice éprouva la chaleur moite des paumes de Valentin brûlant sa peau tel du papier émeri ponçant un métal, et comprit qu'il ne la lâcherait pas. La panique la submergea lorsqu'elle ne put plus déglutir ni permettre à l'air de pénétrer ses poumons ! La pression sanguine dans ses tempes frappa comme un roulement de tambours étourdissant et elle réalisa que ce serait le dernier son qu'elle percevrait si elle ne se libérait pas de suite.

Elle griffa la face aux yeux exorbités jusqu'à s'en tordre les doigts et sentit la chair s'ouvrir sous ses ongles. Tout juste lui octroya-t-il une grimace !

— Je vais te crever, sale pute ! Et après, je m'amuserai avec toi, comme je l'ai fait avec les autres ! Putain, pourquoi t'as pas bu, hein ? Salope ! hurla-t-il en serrant ses doigts davantage.

La gorge d'Alice s'assécha. Un coup d'œil à sa droite lui offrit la terrible lutte de sa sœur tentant de libérer ses jambes. Une larme de résignation roula sur sa joue.

Son champ de vision se rétrécit soudainement tandis qu'une migraine envahissait son crâne. Ses muscles perdirent en force et, atones, ses bras balancèrent le long de son corps.

— Lucie... articula-t-elle avec peine.

Cette dernière, à force de persévérance, parvint enfin à dégager ses membres, et, témoin de la posture dangereuse de sa sœur, se précipita vers l'entrée et le katana. Des images furtives du champagne qu'elle dégusta, la chaleur désagréable ressentie ensuite, son corps se mouvant au ralenti, les

vertiges et son besoin de s'accroupir lui revinrent en mémoire. Sous ses yeux excités, elle avait rampé ce soir-là vers la salle de bain et vomi dans les toilettes avant de perdre connaissance. Aujourd'hui, elle vaincrait.

Elle saisit le manche et dégaina la lame en un frottement métallique imperceptible. Ses doigts ne se crispèrent pas. Seuls ses sourcils assombrissant son regard dévoilèrent la fureur intérieure prenant possession d'elle. Elle fit volte-face et avança, déterminée.

En un dernier effort, Alice enserra avec difficulté ses jambes autour de la taille de Valentin, laissa aller son poids en arrière et provoqua son déséquilibre. À plat dos sur la bâche, son corps lourd et enragé sur le sien, elle leva son avant-bras droit contre sa trachée et pressa le gauche sur sa nuque en étranglement solide.

Étouffant à son tour, il relâcha son emprise. Elle effectua un retournement et se déroba, épuisée, tandis qu'il faisait craquer ses phalanges.

Leur lutte ne s'achèverait pas encore...

Pourtant, un sifflement vif sonna le gong de fin. La lame d'acier du katana fendit l'air de haut en bas, déchira la veste grise et pénétra l'échine de Valentin en silence.

Hébété, il ne réagit pas. Seules ses lèvres marquèrent la douleur.

Le métal tinta sur le carrelage et la bâche s'inonda de sang. Les doigts de Lucie se réajustèrent et son visage se crispa.

La pointe du sabre rebondit au sol et rebroussa chemin.

Une nouvelle ligne parallèle rougeoyante larda la colonne vertébrale sans aucune difficulté en coupant le moindre obstacle et se dispersa en une multitude de gouttes de sang aspergeant les murs et les cœurs en papier crépon.

Valentin s'écroula, les bras en croix, sous les rires hystériques et les applaudissements !

Alice saisit sa chaussure et poinçonna l'entrejambe à coups de talon aiguille.

— Arrête ! ordonna sa sœur en rejoignant le corps inanimé. Ça, c'est à moi... Ouvre son pantalon plutôt et sors-moi sa petite quéquette, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

Sans se préoccuper des gémissements de Valentin crachant comme un geyser son sang par la bouche, Lucie attrapa l'acier du katana de sa main droite puis son sexe de sa gauche.

Il ne cria pas quand elle le sectionna d'un geste assuré ! Impuissant, il se contorsionna, assurément de douleur, regarda le morceau de chair manquant se balancer mollement au-dessus de son visage, découvrit en arrière-plan le sourire sadique de sa dernière victime et suivit des yeux les jets écarlates percutant la baie vitrée.

— Bande mou ! Bande mou ! répétèrent-elles.

Le corps se cambra sous les piqûres de la chaussure d'Alice à l'épaule, au torse, au visage et aux jambes. Son ventre se balaфра de blessures profondes sous les multiples assauts de la lame de Lucie, sa soif de vengeance à peine étanchée.

Son calvaire se prolongea jusqu'à ce qu'il expire en quelques soubresauts irréguliers.

Il ne sentit pas le katana entailler la peau ni les muscles de chacun de ses membres.

Ne perçut pas les claquements sourds de ses articulations qui se disloquaient.

Ne décela aucune différence quand sa tête se détacha de son corps.

Les sacs jaunes de plastique épais et hermétiques apportés par Lucie se froissèrent en recevant ses divers morceaux, puis se balancèrent gaiement

jusque dans les sous-sols de l'hôpital en plusieurs allers-retours nécessaires pour évacuer la totalité des déchets.

Il n'éprouva pas la morsure de la congélation ni les brûlures de la crémation.

Les deux sœurs replièrent la bâche ensanglantée, nettoyèrent la moindre trace du massacre, rangèrent l'étagère et débarrassèrent la table.

Satisfaites, elles sautèrent de joie jusque chez elles.

Les Saint-Valentin à venir s'envelopperont à n'en pas douter de beaucoup de sérénité ! D'autant plus que personne ne réclamerait le corps de Valentin.

L'erreur est
humaine 2

Écrit par David Diez

OceanofPDF.com

Prologue

« Hé, hé, redis-moi où t'étais ; quand pour moi tout était difficile, redis-moi où t'étais, bah ouais !⁸ »

— Les gosses, baissez le son, on fait une pause.

Un « Oh non ! » répondit à la demande du père qui explosa de rire tellement ses enfants étaient prévisibles. La route des vacances était toujours trop longue pour eux, mais sa vessie ne tiendrait pas cinq minutes de plus.

— Vous avez le choix, on s'arrête, ou je fais pipi sur vos jouets.

Un « Beurk » collégial résonna dans l'habitable et sa femme lui donna une claque sur le sommet du crâne.

— Mon chéri, tu es sale, lança celle-ci, mais son ton était des plus enjoués.

Le véhicule emprunta la bretelle d'accès au parking et stationna sur un emplacement prévu à cet effet. Il stoppa le moteur et se leva pour rejoindre sa famille.

— Papa, pourquoi tu ne vas pas dans nos toilettes ?

— Parce que je n'ai pas fait le plein, nous les utiliserons une fois arrivés.

L'homme piqua le masque de super héros de son fils et commença une séance de chatouilles.

— *Superman* et ses super pouvoirs vont devoir aller « super-pisser », n'en déplaise au petit gnome devant moi.

L'enfant demanda pitié, tellement il riait et avait du mal à reprendre son souffle, puis regarda son père sortir, grîmé en *Spiderman*.

Il se retrouva, pieds dans la brume, à piétiner sur le bitume vide de toute vie. Le plaisir de faire du camping dans des coins reculés du monde, comme

dans les montagnes écossaises, entraînait souvent ce genre de vision digne des films post-apocalyptiques.

Il avança jusqu'aux toilettes publiques, mais ceux-ci étaient verrouillés. La prochaine fois, il s'arrêterait sur une aire d'autoroute avec pompes à essence, ce qui garantirait des latrines, si ce n'est propres, en tout cas ouvertes.

N'ayant plus le choix, son envie devenant impérieuse, il fit le tour du petit préfabriqué et s'enfonça dans la nature peu sauvage afin de vider enfin sa vessie.

Le masque de l'homme-araignée toujours sur le nez, il baissa sa braguette et commença à siffler. Le bien-être qui le gagna fut de courte durée.

Il reçut un coup sur la nuque et tomba, assommé, dans une flaque d'urine chaude. Une voix retentit derrière lui :

— Tu as de la chance, mon gars, je n'ai pas le temps de m'occuper de toi, aujourd'hui. Ta femme et tes enfants seuls me sont nécessaires.

Lorsqu'il reprit ses esprits, l'homme courut jusqu'au parking et hurla à la lune sa rage devant l'absence de camping-car.

Il craignait le pire pour sa famille, mais ne les abandonnerait pas.

Chapitre 1

« And we'll say, ooh, i love it when you do it like that. And when you're close up, give me the shivers.⁹ »

Le camping-car vira sur la droite et roula sur une route à peine goudronnée. La conductrice chantait en suivant ce chemin de rase campagne écossaise. Dans son esprit, son plan tournait en boucle. Six mois... six mois que son homme était parti et il revenait enfin au manoir.

Elle avait prévu un repas digne de ce nom. Une date comme celle d'aujourd'hui se devait d'être fêtée royalement... et dans le sang.

Le véhicule parvint dans le domaine et la splendide rousse aux yeux verts plaça celui-ci sur le côté du terrain, afin de ne pas déranger l'arrivée de John... son John, mais en attendant, elle avait encore du boulot à abattre pour le recevoir.

Il aurait la plus belle des Saint-Valentin.

La sculpturale descendante d'Irlandais alla chercher un diable aménagé, sur lequel elle installa la femme. Le gaz anesthésiant qu'elle utilisait, suivi d'un puissant somnifère injecté en intraveineuse, lui offraient toute tranquillité pour préparer ses proies.

La mère fut attachée sur une chaise, et les enfants sur un plan de travail de l'arrière-cuisine. Une cheminée gigantesque digne des châteaux forts habillait le coin de la pièce. Elle adorait œuvrer ici.

Les activités criminelles de son mari leur assuraient des revenus suffisants pour pouvoir craquer à toutes ses envies, comme cette demeure énorme pour eux deux. L'avantage était la localisation, loin de tout et donc, la possibilité de céder à leurs fantasmes morbides sans craindre la prison.

Elle prenait toutes les précautions pour se mettre à l'abri. Elle volait une première voiture, portant gants et choucroute sur la tête, puis la brûlait avant d'en emprunter une autre. Ensuite, elle trouvait une aire d'autoroute déserte et s'armait de patience.

En général, elle kidnappait des mâles pour pouvoir s'amuser, mais là, le retour de son fiancé lui fit changer la donne. Elle plaça son plaisir après celui de John. Six mois d'attente méritaient bien un repas et un cadeau hors du commun.

Elle caressa le visage de la maman, imaginant la jouissance qu'aurait John à baiser cette pute tout en la tailladant de partout. Ce serait une vraie boucherie.

Un gémissement résonna dans l'arrière-cuisine. Le plan allait pouvoir commencer. Cuisiner ne la dérangeait pas, mais elle prenait son pied à voir une réaction de la part de la nourriture.

— Bonjour, ma belle ! N'essaie pas de parler, je t'ai mis un bâillon solide. Tu es ici pour servir de présent pour la Saint-Valentin de mon chéri.

La blondinette trembla, remua pour se détacher, mais sans y parvenir.

— Tu vas juste réussir à te blesser à gigoter comme ça. Les liens sont métalliques, tout comme ta chaise. Celle-ci est soudée au sol, donc aucun intérêt à secouer ton popotin de cette façon.

Elle sourit à sa proie, puis continua son laïus :

— Je dois te prévenir que mon homme, en plus d'être très bien monté, ajouta-t-elle en pointant son entrejambe, est un sadique de la pire espèce... sauf avec moi bien sûr.

La plainte s'intensifia alors que la mère de famille contemplait ses petits. L'Irlandaise tenta de la rassurer :

— N'aie pas peur pour tes mômes, mon John, tout comme moi, ne sommes pas pédophiles, alors ils ne seront pas violés.

Le regard apeuré de la femme appela des précisions dont elle se serait bien passée.

— Non, les enfants font de la viande tendre, et pour un repas de Saint-Valentin, je veux la meilleure.

Un rire de folle rebondit sur les murs, alors que la rouquine attrapait un hachoir en s'approchant de l'aînée.

— Mon John est un « serial killer », mais il en a fait son métier. Pour donner le change aux flics, il est tueur à gages dans le monde entier, donc, lorsqu'il revient à la maison, c'est la fête.

Elle leva la lame large et frappa de toutes ses forces, entraînant un hurlement étouffé du côté de la blonde. La jeune ado se mit à pleurer alors que l'ustensile de cuisine coupait la corde maintenant ses membres inférieurs. La terreur traumatisa ses sphincters et une odeur forte emplit la pièce.

— Si tu te lâches alors que je ne fais que rompre tes liens, qu'est-ce que ce sera quand je te désosserai, la miss ? Hein ?

La cuisinière de l'enfer tira fort sur les jambes de la pauvre fille et bloqua les pieds dans des étriers de métal. Elle serra ceux-ci à hauteur de chevilles. La peau des malléoles se déchira et les os craquèrent.

— Là ! Tu peux chialer.

Un nouveau rire fusa alors que le petit frère tentait de crier toute sa peur.

Le bras tenant le hachoir s'éleva vers le plafond. La jeune victime faisait non de la tête, pleurant à chaudes larmes, alors que la lame redescendait et s'enfonçait dans le haut de la cuisse, sectionnant muscles et tendons au passage. L'aine pissa un liquide carmin, celui-ci coulant par les trous du plan de travail jusqu'à un récipient.

— L'important en cuisine... c'est la sauce, et il n'y a pas de bonne sauce sans du bon sang dedans.

La petite ne resta pas longtemps consciente. Lorsque la méchante femme changea de couteau pour couper les chairs subsistant autour de la hanche et empêchant la luxation de l'articulation, son cœur rendit l'âme.

La mère gémissait, hurlait, bavait, pleurait... passait par tous les stades de la rage sans pouvoir rien faire.

— Je suis désolée de ne pas prendre de gants avec ta fille, mais le congélateur l'attend pour un prochain repas. Je ferai plus attention avec ton fils, c'est promis.

Le bidon, rempli d'hémoglobine, fut fermé et déposé au frais, alors que les membres étaient séparés du tronc, proprement emballés dans des sacs congélations et placés dans une chambre froide, de même que le tronc, débarrassé des organes.

Une fois le travail terminé et tout en chantonnant, l'Irlandaise attrapa la chevelure de l'adolescente et vint se placer au-devant de sa génitrice qui craqua.

— Tu peux lui dire un dernier au revoir. La tête n'a aucun intérêt pour nous et va finir au crématorium... Non ? Tant pis.

Tout en riant, elle envoya celle-ci dans une poubelle qu'elle nettoierait plus tard. La mère poussa un hurlement sans pouvoir s'arrêter. La rouquine la gifla. N'obtenant pas d'accalmie, elle déchira le chemisier de la blonde, son soutien-gorge et, sans se départir d'un flegme tout britannique, approcha les lames de l'un des tétons de la femme dont les yeux s'agrandirent. Les ciseaux coupèrent net l'un de ses mamelons.

— Que tu le veuilles ou non, ta famille est morte. Si tu me casses encore les pieds, je te torture jusqu'à ce que tu tombes dans les vapes. Je te rassure, je connais des points, parmi les plus douloureux, qui n'attenteront pas à ta vie, alors à toi de voir !

Puis elle retourna à son travail.

OceanofPDF.com

Interlude

— S’il vous plaît !

Une voiture venait de s’arrêter et le conducteur baissa la vitre.

— Je vous en supplie, il me faut votre aide, ma famille a été enlevée.

L’homme raconta son histoire de son agression jusqu’à la disparition de son camping-car. Il ne voulait pas appeler les forces de l’ordre et n’avait plus de téléphone.

— Comment les retrouver sans la police ?

— Le temps qu’ils arrivent, ils seront trop loin. J’ai installé un logiciel de localisation dans le smartphone de mes enfants pour quand ils sortent de l’école. Donc je peux savoir où on les emmène et les rattraper.

— Mais ça va être dangereux, ça !

Il comprenait le conducteur de craindre pour sa vie, mais il ne reviendrait pas sur sa décision, quitte à lui forcer la main ou voler sa voiture.

— Écoutez-moi. Je ne vous oblige pas à prendre des risques, juste à me déposer au plus proche. D’accord ?

Le chauffeur finit par accepter.

— Il me suffit d’un téléphone, pas forcément le mien qui est resté dans le camping-car. Si vous me prêtez votre portable, j’en ai pour cinq minutes à les retrouver avec mon code... Je vous en prie.

L’homme abandonna toute résistance devant le regard désespéré du père et lui donna son smartphone.

Il l’observa se connecter sur son profil. Celui-ci réussit à trianguler le signal de ses enfants et à obtenir des coordonnées GPS. Il ne lui restait plus qu’à entrer les chiffres dans un programme de cartographie, puis à se rendre sur les lieux.

L'adresse s'afficha, le temps de conduite estimé à vingt-trois minutes. Ils se mirent en route.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

La cuisinière retourna vers le gamin. Elle le déshabilla et n'utilisa pas de hachoir, au contraire. À l'aide de petits couteaux, elle découpa la peau en des endroits stratégiques afin d'avoir accès aux muscles et à l'articulation. Avec des gestes secs et précis, elle parvint à amputer la cuisse au niveau de la hanche tout en cautérisant l'artère, prenant bien soin de la survie de sa proie. Elle regarda la mère et se sentit obligée de lui donner des explications :

— Plus l'animal est stressé et plus la viande est tendre, donc là, par rapport à votre fille, je ne veux pas voir mourir votre fils. Il est la pièce maîtresse de mon repas du soir... On va se régaler.

La rouquine continua à le démembrer petit à petit en le gardant en vie. Une fois les différentes opérations effectuées et après maints massages cardiaques, elle obtint un enfant tronc qu'elle lia proprement sur une tige en métal avant de placer le tout dans la cheminée. Le garçon hurla au diapason des plaintes de sa mère.

La folle cuisinière alluma le feu à l'âtre prêt à l'emploi, et les flammes commencèrent à lécher les chairs du gamin alors que la broche en acier se mettait à tourner pour le cuire de manière uniforme.

Elle se retourna ensuite.

— Maintenant, il faut laisser se faire la cuisson. Je vous rassure, je viendrai arroser la viande régulièrement, pour qu'elle soit tendre, mais vous ne serez plus là pour y assister. Je vais pouvoir vous préparer, John ne tardera plus.

La femme fut emportée dans une autre salle. La sculpturale rouquine libéra la chaise et la transforma en fauteuil roulant. Elle conduisit sa victime

dans la « chambre-jeu » pour y attendre le tueur sadique lui servant de partenaire.

L'imposante Irlandaise préféra endormir sa proie pour éviter les rebuffades et la détacha afin de l'installer, bras en croix attachés au plafond et chevilles au sol.

La blonde gémit et s'éveilla à la dernière articulation entravée. Elle braqua ses yeux sur la pièce où se côtoyaient outils de torture moyenâgeux et objets sexuels achetés sur internet. Elle blêmit en voyant celui dont se saisit sa kidnapeuse.

Il s'agissait d'un godemichet, imitation de pénis surdimensionné sur lequel était collé du verre pilé. Elle s'empara d'un second, plus petit, mais tout aussi dévastateur.

— Mon John a horreur du gel, j'utilise donc le lubrifiant biologique que la nature nous offre, le sang. Ne vous inquiétez pas, cela va piquer un peu, puis la douleur laissera la place à la gêne. Je vous conseille tout de même de ne pas trop bouger pour éviter de trop nombreuses coupures internes.

Son rire de folle explosa encore dans les oreilles de la pauvre femme alors que le premier sextoxy était inséré d'un coup sec dans son vagin. Elle hurla tandis que le second pénétrait son autre orifice.

Le liquide poisseux s'écoula le long de ses cuisses alors que l'Irlandaise sortait de la pièce.

Une alarme résonna dans tout le manoir et la maîtresse de maison courut vers une salle se situant proche de l'entrée. Une série de télévisions montrait tous les recoins de l'imposante bâtisse, intérieurs ou extérieurs, ainsi qu'une console énorme remplie de commandes diverses.

John lui avait demandé de dépenser sans compter pour sécuriser leur demeure et elle avait mis le paquet.

Toutes les pièces étaient piégées et n'attendaient qu'à être déclenchées.

Sur un écran, un homme longea un mur et pénétra par une petite porte. Il se camouflait de manière ridicule sous un masque de *Spiderman*.

— Le con ! Il vient sauver sa famille !

Elle éclata de rire une fois de plus et appuya sur plusieurs commutateurs. L'intrus ne survivrait pas longtemps et ça ferait une belle vidéo pour son John. Il verrait comme elle avait bien géré les sous du foyer pour défendre la maison et cela permettait de s'amuser un peu.

Elle observa un jet d'acide fumant arriver en plein visage du héros masqué. Chance pour lui, son visage était protégé, mais cela ne serait pas toujours le cas.

Chapitre 3

Le masque fondit et se mélangea à la peau du visage de l'homme. Il tenta de l'ôter, hurla et préféra abdiquer. Il voulut parler, mais le nuage toxique avait agressé ses cordes vocales et aucun mot ne passa la barrière de ses lèvres.

Il lui fallait réfléchir et vite. Ses yeux attaqués à l'acide ne lui seraient pas d'une grande aide. Il se dirigea de façon grossière et trouva la sortie de la pièce.

La chance fut avec lui lorsqu'une volée de flèches fila à son encontre. Sa vue désastreuse due à l'acide le faisait marcher tête baissée et frôlant le mur, mais l'une d'elles se planta dans son épaule. Il l'arracha en grimaçant et poursuivit sa route.

Parvenant au fond du couloir, il força l'ouverture de la porte, mais fut accueilli par une masse qui lui fracassa l'humérus au passage. Il persista tant bien que mal, son cerveau souhaitant le plonger dans un état comateux, mais il tint bon. Alors qu'il se pensait sorti de ce piège, il perdit deux doigts, puis chuta dans un puits profond où il se brisa les deux jambes. L'homme fit un effort pour rester éveillé, mais sombra.

La tueuse l'attacha aux côtés de son épouse. Elle allait finalement s'amuser un peu avant l'arrivée de son mari.

Il ouvrit les yeux, essaya de parler, mais sans résultat. Tournant la tête, il vit le corps d'une blonde livide.

— Eh oui ! Votre femme n'a pas résisté à ma préparation. Le cœur a lâché, mais ce n'est pas grave, John aime aussi la viande froide. Nous

finirons ensemble. Pour ma part, je suis une fan de rasoir. Alors... serre les dents !

L'Irlandaise sortit une lame à l'ancienne et commença à découper des pans de peau entiers. Le regard fou, le visage rougi de sang, la chevelure rousse donnant une impression de sorcière sauvage. L'homme ne tint pas longtemps et mourut lors du dépeçage de son torse.

Elle se débarbouilla et vérifia la cuisson de son cochon de lait humain. Son John ne tarderait plus.

Chapitre 4

Les écrans vidéo montraient le calme extérieur et des images de combats à l'intérieur. L'Irlandaise aperçut la voiture de son homme, son John. Elle courut dehors et se rendit à côté du véhicule.

De sa main, elle caressa le capot, sentant bien que le moteur commençait à refroidir. Il était là depuis quelques minutes déjà et devait l'espionner comme il adorait le faire. Elle rebroussa chemin, pénétra par le garage, l'imaginant caché, prêt à la faire sursauter.

— John ? Tu n'arriveras pas à me faire peur, alors si je te chope, je te jure que tu le regretteras.

Elle appuya sur un commutateur et la lumière se fit, mettant au jour un grand brun accroché sur une croix.

John avait pensé à sa Saint-Valentin comme elle au sien. Il lui avait ramené un cadeau de son voyage de retour.

Dieu qu'elle adorait cet homme !

La victime avait subi comme une césarienne, sauf qu'on avait placé dans la plaie ouverte un petit mot dépassant. Elle l'attrapa et lut tout haut :

— Ma chérie, je t'aime depuis notre première rencontre où nous avons massacré notre premier cadavre. Je souhaiterais te demander officiellement ta main, par le présent que tu trouveras au même endroit que cette lettre, et la chance pour moi de partager ta vie jusqu'à la fin de la mienne. Je t'aime. John.

Elle enfonça sa main dans le ventre devant elle, déclenchant un hurlement et le réveil du prisonnier. Elle récupéra un petit coffret qu'elle ouvrit pour y contempler une bague sertie d'un énorme diamant. Sa joie aurait dû être totale, mais la victime parla et la panique la gagna.

— Où est ma famille, rends-moi ma femme et mes gosses, salope !

D'un geste professionnel, l'Irlandaise planta une lame dans le crâne de l'homme, le faisant taire sur l'instant et se mit à courir comme une dératée vers la salle de jeu.

Là, elle tira de toutes ses forces sur le masque méconnaissable du super héros, arrachant une partie du visage au passage. Malgré cela, elle reconnut tout de suite John. Celui qui aurait dû devenir son mari était attaché, le menton sur le sternum et sans un souffle sortant de sa bouche.

— Non ! Mon Dieu ! Noooooonnn !

Elle embrassa John à pleine bouche, pleurant toutes les larmes de son corps. La police, qui avait reçu le message d'alerte du logiciel téléchargé par le père, arriva quelques heures après. Elle trouva des morceaux de cadavres dans la chambre froide, un garçon entièrement carbonisé, car oublié dans la cheminée et...

Épilogue

— ... notre patiente, prostrée et accrochée à son mari.

Le psychiatre continuait à présenter l'établissement à son futur remplaçant. Des histoires comme celle-ci, il en avait plein à raconter et semblait toujours heureux de choquer les visiteurs.

— Vous voyez, depuis qu'elle a été retrouvée, elle n'a plus jamais prononcé un mot. Cette femme qui est l'une des pires tueuses sadiques connues en Grande-Bretagne est devenue parfaitement apathique et sans aucune réaction au monde qui l'entoure. Cela fait dix ans qu'elle est internée ici, et ce, depuis son erreur de la Saint-Valentin où elle supprima l'homme de sa vie, le seul capable de partager son existence, car elle l'avait pris pour un autre.

Le futur remplaçant plissa les yeux et posa une question simple :

— Qu'est-ce qu'elle serre entre ses mains comme un doudou ?

— Pas un doudou, non ! C'est un masque de super héros à moitié fondu, avec une partie de peau humaine à l'intérieur. Nous ne sommes jamais parvenus à le lui reprendre alors, comme ça ne peut pas lui faire de mal...

Les deux médecins s'éloignèrent, laissant la patiente prostrée sur le sol de sa chambre.

— Vous verrez, des récits comme celui-là, il y en a des centaines, ici. Permettez-moi de vous en conter d'autres...

LOVE
GANG

Écrit par Élisha Lowan

OceanofPDF.com

Chapitre 1

— Joyeux Noël, Marie-Belle !

— Joyeuse belle, Marie-Noëlle !

— Jingle bell, Marie !

Marie-Belle offre un sourire crispé à ses collègues, hilares. Tous les ans, à cette période de l'année, c'est la même rengaine. Son prénom fait la risée des joyeux lurons du service contentieux. Elle les observe avec envie se préparer à réveillonner en famille ou entre amis. Voilà longtemps qu'elle ne s'offusque plus des moqueries et des regards en coin. Elle a trop rasé les murs dans sa jeunesse pour se cantonner à ce rôle de femme invisible ; aussi préfère-t-elle les ricanements à l'ignorance. De toute façon, elle doit bien admettre qu'elle leur offre du grain à moudre : la quarantaine bien sonnée, un embonpoint pas si léger que ça, un célibat qu'elle traîne comme un bagnard son boulet au pied. Marie-Belle est une « double no » : *no life, no look*¹⁰. Ça commence à faire pas mal. Si on ajoute sa passion dévorante pour le crochet, on a le combo gagnant. Consciente de l'image pathétique qu'elle renvoie, elle ne parvient toutefois pas à faire autrement : c'est elle, elle n'y peut rien. Elle n'a jamais aimé se forcer. Maigrir ? Pas le courage. S'habiller plus sexy ? Voir la réponse précédente. Se trouver un mec ? Voir les deux réponses précédentes. Donc, elle continue sur sa lancée : gilets en laine et pantalons informes, malbouffe et crochet. Pourquoi changer ? Pour qui ?

Marie-Belle termine son rapport avant de plier bagage. En même temps, rien ne presse, étant donné que personne ne l'attend en ce soir fatidique du 24 décembre. Elle surprend le regard inquisiteur de Claudia, sa voisine de gauche dans l'open space. Elle ne l'apprécie guère, même si ce n'est pas la

plus méchante. Brigitte, l'une des nanas du service comptabilité, est pire dans son genre. De plus, elle fait très vulgaire avec ses faux ongles fuchsia et ses mini-jupes léopard. Marie-Belle préfère ressembler à une vieille fille (qu'elle est) plutôt qu'à une péripatéticienne des années 80. Ça, c'est dit. En silence, mais le cœur y est.

Alors, qu'est-ce qu'elle lui veut Claudia ce soir ? Elle n'est pas pressée de rejoindre sa petite famille recomposée ? Cette quinquagénaire a refait sa vie avec un ancien collègue il y a une douzaine d'années, depuis elle coule des jours heureux avec ses trois ados et leur nouveau demi-frère. C'est ça, la modernité, il paraît. Marie-Belle a été élevée dans les préceptes de la tradition catholique, aussi a-t-elle du mal à concevoir que l'on puisse divorcer, surtout avec des enfants. D'un autre côté, elle envie sa collègue d'avoir une vie bien remplie. Ou une vie, tout simplement, lorsqu'elle-même se contente d'exister.

Sur le point de quitter les locaux de *MABIF*, *l'assureur qui assure* (sans déconner, c'est le slogan), Claudia revient sur ses pas et se dirige vers Marie-Belle, l'air embarrassé.

— Tu as oublié quelque chose ? lance la quadra sans vraiment lâcher des yeux son écran.

— Non, c'est pas ça... Écoute, je sais que tu n'as pas de mec... lui répond Claudia tout en jetant des coups d'œil furtifs, au cas où quelqu'un entendrait la conversation.

— Et alors ?

Marie-Belle commence à sentir la moutarde lui monter au nez. Elle est sympa, Claudia, dans son genre, mais là, elle dépasse les bornes ! C'est le problème de Marie-Belle si elle est célibataire, alors quoi ? Elle lui fait pitié ? Elle va l'inviter à la dernière minute dans sa petite maison de

banlieue ? Tata Jeannine s'est décommandée et il lui reste une place à combler pour éviter le nombre treize fatidique ?

Claudia coupe court à ses tergiversations internes. Elle se rapproche un peu plus, l'obligeant à délaisser l'écran de son PC. Sa collègue sort une carte de visite de son sac à main et la lui tend, non sans vérifier que Brigitte ou une autre fille de la compta ne se trouve pas à proximité. Ce sont les pires, celles-là. Déjà, pour s'intéresser aux chiffres, faut être diablement tordu, rien d'étonnant.

— Tiens, c'est pour toi. Je parie tout ce que tu veux que d'ici deux mois, tu auras trouvé chaussure à ton pied.

Puis elle s'éloigne, tout sourire, en se dandinant.

Marie-Belle, décontenancée par son attitude, zieute en direction de la carte posée sur son bureau. Elle est noire, brillante, avec des écritures en arabesques blanches. Il y est juste inscrit : *LOVE GANG*¹¹ et une adresse de site internet. C'est quoi ce truc ?

Elle n'a pas pour habitude de parler de sa vie privée. Elle écoute celle des autres, d'une oreille distraite, convaincue que cette vie-là ne sera jamais la sienne. Cependant, il n'est pas difficile pour ses semblables de deviner la platitude de son existence. Comme eux, elle bosse au service contentieux d'une compagnie d'assurance et passe son temps à subir la hargne des clients au téléphone. En général, elle parvient à les amadouer et certains lui ont même dit qu'elle avait une voix douce. Elle ne déteste pas son boulot, d'autant plus qu'il est à peu près bien payé. Elle tolère ses collègues (sauf Brigitte) et bénéficie de plusieurs semaines de congés payés par an. Qu'elle ne prend pas toujours. Pour faire quoi ? Elle ne se voit pas partir seule en vacances, c'est tellement triste ! Aucune destination ne la tente en particulier. Elle préfère le confort de son deux-pièces et puis, qui nourrirait Platoon, son chat persan ? Elle n'envisage pas de demander à ses voisins, et

comme elle n'a pas d'amis... la question ne se pose pas. Facile, dans ces conditions, de démasquer son célibat. Par exemple, elle ne prend aucun jour de repos sur la période des fêtes de fin d'année, qu'elle estime la plus déprimante. Autant la passer derrière son clavier à régler des litiges en toute tranquillité.

Désirant avancer sur ce dossier qui lui donne du fil à retordre, Marie-Belle range machinalement la carte noire au fond de son sac et s'évertue à ne plus y penser.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Elle ne sait pas ce qui lui est passé par la tête. Ou si, elle ne le sait que trop. La curiosité. En déambulant dans les rues illuminées, son cerveau tournait en boucle sur les paroles de Claudia :

— Je parie tout ce que tu veux que d’ici deux mois, tu auras trouvé chaussure à ton pied.

Sérieusement ? Elle qui n’a jamais intéressé aucun mec ? Même plus jeune, les garçons la voyaient comme une bonne copine, lorsqu’ils ne faisaient pas semblant de ne pas la remarquer. Cela fait un bail qu’elle a renoncé aux hommes. Pourtant, une petite voix tournait en boucle dans sa tête ce soir. *Love Gang. Loove Gaaang...* Quel drôle de nom ! Ça ressemble à gang-bang, avec l’amour en plus. Et l’aspect crade en moins, elle suppose. Elle devait en avoir le cœur net. Et en rentrant, elle a cliqué.

Cela fait maintenant plusieurs minutes que Marie-Belle a délaissé ses pommes dauphines et sa côte de bœuf tiédies pour découvrir ce fameux site.

Pour le moment, rien d’exceptionnel : une page d’accueil tout en sobriété dans les mêmes tons que la carte de visite. Elle aimerait en apprendre davantage, mais en bas, à droite, il est écrit : mot de passe. Qu’est-ce qu’elle en sait ? Elle ne va quand même pas appeler Claudia le soir du réveillon pour lui dire que son site ne fonctionne pas ! Ce serait trop humiliant. Marie-Belle est prise d’une illumination soudaine : elle attrape la fameuse carte, la retourne et... bingo ! À la main, il est inscrit une série de chiffres et de lettres ! C’est forcément ça ! Cela signifie que tout le monde ne peut pas avoir accès à ce site de rencontres. Pourquoi elle, alors ? Qu’a-t-elle fait pour mériter cette faveur ?

Marie-Belle entre le code et c’est validé !

Ah, ça y est, elle comprend mieux. Sur la nouvelle page d'accueil sont affichés des tarifs d'abonnement. Peut-être que Claudia a des parts dans cette entreprise, après tout ? Cela expliquerait son élan de fausse générosité. Les prix ne sont pas si exorbitants : 50 euros par mois, abaissés à 30 euros si on souscrit pour trois mois direct ! Pas mal, à condition de le vouloir ! Marie-Belle désire-t-elle rompre son célibat ? Renoncer à sa vie morne et redondante sans perspectives ? Peut-être. À condition qu'elle n'ait pas à changer sa personnalité. Ce sera à son futur mec de s'adapter, pas l'inverse ! De clic en clic, la quadragénaire tend à revoir ses a priori, au vu des informations distillées par le site. Pas de photo de gars à poil ou de bimbos, mais ce slogan qui revient de manière récurrente :

Marre de votre célibat ? Marre des relations sans lendemain ? Love Gang est fait pour vous ! Après un questionnaire de plus de 150 items, notre algorithme va faire matcher votre profil avec celui d'autres prétendant(e)s qui, comme vous, recherchent une histoire sérieuse et aboutie. Alors, qu'attendez-vous pour être heureux ?

C'est vrai, ça : qu'attend-elle pour être heureuse ? Elle vit une existence en pointillés depuis toujours, ne serait-il pas temps d'essayer autre chose ? Si Claudia lui a donné l'info, c'est qu'elle doit s'y connaître. Et puis, même si c'est par pitié, cela reste une chance. Elle a bien envie de tenter le coup. Son cœur bat plus vite et ses mains sont moites. Elle est tout émoustillée rien qu'à l'idée de remplir le formulaire ! Et si son âme sœur se trouvait réellement quelque part sur Terre ? Dans l'idéal, pas trop loin, d'ailleurs. C'est bon, elle va le faire. Ce serait dommage de mourir complètement niaise.

Galvanisée par cette décision — la plus extravagante de son existence — Marie-Belle se sert un verre de chardonnay avant de sortir sa carte bleue. Elle avale une grande gorgée, puis opte pour la formule à 30 euros par mois

pour trois mois. Cela lui laisse plus de temps pour rencontrer l'homme de sa vie. Elle glousse à l'idée qu'un logiciel va peut-être réussir là où elle-même a échoué. Ça y est, son inscription est validée ! Il est temps de passer aux choses sérieuses : le questionnaire de compatibilité amoureuse. Pour se donner du courage, elle prend une nouvelle rasade de son vin favori avant de s'y coller. Même s'il s'agit d'un robot qui analyse ses réponses, elle se sent mise à nu. Bof, que risque-t-elle, à part rencontrer son âme sœur ? Rien. Alors, elle poursuit.

Les premières questions restent assez classiques : nom, prénom, âge, profession, niveau d'études, ville. C'est à la deuxième page que cela se corse : elle doit choisir entre différents scénarios lors d'un rendez-vous galant. Elle n'y connaît rien ! Par élimination, elle coche « un dîner romantique aux chandelles dans un beau restaurant ». Classique, mais efficace.

La troisième page lui pose problème, car les questions abordent la sphère intime, et là... elle manque cruellement d'expérience. Elle doit dire si elle accepte certaines pratiques : fellation, sodomie, urophilie, échangisme ! Au secours ! Elle est où la case « coït normal » ? Cela ne se fait plus, ah bon ? Par dépit, elle coche malgré tout un truc, histoire de ne pas passer pour la coincée de service et coche les « accessoires ». Lesquels ? Elle préfère songer à des roses et des plumes à la place d'instruments de torture qui n'existent même pas dans son imagination peu fertile.

Au bout d'une heure et quelques sueurs froides, elle finit par venir à bout de ce questionnaire très détaillé et décide de laisser de côté ce site pour la soirée. Elle fait réchauffer son repas et constate qu'elle est affamée. Aussi, elle fait honneur à ce festin commandé exprès pour l'occasion au traiteur du coin. En dessert, elle s'octroie une jolie bûchette au chocolat qu'elle déguste devant une rediffusion de *The Holiday*¹². Si manger seule ne lui a

jamais posé problème, pour la première fois, elle se surprend à imaginer son prochain Noël à deux. Ils trinqueraient au champagne, à leur rencontre, et blagueraient sur leurs premiers rendez-vous. Puis, ils feraient l'amour tendrement et s'endormiraient dans les bras l'un de l'autre.

Vers minuit, lorsqu'elle va se coucher dans son grand lit froid, Marie-Belle glisse dans les bras de Morphée avec pour la première fois avec une sensation inédite qui ne la quitte pas de la nuit : l'espoir.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

Les fêtes de fin d'année sont terminées et ses collègues sont revenus, la gueule enfarinée d'avoir « profité de la famille ». Ça veut dire quoi ? Que tu dois attendre des vacances imposées pour être avec les tiens ? Autant rester seule dans ces conditions, comme ça au moins, on ne saoule personne avec ses photos du petit dernier dont tout le monde se fout. Tous les bébés se ressemblent, alors un de plus ou de moins...

Oui, Marie-Belle est quelque peu aigrie en ce lundi de rentrée. Depuis son inscription sur le fameux site le soir de Noël, elle n'a reçu aucune proposition d'éventuels prétendants. Non pas qu'elle s'imaginait qu'ils feraient la queue à sa porte, mais tout de même. Et encore, elle n'a pas mis de photo ! Ce n'était pas nécessaire. Parce qu'elle doit se l'avouer, Marie-Belle, elle n'est pas vraiment belle. Sauf que dans son cas, elle doute que les draps de quiconque s'en souviennent¹³.

Les yeux rivés sur ses dossiers, Marie-Belle n'entend pas Claudia approcher. Ce n'est qu'une fois assise à sa place qu'elle s'aperçoit de sa présence. Forcément, elle empeste la cocotte de luxe. Sans doute l'un de ses nombreux cadeaux de Noël !

— Belle année, Marie ! s'exclame Claudia, tout sourire.

— Bonne année à toi aussi, grommelle l'intéressée.

Cette vanne est tout autant récurrente la première semaine de janvier. Il suffit d'attendre la fin du mois pour que l'humour particulièrement lourdaut de ses collègues cesse enfin. Claudia observe sa voisine, guettant une réaction, ce qui met Marie-Belle mal à l'aise.

— Tu veux quelque chose, Claudia ?

— Eh bien oui ! répond-elle en contournant le plexiglas qui les sépare. Est-ce que tu t'es inscrite ? Tu sais... sur *Love Gang* !

Alors qu'elle lui pose la question, Claudia vérifie que personne ne se trouve à proximité, ce qui est le cas. Les autres ne semblent pas pressés d'arriver. Ils doivent encore digérer leur dinde, c'est de saison.

Embarrassée, Marie-Belle marmonne un vague « Oui », mais n'a pas envie de révéler que personne ne matche avec elle ! Peut-être qu'elle aurait dû cocher « urophilie » après tout ? Beurk, elle n'est pas désespérée à ce point ! Si ?

— Ah, c'est génial ! Ça veut dire qu'en principe, tu ne vas pas tarder à avoir des contacts.

— Tu veux dire que... c'est normal si je n'ai pas encore eu de réponse ?

— Mais oui, ne t'inquiète pas, le logiciel peut mettre un certain temps à vérifier les compatibilités.

— Comment tu connais ce truc, au fait ?

— Euh... J'ai des parts dans la société, voilà.

Elle en était sûre ! Claudia n'est donc pas la collègue altruiste et désintéressée qu'elle voudrait faire croire. Peu importe, elle l'a au moins rassurée sur ce point : le temps d'attente est normal ! Ce n'est pas parce qu'elle est repoussante qu'elle n'a reçu aucun message. C'est juste le délai dont Cupidon a besoin pour lui offrir son âme sœur sur un plateau ! La boule qui s'était formée dans son ventre depuis la fin de l'année commence à disparaître, pour laisser place à une douce euphorie. L'espoir renaît...

Sa collègue se réinstalle à son bureau, non sans lui adresser un clin d'œil. Marie-Belle ne peut s'empêcher de la trouver bien conservée pour son âge, alors qu'elle a quoi ? Environ dix ans de plus qu'elle ! On dirait que c'est

elle, l'aînée, pas l'inverse. Une petite voix lui souffle que l'amour la rend belle et la maintient en forme.

Lorsqu'elle s'adosse plus confortablement contre son siège, elle essaie de rentrer son ventre, en vain. Elle pense avoir encore grossi depuis l'année dernière. Elle n'a pas envie de racheter des vêtements une taille au-dessus, ça voudrait dire passer au 46, ce qui est plus compliqué à dénicher et surtout... Elle ne souhaite pas faire fuir le futur homme de sa vie ! Sans vouloir métamorphoser son mode de vie, elle se promet de limiter la casse et de faire un peu plus attention à ce qu'elle mange, sans toutefois se priver. Elle n'envie pas ces bimbos avec leur ventre plat, pour ne pas dire creux, elle trouve qu'une femme doit avoir des formes. Cela dit, en comptant ses bourrelets, elle songe qu'un petit régime ne serait pas superflu. Elle n'en a jamais fait de sa vie, que lui arrive-t-il ? Cela doit être l'effet nouvelle année avec l'obligation implicite de prendre de bonnes résolutions. L'année dernière, elle s'était contentée de repeindre sa cuisine en blanc. Cette année, elle va essayer de ne plus ressembler à un sumo. Elle se rassure en se répétant que la plupart des mâles n'aiment pas les femmes filiformes, alors elle tentera de perdre trois ou quatre kilos. Cela devrait suffire à être moins boudinée dans ses pantalons, et surtout, à ne pas faire fuir dès le départ l'homme de sa vie.

Chapitre 4

Ding ! Son portable a sonné, ce qui arrive très rarement, vu son absence de vie sociale. Marie-Belle n'ose espérer qu'il puisse provenir de *Love Gang*. Alléluia ! C'est le cas ! Elle sent son cœur qui bat à cent à l'heure et elle retient sa respiration jusqu'à l'ouverture du message. Elle ne peut en croire ses yeux : dès le lendemain de sa discussion avec Claudia, elle reçoit son premier match ! L'application lui propose d'échanger avec un certain Victor, trente-huit ans, qui habiterait à seulement cinq cents mètres de chez elle ! L'amour serait-il aussi farceur ? À cette distance, ce n'est plus du hasard, c'est le destin ! Elle s'empresse d'en découvrir davantage. Dommage qu'elle ne puisse pas voir sa photo, mais c'est le jeu et c'est pareil de son côté, sinon ce serait de la triche. Sur les sites de rencontres classiques, aucun mec censé ne se serait arrêté sur son profil, alors elle s'estime chanceuse d'avoir déjà l'opportunité de parler à un spécimen trié sur le volet.

D'après ce qu'elle lit, ce Victor semble charmant. Il travaille dans une banque, est célibataire, sans enfants, et oh ! Il vit aussi avec un chat ! Il n'aime pas trop le sport, adore les promenades en forêt et rêve de voyager, mais n'a pas envie de le faire seul.

Plus elle découvre des aspects de sa personnalité, plus Marie-Belle se consume de le rencontrer. Ne voulant toutefois pas brûler les étapes, elle se contente de renvoyer le lien avec son accord pour communiquer sur le tchat. Le site recommande de ne pas laisser tout de suite son numéro de portable et d'attendre au moins quelques semaines d'échanges. C'est vrai que c'est plus raisonnable ! Alors qu'elle navigue afin d'explorer toutes les facettes de ce prétendant, une fenêtre de tchat s'ouvre sur la page. C'est Victor ! Il

ne perd pas de temps, celui-là ! Il propose de discuter avec elle ! Prise de panique, Marie-Belle ferme les yeux, se force à respirer calmement et clique sur « accepter ».

— Oh mon Dieu ! Je vais pas tenir ! C'est pas possible ! s'écrie-t-elle dans son salon, sous le regard indifférent de Platoon, néanmoins dérangé de sa sieste par cette agitation.

Elle n'est pas habituée à ce genre de remous émotionnels. Sa vie, d'ordinaire, est lisse, plate, sans surprises. Ce picotement qu'elle ressent à travers tout son corps n'est pas pour lui déplaire ! C'est simple, elle se sent vivante. Pourtant, il ne s'est encore rien passé, alors qu'est-ce que ce sera après une éventuelle rencontre ? Elle ricane rien qu'à cette idée. Un premier message surgit dans la fenêtre de tchat.

— Bonjour, Marie-Belle, je suis Victor ; il paraît que nous sommes compatibles !

La quadragénaire se sent pousser des ailes. Son cœur bat la chamade, ses mains ne sont même plus moites, mais trempées, aussi les essuie-t-elle autant qu'elle peut sur son tee-shirt. Elle est tellement soulagée de pouvoir se planquer, pour l'instant en tout cas, derrière son écran. Elle n' imagine pas tenir cette conversation en réel. Là au moins, elle peut pousser des cris d'angoisse comme elle l'entend, sans craindre de voir Victor prendre ses jambes à son cou !

— Bonjour, oui en effet ! tape-t-elle, fébrile.

— Je dois t'avouer que c'est tout nouveau pour moi, je ne suis pas très à l'aise.

— Moi non plus, je te rassure !

— Alors, on n'a qu'à discuter normalement, t'en penses quoi ?

Cela a l'air si facile ! Elle qui se faisait toute une montagne de ces premières interactions, réalise qu'elle a balisé pour pas grand-chose.

Sans s'en rendre compte, la discussion s'éternise et ce n'est que vers une heure du matin, lorsqu'elle étouffe un énième bâillement, qu'elle s'aperçoit de l'heure qu'il est !

— Désolée, je n'avais pas vu l'heure, mais je vais devoir y aller, je travaille demain !

— Oh oui, moi aussi ! Pardon si je t'ai trop accaparée ce soir, mais c'est que... avec toi, ça semble si simple !

Marie-Belle rougit comme une gamine. Elle vient de passer plusieurs heures à discuter avec un parfait inconnu sans se poser de questions. Certes, par le biais d'écrans interposés, les échanges sont moins problématiques, pourtant elle a envie d'y croire. Victor a l'air d'un homme sérieux. Il a brièvement évoqué ses anciennes relations, peu nombreuses, mais ça l'a touchée. Il lui fait déjà confiance ! Elle n'a pas osé lui révéler son manque d'expérience. Qui voudrait d'une vierge de quarante ans ? Il sera temps de se dévoiler un peu plus par la suite. Ils se sont virtuellement donné rendez-vous demain soir. C'est son premier rendez-vous ! Même s'il n'est pas en chair et en os, c'est un premier pas énorme pour elle !

En éteignant sa lumière, elle revit la discussion de la soirée. À plusieurs reprises, elle s'est surprise à sourire bêtement, ou à glousser. S'il est aussi séduisant en vrai que derrière un clavier, elle sera vite conquise. Pour l'heure, elle ne s'inquiète pas d'être fatiguée demain, car ce qu'elle vit en ce moment est inestimable.

Chapitre 5

— Vu ton sourire, on dirait que les affaires marchent du tonnerre ou je me trompe ?

Incapable de dissimuler ses émotions, Marie-Belle acquiesce devant une Claudia tout émoustillée par ce que vit sa collègue.

— Super ! Tu sais, c'est un site sérieux, ils ne proposent pas n'importe qui, alors fais-leur confiance !

— Merci, Claudia, balbutie-t-elle, consciente du changement en train de s'opérer dans sa vie.

— Avec plaisir ! Les amies c'est fait pour ça, non ?

Amies ? Marie-Belle ignorait qu'elles étaient « amies ». Collègues, oui. Après tout, étant donné qu'elle n'a pas d'autre amie, elle ne peut guère comparer.

Quoi qu'il en soit, Brigitte ne sera jamais son amie, elle. La voilà justement qui débarque, toujours aussi vulgaire, à la recherche d'un quelconque document. Chaque fois qu'elle foule la moquette de l'open space du service contentieux, elle ne peut s'empêcher de faire son intéressante.

— Et alors, il m'a dit : oh, ma chérie, tu as le plus bel anus que j'ai jamais vu ! C'est chou, non ? Forcément, il a droit à un deuxième rancard !

Marie-Belle en recracherait presque son café. Claudia lui glisse discrètement à l'oreille que Brigitte s'est fait dépigmenter l'anus il y a quelques mois, apparemment c'est la grande tendance. La dépigmentée en question surprend le regard dédaigneux de Marie-Belle et la prend à partie :

— Qu'est-ce que t'as toi, la coincée ? T'es jalouse parce que personne ne verra jamais ton anus ?

Fière d'elle, cette Lova Moor¹⁴ sur le retour guette la réaction de son public qui se compose de Claudia et de deux mecs de l'étage en train de se gausser. La cible de sa méchanceté baisse les yeux, détestant être la risée de cette garce. Elle a raison, en plus ! Personne ne la verra peut-être jamais à poil ! Enfin, qui sait...

Heureusement, la gentille Claudia vole à son secours et rabat le caquet de cette pouffe manu militari.

— Qu'est-ce que t'y connais, Brigitte ? Peut-être que Marie-Belle est très épanouie et que, elle, justement, n'a pas besoin d'étaler sa vie sexuelle devant les autres pour se faire remarquer !

Waouh ! Personne n'avait jamais pris sa défense de la sorte ! Marie-Belle en reste bouche bée, mais pas autant que la principale intéressée, à savoir Brigitte la grande gueule. Vexée, elle et son anus tournent aussitôt les talons à la recherche d'un auditoire plus réceptif. Marie-Belle remercie chaleureusement son « amie » d'avoir cloué le bec à cette traînée.

— C'est normal, lui répond-elle simplement avant de s'atteler à la tâche.

Cela fait maintenant trois bonnes semaines que Victor et elle discutent tous les soirs via le tchat. Elle a reçu une deuxième proposition de *Love Gang* pour un certain Roland, mais n'a pas donné suite. Ce n'est pas son genre de courir plusieurs lièvres à la fois et ce qu'elle vit avec Victor est unique.

D'atomes crochus en complicité, leurs conversations s'étirent jusque tard dans la nuit. Ils ne se sont toujours pas parlé au téléphone ni envoyé de photos. Ils ont respecté les conseils du site et prennent leur temps. Cependant, Marie-Belle a désormais envie de franchir un cap supplémentaire. Elle voudrait voir à quoi ressemble son prétendant, partager

un moment avec lui pendant un tête-à-tête et pourquoi pas le toucher. Oh, rien d'incroyable, elle se contenterait de lui frôler la main afin de s'assurer qu'il existe bel et bien.

Malgré ses nuits écourtées, Marie-Belle ne s'est jamais sentie aussi en forme. Elle a même délaissé son hobby favori, le crochet. Elle ne parvient plus à se concentrer et il faut dire que sa nouvelle relation accapare ses soirées. Sa nouvelle relation, rien que ça ! Victor lui a confié que sa mère était très douée en crochet, ce qui est de bon augure. Si un jour, elle devait rencontrer sa belle-mère, cela leur ferait un point commun. Comme elle s'emballe ! Elle ne se reconnaît plus, elle est transformée. Elle a même sûrement perdu un peu de poids, car elle se sent moins engoncée dans ses vêtements.

Ce soir, c'est décidé : elle va faire le premier pas et lui donner son numéro de téléphone.

Chapitre 6

— C'est gentil, mais ça ne m'intéresse pas de te parler au téléphone.

Non ?! Elle hallucine ! C'est quoi ce retournement de situation ? Elle en a le cœur brisé, elle sent ses jambes flancher, et ses larmes commencent à couler sans qu'elle ne parvienne à les retenir. Son émoi est pourtant de courte durée.

— En fait, je préfère qu'on se voie en vrai. J'espère ne pas être trop direct ?

Oh, qu'il est adorable ! Bien sûr qu'elle va accepter ! Elle tape un début de réponse, tout en essuyant ses yeux humides et en se traitant de bécasse, avant de stopper net. Et si elle ne lui plaît pas ? S'il la trouve moche ? Grosse ? Débile ? C'était le risque du début. Sans plus attendre, Victor lui envoie une adresse : « La Salamandre », ainsi qu'une date (samedi) et l'horaire auquel il veut qu'elle le rejoigne. Elle va vérifier vite fait sur la toile les avis sur ce restaurant qu'elle ne connaît pas et constate avec soulagement qu'il s'agit d'une pizzeria traditionnelle. Elle avait peur que ce soit un piège, on n'est jamais trop prudent ! Elle pèse le pour et le contre durant quelques secondes, puis se force à écrire à cet homme qui bouleverse ses habitudes.

— J'accepte avec plaisir le rendez-vous.

Victor lui manifeste sa joie puis écourte la discussion, prétextant recevoir sa mère à dîner ce soir. Elle ne s'en offusque pas, elle comprend, c'est un type bien qui consacre du temps à celle qui l'a élevé. Elle n'a pas eu cette chance. Placée à l'orphelinat lorsqu'elle n'était encore qu'une petite fille, elle a erré de foyers en familles d'accueil. Elle ignore tout de l'histoire de ses parents, elle n'a ni frère ni sœur, ni personne. Cela ne l'a pas empêchée de s'en sortir dans la vie. Et puis, elle déteste s'apitoyer sur son sort. Elle se

répète que d'autres sont sans doute plus malheureux. Elle a de la chance : elle n'a jamais connu de sévices durant toutes ces années, ce qui n'est pas le cas d'autres enfants livrés à eux-mêmes. Elle a même rencontré une gentille famille qui lui a appris à croire en elle et en Dieu et depuis, elle s'adresse à Lui en cas de coup dur. À bien y réfléchir, cela fait presque un mois qu'elle ne l'a pas fait, soit depuis ses premiers échanges avec Victor ! Est-ce que c'est mal ? Ou cela veut-il dire qu'elle est prête à vivre sa vie ? Elle pense justement qu'ils n'ont pas encore abordé la religion, mais d'après ce qu'elle a pu repérer, Victor semble droit dans ses bottes, il a des valeurs, c'est certain.

Le rendez-vous est dans deux jours, ce qui, soyons lucides, lui laisse peu de temps pour se transformer en Scarlett Johansson. Elle devra se contenter de ce qu'elle a et Victor aussi.

Elle ouvre sa penderie à la recherche d'une tenue qui la flatterait, en vain.
— Oh et puis zut ! peste-t-elle, contrariée.

Elle ne souhaite pas changer à cause d'un mec, alors quoi ? Elle désire juste laisser une chance à leur histoire et ne pas le faire fuir dès l'apéro. En farfouillant bien, Marie-Belle finit par dégoter une vieille robe noire pas trop moche qu'elle n'a pas portée depuis dix bonnes années. Par chance, elle rentre encore dedans et puis, le noir amincit, non ? Avec une paire de bottes, un châle et un peu de maquillage, ça pourrait le faire. Le problème reste ses cheveux : filasses, plats et ternes. Elle sait : elle va prendre rendez-vous chez le coiffeur, chose qu'elle n'a pas faite depuis des années, c'est l'occasion ! Rassérénée sur ce point, elle peut enfin se coucher et rêver à son prince qu'elle espère charmant.

Ça y est, c'est le grand jour. Durant ces dernières quarante-huit heures, Marie-Belle s'est rendue à son travail, a mangé, parlé à des gens, (un peu) dormi... en apnée. Rien ne comptait plus dans son esprit que son premier rendez-vous galant.

Elle contemple son reflet dans le miroir de la salle de bain et se dit que ça pourrait être pire. La coiffeuse a fait du bon boulot et a redonné un peu de vie à sa tignasse trop longtemps délaissée. Elle a coupé dix bons centimètres, ce n'était pas du luxe. À présent, elle s'attelle à se maquiller sans ressembler à un pot de peinture, autrement dit à Brigitte. L'heure tourne autant que son estomac qui se noue au rythme des minutes qui défilent. Elle se demande si elle arrivera à avaler quoi que ce soit au restaurant. C'est dommage, parce que les plats avaient l'air appétissants d'après les photos glanées sur le net. Peut-être que le meilleur régime qui soit reste l'amour ?

Bon, c'est pas tout ça de plaisanter, mais il est déjà plus que temps de filer à « La Salamandre ». Elle se concentre sur sa respiration pour tenter de calmer les battements de son cœur malmené alors qu'il n'en a pas l'habitude.

— Tu peux le faire... Tu vas y arriver, s'encourage-t-elle à voix haute.

Marie-Belle attrape son manteau dans l'entrée, tapote machinalement la tête de Platoon qui ne comprend pas pourquoi sa maîtresse déroge à sa routine bien ancrée, et claque la porte.

Chapitre 7

— Pardonnez-moi, mais il doit y avoir une erreur...

— Non, pas du tout, je vous assure, c'est bien votre table.

La serveuse lui offre un gracieux sourire avant de s'adresser à d'autres clients déjà installés.

Marie-Belle n'en croit pas ses yeux. L'homme assis à l'endroit désigné par l'employée — sa table donc — est juste sublime. Un étalon comme on en voit dans les magazines. C'est lui, Victor ? Pour l'instant, il ne peut pas la remarquer, car elle a élu domicile derrière une gigantesque plante verte qui lui rend bien service. Elle peut ainsi l'observer à loisir, même si elle ne compte pas s'éterniser, de peur de sembler encore plus louche. Si c'est vraiment lui, Victor est vêtu d'un costume bleu marine et d'une chemise écrue. Il paraît grand, environ 1m80, et athlétique. Il porte des lunettes qui le rendent encore plus sexy. Ses cheveux sont châains et travaillés au gel. C'est hallucinant ! Cet homme serait-il son âme sœur ?

Marie-Belle se rassure en se répétant que malgré son physique peu avantageux, le site a estimé qu'ils étaient compatibles. Leurs échanges durant toutes ces semaines ont rapproché leurs âmes, tandis que leurs corps ignorent encore tout l'un de l'autre. En le voyant, elle se fait la réflexion que si c'est avec un tel beau gosse qu'elle doit perdre sa virginité à quarante ans, elle ne regrette pas d'avoir attendu ! Enfin, ce n'est pas comme si elle avait eu moult opportunités.

Ragaillardie par la vision de leurs deux corps unis, elle se décide à sortir de sa cachette pour se montrer. Elle appréhende de capter son regard et redoute d'y lire de la déception, ou pire : du dégoût.

Au lieu de ça, en marchant doucement vers cet homme magnifique, elle décrypte dans ses pupilles une lueur de compréhension lorsqu'il l'aperçoit.

Puis, lorsqu'il se lève pour l'accueillir, elle voit briller dans ses yeux un tel ravissement ! Même dans ses rêves les plus fous, elle ne pouvait s'attendre à un tel enthousiasme !

— Marie-Belle ! Je suis si ravi !

— Moi aussi, Victor.

La quadragénaire plane à cent mille. Son prétendant n'est pas parti en courant, mieux : il a l'air sincèrement heureux de la découvrir ! Il contourne la table afin de lui avancer son siège, comme un vrai gentleman. Après un échange de banalités sur le trajet et la météo, la serveuse les interrompt pour leur proposer un apéritif. Marie-Belle opte pour un kir royal et Victor pour une bière. Elle ne peut s'empêcher de remarquer les œillades langoureuses que coule cette fille vers son futur petit ami et se retient pour ne pas asseoir sa propriété. Elle n'en a pas besoin, parce que Victor, ressentant son trouble, prend sa main dans la sienne afin de couper court aux tentatives de séduction de la serveuse qui disparaît une fois leurs commandes prises.

— Tu n'as pas à t'en faire avec moi. Les bimbos ne m'attirent pas ; tout ce que je veux, c'est une relation durable avec une personne qui me correspond. En l'occurrence, avec toi.

Marie-Belle n'en revient pas. Elle flotte sur un nuage, non, sur des milliards de nuages. Ce mec splendide vient de lui déclarer qu'elle l'intéressait toujours ! C'en est trop pour la célibataire qui se sent touchée en plein cœur. Victor en profite pour lever son verre une fois leurs boissons posées sur la table.

— À nous ! À *Love Gang* qui va nous permettre d'être enfin heureux !

— À nous !

Les deux amoureux trinquent et avalent une gorgée les yeux dans les yeux.

Le dîner se déroule comme un enchantement. Victor a commandé une pizza aux fruits de mer et Marie-Belle, des *linguine alle vongole*¹⁵. Ils s'amusent de cet énième point commun, à savoir leur passion pour les crustacés. Au dessert, ils choisissent le traditionnel tiramisu qu'ils dégustent en osmose, les yeux rivés l'un à l'autre. De temps en temps, l'un d'eux effleure la main de son partenaire, lui provoquant un léger rougissement. Marie-Belle a l'impression d'avoir quinze ans. Elle aimerait que cette soirée ne finisse jamais. La conversation est aussi fluide que sur le tchat, ils ne se trouvent jamais à court de sujets de discussion et tombent souvent d'accord.

Hélas, les meilleures choses ont une fin. Sans lui laisser le temps de contester, Victor règle l'addition après avoir refusé un café, et se propose de la raccompagner chez elle.

— Une femme seule n'est jamais en sécurité le soir, lui dit-il avec un grand sérieux.

Il a raison, mais c'est la première fois dans sa vie que quelqu'un (et pas n'importe qui !) s'en soucie. Après s'être éclipsée quelques instants aux toilettes afin de vérifier qu'elle n'avait pas de persil coincé entre les dents, Marie-Belle accepte le bras que lui tend son fantasme ambulant et tous deux s'engouffrent dans le froid hivernal.

— Ça va être dur de tenir tout ce temps, mais je n'ai malheureusement pas le choix. Et puis, dis-toi que c'est pour la bonne cause : notre prochain rendez-vous aura lieu à la Saint-Valentin !

Marie-Belle hoche la tête, un brin déçue. Victor vient de lui annoncer qu'il devait s'absenter deux semaines en séminaire annuel à l'autre bout du

pays. Cela tombe mal, pile au moment où ils apprenaient à se connaître. Pour se faire pardonner, Victor lui propose de lui concocter une surprise de taille en cette date si symbolique pour les amoureux. Il lui laisse son numéro de téléphone pour garder contact cette fois-ci, avec la promesse de se revoir... Dans dix-huit jours, c'est long !

Les amoureux se tiennent devant l'immeuble de Marie-Belle et cette dernière ne sait pas comment agir. Doit-elle l'inviter à monter ? Quitte à passer pour une fille facile. Doit-elle, à l'inverse, se la jouer distante ? Alors qu'elle n'a qu'une envie : qu'il l'embrasse avec fougue comme dans les séries à l'eau de rose dont elle est friande.

Victor lui coupe l'herbe sous le pied, puisqu'il lui fait une rapide bise sur la joue avant de s'éloigner, tout sourire.

Marie-Belle sent son cœur se recroqueviller sur lui-même. Elle secoue la tête, se morigénant pour sa bêtise et se fustige à voix haute tout en rentrant chez elle.

— Bah quoi ? Tu t'attendais à autre chose ? Victor est un gentleman, il veut y aller doucement, c'est tout ! Tu devrais t'estimer heureuse pour la soirée que tu viens de passer.

Et les autres à venir, mais ça, elle le garde pour elle.

Chapitre 8

Finalement, ces deux semaines sont passées assez vite. Grâce aux nombreux messages échangés tous les soirs avec son amoureux, l'attente lui a paru plus supportable. Victor ne pouvait pas rester discuter très longtemps, ayant rendez-vous avec ses collègues pour dîner à chaque fois. Marie-Belle aimerait bien que MABIF organise ce type de festivité, mais ce n'est pas le genre de l'entreprise. Et puis, mis à part Claudia, elle n'a pas d'atomes crochus avec les autres. Claudia, en l'occurrence, veut tout savoir de son premier rendez-vous. Marie-Belle, peu habituée à se confier, lui a distillé des bribes d'informations, sans trop en dire, elle demeure pudique. Sa collègue semble se réjouir pour elle, même si Marie-Belle compte ne pas renouveler son abonnement à l'issue du 14 février.

— Ce n'est pas pour l'argent ! Je crois en l'amour, le vrai !

Marie-Belle veut bien s'en persuader. Après tout, le bonheur est contagieux, non ? Depuis qu'elle fréquente Victor, elle est plus encline à s'enthousiasmer des événements de ses collègues qui lui paraissaient banals avant : une naissance par-ci, un mariage par-là... Et puis, qui sait, un jour, ce sera peut-être son tour ? Elle a lu récemment que les femmes avaient des enfants de plus en plus tard, alors tout est encore possible à son âge ! Il suffit d'y croire.

Victor est rentré avant-hier de son séminaire. Il l'a appelée hier soir pour s'assurer qu'elle était toujours partante pour lui consacrer sa soirée du 14. Sa première Saint-Valentin. Un rêve auquel elle ne voulait plus se raccrocher. Comme ils sont voisins, il a proposé de passer la prendre pour l'emmener dans ce lieu surprise. Sans doute un beau restaurant romantique pour un dîner aux chandelles, en conformité avec ce qu'elle avait écrit dans

le questionnaire. Et après, peut-être qu'il se décidera à l'embrasser ? Son premier baiser !

Elle s'est dépêchée de rentrer se changer et se doucher rapidement afin d'être resplendissante. Enfin, la moins moche possible. Claudia lui a souhaité une « excellente soirée » avec des étoiles plein les yeux, sans doute le reflet de ce qu'elle voit dans les siens.

Cette semaine, elle a fait des folies et s'est décidée à s'offrir une nouvelle robe. Toujours noire, parce que ça amincit, mais avec une coupe plus moderne. Elle chausse ses bottes et attache ses cheveux comme elle peut. Elle ne va pas aller chez le coiffeur à chaque rendez-vous, quand même, ça manquerait de naturel.

À l'heure pile, Victor sonne à l'interphone et elle se précipite dans l'escalier à sa rencontre. Il est encore plus beau que dans ses souvenirs. Ce soir, il porte un costume noir avec une chemise bleue qu'il a laissée entrouverte. Elle aperçoit quelques poils qui brillent dans l'échancrure de son col et cela la rend toute chose. Elle a horreur des mecs imberbes : pour elle, un homme, un vrai, ça a des poils, c'est tout.

— Marie-Belle, tu es ravissante ! Prête pour vivre la soirée la plus inoubliable de ta vie ?

Elle lui sourit et lui répond par un grand « Oui ».

Victor a stationné sa voiture quelques rues plus loin. Il lui ouvre la portière, tel l'homme prévenant qu'il est et prend place au volant. Il s'enquiert de ses deux semaines passées sans lui, se plaint un peu de la charge de travail qui l'attendait à son retour, puis devient silencieux au fur et à mesure qu'ils s'éloignent de la ville.

— Tiens, on quitte le centre-ville ? s'étonne-t-elle.

— Oui, pourquoi crois-tu que j'aie pris ma voiture ?

La réponse un peu sèche de Victor surprend Marie-Belle, mais cela ne dure pas, car le jeune homme s'empresse de saisir sa main et de s'excuser, conscient de l'avoir blessée.

— Pardonne-moi, j'ai légèrement la pression ce soir.

Soulagée, elle tente de le rassurer à son tour en lui disant que le plus important pour elle est d'être à ses côtés.

Au bout de plusieurs minutes, la voiture s'engouffre dans une zone industrielle qui, dans un autre contexte, lui paraîtrait bien glauque. Elle lui manifeste sa stupéfaction, mais le jeune homme n'en prend pas ombrage. Il arrête le véhicule, en sort et ouvre la portière passager.

— Parfois, les apparences se révèlent trompeuses, lui susurre-t-il à l'oreille.

Marie-Belle frissonne. Elle qui n'a jamais rien vécu, on peut dire qu'elle est servie ! Le couple se dirige vers l'un des bâtiments qui ressemble à un vieux hangar désaffecté. Victor extirpe un trousseau de clés de sa poche et lui enjoint de le suivre. Marie-Belle a un mouvement de recul instinctif, cet endroit ne lui dit rien qui vaille. Cela semble agacer Victor qui lui répète qu'elle n'a rien à craindre. Il a raison. Quelle cruche elle fait ! Si elle ne parvient pas à lui faire confiance avec tout ce qu'ils ont déjà vécu, c'est que son cas est désespéré !

Prenant sur elle, la Valentine du jour s'avance dans la pénombre, avant qu'une lumière blafarde ne surgisse du plafonnier, régie par un interrupteur actionné par Victor. Ce dernier semble s'amuser de son trouble, ce qui a tendance à lui déplaire. Elle prie pour que le jeu en vaille la chandelle. À propos de chandelles, et après avoir marché dans un couloir aux murs défraîchis, Victor pousse une porte sur la gauche. Et là : surprise : une table trône au milieu de la pièce, éclairée uniquement par des bougies. Que c'est romantique ! Une nappe blanche et des fleurs de la même couleur ornent le

tout ; le couvert est dressé pour deux. Elle aperçoit des cloches d'argent comme dans les restaurants les plus chics, ainsi qu'un serveur en livrée qui se tient à proximité. Encore mieux qu'un restaurant ! Ils ont un endroit rien que pour eux ! Certes, le lieu est atypique, ce n'est pas tous les jours qu'on lui propose ce genre d'aventure !

— Prends place, je t'en prie, lui enjoint Victor tout en lui apposant une main dans le dos.

Il finit de la guider à son siège et s'assoit à son tour. Puis il la dévisage avec un air particulier. L'instant est solennel, coupé du temps. Marie-Belle retient son souffle.

— Marie-Belle, je suis heureux de te recevoir dans mon antre ce soir. Je tiens énormément à cet endroit, tu comprendras pourquoi plus tard. Mais avant tout, je vais te demander de fermer les yeux et de compter à voix haute jusqu'à 10. Tu veux bien faire ça pour moi ?

Sans hésiter une seconde, Marie-Belle ferme ses yeux maquillés et pouffe à l'idée de ce qui va suivre.

Chapitre 9

— 9, 10 ! Je peux ouvrir ? demande-t-elle, excitée comme une puce.

— Ne te gêne pas.

Qu'est-ce que... ? Qui sont ces gens autour d'elle ? Et pourquoi Victor s'est-il levé ? De part et d'autre de la table se tient en effet une dizaine d'hommes, y compris le serveur et son amoureux. Ils sont vêtus de noir et portent des capuches, à l'exception de ces deux-là. Tous ont le regard menaçant et le rictus aux lèvres. Certains se lèchent les babines ou ricanent. Prise de panique, Marie-Belle tente de se lever avant d'être violemment repoussée par Victor. Son Victor !

— Tu penses aller où comme ça, Porcinet¹⁶ ?

— Quoi ? Mais, ta voix, Victor ? C'est quoi ce plan ?

— Patience, la truie, je vais tout t'expliquer ! Et d'abord, arrête de m'appeler Victor, il n'y a pas de Victor !

Marie-Belle n'en croit pas ses oreilles. Son intuition lui dicte qu'elle s'est fait avoir, mais dans quel but ? Si ce type n'est pas son âme sœur, qui est-il ? Et pourquoi l'insulter comme ça ? Elle tente malgré tout de se raccrocher à sa réalité.

— Mais, *Love Gang* disait qu'on était compatibles ? balbutie-t-elle d'une toute petite voix.

Les autres éclatent de rire, comme si elle venait de sortir la blague du siècle. Le faux Victor lui sort une ébauche d'explication, ce qui, loin de la rassurer, la terrifie.

— *Love Gang*, c'est nous. Ce site est bidon. Il n'y a pas d'algorithme et toutes ces conneries.

— Ouais ! renchérissent ses comparses en se tapant dans les mains.

— Tu crois que c'était facile pour moi de jouer au parfait amoureux ? Surtout face à une horreur pareille ! Et l'autre soir, le bisou sur la joue ! J'ai failli vomir, sérieux ! Regarde-toi ! Un mec comme moi ne voudrait jamais d'un cageot comme toi ! Comment tu t'es fait avoir, putain !

Marie-Belle se sent comme une merde, et encore, une merde a son utilité. Elle qui n'a jamais eu confiance en elle, ce mec vient de la plonger sous un seuil d'humiliation qu'elle ne pensait pas atteindre. Elle n'a qu'une envie : disparaître et se faire oublier. C'est sans compter sur les projets de ses hôtes pour la soirée.

— Tu dois te demander quel est notre but, je me trompe ? poursuit le faux Victor en marchant dans la pièce. C'est simple : *Love Gang* vise un unique objectif : éradiquer les erreurs de la nature comme toi de la surface de la Terre. Vous autres, vous polluez la planète : vous surconsommez, vous gâchez le paysage, vous faites semblant d'être des bombasses sur internet... Parce que, clairement, qui veut de toi ? T'as pas de famille, pas d'amis...

— C'est faux ! J'ai Claudia ! tente la pauvre fille.

— La blague ! T'as pas compris ? Claudia est avec nous, c'est une de nos rabatteuses !

— Chef, celle-là, elle est gratinée ! commente le serveur bidon en se tenant les côtes de rire.

— Tu m'étonnes, mec. Donc, bref, on n'a pas toute la nuit, aussi je te la fais courte. Une vieille fille comme toi, grosse et moche ne mérite pas de vivre, alors on va te rendre service, mais avant on va jouer un peu...

— Eh, chef, t'as dit vieille fille ?

— C'est vrai ça ? Oh putain, le pied !

Marie-Belle sent la pièce tanguer autour d'elle, même si elle est encore assise. Elle transpire à grosses gouttes et réalise qu'elle est tombée sur un

gang de psychopathes. Elle cherche à se persuader qu'il s'agit d'un cauchemar et qu'elle va se réveiller dans les bras de Victor, le vrai, pas ce monstre de cruauté.

— Maintenant, tu vas faire tout ce qu'on te dit et je te promets que tu vas prendre ton pied, sale pute ! Ça rendra ta mort moins triste. Donc, tu vas te désaper qu'on se marre un bon coup.

— À poil ! À poil ! entonnent en chœur les autres.

Marie-Belle pleure maintenant à chaudes larmes. Elle croise les bras sur sa poitrine de manière instinctive, pour se protéger, même si elle sait que ça ne sert à rien. Au contraire, son attitude apeurée a l'air de les exciter, ces pervers.

— Bon, allez, te fais pas prier, je suis sûr que t'en rêves, alors grâce à moi, tu vas pas mourir idiote.

Le faux Victor baisse la braguette de son pantalon et sort son pénis en érection. Dans un contexte différent, la pauvre Valentine se serait réjouie de la taille de l'engin, même si elle n'y connaît pas grand-chose, mais là, elle a plutôt envie de vomir.

— Allez, c'est l'heure de l'apéro !

— Apéro, apéro ! scandent les autres, surexcités.

Tous les gars font bloc face à Marie-Belle qui est prise de spasmes à force de pleurer. Indifférents à son désarroi, ses agresseurs baissent leur pantalon et commencent à se masturber. Comme elle tente de se rebeller, deux d'entre eux lui maintiennent les bras, tandis que Victor approche son sexe luisant de ses lèvres.

— Ouvre la bouche, ordonne-t-il.

— Pitié, non !

— Pas de pitié pour les sales putes comme toi. Vas-y, suce, tu vas kiffer !

Malgré elle, la pauvre fille s'exécute, étant donné que l'un de ses tortionnaires lui pince le nez. Elle accueille sans le vouloir cette protubérance masculine et manque de s'étouffer. Elle est dévastée, ravagée par ce qu'elle est en train de vivre. Elle sanglote et n'a pas le temps de reprendre ses esprits lorsque Victor se retire au bout de minutes qui lui paraissent interminables. Un autre pénis le remplace et ainsi de suite. Elle est condamnée à sucer tous ces mecs ! Elle ne pense plus, elle n'est qu'une bouche avaleuse, résignée à son triste sort. Quand ils estiment que ce petit jeu a assez duré, ils la jettent par terre, tout en l'insultant. Elle se recroqueville sur elle-même du mieux qu'elle peut, en vain. Les hommes lui arrachent sa belle robe, ses collants, et lui ôtent ses bottes. Ils ricanent à la vue de son corps en sous-vêtements, vulnérable, adipeux, pathétique.

— S'il vous plait, laissez-moi partir, je ne dirai rien !

— Pff, elles sortent toutes ça ! On ne fait que commencer, chérie. Comme c'est la Saint-Valentin, voici un cadeau : ton dépucelage ! J'ai bien compris que t'avais jamais vu le loup, hein, je me trompe ? Par contre, personne n'a envie de s'y coller, alors on t'offre un joli présent ! Tiens, Fred, vas-y, balance !

— Merde, chef, t'as donné mon prénom !

— On s'en fout bordel, elle va crever, ça fait quoi ?

Le dénommé Fred hoche la tête, peu convaincu, mais part toutefois à la recherche d'un objet. Marie-Belle est anéantie. Elle redoute ce qui va lui arriver. Elle a peur d'avoir mal. Elle en appelle au Seigneur à qui elle adresse une prière silencieuse. Faites qu'il ne l'abandonne pas dans cet enfer ! Faites que ce ne soit pas réel ! Elle en vient à regretter sa vie plate et morne. Elle ne peut pas croire qu'elle ne reverra plus son petit Platoon. À cette funeste pensée, elle sanglote de plus belle et tremble de froid et de peur.

— Putain, elle fait chier la garce à chialer tout le temps. Je vais déblander !

— T'inquiète, ça va revenir avec le spectacle et tu vas gicler comme il se doit !

— Déjà que faut être motivé pour la garder dure avec ce thon !

— Trop vrai, les mecs !

Et tous de s'esclaffer à ses dépens. Marie-Belle est incapable de sécher ses larmes. À travers son rideau lacrymal, elle regarde d'un air vide la forme que lui tend le faux Victor. C'est un sex-toy. Pas n'importe lequel, non. Un objet de torture en forme de pénis. Avec des clous. Ces mecs sont des malades. Leur but est de s'amuser de sa souffrance. Elle essaie, dans un ultime geste de désespoir et par réflexe de survie, d'échapper à ses bourreaux. Elle n'a pas fait deux pas que trois d'entre eux se jettent sur elle en l'insultant encore plus et la rouant de coups. Ils ne tolèrent pas sa misérable tentative de rébellion.

— C'est quoi que t'as pas compris, pouffiasse ? On va te défoncer la chatte et tu vas en crever, c'est clair ou pas ? Et si t'es sage, t'auras droit à une éjaculation faciale !

— Pas qu'une seule, t'es vache !

— Oui, pardon, disons que tu vas bien te remplir !

Ces ordures sont écroulées devant la vanne de leur leader, le faux Victor. Ils restent toutefois impatients d'utiliser leur « cadeau », face à une Marie-Belle en état de choc et déjà au bord de l'évanouissement.

— Forcément, tu sais pas comment ça marche, mais on va t'aider à t'en servir. En revanche, ça va faire mal et beaucoup saigner, on devra nettoyer après, c'est le seul truc chiant. T'as bien coché accessoires, n'est-ce pas ? Joyeuse Saint-Valentin, Marie-Belle !

Le petit groupe éclate de rire. Marie-Belle comprend qu'elle ne ressortira pas vivante de cet enfer. Elle ferme les yeux, implore Dieu pour ses péchés passés et rêve d'un miracle. Qui n'arrive pas. Pendant qu'elle continue à invoquer le Seigneur en priant pour qu'Il l'appelle à Lui au plus vite, des mains hostiles lui enlèvent sa culotte de force. Les cris de cette pauvre fille ressemblent désormais à ceux d'une bête enragée qui n'a plus rien d'humain et qui se perdent dans ce hangar où personne ne vient jamais. À part le *Love Gang*.

OceanofPDF.com

Ma belle
inconnue

Écrit par Mali Charrier

OceanofPDF.com

Arrivée aux dernières marches, elle me lance, m'arrachant un gémissement plaintif.

— Oh, ça va ! Ce n'était pas si haut. Petite nature, va ! se moque ma kidnapeuse.

Le sol en béton est si glacé, si humide sous moi que ça transperce ma chair. Je déteste cette douloureuse sensation. Alors que ses pas résonnent dans les escaliers, j'approche de la couverture puante qui me sert de couche.

— Je reviens bientôt, Léo, sois sage, ajoute-t-elle en fermant la porte.

À chacune de ses absences prolongées, elle me fait revivre le même scénario. Ses doigts, crochus comme des serres, qui se replient sur moi. La douleur, quand elle pince brutalement ma peau sensible, pour punir ma combativité. La cave. Sa mise en garde. Et le noir complet.

Ma vision s'adapte rapidement à l'obscurité. J'entends ses pieds cogner au-dessus de moi alors qu'elle traverse le salon, puis la porte d'entrée qui claque. Le silence règne, annonçant son départ, seulement troublé par les cliquetis agaçants de la chaudière. Je me couche sur la laine rêche en soupirant. Le froid s'immisce jusque dans mes os, me faisant trembler.

J'attends un long moment, roulé en boule pour me préserver des températures hivernales. Une fois certain que cette femme monstrueuse n'est plus dans la maison, je me redresse et m'étire en bâillant. Je trotte jusqu'à l'escalier. Ma geôlière l'ignore, mais un passage relie la cave à la cuisine. Juste assez large pour que je m'y glisse. J'y insère la tête, me tortille, rampe dans le conduit étroit. C'est difficile, épuisant, même. Je m'use les ongles en tentant de trouver des prises pour me hisser. Mais pour elle, je suis prêt à tout.

Elle, ma belle inconnue, celle qui rend cette captivité plus supportable, celle qui fait battre mon cœur, qui m'offre le courage de persévérer et l'espoir de sortir un jour de cette prison. J'ignore son nom, son âge. Je ne

sais pas d'où elle vient. Je voudrais seulement pouvoir lui dire : « Bonjour, je m'appelle Leo et je t'aime comme un fou depuis la première fois que je t'ai aperçue ». L'Amour ne donne peut-être pas des ailes, mais à moi, elle me donne la ferveur de poursuivre mon ascension.

Une vis démise me griffe le flanc. J'émetts un râle, sans pour autant m'arrêter. Malgré la douleur lancinante, je parviens au bout du tunnel. Je pousse la grille de toutes mes forces et elle s'écrase sur le plan de travail, brisant un vase au passage. *Qu'importe ? La vieille harpie n'aura qu'à ramasser en rentrant. Qu'est-ce qu'elle pourrait me faire de pire ? Me priver des plats infâmes et secs qu'elle me sert deux fois par jour ?* Mon estomac proteste à cette idée.

Un morceau de poulet traîne sur la cuisinière, son fumet me donne l'eau à la bouche. Je saute, évitant les bris de verre, puis m'empare de la viande que je dévore goulûment. Tel un affamé, mes dents s'enfoncent dans la chair blanche, déchiquète sans pitié. Le jus coule sur mon menton. C'est bon, si bon. Je me lèche les babines. *Pourquoi ne me prépare-t-elle pas ça, à moi ? En plus de me séquestrer, essaierait-elle de me faire mourir de faim ?*

Un bruit au fond de la maison me fait bondir. Je me fige, les poils hérissés. Mon cœur bat la chamade, je n'ose plus esquisser le moindre geste. *Et si elle avait pris un chien, aussi grand que dangereux, pour garder les lieux ?* Je tends l'oreille. Une minute s'écoule, puis une autre. Je réalise que c'est une fausse alerte et souffle de toutes mes forces.

Restant tout de même aux aguets, je sors de la cuisine pour me rendre dans le séjour. Les meubles sont tous recouverts de cœurs, de roses, de pétales et de cupidons. *C'est la Saint-Valentin, aujourd'hui.* C'est ce que mon bourreau m'a dit le matin même. *Qu'en ai-je à faire ?* L'avantage, c'est que tous ces ornements dissimulent les statues de moi. La vieille folle

les fabrique pour passer le temps, quand elle ne pose pas ses mains répugnantes sur mon corps. Ces moments où la notion de consentement m'est arrachée me révulsent. J'ai beau me débattre, la supplier... Elle n'en a que faire et poursuit ses attouchements scabreux.

Je grimpe sur le canapé rose, m'assois sur le dossier et repousse les voilages blancs. D'ici, j'ai une vue imprenable sur la rue. Non que ça me serve à quelque chose. Je peux bien m'agiter devant la vitre, la cogner, lancer des regards implorants aux passants... Ils m'ignorent. Au mieux, ils me sourient, comme si ma détresse était normale. Qu'aimerais-je être capable de crier à l'aide, de les supplier. Mais seuls des sons inarticulés s'échappent de ma gorge quand je m'y essaie.

Les heures s'égrènent, la fatigue me pique les yeux. Je m'approche un peu plus du carreau pour profiter de la chaleur du soleil. Je ne sais plus de quand date la dernière fois que l'astre brûlant a caressé ma peau sans rien entre nous. Probablement le jour où ma ravisseuse m'a enlevé à ma famille. Peu de souvenirs me restent de cette époque. J'étais si petit. Je me rappelle ma mère, si jolie, si douce, si aimante. De mon frère, un peu trop bagarreur pour ma quiétude. Puis sa venue, ses mains qui se referment sur mon cou, la boîte, le néant.

Pris d'une démangeaison, je me gratte l'oreille. Une fois soulagé, je retourne à mon observation silencieuse et mon cœur rate un battement. Elle est là ! Ma belle inconnue. Ma douce, mon avenir, mon rêve éveillé ! Elle passe devant ma fenêtre, sans se presser, de sa démarche gracieuse. Ses blondes ondulations caressent sa gorge généreuse alors que ses yeux d'un bleu si clair plongent dans les miens. Qu'elle est sublime ! C'est une œuvre d'art que je ne me lasse pas d'admirer. *Oh, ma déesse, si tu savais comme je te vénère !*

Attendez une minute... Ses yeux plongent dans les miens ? Alléluia ! Elle me remarque enfin ! Mon cou s'étire alors qu'elle traverse la pelouse. La voilà qui se rapproche. Je perçois des détails que je n'avais jamais pu discerner. Son petit nez si mignon, les éclats verts qui entourent ses pupilles, ses dents si blanches. On s'observe, nos regards vissés l'un à l'autre. Ma nudité forcée ne semble pas la gêner, elle qui est si joliment parée. Plus rien n'existe dans ce monde, juste elle et moi. Sans un mot, on se comprend, on se découvre. Quelque chose passe entre nous. Un lien se tisse, son amour me réchauffe. Je veux la toucher, la sentir, éprouver la douceur de son corps sublime.

Soudain, l'idylle se brise. Ma beauté turque détourne la tête avant de partir en courant, comme effrayée. Sous le choc, je la vois se dissimuler dans un buisson. Puis un bruit de clés me sort de la torpeur dans laquelle je suis plongé. La porte s'ouvre en grand. La mégère entre, des sacs de provisions camouflant son visage aussi ingrat que ridé. Elle est trop chargée pour refermer derrière elle et ne m'a pas remarqué. *Sûrement pense-t-elle que je suis toujours dans la cave, apeuré, seul et malheureux.* C'est le moment ou jamais. Avec toute la discrétion dont je suis capable, je descends du canapé, longe le mur à quatre pattes.

— Je vais lui préparer un repas de Saint-Valentin inoubliable. Si après ça, il n'est pas sous mon charme... Eh bien, je ne vais pas m'encombrer d'un ingrat de la pire espèce ! marmonne mon bourreau en tanguant vers la cuisine.

La chance me sourit ! Je continue subrepticement mon avancée pendant que l'autre radote. Plaqué à la paroi, je la dépasse puis file à toute vitesse. Au passage, je bouscule une table d'appoint, un cupidon chute, se brise.

Est-ce que ça porte malheur ? Va-t-elle réussir à atteindre la sortie avant moi ?

— Qu'est-ce que... commence la vieille femme, surprise. Léo ! Reviens ! Je t'interdis de... Je te jure que si tu franchis cette porte, je te dépèce !

Ses menaces me passent par-dessus la tête, je me précipite vers l'extérieur. Je me glisse par l'ouverture, remonte l'allée, les yeux rivés sur ma Valentine. Mon cœur bat la chamade. J'accélère, ma belle m'attend au bout du jardin. Je la rejoins et, sans un mot, nous courons à en perdre haleine. Elle sait, elle comprend, elle n'a pas besoin d'explications. Enfin, nous allons être ensemble, libres !

Je cavale, la queue flottant au vent, le froid mordant ma peau nue. Alors que nous arrivons au coin de la rue, je me retourne. Mon ancienne maîtresse est au bout de l'allée, une main sur la poitrine, aussi essoufflée que furieuse.

— Léo ! Léo, reviens ! me supplie-t-elle.

Je refuse de l'écouter, d'être à nouveau séquestré. Elle semble le réaliser en voyant que ma belle me pousse délicatement pour m'encourager à continuer notre route. Un dernier regard, un adieu silencieux et je suis ma douce. C'est la plus belle Saint-Valentin de toute ma vie.

— Tu mourras de faim ! hurle-t-elle en lançant les bras en l'air. Ou de froid !

Mais je ne l'entends presque plus quand ses derniers mots me parviennent :

— Foutu chat !

Sois ma

Valentine

Écrit par David Lascoux

OceanofPDF.com

— Surprise !!

Stella lança un regard interrogatif à son petit ami. Petit... c'était vite dit. Avec ses 1m90 et son allure athlétique, Florian dominait la situation. Elle en avait fait des envieuses, lorsqu'elle lui avait mis le grappin dessus. Et depuis, l'idylle était parfaite.

Bon.

Disons que ça ne se passait pas trop mal. Florian était gentil.

Non.

Comment pouvait-on exiger d'un mec qu'il soit « gentil » ? Ce serait d'un ennui mortel ! « Attentionné », voilà le mot qu'elle cherchait.

Il paraissait surexcité.

— Vas-y, accouche ! Je m'attends au pire.

Stella éclata de rire. La spécialité de Florian, c'étaient les plans foireux. Et elle trouvait ça touchant. Le pauvre se donnait à fond pour un résultat parfois mitigé.

C'était quoi déjà, sa précédente réussite ? Ah oui... un week-end en Normandie sous la pluie. Une réservation de dernière minute. Monsieur avait oublié de vérifier la météo. Mais ils avaient passé les deux jours dans leur chambre d'hôtel à faire l'amour, et pour ça, il était particulièrement doué. Stella réprima un frisson d'excitation. Florian fronça les sourcils en signe de réprobation.

— On est quelle date ?

Stella esquaissa une moue indifférente avant de réaliser. Le 14 février. On était le 14 février. Le jour de la Saint-Valentin. Comment avait-elle pu zapper ça, elle qui était si friande de ces célébrations un peu nunuches et de leur cortège de clichés instagrammables ?

— Oups... Le vendredi 14 février.

Florian hocha la tête, ravi de voir que l'effet de surprise était encore plus réussi qu'il ne l'aurait imaginé, la connaissant.

— Je t'emmène en week-end !

— Tu as regardé la météo, cette fois ?

Stella éclata de rire à nouveau.

— Gnagnagna... Je ne fais pas la même erreur deux fois !

— Et on va où ?

— Un chalet.

Florian attendit de voir l'effet que produisait son annonce. Et il ne fut pas déçu. Les yeux de Stella se mirent à briller.

— À la montagne ?

Zut, elle visait trop haut.

— Euh, presque... Enfin non, pas vraiment. Un chalet à la montagne en pleines vacances d'hiver ? Tu sais le prix que ça coûte ?

Stella tenta de masquer sa déception.

— Où, alors ?

— En Sologne.

C'était déjà ça. Adieu le shopping, mais au moins ils seraient au grand air. Et puis, la Sologne n'était qu'à deux heures de Paris. Ils pourraient profiter de leur week-end jusqu'à la dernière minute.

— Vendu. On part quand ?

— Dès que tu seras prête. Inutile de prendre ta grosse valise, c'est seulement pour deux nuits, hein !

C'était mal la connaître...

Le chemin était un peu boueux, mais suffisamment empierré pour que leur Ford Galaxy ne s'enlise pas. Pour l'instant, le plan foireux s'éloignait

légèrement. Il avait dû pleuvoir la veille, mais le ciel était à présent dégagé et faisait étinceler les gouttes d'eau sur les branches frêles des bouleaux. Stella retira ses écouteurs.

— C'est encore loin, tu crois ?

Florian avait le regard rivé sur le sentier.

— Le proprio a dit un kilomètre environ depuis la route.

— Bah, on devrait déjà y être !

— Ça tombe bien, on y est...

Le nom du gîte, « L'Ombrière », était gravé sur un petit panneau rongé par le lichen. Florian obliqua dans la direction indiquée et, au bout d'une dizaine de mètres à peine, le Ford Galaxy s'immobilisa face à un portail défraîchi. Le lieu aurait certainement paru lugubre, noyé dans les brumes hivernales, mais sous ce soleil automnal, il dégageait un charme scandinave.

Stella soupira toutefois pour la forme.

La porte du chalet en rondins grinça un peu et une odeur de suie froide leur monta immédiatement aux narines, mais la première impression fut plutôt plaisante.

— J'allume le poêle à bois !

Florian sortit sous le porche d'entrée et revint les bras chargés de petites bûches.

— Oui, c'est ça, fais mumuse pendant que je me tape les valises !

— Le feu est plus urgent que les valises si tu ne veux pas mourir de froid dans quelques heures.

En réalité, il ne faisait pas si froid que ça, juste un peu humide, mais l'humidité est parfois bien pire que le froid.

Stella haussa les épaules et se dirigea vers la voiture garée sur le petit terre-plein juste devant le chalet.

Une fois les vêtements rangés dans le placard de la chambre — elle ne supportait pas de les laisser en vrac dans une valise — Stella s'affala sur le canapé en prenant une grande inspiration.

— Bon, mon chéri. Tu as prévu quoi, pour le repas de ce soir ?

— Bah, rien pour l'instant, mais on va aller faire les courses. Il y a un bled pas très loin. Il est seulement 17 h, on n'est pas aux pièces !

— On ? Je croyais que c'était une surprise ?

— C'était le chalet, la surprise...

— Pas d'accord. Tu dois aller jusqu'au bout.

— Dis surtout que tu as la flemme de ressortir !

— Exactement. Je suis bien déterminée à faire ma princesse, ce soir. Je le mérite, non ? Toi, tu vas faire les courses, et moi je reste là avec un bon livre !

Elle se redressa, déposa un baiser taquin sur les lèvres de Florian avant de s'affaler à nouveau sur la banquette recouverte d'un plaid en fausse fourrure. Les flammes commençaient à crépiter dans le poêle.

— OK. À tes ordres, princesse ! Mais si dans deux heures je ne suis pas revenu, c'est que j'ai été attaqué par un ours !

Stella leva les yeux au ciel en guise de réponse.

Un sentiment de malaise furtif s'empara de Stella lorsqu'elle entendit la voiture démarrer, mais il se dissipa rapidement ; c'était un peu déstabilisant pour une citadine de se retrouver seule ainsi, au milieu de nulle part, mais le calme qui régnait ici était apaisant. La perspective du week-end foireux s'éloignait à grands pas. Elle se leva toutefois et tira le verrou.

Plongée dans son polar, Stella ne vit pas le temps passer.

La voiture était déjà de retour.

Elle hésita à se lever pour donner un coup de main à Florian, mais pas moyen de lâcher ce chapitre tant qu'elle ne saurait pas qui avait tué la fillette.

Des coups à la porte la tirèrent de sa torpeur.

Elle se leva en marmonnant, son bouquin ouvert en éventail dans la main gauche, un doigt en guise de marque-page.

Zut, c'est vrai, le verrou.

À nouveau des coups.

— C'est bon, Florian, j'arrive !

Sans quitter son livre des yeux, Stella se dirigea vers la porte. Le héros du roman était sur le point de démasquer le coupable. Oh mon Dieu... la coupable. La meurtrière était une femme !

Elle tira la targette machinalement et appuya sur la poignée. La porte s'ouvrit. En grinçant.

Quelque chose tomba au sol, provoquant un bruit mat.

Stella leva les yeux de son bouquin et poussa un hurlement en découvrant ce qui venait de rouler à ses pieds.

La tête ensanglantée de Florian figée dans une expression de terreur.

Stella se mit à gémir. Elle ne savait pas si ce qu'elle était en train de vivre était réel ou si tout cela n'était qu'un cauchemar. Elle allait sans doute être réveillée par Florian rentrant de ses emplettes. Quoi de plus normal que de s'assoupir dans un canapé, bercée par la douce chaleur d'un poêle...

Non. Elle était bien allongée sur le canapé, mais elle ne se souvenait plus comment elle avait atterri là.

— Femme...

Stella tourna la tête et laissa échapper un cri d'effroi en voyant le colosse au regard vide, aux lèvres entaillées d'une vilaine cicatrice — probable vestige d'un bec-de-lièvre mal recousu — et au sourire dénué de toute intelligence qui se dressait devant elle.

La terreur se mua en paralysie. Chacun des muscles de son corps était en train de se tétaniser, mais son cerveau bouillonnait et son cœur se glaça. Florian... Des spasmes se mirent à agiter son estomac. La vision de sa tête roulant sur le sol et s'immobilisant contre son pied droit l'assaillit.

Stella se raidit. Un hurlement se bloqua en travers de sa gorge.

La « créature » — Stella ne trouvait pas d'autre terme pour désigner cet être hideux — était en train de passer sa main grossière dans ses cheveux.

— Sergi... femme...

Stella ouvrit la bouche, mais l'unique son qui s'en échappa fut un gargouillis inintelligible.

Elle déglutit et essaya de reprendre le contrôle de sa voix noyée dans la salive qui était en train d'envahir son larynx.

— Ne me touchez pas !

Des larmes de désespoir s'accumulèrent au coin de ses paupières. Elle devait se ressaisir, faute de quoi son esprit risquait de dérailler.

Facile à dire...

Sergi — elle supposait que c'était son prénom — retira subitement sa main et la fixa d'un air hagard. Stella lui lança un regard implorant.

— Écoute, Sergi...

— Comment tu t'appelles ?

— Laisse-moi partir et je...

Sergi tapa violemment du poing sur la table basse.

— Comment tu t'appelles !

Stella poussa un cri d'animal blessé et se recroquevilla involontairement sur elle-même.

Le regard de Sergi venait de changer brutalement. Ce n'était plus un regard vide, mais un regard de bête sauvage.

— Je... je m'appelle Stella. Je t'en supplie, ne me fais pas de mal. J'ai de l'argent si tu veux. Enfin, pas ici, mais si tu me laisses partir, je peux t'en ramener.

Au fur et à mesure qu'elle prononçait ces paroles, Stella réalisait à quel point ces dernières étaient dérisoires face à la détermination de cet individu. Sa détermination à quoi ? Allait-il la violer ? La tuer ? La tuer, oui. C'était certain. Elle pensa au corps décapité de Florian, probablement abandonné dans le coffre de la voiture ou dans un recoin du jardin et eut un haut-le-cœur.

Sergi s'adoucit et passa à nouveau la main dans les cheveux de Stella.

Cette fois, elle prit sur elle et fit mine de se laisser faire.

— Stella. Sergi aime Stella, c'est un gentil prénom.

Putain, mais casse-toi, sale débile !

Le cerveau de Stella bouillonnait. La peur commençait à laisser place à la rage, mais son corps et son visage restaient paralysés.

Sergi paraissait avoir l'intelligence d'un enfant de six ans. C'était peut-être une chance. Elle devait adopter la bonne stratégie.

— Je... Raconte-moi, Sergi. Raconte-moi pourquoi tu es venu ici.

Elle évita soigneusement d'évoquer Florian qui visiblement n'était qu'un dommage collatéral pour Sergi, un simple obstacle sur son chemin, qu'il avait éliminé d'une pichenette comme on écrasait un moustique qui s'était posé sur votre bras.

Le colosse reprit un air enfantin, comme si les paroles de Stella étaient en train de le bercer.

— Sergi est heureux. C'est la première Saint-Valentin de Sergi.

Stella tomba des nues. Le mec était en train de lui dire qu'il voulait fêter la Saint-Valentin en sa compagnie ?

Ce n'était pas possible. Tout cela était totalement grotesque. Ce genre d'histoire n'arrivait jamais, dans la réalité !

Elle n'avait pourtant pas trente-six options. Elle devait jouer le jeu... et attendre la faille, le moment où elle pourrait prendre le dessus et fuir.

Stella n'en revenait pas de son propre sang-froid. Elle réalisa qu'elle commençait à mettre sa peur de côté et à réagir froidement. L'adrénaline ? Ou tout simplement l'instinct de survie.

— Je suis d'accord, Sergi. On va passer la Saint-Valentin tous les deux et ensuite tu me laisseras partir. OK ?

Sergi se mit à applaudir fébrilement de ses mains calleuses, comme un enfant à qui on venait de promettre une surprise, mais Stella n'était pas persuadée qu'il avait prêté attention à la fin de sa proposition : « ...et ensuite tu me laisseras partir ».

— Sergi va aller chercher à manger !

Une lueur d'espoir traversa le regard de Stella.

— Très bonne idée, Sergi, je commence à avoir vraiment faim. Moi, pendant ce temps, je m'occuperai de la table.

Le type est tellement abruti qu'il ne s' imagine même pas que je puisse profiter de son absence pour m'enfuir, songea Stella, soulagée par la perspective de mettre le plus de distance possible entre elle et ce lieu maudit.

Sergi fronça les sourcils. Un frisson de doute parcourut la colonne vertébrale de Stella.

— Non. Toi, tu restes ici.

— Oui... Je vais seulement mettre le couvert.

Sergi tapa une fois de plus du poing sur la table. Stella sentit son cœur se serrer, comme pris dans un étau.

— Non, toi tu restes ICI !

Il désigna du doigt une des chaises positionnées autour de la table du séjour.

Non. Le type n'était pas si abruti que ça.

Il continuait à montrer la chaise du doigt sans quitter Stella des yeux.

Le message était clair. Stella se leva et alla s'asseoir. Sergi sortit de la poche de sa parka un rouleau de power tape et commença à attacher ses jambes aux pieds de la chaise. Puis les bras, dans le dos, à l'arrière du dossier. Il fit faire plusieurs tours au ruban.

— Sergi, je n'ai pas l'intention de m'enf*****...

Un dernier morceau de ruban venait de lui clouer le bec. Des larmes lui montèrent aux yeux.

Sergi lui repassa la main dans les cheveux, puis se dirigea vers la porte d'entrée et l'ouvrit.

Du pied, il repoussa négligemment la tête de Florian qui gisait toujours près du paillason, avant de shooter dedans et de l'envoyer valser à l'extérieur.

Stella poussa un hurlement qui se résuma à un grognement étouffé par le ruban adhésif qui lui scellait les lèvres.

Elle avait beau se tortiller dans tous les sens, Stella ne parvenait pas à libérer ses mains ni ses pieds d'ailleurs. Ce malade avait dû effectuer au moins dix tours. Sa dernière tentative désespérée fit basculer la chaise en arrière. Elle retint son souffle jusqu'au choc inévitable et émit un râle de

douleur lorsque le dossier de la chaise se plaqua au sol, écrasant contre le parquet ses bras ligotés.

Un profond sentiment d'impuissance s'abattit sur elle. Il ne lui restait plus qu'à attendre l'indicible.

Et l'attente fut interminable. Son esprit n'arrêtait pas d'osciller entre désespoir et résignation. Le tic-tac de l'horloge au mur dans son dos égrenait les secondes, mais elle n'avait aucune idée de l'heure qu'il était ni du temps qui s'était écoulé depuis le départ de l'autre taré.

Stella réalisa qu'elle n'avait pas entendu la voiture démarrer lorsqu'il était parti. Que faisait-il donc à l'extérieur au milieu de la nuit noire ?

Peut-être était-il simplement en train de creuser sa tombe.

Elle se liquéfia. La question n'était plus de savoir si elle allait survivre, mais quand et comment il allait la tuer ; elle se surprit à souhaiter que son trépas soit rapide et le moins douloureux possible.

— Réveille-toi !

Stella tressaillit.

Devant ses yeux gisait un animal mort à la fourrure ensanglantée.

— Stella aime le lapin ?

Son estomac de végétarienne se révolta à cette pensée.

Sergi saisit la chaise et la redressa comme s'il s'agissait d'un simple fétu de paille.

Stella serra les dents lorsqu'il arracha sans ménagement le power tape qui lui fermait la bouche. Ses bras étaient tellement ankylosés qu'elle ne les sentait plus, mis à part de vagues fourmillements au bout de ses doigts.

— Espèce de...

Sergi venait de la bâillonner de sa grosse main recouverte de traces de sang séché, puis il posa l'index sur ses lèvres pour lui faire comprendre qu'elle devait se tenir à carreau.

Stella hocha la tête fébrilement pour lui montrer qu'elle avait saisi.

Sergi se baissa, ramassa le lapin et se dirigea vers la cuisine.

Des coups de hachoir commencèrent à retentir.

Qu'allait-il se passer, maintenant ? Elle était à sa merci, simple poupée sans défense dans les mains d'un dégénéré. Allait-il l'achever après l'avoir violée et la dépecer comme il était en train de le faire avec ce pauvre lapin ?

Putain, Stella, tu t'entends ? Elle est où la battante qui surmonte habituellement tous les obstacles que la vie a semés sur son chemin ? Elle est où la fille qui a porté seule à bout de bras son père atteint d'un cancer des poumons, jusqu'à son dernier souffle ?

Non, elle allait lutter. Pour Florian. Elle lui devait au moins ça, même si une pensée abjecte venait de surgir dans son esprit, une petite voix diabolique qui lui susurrait : « Florian t'a abandonnée. Il n'a pas su te défendre... ».

— Sergi ?

Les coups de hachoir se poursuivirent.

— Sergi ?

Le colosse tourna la tête en poussant un grognement qui s'apparentait davantage à un cri animal qu'à un son émis par un être humain.

— Tu sais que ça ne se fait pas d'attacher son amoureuse à une chaise le soir de la Saint-Valentin ?

Sergi poussa un autre grognement et continua à dépecer le lapin en arrachant la fourrure comme on retire un pyjama.

— Sergi, je ne suis pas contente. Ce soir, je dois être ta princesse, et toi tu me traites comme une prisonnière.

Il se retourna à nouveau, mais cette fois il paraissait perplexe, comme si des pensées contradictoires s'entrechoquaient dans son cerveau atrophié.

C'est bon, songea Stella, il commence à fendre la cuirasse.

— Je ne vais pas m'enfuir, Sergi. Il fait nuit noire, on est au milieu de nulle part... et tu m'as promis une soirée de Saint-Valentin. Tu es beau et fort. Tu me plais, Sergi. Détache-moi.

Les mots qui sortaient de sa bouche lui donnaient la nausée, mais c'était sa survie qui était en jeu.

Sergi hésita puis s'approcha d'elle, le hachoir à la main. Stella retint son souffle.

Une lueur d'incertitude traversa son regard, puis il fit demi-tour et se dirigea vers la porte d'entrée qu'il verrouilla à double tour avant de glisser la clé dans la poche arrière de son pantalon. Enfin, il ferma les volets de l'unique fenêtre de la pièce.

— Si Stella essaye de s'échapper...

Sergi passa le fil du hachoir sur son cou, mimant un geste d'égorgement.

Stella hocha la tête pour lui montrer qu'elle avait bien saisi la menace.

Sa stratégie s'arrêtait là, pour le moment. Inciter Sergi à la détacher. Mais cela avait fonctionné au-delà de ses espérances. Cette brute avait l'air d'être facilement influençable. Influençable, mais dangereux. Elle allait devoir jouer serré si elle tenait à ce que sa tête n'aille pas rejoindre celle de Florian.

Lorsque le hachoir trancha les dernières bandes de ruban adhésif, Stella frotta vigoureusement ses membres endoloris en se forçant à sourire à son geôlier.

— J'ai faim, Sergi.

Oui. Voilà. Elle était là, sa stratégie. Entrer dans son jeu pour tenter de venir à bout de la méfiance de l'individu.

Sergi grogna et retourna aux fourneaux.

Cela faisait maintenant une demi-heure qu'il s'activait et une odeur écœurante de viande rôtie flottait dans l'air. Stella dissimula une grimace.

— Sergi ?

Il fit volte-face.

— Oui ?

— C'est la Saint-Valentin, est-ce que tu m'autorises à t'appeler « mon chéri » ?

Le visage de Sergi s'empourpra. Bingo ! Elle avait tapé dans le mille. Il fit un « oui » timide de la tête.

— Alors on va trinquer, mon chéri.

Une bouteille de vin et deux verres à pied trônaient sur un plateau posé sur le buffet. Ils étaient accompagnés d'un petit mot : « Bon séjour à l'Ombrière ». Le cadeau de bienvenue du proprio.

Sergi approuva du bout des lèvres tout en touillant ses morceaux de viande dans le faitout.

Stella dégota un tire-bouchon et apporta un verre bien rempli à Sergi.

— À la tienne, mon chéri !

Sergi ne put s'empêcher d'esquisser un sourire presque enfantin en attrapant le verre et le descendit d'un trait.

Parfait, continue comme ça, songea Stella en se contentant de tremper les lèvres dans le sien avant d'aller s'asseoir sur le canapé.

Droit dans les yeux.

Ils s'étaient installés face-à-face et il la regardait droit dans les yeux.

La table n'avait rien d'une table de Saint-Valentin. Stella avait la sensation d'avoir été projetée dans un film d'horreur de série B. Elle fit de son mieux pour ne pas laisser transparaître le sentiment de dégoût qui la submergea lorsqu'il posa sa main sur la sienne. Quand il commença à la caresser. Comme on caresse un animal de compagnie. Avec une lueur zoophile dans le regard.

— Il faut manger, Sergi, sinon ça va être froid !

Stella ne savait pas comment elle allait réussir à ingurgiter cette bestiole morte qu'il venait de cuisiner. Et cuisiner était un bien grand mot. Elle n'était pas végétarienne par principe écologique ou moral, mais juste parce que mettre dans sa bouche un morceau de cadavre la révoltait.

La casserole fumante était posée à même la table. Sergi y plongea sa fourchette et en sortit une cuisse qu'il laissa tomber dans l'assiette de Stella.

Elle sentit ses tripes se nouer dans son ventre, mais ce n'était pas le moment de flancher. Son dégoût n'était rien comparé à sa volonté de survivre.

— J'ai un problème, Sergi...

— Problème ?

Stella brandit le couteau à bout rond que Sergi avait posé (du mauvais côté) à gauche de chacune de leurs assiettes.

— Je ne vais jamais réussir à couper cette viande avec ce genre de couteau.

Sergi palpa le morceau de lapin du bout de son index et fit la moue.

— Manger avec les doigts !

— Mais voyons, Sergi, je te rappelle que c'est un dîner en amoureux ! Un dîner de Saint-Valentin ! Il est interdit de manger avec les doigts pendant un dîner de Saint-Valentin !

Sergi se renfrogna, mais finit par se lever. Il se dirigea vers le buffet, ouvrit un tiroir et revint avec un couteau à steak.

— C'est parfait, Sergi ! Merci.

Oui... vraiment parfait, songea-t-elle.

Sergi dévora son lapin, le nez dans son assiette, comme un rustre.

Stella en profita pour glisser un à un sous la table les morceaux qu'elle découpait lentement, en espérant pouvoir s'en débarrasser ultérieurement avant qu'il s'en aperçoive.

Chaque fois que Sergi relevait la tête, elle faisait mine de mâcher et d'apprécier son repas.

Il voulut la resservir, mais elle lui fit comprendre d'un geste de la main qu'elle avait assez mangé.

Il se jeta alors sur les vestiges de la carcasse du rongeur et n'en laissa que des os parfaitement nettoyés.

« Un charognard » fut la seule pensée qui traversa l'esprit de Stella tout en lui versant un dernier verre de vin. La bouteille était vide, mais cela semblait ne produire aucun effet sur cette montagne de chair et de graisse.

Stella se força à sourire.

— Reste assis, mon chéri, je vais débarrasser. Tu es déjà un ange d'avoir fait la cuisine et d'avoir mis la table.

Sergi se contenta d'un grognement en guise de réponse tout en essayant d'extirper, à l'aide de sa fourchette, un morceau de chair coincé entre ses dents jaunes.

Si. Le vin commençait à l'anesthésier un peu. Ses joues s'étaient empourprées.

À moins qu'il ne s'agisse de la chaleur du poêle.

À moins qu'il ne s'agisse de pensées malsaines.

Stella retint un frisson dégoûté. Elle se leva et marqua un temps d'arrêt. Le visage de Florian, tétanisé par l'agonie, venait de surgir dans son esprit. Elle sentit ses jambes vaciller et faillit lâcher la vaisselle qu'elle serrait entre ses mains. Elle ferma les paupières et tenta de maîtriser sa respiration malgré le rythme effréné de son cœur. Elle devait absolument tenir le coup. Elle aurait tout le temps de s'effondrer lorsque ce cauchemar serait terminé. Des jours, des semaines, des mois, des années peut-être. À moins que la mort vienne se mettre en travers de sa route dès ce soir. Elle rouvrit les yeux

et se dirigea lentement vers la cuisine, le regard fixé droit devant elle pour ne pas perdre l'équilibre.

À peine eut-elle déposé les assiettes dans l'évier qu'elle entendit la chaise de Sergi grincer sur le parquet. Elle se raidit et attrapa une éponge, faisant mine d'attaquer la vaisselle.

Des pas lourds se rapprochèrent dans son dos. Elle essaya de ne pas sursauter lorsque ses mains se posèrent sur ses épaules.

Prends sur toi, Stella, ce n'est qu'un mauvais moment à passer. C'était prévu dans ton plan.

Mais le haut-le-cœur qui montait en elle risquait de la trahir dangereusement, et son envie de vomir s'accrut quand elle perçut le souffle nauséabond de Sergi dans sa nuque.

— Stella doit embrasser Sergi.

Elle ne put empêcher ce spasme qui lui secoua le corps. Elle devait gagner du temps.

— Attends, Sergi, je dois finir la vaiss...

Sergi l'enlaça violemment et la plaqua contre lui. Elle sentit une proéminence frotter contre ses fesses. Ce monstre avait une érection. Sa nausée empira lorsqu'elle imagina malgré elle ce sexe dressé qui devait empester la pisse. Il fallait absolument qu'elle l'arrête avant qu'il n'aille trop loin.

Sergi lui fit soudain faire un demi-tour brutal sur elle-même, aussi facilement que si elle avait été un soldat de plomb dans les mains d'un petit garçon.

— Stella doit embrasser Sergi !

Stella esquissa un hurlement, mais Sergi plaqua aussitôt ses lèvres grossières et maladroites contre les siennes et la serra de toutes ses forces

contre lui, au point de l'étouffer.

Il ne fallait surtout pas résister. C'était la pire des stratégies. La stupeur s'était un peu dissipée et Stella était en train de recouvrer un peu de son sang-froid. Elle força son corps tendu à se détendre, et immédiatement la pression exercée par Sergi se relâcha. Mais il continuait à lui manger la bouche... comme il avait mangé ce lapin. Une bête sauvage.

S'en tenir au plan... Ne pas tout faire foirer.

La suite se déroula comme dans un rêve étrange et éthéré.

Elle se laissa faire lorsque la langue râpeuse de Sergi s'immisça entre ses lèvres, laissant les effluves fétides de ses dents pourries lui envahir la bouche. Elle ne protesta pas lorsque ses mains calleuses se glissèrent sous son chandail pour venir lui palper les seins comme on tâte un fruit pour en vérifier la maturité. Elle le suivit sans rechigner lorsqu'il l'entraîna vers la chambre et la coucha sur le lit glacé.

Elle le fixa droit dans les yeux lorsqu'il pencha sur elle son regard bestial.

De plus en plus près... de plus en plus près...

Puis elle lui sourit et Sergi lui rendit son sourire. Et ce sourire ne quitta pas les lèvres de Stella lorsqu'elle lui trancha la carotide d'un coup sec à l'aide du couteau à steak qu'elle avait dissimulé derrière la ceinture de son jean au moment où elle avait débarrassé la table.

Sergi s'immobilisa un bref instant, le regard médusé, alors qu'un jet de sang ininterrompu giclait de l'entaille de son cou. Le regard plein de reproches d'un enfant qui ne comprend pas ce qui lui arrive.

Puis la montagne de chair bascula en avant et s'effondra sur elle, mais Stella parvint à rassembler toutes ses forces pour s'extraire de cette masse à présent inerte. Avant de mourir étouffée.

S'en tenir au plan...

Elle se redressa sur le lit et contempla le corps immobile de Sergi qui gisait à côté d'elle, la bouche ouverte, les yeux écarquillés de stupeur. Une odeur d'excréments commença à s'élever du cadavre. *Cet enculé a chié de peur dans son froc*, songea Stella avec une satisfaction morbide.

Puis elle fit glisser ses pieds nus sur le parquet et se dirigea en titubant vers la porte d'entrée.

Elle enfila en silence ses chaussures, serra ses lacets avec une minutie quasi autistique et observa ses mains maculées de sang comme si ces dernières ne lui appartenaient plus.

Cette fois, la porte ne grinça pas. La nuit était glaciale, mais tout au bout du chemin, une lueur venait d'apparaître. Un croissant de lune dont la lueur blafarde projetait des ombres fantomatiques sur la campagne environnante. Une chouette se mit à hululer dans le lointain. Avant de franchir définitivement le seuil du chalet, Stella consulta machinalement sa montre.

Minuit trente.

On était le 15 février.

La Saint-Valentin était terminée...

OceanofPDF.com

Une épouse
encombrante

Écrit par Maïa Hoti

OceanofPDF.com

Quel est le meilleur moment de l'année pour quitter sa moitié ?

Cette question taraudait Ana depuis plusieurs mois. Pour être exact, cela faisait maintenant plus d'un an que l'autoroute l'ennuyait et qu'elle envisageait d'emprunter la voie de décélération. Dans l'attente d'une sortie favorable.

Son mari, Pierre, comptable dans une entreprise pharmaceutique, entrait parfaitement dans les moules rassurants que la société impose. Celui de l'amant dévoué, du gendre à la politesse irréprochable, du collaborateur à l'avenir prestigieux, du bon copain qui paie volontiers sa tournée.

Maintenant six ans que l'idylle traçait sa route. Devenue, avec le temps, un piètre chemin caillouteux. Les débuts étaient pourtant prometteurs. Conviés à un mariage espagnol, un vin d'honneur aux abords d'un magnifique château. Ana, témoin de sa sœur, vêtue telle une déesse, et Pierre, un invité sur le tas.

Elle s'était laissé surprendre par l'approche peu commune de cet homme qu'elle ne trouvait ni beau ni attirant. Il aurait pu passer inaperçu au milieu de la foule, suffoquant au fond de la bourriche sans que sa présence soit remarquée. Mais son pas de danse aussi rythmé que désastreux en avait décidé autrement. S'emmêlant les pieds, le contenu de sa flûte s'était déversé sur les omoplates de la jeune femme. Confus, il avait tenté d'éponger sa bêtise, repoussé par une Ana contrariée.

La demi-heure qui suivit, certains troènes assistèrent au rapprochement peu probable de ces deux invités portés par l'insouciance et l'excitation de la cocasserie. Chacun y avait trouvé son compte. Ana s'était prouvé que — *Bon Dieu, ce n'est donc pas une légende !* — son corps était bien réceptif à certains coups de reins plutôt qu'à d'autres, et Pierre se découvrait un sex-appeal jusqu'alors inexistant.

Ne pas louper le coche. Six mois après, Ana quittait Barcelone pour emménager dans un appartement luxueux de Paris. Pierre était aux petits soins. De onze ans sa cadette, il appréciait déambuler avec sa femme lors des soirées d'entreprise, exposant fièrement son trophée, la jeunesse et la beauté que les autres épouses avaient perdues la décennie précédente.

Au fil du temps, partager la vie de Pierre devint rasoir, leurs culbutes fiévreuses s'étaient noyées dans la routine d'un missionnaire qui allait au front sans munitions. Leur quotidien était trop prévoyant, dénué de surprises, de rires. Leur couple était soporifique, bien cadré, sans débordements, plus aucun. Où diable était le charme à la française ? De la poudre aux yeux !

Le politiquement correct, Ana n'en pouvait plus. Elle brûlait d'envie de vivre, canalisait ses pulsions d'extravagance, étouffait sa fringale d'adrénaline. Le miroir lui renvoyait l'image d'une belle Latine partant à la conquête d'un don Juan qui la ferait vibrer, comme Pierre l'avait si bien fait au début. *Mais quand ? Quand faudrait-il lui briser le cœur ?*

Elle avait fait le tour complet d'un agenda, en temps réel.

Le printemps. Mauvaise idée. Les capitons s'étaient fait plaisir durant l'hiver. Se raffermir et expulser les excès avant de se montrer sous un nouvel angle.

L'été. Deux mois de congé sans lycée, sans copies à corriger. Inconcevable de les passer la tête dans les cartons de déménagement. Ana retournait voir sa famille, se délectait du soleil, des plages et des nocturnes au son de la salsa. Gâcher cette période à répondre aux appels incessants d'un homme meurtri, *non merci*.

Septembre. La rentrée des classes, impossible, trop de travail.

L'automne. Saison un peu glauque pour abandonner son mari à l'aube des soirées qui raccourcissent.

Les fêtes de fin d'année... Existait-il des personnes assez cruelles pour foutre en l'air la décoration d'un sapin et remettre en question la magie d'un flocon de neige ? Certainement pas Ana, bien trop attachée aux traditions. *Navidad*, c'est en famille. Pas de dispute, pas de rupture.

Février. La Saint-Valentin, pour clore les douze mois passés en revue. *Même pas en rêve, Pierre ne s'en relèverait jamais, trop fier pour encaisser les ragots du bureau.* Donc... fatalement, retour à la case départ.

Lycée Notre-Dame. Atablée avec son déjeuner en salle de repos, Ana s'activait à corriger les ultimes copies. Sa matière était futile, elle en avait bien conscience. Ses élèves préféraient de loin calculer leur budget maquillage ou déblatérer sur le dernier *skin*.

— Eh bien, qu'as-tu à souffler ainsi ?

— Je perds mon temps. Avec des ados qui se foutent royalement de mon cours, un boulot qui paie une misère et ... Je m'ennuie, Marie.

— Parler correctement le français est déjà une sacrée performance pour certains, alors évidemment que tu les fatigues avec ton castillan ! Cette classe est adorable, mais il n'y a pas que des flèches.

— Si les orientations avaient été mieux faites, ces pauvres gamins n'en seraient pas là. C'est minant.

— Laisse tomber, Ana, tu ne vas pas révolutionner l'incompétence générale ! Par contre, j'ai une information qui devrait te remonter le moral. Mais c'est top secret. Promis, tu dis rien ?

— Elle a intérêt à être solide.

— Pierre a discuté avec José, au football, dimanche.

— Et c'est censé me faire grimper aux rideaux ?

— Il te prépare une surprise pour la Saint-Valentin. Une surprise pour raviver la flamme. Une surprise comme tu n'en as jamais eu !

— Ce ne sera pas difficile. En six ans, il ne m'en a jamais fait. Mais tu es sûre qu'on parle bien de Pierre ?

— Oui, certaine. José n'a pas réussi à lui soutirer davantage de précisions, mais il était excité comme un gosse de douze ans. Disons, plutôt dix-huit. Ma belle, tu as quinze jours pour te trouver un ensemble en dentelle super sexy. Tu vas rouler des hanches et dérouiller ton bassin *muy caliente* ! Et va chez le coiffeur, tes pointes font peur.

— Je ne suis pas sûre, on parle de Pierre, tout de même. L'homme prévisible six mois à l'avance, qui regarde la météo pour la semaine, mange son poulet rôti tous les dimanches, appelle sa mère tous les jeudis soir à 18 h 45 avant les informations quotidiennes. Inlassablement, continuellement, mortellement routinier.

— Je sais, Ana, je sais. Mais justement, il essaie de faire des efforts. La preuve en est. Alors, ne gâche pas tout.

— Je vais y réfléchir. Allez, dépêche-toi de finir ton repas, ça sonne dans dix minutes.

Dubitative, Ana glissa les dernières copies dans son sac. Pierre, si raisonnable et pondéré, détestant l'aventure et les aléas. Jamais la Saint-Valentin ne s'était déroulée autrement qu'avec un bouquet de roses offert à la table d'un restaurant chic, un bijou délicatement posé près du verre à vin au moment du dessert. Avait-il senti la lassitude et l'ennui peser sur son couple ou les pensées peu catholiques de sa femme s'imaginant dans les bras d'un autre, plus vigoureux, plus passionné ?

— Bonjour à tous, je vais vous rendre les interrogations. Moyenne de classe : 9. On va s'atteler à renforcer certaines bases.

— Vous dites ça depuis septembre, m'dame !

— Je sais. J’essaie. Je ne sais plus comment vous motiver, les jeunes. Prenez-vous en main, bon sang !

Ana les aimait bien, les terminales E. C’étaient de gentils gamins, un peu paumés, regroupés dans une même classe. Quelle iniquité ! Certains rêvassaient à longueur de temps, la tête vers la fenêtre ou les yeux embués vers le tableau. D’autres crayonnaient des dessins plus ou moins artistiques, tandis que les dernières nouveautés, non littéraires, mais vestimentaires, fusaient de la bouche des midinettes. Sept avaient redoublé, déjà majeurs, et n’en avaient que faire d’une langue étrangère qui ne leur servirait jamais. Parmi eux, Martin, qui dormait la plupart du temps, épuisé par son petit boulot à la criée, Johanna qui travaillait de nuit dans un fast-food pour payer son appartement, Romain qui aidait son père à la boulangerie, Estelle qui s’accrochait pour la faculté, et Steeve, le blogueur ultra-connecté.

Ana s’essouffait, usée par un travail énergivore qui n’apportait pas les résultats escomptés. Lâcher prise, cesser de les prendre par la main et laisser couler la fin de l’année. Oui, elle y songeait. Somme toute, la surprise de Pierre lui redonnait du baume au cœur. Cuisinerait-il pour la Saint-Valentin ? Troquerait-il les roses contre des tulipes ? Innoverait-il pour un soin en institut plutôt qu’un bijou pompeux ? Il ne fallait pas trop lui en demander, l’extravagant n’était pas Pierre, ne l’oublions pas. Elle se contenterait d’une mince folie, peu importe laquelle. Affligeant de se satisfaire d’une miette.

La sonnerie la tira de ses songes. Le défilé des sacs à dos ne se fit pas prier, plus rapides à déguerpir qu’à s’installer.

— Madame, il y avait une enveloppe sous la porte pour vous.

— Oh ! Merci, Estelle.

— Passez une bonne journée, madame.

Ana ne prit pas la peine de lui répondre, envoûtée par l'aspect du courrier. Les trois lettres de son prénom, écrites en capitales dorées, rehaussaient la sobriété noire du pli. Elle décacheta soigneusement le rabat et déplia le contenu. Un papier grenat, sensuel.

Ana, douce flamme qui réchauffe mon cœur en cet hiver si rude.

Te sentir loin de moi me transperce le cœur. Il saigne d'un amour étouffé, camisolé. Ton regard s'échappe, ton corps s'éloigne, mon âme se glace. La souffrance me consume, ma patience s'effrite.

Je vais te prouver que le risque est beau, grandiose. N'aie crainte pour la suite. Cette année, la Saint-Valentin sera stupéfiante, renversante, époustouflante, car tu y seras au cœur, délicieuse reine de mon amour.

Pierre ? Ana en restait bouche bée. Quel virage inattendu ! Lui qui manquait cruellement d'imagination, il s'était donné du mal. Quant au messenger, il ne fallait pas chercher bien loin, cela ne pouvait être que Marie. Pierre avait filé la lettre à José, qui l'avait transmise à sa femme, qui l'avait déposée sous sa porte pendant le cours. Futé. Un sacré réseau.

En fin de journée, Ana alpaga la complice.

— Marie, attends ! J'ai bien reçu le courrier.

— Quel courrier ?

— M'enfin ! Fais pas l'innocente, celui-là !

— Très jolie, l'enveloppe. Mais je ne vois toujours pas de quoi tu parles. Je file, j'ai yoga ce soir.

Il avait bon dos, le yoga. Ou comment se dépêtrer d'une situation malaisante. Ne pas craquer, ne pas lâcher l'info, ne pas divulguer la supercherie. Marie ne voulait pas en démordre, elle ne dirait pas un mot de

plus. Elle protégeait le secret bien gardé de Pierre. Excitant de se délecter de l'ignorance d'une autre.

Ana n'insista pas et quitta le lycée, guillerette. Durant le repas, Pierre non plus n'avait rien dévoilé du stratagème. Un bon comédien, finalement. Elle se persuada que la surprise n'en serait que meilleure et cesserait de leur tirer les vers du nez. Pour une fois que Pierre sortait des sentiers battus, elle n'allait pas lui mettre des bâtons dans les roues.

Enfermé dans son bureau, il travailla jusqu'tard dans la nuit. Boulimique des dossiers non classés. Il ne vint se coucher qu'une fois sa femme endormie. Ana n'en avait que faire, plus que deux semaines avant que leur couple retrouve un nouveau souffle.

— Le facteur est passé !

— Bonjour, Chantale. Le facteur ?

— Dans la boîte aux lettres, il y avait une enveloppe pour toi, ce matin. Tiens !

Chantale, l'adorable secrétaire du lycée. Toujours serviable et souriante, arrangeante. Un petit soleil mal fagoté d'une soixantaine d'années. La retraite lui tendait la main, pourtant, personne ne souhaitait son départ. Ana prit le courrier, même enveloppe que la veille.

Bonjour, ma bien-aimée,

Chaque jour qui nous sépare nourrit davantage ma décision. Il me tarde de te serrer dans mes bras. Ton parfum enivre mes sens, anesthésie ma conscience. J'aime lorsque tes cheveux me frôlent, comme une caresse. Ils m'obsèdent. J'emprisonnerai tes boucles autour de mon cou, exquis supplice, à perpétuité.

Je ne puis me passer de toi. Reviens-moi vite.

Suspendue à la beauté des mots, le monde pouvait s'écrouler. Jamais Pierre ne s'était montré si talentueux. Elle était fière qu'il réagisse. Une éclaircie dans leur platitude. L'effluve érotique de cette lettre ne la laissait pas indifférente.

1^{er} février

Plus que treize jours. Sans nul doute, ce rendez-vous serait à la hauteur de leur fougue dans les haies du château. Sauvage et gourmande. Mais rien n'empêchait de prendre une avance. Sitôt la journée terminée, elle s'empressa de rentrer pour enfiler une jolie robe, s'asperger de parfum haut de gamme et détacher ses longs cheveux. *Pierre ne pourra résister.*

Les heures défilèrent, tout comme la soirée, seule. Ana rattacha sa crinière, inutile de faire du gringue au chat. Son mari travaillait beaucoup, elle en avait conscience et ne lui en voulait pas. Des clients exigeants et prétentieux, elle connaissait la tirade. C'était une habitude, une vilaine routine qu'il était temps de réviser. *Patience, Ana, attends le 14, tout changera ensuite.*

2 février. Cheveux au vent

Dernier cours de la journée, *enfin* ! Ana se languissait d'élaborer ses lasagnes au saumon, plat préféré de son aimé. S'ensuivrait un massage pour le détendre de cette éprouvante semaine, sa natte qu'elle laisserait choir sur son torse presque musclé, puis... elle aviserait. De l'audace, voilà ce qu'il attendait. Le maître mot de leur résurrection.

Ana ouvrit la salle de cours où les terminales E traînèrent des pieds pour s'y asseoir.

— Analyse de texte !

De quoi les occuper pour l'heure entière. Qui pourrait lui en vouloir ? Fin d'après-midi, fatigue et ventre qui commençait à grogner. Un sourire en coin, elle regagna son bureau où une enveloppe noire plus épaisse trônait en son centre.

— Mais ? Qui a déposé un courrier ici, s'il vous plaît ?

Dix-sept bouches, aucun son. Une mouche qui virevolte. Tous replongèrent la tête sur leur feuille. Levant les yeux au ciel, Ana capitula. Peu importait, finalement.

De toute beauté. Je n'ai d'autres mots sur mes lèvres pour te murmurer ta grâce ensorcelante. Depuis ce matin, ma vue se brouille au souvenir de ton visage éblouissant. Que tu aies détaché tes cheveux pour me plaire m'honore, belle Ana. En guise de remerciement, je t'offre ce modique foulard en soie.

Accepterais-tu de le porter demain ?

Malgré le balancement incessant de sa chevelure et les délicieuses lasagnes, aucun impact sur l'humeur massacrant de Pierre. Remballage de l'huile de massage. Quelle déception ! Qu'il soit lunatique, elle s'y était faite, mais être repoussée de la sorte relevait de l'ingratitude. Il l'émoustillait toute la journée, et le soir venu, l'indifférence totale. Loin des yeux, près du cœur ? Ou serait-ce une technique de drague nouvelle génération ? Appâter puis faire languir ? Elle voulait bien jouer, mais refusait d'être la poupée de chiffon que l'on cajole, que l'on séduit, puis qu'on piétine. Boudeuse, elle alla se coucher sans un regard pour son aimé.

3 février

— C'est nouveau ce p'tit foulard, ma belle ?

— Oui, Marie, c'est Pierre qui me l'a offert. Mais tu devais déjà le savoir, non ? claqua sèchement Ana.

— Je ne suis pas encore médium, mais tu as raison, j'ai peut-être un talent caché, car j'ai l'impression que cette journée sera électrique. Je me trompe ?

Ce fut peu de le dire. Une journée à s'exploser le cerveau. Des collègues irascibles, des élèves empotés. Quelle ambiance de merde ! Et ce foulard... À découper en pièces. Elle aurait dû lui jeter à la figure ce matin. Ceci dit, le choix était bon. Les dégradés de prune étaient magnifiques et se mariaient parfaitement à son rouge à lèvres. *Mille sabords*, Pierre commençait à avoir du goût !

Ana ne prononça pas un mot de la journée. Elle aussi avait le droit d'être irritée. Son boulot n'apportait aucun résultat probant, sa vie sociale était en berne, autant que celle de son couple. *Une surprise ? C'est cela ! Il me regarde à peine. Qu'il la réussisse ou je déguerpis dès le 15.*

À vingt-neuf ans, elle n'aurait jamais imaginé traverser une période aussi nostalgique de ses jeunes années barcelonaises. Les immenses tablées lui manquaient, les fous rires, les promenades à bicyclette avec sa grande sœur, les petits-déjeuners préparés par *Mama*, les karaokés enflammés avec ses copines, le ciel dégagé et la chaleur du soleil.

Que tout le monde s'écarte, m'ignore ou m'oublie, tant mieux ! Cette maudite journée, la plus longue de la semaine ! Finir à dix-sept heures, insupportable. Forcément, je suis garée à l'autre bout du parking, et il

pleut ! Naturellement. Ce n'est pas un temps de chien, mais un temps de merde, tiens ! Un instant, Ana réalisa le risque de balancer de telles paroles. Elle décocha un léger rictus.

Manquant de se tordre une cheville, laissant choir deux fois son trousseau de clés dans une flaque d'eau, elle regagna enfin son véhicule. Coincé entre un essuie-glace et son pare-brise, une enveloppe noire, protégée des intempéries.

Un coup d'œil à gauche, un coup d'œil à droite. Personne. Aucune envie de l'ouvrir. Pierre était détestable. Pourtant, elle avait porté son foulard toute la journée. *Absurde.* Derrière le volant, elle hésitait. La déchirer, l'abandonner sur le siège passager, la piétiner, la brûler, ou la lire. Pour savoir. Pour pardonner. Pour aimer.

Me voilà triste en ce jour déjà maussade. Tu n'es pas heureuse, je le vois, je le sens. Je suis minable de ne point réussir à te faire sourire. J'aimerais être à la hauteur, mais tout me fait douter.

Ce foulard autour de ton cou, quelle joie de te voir le porter. Faible agrément à ta beauté déjà parfaite. Les baisers que j'ai posés dessus sont les témoins de mon dévouement, ma fidélité et mon affection. Me sentir si près de toi en ces heures passées, un doux crépitement dans mon cœur.

Je décompte les jours, Ana.

Il décompte les jours ! Il se fout de moi ou quoi, irascible personnage ! Elle ne décolerait pas. Sans plus attendre, elle ôta la soie puis fourra le tissu dans la boîte à gants, bien décidée à ne plus l'en faire ressortir. Pierre exagérait. Il ne pouvait pas se jouer d'elle ainsi, c'était odieux et grotesque. Ana était sa femme, présente tous les jours, disponible à chaque instant. Qu'il ravive la flamme était une chose, qu'il l'humilie n'était pas au

programme. Deux soirs qu'elle se pliait en quatre pour lui faire plaisir, deux soirs qu'il la balayait d'un revers de main. Il pouvait se la coller où elle le pensait, *sa surprise* !

6 février

Chaste et platonique. Deux jours sans saveur. Ana se réjouissait d'être enfin lundi. Retrouver ses adolescents boutonneux était finalement plus jouissif. Elle y avait pourtant mis du sien. Du moins, le pensait-elle. Mais quand le physique de l'homme parle, ou ne parle plus, il n'y a plus d'illusions à se faire.

— Détends-toi, Ana. Il a peut-être des choses à figoler, tu n'es vraiment pas patiente !

— Tu sais quelque chose ?

— Non, rien. Mais tout homme rêverait d'un canon de nana comme toi. Pierre n'est pas aveugle, il va se reprendre.

— Tu as une lettre pour moi aujourd'hui ?

— Mais, tu m'agaces avec cette histoire !

— Ça va, te fatigue pas. J'attendrai qu'elle arrive comme par magie.

— Mais, Ana...

Elle regagna sa salle de cours, morose. Un lundi matin sans saveur. Sans enthousiasme, elle découvrit une nouvelle enveloppe au pied de sa porte. Comment Marie avait-elle pu la déposer ici alors qu'elles étaient ensemble deux minutes avant ? Mystérieuse, cette Marie. Professeure de français ou agent secret ? Ensorceleuse des lettres modernes ou illusionniste de courriers cachés ? Plus le courage d'en sourire. Démoralisée.

Chaque élève prit place sur une chaise.

— M’dame, ça fait deux fois que vous en recevez et que vous fassiez une tête bizarre.

— *Faites, Arnaud, que vous faites !*

— Ouais, O.K. C’est un corbeau qui vous écrit ? J’peux lui démolir la face si vous voulez.

— T’es naze, toi. Comment tu veux savoir qui c’est, dans ce cas ? Abruti !

— Ça suffit, les garçons. Non, ce n’est pas un corbeau, ce sont même de très jolies lettres. Mais oui, j’ignore de qui elles proviennent. Enfin, si, je crois savoir.

— Et cela vous fait plaisir, madame ?

— Oui, Estelle, très. Elles sont très belles. Mais mon courrier ne vous regarde pas, alors on sort son cahier d’exercices et on attaque.

Ana oublia l’enveloppe dans le fond de son sac. Après ce week-end à classer dans les abysses de l’ennui et de la frustration, elle n’était pas pressée d’en savoir davantage. Que le temps paraissait long, une étendue d’interminables heures assommantes. Elle ne se fit pas prier quand Marie l’invita au cinéma le soir même. Une comédie avec des stars en perdition, un humour pioché dans des chaussettes trouées et du pop-corn au maïs rassis. *Quelle folle soirée !* Mais une alternative à Pierre.

7 février

— Excusez-moi de vous déranger dès votre arrivée, mais tenez, madame. On me l’a donnée devant le lycée ce matin.

— Qui ?

— Il faisait encore nuit, je n’ai pas bien vu. Mais il m’a demandé que vous la lisiez rapidement.

Estelle haussa les épaules, tendit l’enveloppe à sa professeure et regagna sa chaise. Ras-le-bol de tous ces mystères ! Ana la déchira pour en découvrir le contenu. Une carte tomba au sol.

— C’est la clé d’un hôtel, ça, m’dame !

— Youhou, ça sent la folle nuit d’amour !

— Veuillez vous taire, s’il vous plaît, somma Ana.

— Oh ça va, on est tous majeurs ou presque, ici. Le loup et l’agneau n’ont plus de secrets, enfin, presque. Y a qu’Estelle qui n’a pas encore quitté la bergerie.

— LA FERME !

Les minots se turent, stupéfaits de la réaction inhabituelle d’Ana. Les nerfs à fleur de peau. Une capacité à étrangler le premier dont la glotte tenterait le moindre son. Ses mains tremblaient autant que ses jambes flageolaient. Elle s’assit et leur bégaya de prendre leur casque audio. Aucune résistance à l’horizon. Plus aucun ne mouftait.

Le courrier dans une main, la carte dans l’autre, elle lut et relut les quelques lignes. Ses yeux glissaient sur les mots sans plus les discerner. Le message était très clair. *Pierre ?* Il ne dépensait jamais sans raison, n’approuvait pas les achats inutiles. Alors, louer une chambre d’hôtel, *invraisemblable !*

Ana. Tu n’as pas ouvert ma lettre hier, quelle déception !

Ne pas t’approcher durant deux jours fut un lamentable supplice.

J’espérais que cela serait réciproque, que tu serais pressée de me retrouver, mais non. Mon courrier n’a pas trouvé grâce à tes yeux. Es-tu lasse de nos échanges ?

Hâter la surprise serait regrettable, mais j'accepte de faire un pas. Rejoins-moi au Bel Ami, à Saint-Germain-des-Prés, ce soir, 22 h, chambre 13. Une petite boîte t'attendra à l'accueil, récupère-la et suis les instructions.

Au plaisir de t'y voir, ma douce.

Laisse-lui du temps. Ana n'était qu'une cruelle mégère ! Son mari tentait d'offrir une béquille à leur couple et elle ne prenait même plus la peine de le lire. Juste bonne à le dénigrer. Elle était ignoble. C'est Pierre qui méritait mieux, finalement.

Farfouillant dans son sac, elle ressortit l'enveloppe de la veille, encore intacte.

Ana.

Quel bonheur de te retrouver ! Durant le week-end, je n'ai cessé de réfléchir à cette situation qui s'avère difficile pour nous deux. Une citation de Somerset Maugham a attiré mon attention, je te la partage :

« L'amour platonique est un revolver dont on fait semblant d'ignorer qu'il est chargé. »

Je ne puis qu'adhérer à cette suggestion. Je me meurs d'être si loin de toi. Les minutes sont des heures qui dégainent de puissants tirs d'artillerie dans mon âme, dans mon cœur.

Bientôt, je serai là pleinement. Je ne te quitterai plus.

Comment avait-elle pu le laisser languir de la sorte ? Elle s'en voulait tellement. Évidemment qu'elle serait présente ce soir, qu'elle suivrait les instructions à la lettre, sans déroger, sans protester. Pierre était un mari merveilleux qui sortait de sa vision obtuse, leur offrant la fantaisie qui leur manquait. Pour qui se prenait-elle avec ses grands airs ? *Mince, une élève*

qui a besoin d'aide. Faudrait que je me bouge si je ne veux pas perdre mon emploi ET mon homme.

— J'arrive, Estelle.

21 h 50

Ana attendait patiemment dans la voiture. Vingt-deux heures, pas avant. Dire à Pierre qu'elle allait boire un verre avec Marie était ridicule, vu la situation. Il avait acquiescé, comme si de rien n'était. Déroutant. Un acteur en devenir.

Néanmoins, une question la taraudait. Son époux ne semblait pas enclin à une soirée en amoureux, avachi avec un journal sportif sur le grand sofa du salon. Et impossible qu'il arrive à l'hôtel avant elle en partant après. Implacable. Étrange. Scrutant l'entrée depuis vingt bonnes minutes, personne n'en avait franchi le seuil autre qu'un couple d'une vingtaine d'années, et une frêle silhouette. Assurément, pas celle de Pierre.

22 h

Expulsant un souffle saccadé, Ana prit la direction de l'entrée du *Bel Ami*. Un cinq étoiles, rive gauche, dans le quartier des artistes. Il avait mis les petits plats dans les grands. Derrière la réception, un charmant jeune homme au sourire éclatant l'attendait. Comme convenu, il lui remit une petite boîte et lui proposa de s'installer dans un fauteuil près du bar. Aussi raide qu'une équerre, Ana tenait fermement le contenant en bois. Le siège bleu paraissait confortable avec ses deux gros coussins qui appelaient à se lover. Mais elle n'y arrivait pas. Tout ceci était irréel, insensé. Ses yeux balayèrent les étagères de la bibliothèque qui offrait quelques pépites

d'auteurs peu connus. Des objets hétéroclites placés çà et là magnifiaient la décoration artistique des lieux.

Enjoué, le mixologue déposa un cocktail sur la petite table, face à elle.

— Un Mademoiselle de Marelle pour madame.

Ana le remercia d'un hochement de tête. Pierre n'allait tout de même pas la laisser boire seule ? Pour patienter, elle s'accorda le droit d'ouvrir la mystérieuse boîte. À l'intérieur, sans surprise, une enveloppe noire et rouge, ainsi qu'un petit sac en velours.

Si tu me lis, c'est que tu es venue, tout près de moi.

Quelques mètres nous séparent, mais je sens déjà la chaleur de ton corps réchauffer ma peau.

Les jours s'égrainent telles les aigrettes d'un pissenlit. Je m'anime en silence, endure les derniers instants de ton absence.

Pour maintenir la magie jusqu'au bout, dépose ce masque de nuit sur ton visage dès ton entrée dans la chambre. N'aie crainte, je serai là. Puis laisse-toi guider et profite de la soirée.

Le cocktail devant toi est un cadeau de bienvenue, un clin d'œil. Les prémices d'une délicieuse dégustation. Quand tu seras prête, monte.

Je t'attends.

Des pétales de tulipes disséminés devant la porte. Pas de doute, Pierre avait mis le paquet. Rien que le changement de fleurs annonçait sa motivation à écrire une nouvelle page. Les yeux masqués, Ana ôta ses bottines et avança prudemment sur la moquette. Les bras en avant, elle espérait ne pas faire le tour du propriétaire à tâtons. Son cœur s'emballait, sa tension accélérail. Pas un bruit, pas un souffle. Pas l'ombre d'une vie.

La regardait-il, livrée à elle-même, s'enfonçant vers l'inconnu ? Tant de mystère, de silence. Angoissant. Elle voulait de l'adrénaline, il la lui servait

sur un plateau, doré de surcroît. Délicieusement raffiné. Les mains moites et légèrement tremblantes, elle n’osait gifler le calme, quand il fit enfin pression sur une de ses hanches. Un réflexe d’évitement lui cabra le dos, affirmant les courbes de sa divine poitrine. Rassurée de ne plus être seule, elle imaginait son mari la déshabillant du regard, se nourrissant d’une profonde volupté. D’habitude si peu discret, il évoluait à pas feutrés, chaque geste était maîtrisé. Terriblement excitant.

— Pierre...

Elle fut aiguillée jusqu’à ce que ses tibias touchent une surface molletonnée. *Le pied d’un lit*. Délicatement, sa veste tomba au sol. Son chemisier méticuleusement déboutonné offrit la vision d’une dentelle blanche, ornée de petits strass. Ana en frissonnait de plaisir. La jupe crayon rejoignit ses compères au sol, dévoilant des formes généreuses subtilement couvertes sur une infime partie de peau. Être ainsi à la merci de son homme était une première, aussi déconcertant qu’exaltant. Pourquoi avaient-ils attendu si longtemps pour innover, pour se charmer à nouveau ?

Tel un gentleman peu catholique, ses mains étaient gantées. Non sans une pointe d’appréhension, Ana comprit qu’elle avait mis les pieds dans un jeu de rôle. Un jeu dont Pierre était le maître. Il la poussa légèrement vers l’avant, l’invitant à s’allonger sur le ventre. À cet instant, il pouvait faire d’elle ce qu’il souhaitait. Elle s’abandonnait à son époux en toute confiance. En toute soumission. Des pierres chaudes furent déposées sur la totalité de son dos. Des pressions ciblées et assumées vinrent saccader son souffle déjà court. Ana ne put retenir de faibles gémissements. Des lèvres douces et humides effleurèrent sa nuque, une tendresse qu’elle ne reconnaissait plus.

Puis, fougueusement, ses flancs furent agrippés. Désir euphorique. Il faisait revivre en elle des sensations disparues depuis des mois, voire des années. Son mari, son homme, son mec. Pierre. Ses mains caressaient sans

relâche la moindre parcelle de ses attributs. Le galbe de ses fesses, la finesse de son bassin, puis sa poitrine, si délicate.

— Pierre, retire ces gants, je veux sentir ta peau contre la mienne. Embrasse-moi encore.

Sans prévenir, le matelas remonta d'un cran. Ana était désormais seule sur le lit. Quand elle entendit la porte se refermer, elle hésita à bouger et à ôter ce masque. *Était-ce une partie de la mise en scène ?* Dix minutes s'écoulèrent avant qu'elle réalise qu'il ne reviendrait pas. Délaisée et honteuse, un objet utilisé puis jeté. Elle aura du mal à lui pardonner. Ce petit jeu ne l'amusait plus. Saint-Valentin ou non, impuissance masculine ou pas, elle méritait mieux. Ce n'était pas de l'orgueil, mais un minimum de dignité. Pierre ne perdait rien pour attendre.

Se rhabillant, vexée comme jamais, son regard se posa sur un papier déchiré adossé à la bouilloire. Une feuille empruntée au bloc-notes de l'hôtel. Quelques mots griffonnés à la va-vite :

Ana, cesse de le croire à la hauteur. Il restera le minable qui ne verra jamais la déesse que tu es.

Mais à quoi jouait-il ? Comment pouvait-il se railler d'elle ainsi ? Du piment, certes, mais là, l'assaisonnement était amer.

Et puis, une évidence. Troublante, indiscutable. L'écriture n'était pas celle de son mari. Ces lettres, petites, serrées et ... magnifiques. Deux secondes pour qu'une situation vrille. Admettre la seule réalité possible. Elle pensait rejoindre son époux dans cette chambre, que ce rapprochement était le leur, un renouveau. Mais non. Elle venait de le tromper avec un autre. En était-elle vraiment fautive ? Pas vraiment. Soudoyée, piégée. Ana ne pouvait s'en vouloir.

Puis elle réalisa le burlesque qui s'en dégageait. Quelqu'un l'avait dénudée, reluquée, avait divinement parcouru son corps sans qu'elle

riposte. Une sensualité dont elle avait raffolé. Comment n'avait-elle pu rien remarquer ? Se laisser faire ainsi ? S'offrir à un quidam ? Et le pire était sûrement ailleurs. Elle en revoulait. Oui, qui que ce soit, qu'il revienne, qu'il la contrôle à nouveau. Elle se tairait, obéirait.

23 h 15

Pierre ronflait déjà. Les trois bières sur la table et le carton non refermé d'une pizza froide attestaient d'un échouage incontesté dans le canapé. Consternation. Partagée entre une violation de son intimité et la convoitise qu'un autre homme lui portait, Ana était perdue. Attendre la prochaine lettre. Aucune autre alternative.

8 février

— Décidément, ouvrez une boîte postale, ma chère. Encore du courrier pour vous.

— Merci, Chantale. Très joli, votre tailleur aujourd'hui.

Ana n'en pensait pas un mot, mais il fallait couper court à la conversation. Chantale, ravie du compliment, lui remit l'enveloppe et regagna son bureau.

Don Juan continuait son petit jeu, n'en déplaît à sa courtisane. Un rapide passage aux toilettes afin d'ouvrir le pli en toute tranquillité, et surtout, sans Marie. *Marie*. Mais quel était finalement son rôle dans toute cette mascarade ? Aucun. Et quelle était la surprise que préparait Pierre ?

Ana,

*As-tu ressenti le désir que nos corps éprouvaient l'un pour l'autre ?
Peux-tu ignorer cette chaleur diffuse lorsque ta peau accueillait la pression
de mes paumes ? Tes doux gémissements qui trahissaient la naissance de
ton plaisir ?*

*Depuis quand ton mari n'a plus réussi cet exploit ? Est-il encore l'objet
de ton désir ? L'amour, le vrai, ne serait-il pas devant tes yeux ?*

Je te laisse y réfléchir.

Déboussolée, elle prit appui contre un lavabo et se passa un filet d'eau fraîche sur le visage. Quelques lycéennes la bousculèrent, craignant d'arriver en retard à leur première heure de cours.

— Oups, pardon, madame. Vous...vous allez bien ?

— Oh, bonjour Estelle. La journée va être longue, mais oui, ça va aller.

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Oui, me dire comment tu fais pour avoir de si beaux cheveux !

Les deux femmes pouffèrent. Sa chevelure brune contrastait avec la pâleur de son visage. Ses jolis yeux marron accentuaient la profondeur de son regard. Ana appréciait cette élève, sûrement une des seules à être à l'écoute lors de ses cours.

Empruntant les escaliers, elles ne purent détacher leur attention d'un couple d'amoureux.

— Ton tour viendra, Estelle. N'écoute pas tes idiots de camarades, prends ton temps.

— Mais, je ne suis pas seule, madame.

— Ah, très bien. Excuse-moi, avec leurs insinuations l'autre jour...

— Ils ont raison sur un point. J'attends le bon moment. Car comme dirait Maupassant : « Le baiser n'est qu'une préface de l'amour, mais une préface charmante ».

— C'est très romantique, Estelle. Cette personne a beaucoup de chance de t'avoir. Sois heureuse.

— Vous aussi, madame.

Ce jeudi, aucune lettre. Vendredi non plus. Son bel amant se lassait-il ? *Je te laisse y réfléchir*. Voilà une phrase qui prenait tout son sens. Ana passa le week-end à y songer. Il voulait qu'elle affirme son choix, qu'elle n'ait aucune hésitation le jour où il se dévoilerait. Mardi. Le 14 février. Dans trois jours. Il était raisonné et raisonnable. Tout était orchestré avec minutie. Il fallait recouper les éléments pour comprendre, et peut-être, le démasquer avant la date fatidique.

Enveloppes noires, intérieur rouge. Il devait être discret, mystérieux, loin de l'homme exubérant et vaniteux. Mais délicat et raffiné. Déposées au lycée, il connaissait donc son lieu de travail. Un collègue ? Un agent d'entretien ? Un élève ? *Non, absurde !* Elle rit d'une telle idée. Bécoter un boutonneux, très peu pour elle.

Le choix de l'hôtel. *Bel-Ami*. Un homme qui appréciait l'Art, la Littérature. Il devait être cultivé, distingué. Le cocktail : Mademoiselle de Marelle. En adéquation avec le nom de l'hôtel, rien d'extraordinaire. Mais y avait-il une autre explication ? Pourquoi cette boisson ? *Un clin d'œil*. Clotilde de Marelle, amante de Georges Duroy, dit Bel-Ami. Cet homme était-il marié ?

Les tulipes, symbole d'un amour passionnel, éternel, mais impossible. Étaient-ils voués à rester dans le péché ?

Ana avait beau se torturer l'esprit, aucun nom ne lui venait en tête. Du moins, aucun qu'elle aurait souhaité avoir dans son lit. *Quelle plaie*

d'attendre lundi ! Elle avait assez réfléchi, le doute n'était plus permis. Elle voulait savoir, le voir, le toucher, le sentir, le ressentir. Elle était prête.

13 février

Dans le hall du lycée, Marie trépignait.

— Tu arrives enfin ! T'as vu l'heure ? Ça vient de sonner. Alors, tu as acheté un superbe ensemble pour demain ?

— Pardon ?

— Ana, tu te rappelles que Pierre te prépare une méga surprise pour la Saint-Valentin ? Tu ne vas pas porter du coton ?

— Je suis un peu perdue, Marie. Tu es certaine qu'il prépare quelque chose, car je ne le trouve pas vraiment différent ?

— Évidemment, puisque c'est une surprise, nunuche !

— Bonjour, madame. Encore une lettre pour vous.

Ana resta stoïque. Elle en oublia la présence de Marie et asséna la pauvre élève de questions :

— Tu l'as vu ? Estelle, à quoi ressemble-t-il, s'il te plaît ?

— Mais tu parles de qui ?

— Tais-toi un peu, Marie. Alors, Estelle ?

— Il est brun, madame. Les yeux foncés.

— Métis ?

— Non, Blanc. Vous auriez préféré ?

— Du tout. Réaction inappropriée. Je m'en fiche royalement. Et sinon ?

— Il n'est pas très grand, et semble déterminé.

— Comment peux-tu l'affirmer ?

— Madame, il vous dépose des lettres jusqu'ici, depuis des jours, prenant le risque de se faire repérer, démasquer. Ne pensez-vous pas qu'il soit sûr de

lui pour agir ainsi ?

— Si, bien sûr que si, tu as raison. Et... le trouves-tu...beau ?

— Chacun a son charme. Le principal étant de plaire à sa prétendante.

Le regard vissé dans celui d'Ana, la lycéenne capta la vive émotion de sa professeure.

— Un amour pur, c'est tellement beau. N'ayez pas de préjugés, madame, ressentez et acceptez d'être heureuse.

Estelle remonta son sac à dos sur l'épaule et disparut dans les couloirs. Marie, interloquée, fixait sa collègue, la bouche entrouverte.

— Tu peux me dire ce qu'il vient de se passer, là ? C'est qui le type dont vous parliez ?

— Marie, dis à Chantale que je suis souffrante. Je rentre chez moi.

— Mais ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Sans plus attendre, Ana quitta le hall et partit à la conquête de professionnels capables d'embellir son corps. Traduction : coiffure, gommage, épilation, manucure, pédicure, relooking de la tête aux pieds et nouveau parfum. Pour le reste, elle ne pouvait atténuer ses quelques grains de beauté disgracieux et les capitons trop ancrés. Après tout, il la connaissait déjà sous toutes les coutures, ou presque.

Tic-Tac, tic-tac

Ce jour n'est que supplice. Demain nous appartiendra.

De retour chez elle en fin de journée, Pierre l'attendait dans la cuisine.

— Ana, tu es ravissante.

— Merci, tu es gentil. Ça ne fait pas de mal de temps en temps.

— Chantale a appelé pour prendre de tes nouvelles.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Que tu sèches pour te faire belle pour moi, je n'y vois aucun inconvénient, ma chérie. Après tout, la Saint-Valentin approche. Tiens, quelqu'un a déposé cette enveloppe pour toi, il y a environ une heure.

— Qui ?

— Aucune idée, ça a sonné et j'ai ramassé le courrier sur le paillason.

Ana blêmit. Il savait donc où elle habitait, avait franchi la ligne interdite, celle de son cocon. Et si elle se trompait ? Si cette attirance n'était que l'excitation du danger ? L'émoi d'être désirée ? Fallait-il se méfier de cet imposteur ? Cet homme qui souhaitait la posséder, qui dictait tout depuis le début, ses demandes, ses exigences, sa convoitise ? Il guidait ses pensées, rabaissant Pierre à l'aveugle écervelé. Et s'il n'était lui-même qu'un pervers, narcissique et incontrôlable ? S'enfonçait-elle dans un mensonge qui tourbillonnerait jusqu'à son divorce ? Voudrait-il encore d'elle une fois libérée, célibataire et disponible ?

— J'espère que tes cours ne seront pas trop fatigants demain.

— Ah oui, pourquoi ?

— Pour rien.

Il rougit et s'éclipsa dans le salon. Si près du but et manquer de révéler le pot aux roses. Il préparait bien une surprise, elle ne pouvait le nier.

Sans regards indiscrets, elle décacheta l'enveloppe. Probablement la dernière. Celle avec les instructions du 14 février. Des bouffées de chaleur, le cœur ripant sur plusieurs crans de l'engrenage. Un rythme bien trop soutenu pour une sportive du dimanche. Un étourdissement la fit chanceler contre le frigidaire. Du frais. Sa tête en rêvait. Des coups de pic à glace, très

localisés, empêchaient son œil gauche de rester ouvert. Les céphalées dans la place, aux premières loges, pour y assister.

Le temps de la réflexion s'achève, ma belle Ana.

Écoute ton cœur et ton instinct. Accapare-toi cette idylle. Vibre au désir de tes sens.

Rejoins-moi dans le quartier Saint-Georges, à l'hôtel Secret de Paris, demain, 12 h. Récupère le message à l'accueil et commençons à écrire notre histoire, ensemble.

La nuit. Quelques heures obscures qui apaisent les âmes, détendent les esprits torturés, soulagent les maux. *Foutaises !* Celle d'Ana n'aura été que tourments, agitation et anxiété. Ses draps humides de sudation excessive, d'un stress agressif qui n'en finissait plus de la tourmenter.

Elle bénit l'aube de la tirer de cette étouffante opacité, elle suffoquait.

14 février

Jour J. Celui où tout s'imbriquerait. Les révélations ne pouvaient plus se défiler. Deux semaines à supposer, inventer, échafauder des combinaisons bancaires, dessiner une silhouette, profiler un visage abstrait. Elle y était, enfin.

Trois heures et quatre tasses de thé plus tard, trente minutes dans la salle de bain, et Ana claquait la porte d'entrée. Une étrange sensation. Comme une dernière fois, un adieu. Chassant cette idée saugrenue, elle rejoignit le 9^e arrondissement où son destin l'attendait.

— Bonjour, madame.

— Bonjour. Je suis confuse, je dois retrouver quelqu'un chez vous, mais je ne puis vous donner son nom. Par contre, je dois réceptionner un message.

— Bien, madame. Le voici. Vous êtes espérée dans la chambre Moulin Rouge. Veuillez suivre le couloir sur votre droite. Je vous souhaite un agréable séjour.

— Oui... merci.

Bifurquant vers la direction imposée, Ana s'autorisa un arrêt et ouvrit l'enveloppe sans ménagement.

Mais sait-on quels sont les sages et quels sont les fous, dans cette vie où la raison devrait souvent s'appeler sottise et la folie s'appeler génie ?

Ma bien-aimée, je te propose de me rejoindre dans l'ancre du Moulin Rouge, au sein de l'élégance et de la volupté, digne successeur du Bal de la Reine Blanche.

Sur le seuil, libère ton corps de toutes ces futilités, enfile le peignoir accroché dans l'entrée et abaisse le masque de nuit. Laisse les bulles t'envelopper de leur douceur et accepte que je sois l'unique guide de ton plaisir. N'essaie pas de me toucher, je m'offrirai bientôt à toi, Ana.

La Reine Blanche... Elle se rappelait vaguement cet endroit. Le personnage de Maupassant, Bel-Ami, s'y rendait de temps à autre. Il y avait même emmené De Marelle, sa maîtresse. Aujourd'hui, c'était donc elle, la maîtresse, aucun doute là-dessus. Son amant n'avait rien laissé au hasard. *Maupassant...* Cet artiste lui collait étrangement à la peau en ce moment. Comme une ombre qui se superposait, l'enlaçait de ses mots, de ses passions. Elle aurait mis sa main à couper qu'une autre citation de ce cher écrivain lui était parvenue aux oreilles, il y a peu. *Mais avec qui ?*

Tremblante dans son peignoir, elle abaissa le masque. Obéissante. Intimidée. Décidée. Juste le temps d'apercevoir les rideaux et les appliques rouge feu dans la chambre, ainsi qu'une aile du Moulin en guise de tête de lit. Une aile pour s'évader...*ou vous trancher le cou.* Décoration raffinée et sans équivoque. L'érotisme faisait du gringue au puritanisme. Bras de fer sans suspense.

Sans un mot, empoignée délicatement par la taille, elle fut dirigée vers le fond de la pièce. Ses pieds butèrent sur une surface lisse et froide. Une baignoire. Le remous de l'eau dévoilait la présence d'un jacuzzi. La ceinture de sa sortie-de-bain dénouée, le tissu éponge glissa de ses épaules, puis le long de son dos. Encore une fois, elle se trouvait à la merci de ce parfait inconnu. Uniquement vêtue du masque en soie, le mystérieux l'aida de sa main gantée à enjamber le rebord et à pénétrer dans l'eau chaude. Ses doigts héritèrent d'un verre à grand pied, une flûte. Probablement du champagne. *Laisse les bulles t'envelopper de leur douceur.* Tout était savamment combiné. L'apaisement des bulles d'eau, l'ivresse de celles de l'alcool.

Et s'il ne cherchait que ma perte ? Un frustré, ou une vengeance quelconque ? Se réjouir de me séduire, me posséder, puis me saouler ou me droguer, me violer, m'assommer puis me noyer. Repartir en m'abandonnant là, gisant dans ce liquide qui s'approprierait petit à petit mes poumons. Mais qu'est-ce que je fais ici ? Quelle pauvre idiote !

— Alors, que me vaut l'honneur de ce déjeuner, mon vieux ? C'est rare que l'on se voie en dehors du foot !

— Il m'arrive un truc de dingue, José. Et comme tu l'es un peu aussi, je me suis dit que tu saurais comment réagir. Tiens, regarde !

— Oh, oh, voici un courrier digne de grandes enquêtes policières. Qui de nos jours se fait encore chier à découper lettre par lettre dans les journaux ? Assurément, tu as affaire à un taré, se moqua son camarade. Heureusement que le message ne fait pas trois pages. Qui te l'a envoyé ?

— Justement, je n'en ai pas la moindre idée !

— Pas de doute, un jaloux. Il veut se taper ta femme et essaie de vous embrouiller. Tu vas aller vérifier ?

— C'est totalement ridicule, bien sûr que non ! Tu imagines Ana faire une chose pareille ? Dans un hôtel, avec un amant ? Non, absurde ! Je préfère me concentrer sur la magnifique soirée de Saint-Valentin qui nous attend.

— Oh, merde, t'as raison, j'allais oublier. Marie ne me le pardonnerait pas. Faut que je passe à la bijouterie, en espérant y dénicher une paire de boucles qu'elle ne possède pas déjà.

— À la bonne heure, oublions cette satanée lettre ! Tu as raison.

— Ce n'est absolument pas ce que je viens de dire. Bien sûr que non, on ne laisse pas tomber. Je te connais, tu vas ruminer cette calomnie. Allez, laisse tomber le plat du jour, on prend un sandwich et je t'accompagne.

— Mais...

— Pas de *mais*, Pierre, on y va ! Cette petite enflure de corbeau ne va pas gâcher la culbute de mon pote ce soir. On vérifie, on constate qu'elle n'y est pas, fin de l'histoire.

Toujours aveugle, Ana se laissait transporter par les caresses sous-marines de son amant. Il se dévoilait enfin, ôtant le plastique épais de ses mains envoûtantes. Elle fut surprise de la finesse de ses doigts, mais qu'importe, leur agilité n'offrait aucun doute quant à leur expérience. Une

pointe de jalousie. Quel était son numéro sur le tableau de chasse ? Combien de femmes avant elle ? Combien encore après ? La précision de ses gestes soucieux et torrides. Ses orteils se contractaient, ses mains agrippaient le rebord frais du jacuzzi. Elle ne pouvait le toucher, n'y était pas autorisée. Quel supplice, elle qui rêvait de le dévorer !

Mettant fin à l'impatience de la jeune femme, un baiser vint se poser sur ses lèvres. Délicat, passionné. Une bouche tendre, suave. Leur étreinte était une évidence, une suite logique à leur désir mutuel. Qu'importe son apparence, il ravivait la flamme éteinte, son appétit sexuel enterré trop longtemps. Il avait su la convoiter, l'attirer, la charmer. Il était respectueux, attentionné, intelligent et séduisant. Il lui appartiendrait, corps et âme. Une envie de le posséder, le marquer. Le griffer, le mordre. Ana n'y tenait plus, elle voulait s'approprier ce torse, empoigner ces fesses, se plonger dans ce regard. *Fini la soumission, place à la résistance !* Une main sur le flanc, elle arpenta ce corps fascinant. Ce corps, avec... *une poitrine ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?* Ana ôta le masque, stupéfaite.

— Merde, Estelle ! Mais...

La belle Espagnole sortit comme une furie de la baignoire et renfila son peignoir. L'adolescente, apeurée par une telle réaction, en fit de même, et sans plus attendre, tenta de s'expliquer :

— Pardon, Ana, je ne voulais pas t'affoler.

— M'affoler ? C'est complètement dérisoire au vu de la situation !

— Ne crie pas, s'il te plaît.

— Ne pas crier ? Ne pas crier ? Tu plaisantes ? Mais t'es carrément cinglée ! Comment une idée aussi... aussi grotesque, a pu te venir en tête ? Je suis mariée, je te rappelle, avec un homme.

— Je sais, Ana. Je ne le sais que trop bien. C'est pour cela que je n'ai eu d'autre choix que d'agir de la sorte. Tu te méprends sur ton bonheur, c'est

tellement flagrant. Il fallait que je t'ouvre enfin les yeux, que je t'aide à sortir de ton carcan. Un coup de pouce, une étincelle. Mes courriers t'ont davantage épanouie en quelques jours que ton homme en plusieurs années. Rappelle-toi l'effet de mes enveloppes entre tes doigts. L'envie brûlante de me lire, me découvrir. Confirmer ce que tu n'osais te permettre. Mes paroles, mes gestes, mes baisers te font chavirer. Avec moi, tu t'abandonnes à tes émotions. Tu vis, tu ressens, tu aimes !

— Mais ça suffit, je t'en prie... Tu dis n'importe quoi !

— Non, Ana. C'est toi qui dois cesser de perdre du temps. Trois ans que mon amour pour toi va croissant. Trois ans que j'attends un signe, celui de l'impossible, celui du bonheur. Que je redouble ma terminale était un signe, que tu restes ma professeure, aussi. Tu t'es rapprochée de moi, inconsciemment, et nos auras se sont enfin connectées. Tes cheveux, tout près de ma joue. Ton souffle, au creux de mon oreille...

— Je venais juste t'aider à faire tes exercices ! T'es la seule qui suis quelque chose dans cette classe de merde ! Putain, mais Estelle ! Non ! Non et non !

— Ana... Pierre ne t'aime pas, il n'est pas celui que tu crois.

— Mais tu te prends pour qui, au juste ? Tu connais quoi à la vie, toi, la sainte-nitouche ?

— Je ne t'en veux pas, je sais que tu as peur. J'attendrai que...

La porte reçut trois coups secs qui firent sursauter les deux femmes. Emmitouflée dans son peignoir, Estelle avança d'un pas timide. Elle n'avait pas sommé le service d'étage.

Devant l'hôtel, Pierre et José jaugeaient la façade. *Pas mal !* Le corbeau avait bon goût. Des petits claquements de talons se rapprochèrent d'eux.

— Mais, qu'est-ce que tu fais là, Marie ?

— José m'a appelée. Tu sais, il n'est pas aussi téméraire qu'il y paraît. Et comme Ana n'est pas au lycée, je m'inquiète. J'ai surtout peur qu'il lui soit arrivé quelque chose. Aucune demande d'argent dans le courrier ?

— Non. Juste une accusation, celle de me tromper.

— Quelle ânerie ! ricana Marie. Tu as essayé de l'appeler ?

— Évidemment que non, pesta José. Si elle est là-dedans, faut la prendre la main dans le sac !

Son tibia hérita d'un bon coup du droit de sa femme. Oser dire de telles bêtises ! Ana n'était pas une fille facile, encore moins une pècheresse.

— Bon, eh bien allons vérifier qu'elle n'est pas là, et ne t'avise plus de parler de ma collègue de la sorte ou le canapé deviendra ton meilleur ami. Compris ?

Les trois compères foulèrent le tapis de l'entrée. Maladroits, ils louèrent la chambre jouxtant celle du Moulin Rouge, sous l'œil amusé du réceptionniste. Après tout, à deux, à trois, en journée ou pour deux nuits, ce qu'il se passait dans ces chambres ne le regardait pas.

— Bien, nous y sommes !

— Allez, vas-y, frappe, Pierre.

Impatiente, Marie n'attendit pas une seconde de plus. Elle toqua trois fois à la porte rouge. Aucune réponse.

— Il n'y a personne, on peut repartir.

— Pierre, vu que tu as réservé la chambre d'à côté... Tu nous filerais bien la clé avec Marie pour la rentabiliser, non ?

— José ! s'offusqua-t-elle. Nous ne sommes pas ici pour ça ! Il fallait vérifier qu'Ana n'était pas là. Maintenant, on peut... Estelle ?

Entrebâillée, la porte s'ouvrit sur le visage de la lycéenne, effarée d'y apercevoir sa professeure de français de l'autre côté.

— Madame... je...

— Tu ne devrais pas être en cours ?

— C'est la pause déjeuner. Je...

— Me dis pas que c'est vrai ? s'agaça Marie, qui entra sans ménagement dans l'obscurité de la chambre.

Elle s'arrêta net devant un deuxième peignoir qui la fixait.

— Marie ?

— Ana ?

Les deux femmes se toisèrent. Pierre et José, restés dans le couloir, comprirent le malaise. Ana ne laissa pas davantage planer le doute.

— Tu joues à quoi, là, Estelle ? Tu me fais venir ici, tu te jettes sur moi et tu préviens mon conjoint pour qu'il constate la catastrophe ? Ma collègue, son mari ? Tu ne voulais pas ameuter tout le quartier non plus ? Tu as cru que mon couple volerait en éclats et que je te tomberais dans les bras ?

— Ce n'est pas un peu facile de s'en prendre à la petite, non ? Assume, ma vieille, attaqua Marie. Tu te barres du lycée, me demandes de mentir pour te couvrir, et aujourd'hui on te retrouve ici avec une élève en sortie-de-bain, les cheveux mouillés. Tu vas nous raconter qu'elle t'a séquestrée et jetée dans la baignoire, peut-être ? Et le champagne, là, il était bon ?

— Non, mais...

Pierre, abattu, osa intervenir.

— Dire que je t'ai trouvée si belle quand tu es revenue hier. Je pensais que tu préparais notre Saint-Valentin, que ton désir pour moi renaissait. Finalement, c'était pour cette gamine !

— Mais non ! Je vous assure que...

— Ana n'y est pour rien, arrêtez ! C'est moi qui ai tout organisé. Cessez de la malmenier ! Elle souffre, elle est malheureuse. Pierre, veuillez me

pardonnez, mais j'aime votre femme. Et elle n'ose vous avouer la réciprocité.

— Quoi ? Mais non ! Estelle...

— Enfin une qui a du cran, hurla Pierre. Tu devrais prendre exemple sur ton élève, elle assume, elle ! Elle ne triche pas, elle ! Combien de temps que tu me prends pour un con ? Combien de temps que tu me manipules ? Tu me dégoûtes, Ana.

— Tu penses à l'avenir de cette jeune, Ana, hein ? Tu y penses ? Tu comptais l'entretenir dans le dos de ton conjoint et nous prendre pour des idiots encore longtemps ? Je pensais être ton amie. Mais visiblement, je ne suis qu'une collègue sans importance dont le mari occupe les dimanches du tien pour que t'assouvisses tes parties de jambes en l'air. C'est plus jouissif que d'être assise sur un banc à regarder ton homme courir, hein ?

— Mais vous me fatiguez tous, là ! J'y suis pour rien, je vous dis ! C'est elle qui a tout manigancé. Et pour info, le dimanche, je ne baise personne, même pas Pierre ! Je n'ai jamais dragué Estelle, je ne l'aime pas et je ne l'aimerai jamais. C'est une manipulatrice, un danger. Mais ouvrez les yeux, bon sang ! Pierre... tu me connais !

— Oui, justement. Je te connais. Tu ne me touches plus depuis des mois et je comprends pourquoi. Jeune fille, ne te laisse pas embobiner par cette femme, elle s'est servie de toi. Regarde comme elle te méprise devant nous. Elle n'a aucun remords. Elle te saute et te traîne dans la boue la minute d'après. Tu mérites mieux, bien mieux.

Ana en avait le souffle coupé. Un cauchemar éveillé. Une élève éperdument amoureuse et totalement perchée, un mari au bord d'une implosion de larmes, une collègue qui rêvait de lui coller une claque, et José... qui trempait un doigt dans l'eau encore tiède du jacuzzi.

— Ana... Je ...

— Non, tais-toi, Estelle ! Tu ne vois pas les dégâts que tu crées ? Tu sèmes la merde autour de toi. Tout le monde te prend en pitié, tu as gagné ! Mais je ne suis pas un pantin, c’est terminé. Remballe tes ficelles et joue avec un autre pigeon. Je veux que tu disparaisses de ma vie. Je ne veux plus que tu me regardes, que tu me parles. Je ne veux plus aucun contact avec toi. Ta face me rebute, ta voix me donne la nausée, tes lèvres me dégoûtent. Je ne t’aime pas, tu m’as bien comprise ?

— Je... je suis si désolée que tu réagisses ainsi. Ana, pardon. Excuse-moi, vraiment. Mais tu ne peux pas balayer notre histoire...

— Quelle histoire ? Il n’y a pas d’histoire autre que celle dans ta tête ! J’en ai rien à foutre de ta vie. T’es complètement folle, disparais, je ne veux plus jamais te voir !

En pleurs, anéantie par tant de méchanceté, Estelle se précipita hors de la chambre. Un passage éclair que personne n’osa retenir. Un silence de plomb s’abattit sur la pièce.

— Pierre...

— Non, Ana. J’allais nous offrir un nouveau souffle et tu me poignardes dans le dos. Depuis combien de temps, hein ? Je remercie finalement cette jeune fille de m’avoir ouvert les yeux sur ta personnalité narcissique. Je m’enfonçais doucement sans m’en rendre compte. Tu en as bien profité, maintenant, c’est terminé, je te quitte. Tu prends tes cliques et tes claques et tu te casses de chez nous, de chez moi. L’appart, c’est le mien. Retourne baiser les petites Espagnoles avec ton accent *francés* !

Des cris aigus, horrifiés, remontèrent de la rue. Tous trois sortirent de la chambre et regagnèrent le trottoir. Un attroupement à l’avant d’un bus. Un chauffeur paniqué, au bord de la syncope.

— Elle s’est jetée sous mes roues ! C’est pas moi, c’est pas moi ! Mon Dieu, pauvre gamine ! Mais qu’est-ce que j’ai fait ? Elle est morte ? Dites-moi qu’elle respire ! Elle a déboulé de nulle part, elle n’a pas regardé ! C’est pas moi, je vous jure ! Mon Dieu !

Une enfant qui hurle. Deux femmes qui sanglotent. Un homme, au sol, qui tente un massage cardiaque. Un peignoir blanc, maculé de rouge. Le rouge passion, le rouge mortel. Estelle.

Ana ne prit qu’une valise. Quels joyeux souvenirs aurait-elle pu emporter ? Aucun. Six plates années détruites d’un claquement de cils. Rien à en tirer.

La thèse du suicide fut retenue. Estelle était majeure. Fin de l’histoire. Dramatique. Comment se remettre d’un tel évènement ? Les kilomètres ne suffiraient jamais à Ana pour oublier cette terrible Saint-Valentin. Ce jour où l’entremêlement des émotions finit par une cacophonie mortelle. La culpabilité la rongerait à petit feu, dévasterait son droit d’aimer, ravagerait le moindre souffle que la vie lui accorderait. Son attitude avait brisé le cœur d’Estelle, broyé son amour-propre, démoli toutes ses valeurs, ses croyances. Cette jeune l’avait menée dans le couloir de l’amour, Ana l’avait précipitée dans celui de la mort.

Un an plus tard

— Oh, c’est magnifique ! Venise, pour la Saint-Valentin, quoi de plus romantique ? De là où tu es, Estelle, je ne t’oublie pas. C’est grâce à toi si nous sommes ici, mon Pierre et moi.

— Hypocrite, va ! Tu n’as jamais aimé cette fille !

— Qu’elle préfère lécher des crustacés, ça me répugne, que veux-tu ! Elle adulait tellement ta femme depuis l’entrée au lycée, ça n’a pas été difficile de la convaincre de tenter sa chance.

— Ana aurait pu ne pas mordre à l’hameçon.

— Cette poète des temps modernes écrivait des lettres auxquelles n’importe qui aurait succombé. Ton épouse ne pouvait pas faire exception. Fallait juste les glisser subtilement entre ses mains. Estelle s’y voyait déjà. J’y ai travaillé dès septembre, je te rappelle. Cinq longs mois à préparer cette crétine à agir.

— Ton plan était merveilleux, ma belle.

— JE suis merveilleuse. Dois-je te rappeler pourquoi ta femme était devenue si fade à tes yeux ? Elle n’était pas à la hauteur, tu méritais mieux. Et j’en avais marre de me farcir le fast-food pour me payer un appart alors que mon extraordinaire amant m’attendait. Je te voulais pour moi, tous les jours, sans répit. Exit les petites sauteries, bonjour le sexe, ton sexe, sur moi, en moi.

— Arrête, Johanna, un peu de tenue. Que va penser le gondolier ?

— Que nous sommes deux amants libérés de tout carcan et de toute vermine.

— Ta camarade est morte tout de même, un minimum de respect, veux-tu !

— Le respect, c’est toi qui me le dois. Le sale boulot, c’est moi qui l’ai fait. Le plan, les lettres, réserver les hôtels, les payer. Bordel, qu’ils étaient chers ! J’ai tout avancé, pour tes beaux yeux. Estelle n’avait pas une thune et avait choisi des chambres de luxe. Avec goût, je dois dire. Surprenante, cette petite. Mais bon, elle était dans son délire de *Maupassant*, s’identifiant à cette *Marelle* de je ne sais pas quoi. Elle disait qu’elle était son portrait

tout craché, et comme elle, convoitait le péché chez une personne mariée. Complètement cinglée, et tant mieux pour nous. Si fragile, si malléable.

— Nous aurions pu agir autrement. Je ne pensais pas que la situation déraperait ainsi. Elle s’est jetée sous un bus à cause de nous.

— Et après ? On ne l’y a pas forcée ! Tu comptes nous dénoncer ? Je te rappelle que tu me sautais déjà alors que j’étais mineure. C’est toi qui m’as agüichée en venant chercher ta femme devant le lycée. Toi qui m’as ouvert la porte arrière de ta voiture. Toi qui m’as laissé l’empreinte de tes dents sur l’épaule. Humm... Quand j’y repense, exquise, cette sauvagerie ! Il n’y a pas encore prescription, n’oublie jamais ce détail. Un homme marié, une jeune lycéenne apeurée... J’aurais pu agir sous le chantage. Alors oui, nous sommes coupables d’un crime, mais j’en ai rien à cirer. Maintenant, tu es à moi, je te baise quand je veux, où je veux et comme je veux.

— T’es vraiment ignoble, Johanna. Mais cette cruauté m’excite à un point ! Fais attention à toi, je pourrais ne pas refouler toutes mes pulsions. Gondolier ou non... Et tu as raison, oublions les obstacles, profitons de la vie ! Joyeuse Saint-Valentin, ma séduisante et appétissante petite garce.

Primrose
Ladies

Écrit par Élisha Lowan

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Encore une journée de merde. J'y suis habituée. Les semaines défilent et se ressemblent toutes. Pourtant, ma mère m'avait vendu du rêve avec cette université. Je l'entends encore me répéter inlassablement :

— Tu verras, ma chérie, Cambridge, c'est *the place to be*¹⁷ ! J'y ai forgé mes plus beaux souvenirs, rencontré mes meilleures amies et vécu des moments incroyables !

Mouais, tu parles... Encore un mensonge dont les parents te rebattent les oreilles afin de te motiver à poursuivre les études. Plus prometteur, cela dit, que la menace du chômage ou la perspective de finir tes jours à servir à boire de la bière pas fraîche au premier *pub* du coin. J'ai d'autres ambitions. C'est normal, avec une mère avocate, j'ai appris à viser le haut du tableau. Je suis en effet ce qu'on appelle une bonne élève, voire une intello. Vous savez, la fille à lunettes qui a l'air un peu coincée avec sa queue-de-cheval et ses habits bien sages. Cette fille, c'est moi, Caitleen Morris, toujours première ou deuxième de la classe depuis la nuit des temps. Toutefois, les études et les bonnes notes ne suffisent pas à me rendre heureuse. Je n'ai pourtant que ça dans mon existence : les cours et les encouragements de mes professeurs. Pour le reste, c'est-à-dire la vraie vie, tout est vide et je m'emmerde grave. Je reprends dans l'ordre :

1) Mon plus beau souvenir à Cambridge, à ce jour, remonte à vendredi dernier lorsque Mme Armstrong est revenue des toilettes avec la jupe coincée dans sa culotte. Un moment poilant qui a éclairé ma triste matinée. Cependant, pas de quoi se taper le cul par terre plus de deux minutes, je n'ai plus cinq ans.

2) Ma meilleure amie à la fac s'appelle Lana. On s'est croisées le premier jour de la rentrée et plus lâchées depuis. En réalité, il s'agit de ma seule amie et parfois, elle m'agace. Je ne devrais pas avoir ce genre de mauvaises pensées, mais c'est plus fort que moi ! J'ignore si une fois la fac terminée, on partagera encore autre chose qu'une carte de vœux virtuelle et totalement impersonnelle pour la nouvelle année. Pour le moment, elle m'aide à ne pas passer l'heure fatidique du déjeuner esseulée, et je lui en suis reconnaissante. Rien de pire que d'être la risée des autres filles parce que personne ne me tient compagnie à table. Lorsque Lana est absente, je me débrouille d'une autre façon : soit je me cache dans les toilettes, soit je convaincs Mlle Katz, la bibliothécaire, de me laisser effectuer mes recherches sur ce temps de pause. Tout sauf affronter le regard méprisant de Brittany Cooper et sa clique hautaine.

3) Je m'efforce encore de trouver ce qui peut s'apparenter à des moments incroyables. Ma mère m'a raconté ses virées à Southwold¹⁸ les week-ends à la fin de l'année scolaire. Je pourrais décrire sans me tromper ses soirées mémorables sur fond de musique, de danses collés-serrés sur le sable encore tiède et d'effluves de marijuana, tellement elle m'en a parlé. Bah oui, ma mère n'a pas toujours été cette avocate sérieuse et réputée dans sa branche, elle s'est accordé quelques écarts dans sa jeunesse et elle a eu raison. Depuis ma naissance (qui n'était pas prévue dans son plan de carrière), elle s'est assagie. Forcément, un chiard, ça demande de l'attention. J'ignore qui est mon père et sûrement qu'elle aussi. Cela n'a aucune espèce d'importance, on s'en sort très bien sans mec dans nos pattes. De temps à autre, ma mère s'octroie tout de même un rendez-vous galant, histoire de ne pas perdre la main. Oui, ma mère a une vie sexuelle et non, je ne suis pas jalouse : je feins l'ignorance, pour ne pas gerber, voilà tout. Lorsque j'étais petite, elle me confiait aux bons soins de notre nounou

hispanique, Maria-Louisa, mais cette adorable femme est retournée vers sa contrée ensoleillée, le Mexique, depuis belle lurette. De toute façon, j'estime que passé seize ans, j'ai perdu le droit de me faire baby-sitter. Je suis une jeune fille responsable. Facile quand on est une *no life*¹⁹.

Pour revenir à ces fameux moments incroyables, j'ai beau chercher, je ne vois pas. Pas de virées, pas de sorties, une vie sociale aussi plate que celle d'une none, avec les bondieuseries en moins, faut pas pousser non plus.

Est-ce incroyable de baver devant Tom Reynolds lorsqu'il se baisse pour ramasser son stylo ? Ainsi je peux entrevoir l'espace d'un instant son dos musclé quand son tee-shirt se soulève... Est-ce incroyable de me répéter qu'il ignore qui je suis alors qu'on se trouve dans les mêmes cours depuis deux années interminables ? Non, certainement pas. C'est juste pathétique.

Je peux alors conclure sans tergiverser : moi, Caitleen Morris, vingt et un ans et demi, coule des jours les plus insignifiants qui soient. Qu'aurai-je à raconter à mes gosses plus tard ? Si j'en ai, bien sûr ! À ce que je sache, cela nécessite un minimum de contacts physiques avec un mec et ce n'est pas près d'arriver ! Et ce n'est pas la misérable expérience que j'ai eue l'année précédente avec un dernière année qui m'a fait rêver. Je l'ai fait, histoire de ne pas mourir vierge, ça s'arrête là. En même temps, ça ou rien, finalement...

Chapitre 2

Bordel, il fait quoi le bus, aujourd'hui ?

J'ai l'impression de l'attendre depuis hier ! Et il ne fait pas particulièrement chaud en ce début de mois de février, aussi je regrette amèrement de ne pas avoir mis de veste plus épaisse ce matin. Je grelotte un peu sous mon cardigan en coton fin et mon pantalon en lin. Quelle idée, franchement ! Pour couronner le tout, Lana n'est pas venue en cours de la journée, ce qui signifie que j'ai traîné mes guêtres telle une âme en peine d'amphis en salles de TD²⁰ sans personne à qui parler. Ah si, pardon ! J'ai ouvert la bouche au cours de droit pénal pour répondre au chargé de TD à propos de la question de la responsabilité pénale. Une histoire entre culpabilité et responsabilité, je ne vais pas vous réciter la leçon, cela risquerait de vous endormir, tout comme mes chères camarades. J'ignore pourquoi elles ont choisi cette branche si c'est pour glander. Enfin, je ne le sais que trop : elles suivent le chemin tracé par papa-maman et n'ont pas de soucis à se faire sur leur projet de carrière, au vu des moyens dont disposent leurs familles. Les bonnes notes, ça s'achète, il paraît. Vive le piston ! N'ayant pas cette chance, je suis vouée à suer sang et eau sur le *case law*²¹, à obtenir mon diplôme haut la main et un poste intéressant. De ce côté-là, avec toutes les relations de ma mère, ce ne sera pas un problème. Ils verront bien que je suis douée une fois sur place, fille de ma mère ou pas !

Bon, c'est pas tout ça, mais je me demande si je ne vais pas rentrer à pied, quoique, bonjour la flemme ! J'en ai au moins pour trente minutes et d'ici là, je serai enrhumée au deuxième degré, c'est clair.

Je suis soudain tirée de mes pensées par un individu à l'air plus que louche. Instinctivement, je resserre les pans de mon caban et m'agrippe aux

bretelles de mon sac à dos, consciente que mon attitude traduit mon stress. Je le connais de vue ce type, c'est un première année, ou devrais-je dire un éternel première année. Cela fait bien trois ans qu'il stagne en BSc²², et si son père ne participait pas au financement de l'université, il y a belle lurette qu'il aurait dégagé. Encore un nanti. Oui, mais un loser avant tout. C'est moi ou il est bourré à... seize heures trente ?

— Tiens, ça va, beauté ?

Et merde, il m'a repérée. En même temps, je suis seule à l'arrêt de bus et à moins d'être transparente, il ne pouvait pas ne pas me voir. C'est bien ma veine. Moi qui évite les contacts sociaux, me retrouver nez à nez avec un mec bizarre et à moitié ivre ne faisait pas partie de mes plans. Je le détaille rapidement : le cheveu terne et gras, les habits d'une propreté relative, un sac à dos trop lourd pour être honnête qui fait « cling-cling », et le regard vicelard. C'est certain, je vais rentrer à pied, quoi qu'il m'en coûte. Il doit bien rester un tube de paracétamol dans l'armoire à pharmacie, ça fera l'affaire, je survivrai à un nez bouché.

— Oui, salut, j'allais partir ! je lance en tentant une esquive.

C'était mal anticiper la réaction du gars qui, au lieu de s'écarter pour me laisser passer, attrape mon bras, me provoquant un hoquet de surprise.

— Oh là ! Pas si vite, on commençait à peine à faire connaissance !

Son haleine sent la bière à plein nez, sans parler de l'odeur de transpiration qu'il exhale. Je retiens un haut-le-cœur et tente de m'extraire de ce début d'agression sans paniquer.

— Tu peux me laisser partir ? Je t'ai rien fait, à ce que je sache !

— Hélas, pas encore, mais ça peut s'arranger !

Le rustre me serre plus fort et approche sa bouche dégoûtante de la mienne ! C'en est trop ! Je me débats comme je peux, seulement il est plus costaud que moi ! Non, je refuse que ce mec m'embrasse de force ! C'est

une agression, merde ! Je ne peux pas croire que personne ne voie rien ! En même temps, l'arrêt de bus est isolé par rapport au campus et à cette heure-là, il n'y a aucun passant. Je ne peux compter que sur moi-même, autant dire que je suis foutue.

— Tu vas la laisser, maintenant, fils de pute !

Une voix sauveuse. Calme, assurée. J'aime cette voix. À qui appartient-elle ? Surpris, mon agresseur relâche à peine sa prise, mais c'est suffisant pour que je lui assène un coup de coude dans le nez et je m'enfuis en direction de cette intervention inespérée. Je stoppe net en découvrant mon sauveur, ou plutôt mes sauveurs. Il s'agit en effet de Brittany Cooper et de Tom Reynolds, le fameux Tom hyper méga sexy. C'est lui qui a parlé et m'a permis de me tirer de ce traquenard. Ce n'est pas le moment de baver devant lui, cela dit le cœur y est.

— Reste avec nous, m'intime celle que je prenais pour ma pire ennemie jusqu'à présent.

Brittany et Tom font barrage devant moi, face à un type plus du tout sûr de lui. Ce connard se tient le nez et je constate qu'il saigne abondamment. Je ne l'ai pas raté, ce qui me confère une petite fierté !

— Non mais c'est un malentendu, les gars !

— Ah oui ? Tu veux dire que t'as pas fait exprès de vouloir forcer Caitleen à embrasser ta grosse face de pet ?

Oh, seigneur ! Tom Reynolds connaît mon prénom ! Je sais, je suis ridicule, cela devrait être le cadet de mes soucis. Pour autant, cette scène est la plus intense de ma misérable existence, je n'étais pas prête.

— Je suis désolé, cela n'arrivera plus, s'excuse ce lâche en prenant ses jambes à son cou.

Tom tente de le rattraper, mais Brittany lui barre la route tout en secouant la tête d'un air affirmé. Ces deux-là sortent ensemble ou quoi ? Ils semblent

très complices et parfaitement assortis. Elle, c'est le stéréotype de la bimbo : blonde, yeux bleus, bien gaulée. Lui, c'est mon fantasme : brun, grand, sportif.

Bon, maintenant que Ken et Barbie ont fait leur BA²³, j'estime pouvoir prendre congé. Je n'oublie toutefois pas de les remercier chaleureusement : sans leur intervention, j'ignore ce qui aurait pu arriver !

— Attends, Caitleen, ne pars pas !

Je m'arrête sur ma lancée par cette apostrophe de Brittany et l'interroge du regard. Après avoir elle-même jeté un coup d'œil à Tom, elle me pose cette question qui me scotche sur place :

— Avec Tom, on se disait... Et si on t'invitait à boire un verre pour te remettre de tout ça, t'en penses quoi ?

Chapitre 3

J'ignore ce qui m'est passé par la tête en les suivant. Non, je mens, je connais très bien la raison de ma venue ici, au *Bath House*²⁴, à siroter une bière : la curiosité. De plus, ils ont le chauffage et ce n'est pas du luxe. OK, mes deux nouveaux « amis » m'ont sauvé la mise et peut-être la vie, mais pourquoi s'encombrent-ils d'une fille comme moi ? Moi qui n'ai strictement rien en commun avec eux, mis à part le fait de fréquenter la même fac ? Je les observe depuis notre arrivée et vraiment, quelque chose ne tourne pas rond.

Tom a commandé une pinte et Brittany un gin tonic. *So british*, mais un peu tôt pour moi. Enfin, j'imagine que c'est tôt (vu mon absence de vie festive), sauf pour cet enfoiré de Max : c'est comme ça que se nomme le déchet humain de tout à l'heure. J'espère ne plus jamais le croiser ou en tout cas, pas seule.

— Alors, Caitleen, comment tu te sens ? interroge Brittany après avoir bu une première gorgée de son cocktail.

— Bof, je m'en remettrai, mais c'est super sympa de m'avoir aidée, franchement, je ne sais pas ce qui se serait passé si...

— Chut, ne t'en fais pas, m'interrompt-elle. Tu sais, je t'observe depuis un moment...

— Ah bon ? je manque avaler de travers ma bière.

— Tu n'es pas sans ignorer qui je suis... Enfin, je veux dire, les Prim's, tout ça.

Je hoche la tête. Les Prim's. Diminutif de *Primrose*. Les *Primrose Ladies*²⁵, ou « Prim's » donc, comme elles se surnomment, sont les nanas censées être les plus populaires de l'université. C'est la confrérie la plus en

vue sur le campus, et pourtant ce n'est pas la seule ! C'est aussi l'une des plus récentes. Figurez-vous que Cambridge en recense pas moins de cinq cents et encore, sans compter celles qui se font appeler les associations, mais qui n'ont de tels que le nom. Appartenir à l'une d'entre elles est synonyme de prestige et peut vous ouvrir des portes plus tard. Bien sûr, de folles rumeurs circulent sur la manière dont les membres sont sélectionnés, ou sur les soirées organisées, sans parler du bizutage... Officiellement interdit, mais perpétué par tradition et goût du risque, cela va sans dire. Aussi, je me demande pourquoi Brittany fait allusion à son appartenance à cette sororité. Elle éclaire aussitôt ma lanterne et j'avoue que ce qu'elle me dévoile me laisse dubitative.

— Alors c'est simple, Caitleen. En tant que membre fondateur des Prim's, j'ai le droit de choisir qui je veux et je te choisis toi. Tu as quelque chose de spécial. Je sens que tu pourrais faire une super membre ! T'en dis quoi ?

J'en dis que je suis sur le cul. Bouche grande ouverte, je la regarde, puis tourne la tête vers Tom qui n'a pas décroché un mot. Il me sourit et m'octroie même un clin d'œil, je crois rêver !

Surprenant mon vif intérêt pour son ami (ou plus si affinités), Brittany m'explique que Tom est également un membre fondateur. Les Prim's, si elles comportent une majorité de femmes, tolèrent quelques hommes triés sur le volet, ce que j'ignorais. Tom n'a pas l'air heurté dans sa virilité d'être appelé une « Lady ». Cette idée m'arrache un rictus que j'essaie de contenir, histoire de ne pas perdre la face. Après tout, ces deux-là me veulent comme amie ! Que ferait Lana dans une telle situation ? Question stupide : Lana ne serait jamais choisie pour devenir une *Primrose*, elle ! Et puis, c'est peut-être ma chance de mener enfin une vie palpitante.

Je fais mine d'hésiter, afin de ne pas passer pour la fille désespérée que je suis. Je termine mon verre en silence et glousse intérieurement devant l'air anxieux de mes voisins. Brittany finit par s'impatienter.

— D'accord, d'accord, tu n'as pas envie de répondre tout de suite. Dans ces conditions, je te propose un truc : tu viens avec nous à la prochaine soirée qui a lieu samedi. Une soirée spéciale Saint-Valentin. En espérant que tu n'aies rien de prévu... Si ce que tu vois te plaît, tu signes, c'est simple, non ?

— Et si ça ne me plaît pas ? je risque malgré tout.

— Eh bien... On avisera sur place, ne t'en fais pas !

Samedi soir. Autrement dit, dans quatre jours. Ma première invitation ! Et pour le 14 février ! C'est inespéré, moi qui boycotte cette fête commerciale, c'est l'occasion de la passer bien entourée... C'est ma mère qui va être ravie ! Sa fille chérie va enfin mener la grande vie d'étudiante dont elle-même garde la nostalgie !

Fière de la rendre heureuse, j'accepte le deuxième verre que tiennent à m'offrir mes nouveaux amis. Nous trinquons tous les trois à ma future intégration parmi les *Prim's*, ce qui me paraît surréaliste, mais très exaltant ! D'autant plus que je pourrai sans aucun doute me rapprocher de Tom, sauf s'il est chasse gardée, bien sûr. Je ne vais pas commencer à foutre la merde. Encore faudrait-il qu'il soit intéressé. N'empêche, c'est moi ou il n'arrête pas de me faire les yeux doux ? C'est peut-être à cause de ma deuxième pinte, mais je m'en moque, je ne me suis pas sentie aussi bien depuis longtemps. Jamais, en fait.

Finalement, cette journée pourrie ne se termine pas si mal !

OceanofPDF.com

Chapitre 4

Au secours, aidez-moi, Seigneur, le diable ou qui que vous soyez !

J'appelle de manière désespérée celle des entités qui serait à même de m'aider à choisir la tenue idéale pour ce soir ! Avec les examens blancs de cette semaine, je n'ai pas eu le temps d'aller faire les boutiques, c'est bien ma veine. Et je me retrouve samedi, à deux heures de la soirée, sans savoir comment me saper ! Pourquoi n'ai-je pas anticipé ? C'est bien moi, ça : stresser, puis foirer la chance de ma vie. Bien sûr, j'aurais pu demander à Lana de m'accompagner au *Grand Arcade*²⁶ aujourd'hui, mais je n'ai pas eu le courage d'affronter sa réaction. Je l'imagine déjà me faire la morale, rongée par la jalousie de ne pas avoir été choisie, elle ! J'ai pu esquiver son regard inquisiteur, parce qu'elle n'est revenue qu'hier en cours ; visiblement, elle avait chopé un sale virus qui l'a clouée au lit pendant trois jours. Moi, je touche du bois, je pète la forme. En tant que fidèle amie qui se respecte, je lui ai refilé mes notes, mais n'ai rien dévoilé à propos de mon hypothétique recrutement chez les *Primrose* ! Et comme l'appartenance est supposée rester secrète, ce n'est pas entièrement un mensonge, si ? Non, ce n'en est pas un, j'ai décidé.

— Ça va, ma chérie ? Alors, tu sais comment tu t'habilles ?

Ma mère fait irruption dans ma chambre au beau milieu de mes ruminations. Je lui ai raconté mes aventures, en passant rapidement sur ce goujat de Max afin de ne pas l'inquiéter. Je me suis focalisée sur l'invitation à venir et la possibilité d'intégrer une des sororités les plus en vue sur le campus. Ça a fait sa journée, voire sa semaine ! C'est presque comme si c'était elle qui avait été conviée !

— Bof, je réponds d'un air maussade. Pourquoi me suis-je plongée dans le droit pénal, ce matin ? Je regrette de ne pas avoir fait un tour chez *Miss Selfridge* ²⁷ à la place ! Regarde mes fringues, c'est à pleurer, je ne sais pas quoi mettre !

Sincèrement, je me dis que mes automatismes de bonne élève me perdront.

Au lieu de compatir, ma chère mère esquisse un sourire à peine dissimulé, puis s'éclipse de la pièce. Je rêve ou elle se moque de moi ? En fait, non, elle ne se moque pas, elle me snobe ! C'est bien ma veine, moi qui pensais pouvoir compter sur celle qui m'a mise au monde, je suis... bluffée. Cette dissimulatrice revient vers moi avec un sac estampillé de la marque que je viens de citer !

— Je te connais par cœur, ma chérie, alors j'ai pris les devants et me suis permis de te choisir une tenue pour ce soir. Je connais ta taille, mais aussi la mode... J'espère que mon cadeau te plaira ! Tu vas briller ce soir, Cait' !

Émue jusqu'aux larmes, j'ouvre le sac et en sors une sublime robe noire à bretelles, rehaussée de paillettes rouges autour de la taille. Elle est divine ! Je remercie chaleureusement ma mère et me dépêche d'essayer cette beauté. Elle me va comme un gant, mais, peu habituée à porter ce genre de chose, je me sens mise à nue. Je ne sais pas si je pourrai assumer cette tenue, ça contraste à mort avec mes jeans et mes gilets informes ! Ma mère suggère de me prêter sa veste noire, que je pourrai enlever par la suite. Sans oublier un vrai manteau, cette fois, on se gèle. Je tourne sur moi-même, ravie du résultat. Je suis classe, féminine sans être vulgaire, c'est parfait ! Par chance, j'ai une paire d'escarpins noirs que je garde pour les grandes occasions et celle-ci en est une !

— Si avec ça ton Tom ne craque pas, c'est qu'il s'agit du roi des cons ! me lance joyeusement ma mère qui vient de rajeunir de quinze ans d'un

coup.

Je prends encore quelques instants pour me coiffer et me maquiller, sans trop en faire, sinon, ce ne serait pas moi. Un subtil trait d'eye-liner, du mascara, un léger coup de blush et une touche de brillant à lèvres feront l'affaire. Je brosse mes cheveux blonds et vaporise un peu de shampooing sec pour leur redonner du volume. Je les laisse cascader sur mes épaules, pour un look plus naturel. Dernier détail : une paire de boucles d'oreilles pour parfaire le tout. Là encore, ma mère me prête les siennes à breloques en strass noir. J'ai l'impression d'être devenue une nouvelle Caitleen : de brouillon, je me suis transformée en la meilleure version de moi-même. J'espère que Tom Reynolds va réaliser que l'on est faits l'un pour l'autre ! Je m'emballe, mais j'ai trop peur d'être déçue. Je vais tâcher de rester concentrée sur le réel objectif de la soirée : *to be or not to be a Prim's* ²⁸? Chacun ses questions existentielles.

L'heure tournant, ma mère me rappelle gentiment qu'il est temps de partir. J'élimine l'idée de prendre le bus pour me rendre à la fac ce soir, elle me commande un taxi. La fête a en effet lieu dans l'un des bâtiments de *Peterhouse*²⁹, privatisé pour l'occasion. Je n'y ai jamais mis les pieds, seule l'élite a ce droit et par élite, j'entends les *Prim's*.

— Caitleen ! Ton taxi est arrivé ! hurle ma mère depuis le salon.

Un dernier coup d'œil dans le miroir et je m'extirpe du confort douillet de ma chambre d'ado pour affronter la vraie vie. Ma vraie vie. Je ressens une énorme dose d'appréhension et j'ai la gorge nouée, mas je me dis que c'est pour la bonne cause. J'espère juste que cette soirée sera à la hauteur de mes espérances.

Chapitre 5

Le taxi m'a déposée devant l'entrée de l'université. Je dois encore marcher plusieurs centaines de mètres. Je suis contente de ne pas porter de chaussures neuves, sinon, j'aurais terminé la soirée pieds nus. Le tout est d'éviter de s'enfoncer dans le gazon et de rester sur l'allée principale. C'est vrai que ma fac est immense, mais je m'en rends mieux compte ce soir. J'avance dans cette immensité presque déserte en me concentrant sur mes pas. J'aperçois des lumières vacillantes à travers certains vitraux et j'entends des bruits de voix et de la musique en sourdine. L'ambiance est complètement différente de celle que je connais en plein jour ! J'ai l'impression de pénétrer à l'intérieur d'un monde parallèle, c'est très curieux comme sensation, mais très excitant.

En passant devant la chapelle, je frissonne malgré moi. Je n'ai jamais cru en Dieu, aussi je trouve ce monument assez déplacé en ces lieux, même si, historiquement, il a du sens. J'admire cependant l'architecture magistrale, un mélange de gothique et Renaissance, mais ne peux m'empêcher de me demander qui sont les gens qui entrent à l'intérieur de ce bâtiment. La chapelle est l'un de ces endroits qui suscitent bon nombre de fantasmes sur le campus. Certains aiment raconter que des cérémonies vaudoues s'y tiennent, cela fait partie du folklore traditionnel, on ne peut pas lutter.

Enfin, j'arrive devant le bâtiment principal de *Peterhouse*. Une discrète primevère rouge orne la porte en bois massif, ça annonce la couleur et dissuade toute intrusion. Par chance, je ne vois nulle part les habituels ballons rouges en forme de cœur, ce serait indigne de la réputation des *Prims'* : trop cliché. Je frappe deux coups rapides suivis d'un autre plus espacé, comme Brittany me l'a recommandé.

La porte s'ouvre comme par magie. En fait, non, c'est une fille que je connais de vue qui se tient derrière. Elle me jauge brièvement, puis me fait signe d'entrer, non sans m'accrocher auparavant une primevère blanche sur le pan de ma veste. Puis elle m'indique de rejoindre la fête dans la pièce centrale.

Intimidée, je déambule en simulant une certaine assurance, à la recherche de mes hôtes. C'est Tom qui me reconnaît en premier. Il discute en petit comité au milieu de la salle. Dès qu'il m'aperçoit, il s'avance vers moi, l'œil brillant. J'ai l'impression que mon cœur va exploser sous ma robe à paillettes.

— Caitleen ! Tu n'as pas idée à quel point je suis ravi de te voir parmi nous ! J'espère que cet endroit va t'apporter ce que tu recherches !

Sympa, l'accueil, mais il en fait pas un peu trop, là ? Et je recherche quoi, d'abord ? L'aventure ? L'amour avec un grand A ? La réussite ? Je suis surtout en observation, autrement dit, j'attends de voir à quoi rime tout ce cérémonial. Je me contente, pour la peine, de lui offrir mon plus beau sourire, et cela semble le satisfaire.

Tom m'entraîne à sa suite auprès de tout un tas de monde dont j'ignorais l'existence jusqu'à ce soir. Tous ont l'air aimables en apparence, mais me toisent avec suspicion malgré tout, comme s'ils ne savaient pas s'ils pouvaient me faire confiance. *Je suis pareil, les mecs, rassurez-vous*, j'ai envie de leur dire. Je remarque que chacun arbore une primevère sur sa tenue : elles sont de couleurs différentes : jaune, rose, orange, rouge. Je suis la seule blanche. Tom m'explique que les nuances représentent l'évolution des grades dans l'organisation. Lui et Brittany sont rouges, c'est la couleur des membres fondateurs. Ce sont eux qui décident en dernier recours en cas de litige.

On m'offre à boire, à manger, et petit à petit, je baisse ma garde. Brittany nous a rejoints et me couve comme si j'étais sa protégée, ce que je suis, en quelque sorte. Lana et son amitié plate me paraissent bien loin à présent ! Je suis une bien piètre amie, il faut croire : un peu de vin blanc, des petits fours, des sourires enjôleurs, et me voilà cuite !

La soirée se déroule sans encombre, mais je ne peux m'empêcher de ressentir une tension latente. Tout le monde guette quelque chose, c'est évident, mais quoi ? Mes tergiversations sont de courte durée, puisque Brittany prend la parole devant un public acquis à sa cause.

— Mes chers *Primrose*, c'est un plaisir de vous avoir ce soir ! Le 14 février est une date symbolique pour nous, pour notre quête ! C'est la soirée que nous attendons tous avec impatience ! J'en profite pour vous présenter mon amie Caitleen qui nous fait l'honneur de nous rejoindre.

Tous les regards sont braqués sur moi. J'esquisse une discrète révérence (les effets du vin sans doute) ce qui me vaut quelques acclamations et la coloration immédiate de mes joues. Grâce au ciel, Brittany reprend son speech, ce qui me laisse le temps de retrouver une contenance.

— Merci pour elle. Vous n'êtes pas sans savoir, pour certains, que Tom et moi avons repéré une nouvelle cible cette semaine. C'était moins une, parce qu'on était un peu à court pour ce soir. La cible en question était en train d'attaquer Caitleen à l'arrêt de bus. Sans notre intervention, nul ne sait comment cela se serait terminé.

Murmures dans la pièce. Je suis à nouveau le point de mire et je me sens assez mal à l'aise. Je n'ai pas envie d'être considérée comme une victime ! La cheffe de clan poursuit son discours, très concentrée :

— J'ai une bonne nouvelle, maintenant. Nous allons pouvoir venger Caitleen. Défoulons-nous, mes amis, ordre des *Prim's* !

Sans que je ne comprenne le sens réel de cette dernière phrase, je constate un changement radical auprès de mes camarades. Ils ont posé leur verre, retroussé leurs manches pour les garçons, et se dirigent à pas assurés vers une porte que je n'avais pas remarquée, située au fond de la pièce. Brittany me fait signe de la rejoindre.

— Maintenant, tu vas entrer en scène. Tu auras deux choix : nous regarder ou agir. Retiens seulement une chose : tu es maîtresse de ton destin, c'est à toi de décider qui tu es : une victime ou non. Ne permets à personne de dicter sa loi à ta place.

Plus perplexe que jamais, je me laisse entraîner par Brittany et par la poigne virile de Tom vers cette antichambre. Ma vie est sur le point de basculer.

Chapitre 6

Au milieu de la pièce sombre se tient un homme. Il est attaché debout, les bras en croix sur une planche elle-même posée contre le mur. Il est complètement nu. Bâillonné. Ses yeux semblent vouloir sortir de leurs orbites. C'est Max. Mon agresseur. Cet enfoiré. Malgré moi, mon regard se dirige vers son entrejambe. Son membre est tout rabougri. Grotesque. Déplacé.

Je ressens un frisson de satisfaction incontrôlé. Une sacrée humiliation pour lui ! Ce salopard n'a que ce qu'il mérite ! Je ne suis pourtant pas au bout de mes surprises.

— Ne crains rien, c'est pour toi, tout ça, me chuchote Tom.

Puis, sans que rien ne le laisse supposer, il appose un baiser sur mes lèvres, ce qui me scotche sur place. Bordel ! Tom Reynolds vient de m'embrasser ! Et en public ! Joyeuse Saint-Valentin, Caitleen, tu le mérites !

Je n'ai toutefois pas le temps de me réjouir davantage que je suis happée par ce qui se trame sous mes yeux.

Une file indienne prend forme devant ce cher Max. Brittany, en bonne meneuse, y met de l'ordre. Puis Tom (mon Tom !) distribue des objets à chaque personne dans la queue. Mais... je rêve ou il s'agit de couteaux ?

Une fille approche de mon bourreau. Sans prévenir, elle lui flanque un premier coup qui lui entaille le torse. Les autres applaudissent et moi, je commence à ressentir un léger trouble. Max se contorsionne sur sa croix et tente de crier, mais avec le bâillon, il ne sort que des gémissements plaintifs. Un garçon prend le relais. Cette fois, ce n'est pas un coup superficiel ; au contraire, il prend le temps de lui asséner une incision bien

profonde qui part de son téton droit jusqu'au nombril. Le sang se met à jaillir, tout comme les hurlements étouffés de Max. C'est quoi cette scène ? Les vengeurs masqués à la primevère ?

Tom m'attire à l'écart, il a remarqué mon air ahuri. Il m'explique l'innommable et le vrai but de ma présence :

— Nous, les *Prim's*, n'hésitons pas à verser le sang de ceux qui l'ont fait couler avant nous. Ou de ceux qui en avaient l'intention, comme pour cette vermine, dit-il en désignant celui qui se vide de son sang. Étant donné que tu as été directement confrontée à une agression, on s'est dit que tu allais nous comprendre, je me trompe ?

Il me regarde avec un tel espoir ! J'ai envie de plonger dans ses yeux ténébreux, de m'y perdre, pour ne plus jamais revenir à la réalité. Mon ancienne réalité. Chiante, incolore, inodore, sans saveur. Ai-je le choix après tout ? Je me laisse entraîner vers mon agresseur devenu proie et prends place dans la file. J'ai une boule qui grossit dans mon ventre. Je suis consciente que mon avenir se joue à cet instant. Si seulement j'avais le pouvoir de figer le temps ! Comment être certaine de prendre la bonne décision ?

Deux personnes se trouvent avant moi. Un garçon et fille. Tous deux plantent leur arme dans les chairs déjà bien abîmées de Max.

— Dépêchez-vous, il faut le garder en vie encore un peu ! Ça va vite, une hémorragie. Ne le tuez pas tout de suite. C'est Caitleen qui doit avoir ce privilège ! rappelle à l'ordre Brittany.

C'est à moi de le tuer ? Pour de vrai ? C'est donc ça les sociétés secrètes ? Les rumeurs disaient vrai... Si je veux être intégrée parmi eux, et surtout, si je veux que Tom continue à me regarder comme il le fait, il est impossible de me défiler... Putain, si j'avais su dans quoi j'allais m'embarquer !

Tom me donne son couteau. Lorsque je m'en empare, il exerce une pression sur ma main et me caresse les cheveux pour m'encourager. Je sens mon ventre palpiter de l'intérieur. La boule, bizarrement, laisse place à une sensation d'embrasement. Ce n'est pas désagréable. C'est comme si je détenais un pouvoir, moi qui n'ai jamais rien décidé d'important dans ma vie. Là, au contraire, cette émulation me confère une puissance inédite qui transcende mes idées reçues.

J'ai la gorge sèche, mais mes mains tremblent à peine. Je fais face à mon agresseur, celui qui aurait pu gâcher ma vie. De quel droit ? Tout à coup, je n'ai plus de doutes par rapport à cette quête vengeresse avant d'être criminelle. Je fixe droit dans les yeux Max qui n'est plus que l'ombre de lui-même.

Tout sourire et mue par une rage dont je ne soupçonnais pas l'existence, je saisis, non sans répugnance, ce morceau de chair flasque qui faisait sa virilité et tranche d'un coup sec ! *Tchac* !

À moi les vivats de la foule ! J'ai réussi ! Je me dépêche de lâcher ce truc sanguinolent avant qu'il ne se décompose entre mes mains. J'ai l'impression qu'il palpitait entre mes doigts, c'est à vomir. Il n'est pas radioactif, mais on ne sait jamais.

C'en est trop pour notre proie qui s'effondre en partie, puisque son corps est retenu par ses liens contre la planche. On dirait qu'il a perdu connaissance. Tout le monde s'éloigne de cette scène macabre, ce serait dommage de salir nos fringues ! Après quelques minutes qui me paraissent une éternité, l'un des gars vérifie le pouls de Max et confirme l'évidence : il est mort. Ce n'est désormais qu'applaudissements et cris de joie. Brittany me félicite chaleureusement : elle se dit impressionnée par mon sang-froid. D'autres *Prim's* me congratulent et blaguent sur la taille du pénis de notre victime. Je n'ai que peu d'expérience en la matière, aussi je n'ai pas

réellement de points de comparaison, et puis j'avoue que ce bout de viande aurait plutôt tendance à me faire virer ma cuti.

Sauf qu'il y a Tom. À lui seul, il redore le blason de la gent masculine. Ce dernier attrape ma main et moi, je le suis sans ciller. Avant de m'éloigner de cette scène macabre, j'observe les autres en train de s'atteler à effacer les traces du massacre. Je m'interroge pour la forme sur le devenir du corps, mais suis vite tirée de mes pensées par mon apollon qui m'entraîne à l'étage.

Nous grimpons les marches de la bâtisse, recouvertes d'une épaisse moquette grenat qui n'est pas sans rappeler la couleur du sol souillé par le sang impur de Max. *Tel est pris qui croyait prendre !* je blague en silence. Je suis à peine choquée par ce qui vient de se produire : une mise à mort, rien que ça. Serais-je un être diabolique qui s'ignorait ? Il sera toujours temps pour moi de méditer sur le salut de mon âme. Pour l'heure, j'ai mieux à faire.

Arrivés sur le palier du premier étage, Tom extirpe une clé de sa poche et ouvre la première porte sur notre droite. Béatement, je le suis sans me poser de questions. Il s'agit d'une chambre à coucher. Sans un mot, mon nouveau petit ami (j'ai le droit de l'appeler ainsi !) referme la porte, puis me mange des yeux. Je peux sentir son désir vibrer pour moi. Il me déshabille du regard, me provoquant un rougissement intempestif. Il se rapproche et soulève mon menton avant de s'emparer de ma bouche. Sa langue s'engouffre à l'intérieur, tandis que ses bras ensèrent mon corps tremblotant. Je lui rends son baiser avec passion. Personne ne m'a jamais embrassée comme il le fait. Je pourrais mourir à l'instant tellement cette sensation est délicieuse et inédite.

Sans plus attendre, Tom me dirige vers le lit situé au milieu de la pièce. Avant de m'y allonger, il ôte délicatement ma robe tout en embrassant

chaque parcelle de mon corps. Je me consume de l'intérieur. J'ai l'impression qu'un brasier habite ma culotte. J'ignore si c'est l'effet du vin, du meurtre, de Tom ou un ensemble de tout ça, mais je me sens pousser des ailes. Je déshabille à mon tour l'objet de mes fantasmes et c'est tout juste si je ne lui arrache pas sa chemise. Mon attitude entreprenante semble lui plaire, il laisse échapper un gémissement, sans jamais cesser de me butiner.

— Je savais que sous tes airs sages, tu étais une vraie tigresse, Caitleen ! murmure-t-il d'un ton rauque qui en dit long sur son désir.

Enhardie par sa réaction, je palpe son entrejambe, comme si je voulais me rassurer. J'ai besoin d'exorciser le souvenir traumatisant du sexe inerte de Max. Il me faut vite une autre image de la virilité afin d'effacer cette vision cauchemardesque. Puis Tom reprend les choses en main et sort son engin de son pantalon. Alors ça ! J'imagine bien qu'il était à l'étroit là-dedans ! Je n'ai jamais vu une poutre pareille ! C'est humain, d'ailleurs ? OK, je n'ai pas beaucoup d'expérience, mais quand même ! Amusé par ma réaction, Tom appuie gentiment mais avec autorité sur ma tête. Cela tombe bien, j'ai très envie de le goûter et n'hésite pas à enfourner son impressionnant braquemart dans ma bouche goulue. J'ai sucé une fois un gars, mais ce n'était pas concluant, je n'en avais pas le désir, c'était histoire de lui faire plaisir et j'ai dû me faire violence pour ne pas gerber. Mais là, c'est tout autre chose... Je me régale à le happer, à titiller le gland puis à le sucer encore et encore. Visiblement, cela lui convient, puisqu'il pousse des soupirs en marmonnant mon prénom. Quel pied de se sentir aussi efficace !

Pourtant, Tom me surprend en interrompant ma prestation. Ce n'est pas qu'il n'aime pas ce que je lui fais, m'explique-t-il ; seulement, il a envie de jouir en moi. Il attrape un préservatif sous l'oreiller (j'analyserai la chose plus tard) et l'enfile sur sa queue toute raide et dégoulinante de salive. Il enlève ma culotte, vérifie l'état de mon intimité, ressort un doigt luisant

qu'il lèche avec délectation. Je suis trempée, cela ne m'étonne pas. Je vis les instants les plus excitants de ma vie. Ce n'est toutefois rien en comparaison avec ce qui va suivre. Sans me laisser le temps d'ôter mon soutien-gorge, Tom engage son pénis à l'entrée de mon vagin en feu. Il chatouille mon clitoris avec le bout de sa verge, ce qui me fait me tortiller sous cette brûlante caresse.

— Viens, j'en peux plus ! je réclame avidement.

Il n'en faut pas plus pour que ce dieu de la luxure s'enfonce en moi. Merci à ce dernière année de m'avoir dépucelée, même si c'était nul ! Ainsi, Max peut me pilonner sans ménagement, néanmoins, la taille de son engin est impressionnante et me procure un mélange de sensations entre plaisir et douleur. Au bout de quelques secondes, les élancements s'éclipsent pour laisser place à une douce chaleur qui envahit mon bas-ventre. Je rêve ou le mec atteint directement mon point G ? Ce n'était donc pas une légende : il existe ! Je retiens mes cris pour ne pas alerter toute la maisonnée, même si j'imagine que les autres se doutent de notre petite affaire.

Tom est en train de jouir. Il se contracte et enfouit son visage dans mon cou avant de se retirer délicatement. Pour ma part, je flotte sur un nuage. Un nuage noir, peut-être, car je n'ai pas oublié la scène sordide de tout à l'heure.

Mon partenaire se relève sur un coude et ouvre le tiroir de la table de nuit. Il en sort une primevère jaune qu'il me tend.

— Joyeuse Saint-Valentin, Caitleen Morris. Tu as passé l'épreuve haut la main. Acceptes-tu de devenir une *Primrose Lady* à part entière ?

Encore une fois, ai-je vraiment le choix ? Si je dis non, que va-t-il advenir de moi ? Après tout, je suis coupable de meurtre, tout comme mes nouveaux amis... et mon mec. J'ignore ce que l'avenir nous réserve, mais il

y a un truc dont je suis certaine. Je ne veux plus revenir à ma vie d'avant. Mon avenir appartient à Tom et si pour ce motif, mon destin est d'intégrer les *Prim's*, alors ma réponse est prête.

— J'accepte, Tom, je lui affirme tout en saisissant la fleur avec ma main.

Rassuré, l'homme de mes rêves me serre dans ses bras, respire mes cheveux et couvre mon visage de baisers.

Ma vie vient de prendre un virage à quatre-vingt-dix degrés. Le pire, c'est que je ne ressens aucune culpabilité. Au contraire : je suis impatiente de recommencer.

Un puits
d'amour

Écrit par Alexe Videri

OceanofPDF.com

Elle allait mourir, cela ne faisait plus aucun doute. Sa tête résonnait comme si un étau l'enserrait. Chaque lacération parcourant son corps de bout en bout l'ensevelissait sous une douleur insupportable. L'espace confiné et étroit qui l'abritait désormais revêtait une odeur de mort tangible et l'homme à ses côtés semblait peiner de plus en plus à respirer. Il aurait pu la sauver, il aurait pu l'aimer, ensemble ils auraient pu affronter l'innommable. Mais c'est seule qu'elle devait maintenant se préparer au trépas.

L'autre monde serait-il plus beau que celui-ci, plus chaleureux que celui de la vie ?

Rien n'était moins sûr.

Car finalement, lorsqu'elle y repensait ou qu'elle tentait vainement d'y songer malgré les multiples douleurs qui la submergeaient, elle était bien consciente de ne pas avoir atterri dans ce puits par hasard. Elle savait qu'elle aurait encore pu l'éviter ou même se battre.

Mais comment aurait-elle pu braver cet adversaire imperceptible qui était celui du passé, celui de la honte ?

De jeux d'enfants inconséquents, elle avait franchi l'indicible, celui-là qui aurait finalement raison d'elle et de la démence dans laquelle elle paraissait s'enfoncer. Elle n'avait souhaité qu'une chose : aimer et se sentir désirée. Mais l'instrument du péché est sournois, et elle en avait été l'ultime bras armé malgré elle, cela ne souffrait plus de la moindre incertitude. Ce 14 février devait être le plus beau de toute sa vie, pourtant, il ne subsisterait de ce jour que le dernier.

Elle suffoquait, elle vacillait. Elle sentait sa fin proche et son cœur vide. Le néant l'engloutit. « Foutue Saint-Valentin ! ».

La Saint-Valentin... Fête commerciale pour certains, fête de l'amour pour d'autres, mais aussi journée de calvaire parfois, pour tous ceux qui n'ont pas eu la chance de trouver un ou une partenaire à temps et finissent par contempler le bonheur sur des visages qui ne sont pas le leur.

Tel n'était pas le cas pour Léa, qui, depuis plusieurs mois, vivait une idylle parfaite avec Cyrielle, la femme qu'elle aimait de toute son âme, celle pour qui elle avait décidé de tout quitter. À l'instar de l'un de leurs amis, Eloi, qui s'était enfui un an plus tôt, à la même période, prétextant avoir déniché l'amour au fin fond de l'Afrique et parti retrouver sa dulcinée le lendemain de la Saint-Valentin. Il n'avait plus donné de signes de vie depuis et cela inquiétait beaucoup l'un de ses amis, Manu, capitaine de la gendarmerie de Pornic.

Cette bande de trentenaires se connaissait depuis l'adolescence, alors qu'ils étaient allés au même collège et ne s'étaient jamais quittés dès lors. Pour Manu, le seul à s'être marié et à avoir fondé le foyer qui avait vu naître son premier petit garçon deux ans plus tôt, il était impensable qu'Eloi se soit volatilisé de cette manière et ait pris de son plein gré la décision de couper les ponts avec ses amis. Il avait donc choisi d'enquêter officiellement, mais sans en informer le reste de son clan. Pourtant, il n'était pas encore parvenu à retrouver la trace de cet amoureux transi qui aurait tout plaqué pour une fille, et s'interrogeait de plus en plus sur cette disparition qu'il jugeait inquiétante, bien que le reste de leur groupe ne s'en préoccupât pas davantage.

Même si Eloi avait toujours fait partie de la bande, son esprit voguait le plus souvent sur d'autres rives et ils l'imaginaient tout à fait capable de larguer travail, amis et famille pour aller s'enterrer dans un petit village africain et profiter d'une vie sans médias et sans internet. Juste seul avec

lui-même, une compagne qu'il aimait et un nouveau foyer qu'il aurait choisi, n'ayant jamais été très proche des siens qui ne le comprenaient pas.

Eloi leur manquait évidemment, mais ils se réjouissaient à l'idée qu'il puisse avoir enfin trouvé le bonheur et surtout la paix, après quelques années difficiles de consommation de drogues et d'alcool, desquels il était abstinent depuis deux ans. Ils pensaient qu'un jour, il débarquerait avec femme et enfants pour les retrouver, et qu'ils se raconteraient leur vie autour d'un feu de camp sur la plage, comme dans leur prime jeunesse.

Léa, de son côté, préparait son départ depuis plusieurs semaines déjà. Lorsque Cyrielle, une belle Anglaise de vingt-neuf ans, l'avait exhortée à venir la rejoindre dans son pays d'origine, lui ayant déniché, à Londres, le poste de ses rêves dans une entreprise d'agents littéraires, elle n'avait pas hésité longtemps après en avoir discuté avec ses acolytes de toujours. Ils l'avaient encouragée à vivre sa vie avec toute la fougue démesurée qu'ils lui connaissaient, eux qui avaient été les premiers témoins de son orientation sexuelle.

Léa avait compris sur le tard, après avoir vécu une relation pourtant torride avec Manu, qu'elle préférait la douceur des femmes à la vaillance des hommes. Ils étaient encore ensemble lorsque le jeune homme, devenu depuis son meilleur ami, l'avait surprise un jour dans sa voiture, la tête entre les cuisses d'une vacancière de passage à Pornic pour la saison estivale. Il ne lui en avait tenu aucune rigueur, car il avait toujours senti que quelque chose n'allait pas entre eux. La raison lui parut évidente, et ce qui fut autrefois un émoi se transforma en un lien tout aussi fort de sincérité et de complicité. Il demanda même à Léa d'être la marraine de son fils deux ans plus tôt, ce qu'elle s'empressa d'accepter.

Quand elle lui annonça la date de son départ, le jour de la Saint-Valentin, Manu fut très enthousiaste pour son amie, heureux de la voir s'épanouir

enfin. Le 14 février avait lieu un jeudi cette année-là, alors le week-end précédent, la bande de copains organisa une grande soirée d'adieux où ils espéraient rencontrer la belle Cyrielle qui faisait tant battre le cœur de la pétillante trentenaire. Mais comme à son habitude, l'énigmatique jeune femme eut un contretemps professionnel de dernière minute à Londres et ne se rendit pas disponible.

Malgré l'exaltation qu'il ressentait à observer Léa s'accomplir, il ne pouvait se résigner à la laisser partir dans un autre pays au bras d'une inconnue qui n'avait clairement pas semblé faire le moindre effort pour lier sa vie à la sienne durant les mois précédents.

Même la famille de Léa n'avait toujours pas eu le privilège d'accueillir la mystérieuse Cyrielle. À chaque fois qu'elle était de séjour en France, seule Léa était amenée à la voir. La belle Anglaise l'emmenait partout avec elle, lors d'un séminaire sur la Côte d'Azur, pendant un shooting en Corse (car elle travaillait en tant qu'agent dans une agence de mannequinat), ou encore le temps d'un week-end romantique sur les plages basques.

Elle l'avait d'ailleurs rencontrée alors qu'un festival d'été se déroulait sur le port de Pornic et qu'elle était venue en repérage pour une prochaine séance photo de son modèle phare. Leurs regards s'étaient croisés par inadvertance, happés dans un feu torride qui les embrasa et ce fut le coup de foudre immédiat. Depuis, chaque séparation devenait de plus en plus difficile et lorsque Cyrielle revenait en métropole, elle offrait une parenthèse digne des plus grandes stars à la trentenaire empreinte de romantisme et cela ravissait Léa.

L'idée de vivre ainsi chaque jour de son existence, en rejoignant celle qu'elle aimait dans la capitale anglaise, l'enjoua au plus haut point et la décision s'imposa presque aussitôt, même si elles ne se connaissaient que depuis quelques mois.

Bien que Manu l'ait mise en garde sur le fait que personne ne savait rien de cette fille et qu'elle non plus réellement ; *in fine*, elle pressentait que Cyrielle était l'amour de sa vie et mit rapidement ses affaires en ordre pour pouvoir la retrouver dès ce fameux jeudi 14 février. Elles avaient prévu depuis un long moment déjà de passer cette soirée de Saint-Valentin en amoureuses, dans un luxueux restaurant londonien, avant de rentrer dans ce qui représenterait dorénavant leur nouveau « chez-elles ».

Convaincue qu'elle prenait la bonne décision, Léa rassura Manu et le convia à venir lui rendre visite dès qu'il le pourrait avec sa petite famille, afin de rencontrer sa compagne et de découvrir les beautés de la vie londonienne. Il ne se fit pas prier, mais certaines enquêtes en cours, dont celle concernant son ami Eloi, ne lui permirent pas d'envisager rapidement un tel voyage.

Un an s'était écoulé depuis le départ de Léa, qui paraissait couler des jours heureux.

Manu recevait régulièrement des nouvelles de sa confidente à qui tout semblait réussir, et les photos expansives de son bonheur conjugal sur les réseaux sociaux lui permirent d'aviser sereinement cette nouvelle vie. Même si Léa n'y montrait jamais que le dos de son aimée, qui préférait rester discrète sur la toile en raison de son métier d'agent artistique, cela suffisait amplement à la bande de copains pour exulter et presque jalouser le quotidien merveilleux de leur amie qui leur manquait beaucoup.

Depuis quelques mois, ils envisageaient de partir tous ensemble à Londres la retrouver le jour de la Saint-Valentin, comme un clin d'œil à leur complicité. Mais cela fut sans compter la rencontre impromptue, l'été précédent, du célibataire endurci et séducteur de leur groupe, le beau et

ténébreux Joris, avec une tout aussi splendide nymphe qui répondait au doux prénom d'Auxane.

Celui qui se vantait depuis plus de quinze ans de n'être jamais tombé amoureux n'avait vraisemblablement pas résisté au charme de cette plantureuse demoiselle à la chevelure d'un rouge flamboyant et aux yeux bleus incandescents. Elle était belle, elle était fine d'esprit et d'une grande élégance, mais plus que tout, elle était une femme de caractère et avait su s'imposer dans le cœur du vieux garçon, pour ne plus en sortir.

Avec Auxane, il envisageait la vie sous un tout nouvel angle. Il s'imaginait l'épouser un jour et même fonder une famille, lui qui n'avait jusque lors que consumé la vie par les deux bouts. Ses amis Oriane et Manu, les deux seuls qui vivaient toujours dans la région, étaient ébahis par la transformation de ce gai luron qu'ils n'avaient jamais perçu avec une once de sérieux. Tout était dérisoire pour lui dans ce monde. Il vivait dans un studio aménagé comme la résidence d'un golden boy et vaquait de petits boulots en petits boulots pour subvenir à ses besoins de mâle alpha et payer sa salle de sport qui devait probablement représenter l'unique activité pérenne de son quotidien. Il sortait en boîte de nuit parmi des jeunes gens qui avaient tous entre dix-huit et vingt-cinq ans, et se comportait avec mimétisme sans même se préoccuper du ridicule que véhiculait cette situation burlesque.

Alors, quand cette cheffe d'entreprise était un jour venue déjeuner avec des clients dans le restaurant qui l'avait embauché en extra durant l'été, il ne s'attendait pas à ce que sa vie prenne un tel tournant. Envouté par les yeux bleus de cette trentenaire à l'assurance déstabilisante, il en avait fait tomber son assiette sur le sol en granit. Étalant ainsi le repas tant convoité dans cet établissement de prestige, ainsi que sa gêne. Bien que très rare chez cet homme relativement imbu de sa personne, elle fut immédiatement

perceptible, au point d'attiser la curiosité de celle qui n'avait même pas posé un regard sur les bras râblés que le serveur se plaisait à exhiber fièrement. Il proposa de lui offrir un verre après son service afin de pardonner sa maladresse, qu'elle accepta, contre toute attente. Certainement désireuse d'en savoir plus sur cet homme à l'apparente ascendance, qui semblait pourtant cacher bien plus de failles qu'au premier abord.

Ce soir-là, une alchimie évidente s'opéra entre ces deux célibataires endurcis. Il s'agissait pour chacun d'eux de véritables choix de vie, bien que pour des raisons différentes. L'une dans le but ultime de se consacrer à sa carrière, l'autre, dépourvu d'un vrai métier, dont la seule attache consistait à s'adonner avec démesure aux plaisirs sexuels et à la consommation de drogues et d'alcool.

Jusqu'à ce jour fatidique où le petit cœur de cet être ô combien narcissique se mit à battre pour la première fois de son existence face à un autre reflet que le sien. Ils ne s'étaient plus quittés depuis lors et Auxane s'était parfaitement intégrée dans leur groupe.

Seule Oriane ne semblait pas emballée par la présence de cette nouvelle venue dans leur clan, qu'elle jugeait bien trop pédante à ses yeux. Elle souffrait d'autant plus de l'absence de Léa, sa complice imparable, avec laquelle elle ne communiquait plus que par messagerie et textos interposés.

Depuis sa patrie d'adoption, Léa, quant à elle, paraissait voir d'un bon œil la nouvelle relation de son ami Joris qui lui permettait de « murir un peu », comme elle le soulignait régulièrement dans ses mails. Elle l'encouragea vivement à proposer à sa dulcinée qu'ils s'engagent plus l'un envers l'autre. C'est donc au cours d'une de leurs discussions virtuelles avec Léa que cette dernière lui suggéra qu'il s'installe avec Auxane. L'idée qui lui parut, sur le coup, saugrenue, germa dans son esprit comme une évidence, ce que sa complice de toujours avait compris bien avant lui. Il lui

vouait une confiance aveugle et savait pertinemment qu'elle ne voulait que son bonheur.

Il entreprit dès cet instant de trouver un emploi stable et à la rémunération suffisante pour partager les frais du loyer de la splendide maison dont il venait de signer le bail à Moutiers-en-Retz, là où il avait toujours vécu. Puis, en quête d'un romantisme qui lui était auparavant inconnu et afin de convaincre sa belle, il décida d'offrir à Auxane la clé de leur futur nid à deux le soir du 14 février.

Cette dernière avait insisté auprès de son compagnon pour organiser leur première Saint-Valentin. Elle la voulait parfaite, car c'était pour elle un évènement unique, de même que pour Joris, qui devrait être le symbole d'une longue série. Il avait accepté sans se faire prier, émoustillé par l'idée qu'elle s'en préoccupe tant malgré sa charge de travail qui ne désemplissait pas, conscient de la chance qu'il avait eu de rencontrer une femme comme elle, et d'autant plus d'être parvenu à voler son cœur.

Oriane, de son côté, entretenait depuis quelques semaines une relation sur internet avec un certain David qui, sur la toile tout du moins, semblait remplir tous ses critères drastiques.

Elle était encore célibataire à trente-deux ans, bien qu'elle soit un joli brin de fille, blonde aux yeux noisette et à la silhouette élancée. Mais elle avait lutté pendant de nombreuses années contre son béguin pour Joris le play-boy. Ils avaient formé un couple durant quelques mois lorsqu'ils avaient quinze ans et le don Juan de la bande avait été son premier amour et son premier amant. Puis, après avoir obtenu satisfaction, il l'avait jetée sans ménagement, comme toutes les autres. Oriane avait pourtant continué à espérer en vain qu'il lui reviendrait un jour, même si elle s'en était cachée

toutes ces années. Aucun homme ne trouva jamais grâce à ses yeux, aucun qui d'après ses exigences, n'arrivait aux chevilles de Joris.

Elle était la seule du groupe à émettre des doutes sur la sincérité d'Auxane envers leur ami. Mais d'après Léa, le motif de cette suspicion était tout autre : elle la pensait jalouse de cette femme qui avait réussi à conquérir le cœur de Joris l'indomptable, là où elle-même avait échoué des années durant. Peut-être avait-elle raison ? Mais ses discussions profondes et enflammées avec David semblaient l'avoir une fois pour toutes détournée de sa proie déchue.

David

J'ai tellement hâte d'être au 14.

Tu vas avoir la Saint-Valentin de tes rêves, ma douce.

Oriane

Oh, moi aussi ! Tellement !

J'en suis certaine. Et que comptes-tu faire pour la rendre inoubliable ?

David

Je compte bien te dévorer toute la nuit.

Je vais te faire l'amour et te faire jouir jusqu'à ce que tu suffoques, ma belle...

Oriane

Wahou !

Quel programme !

Ces 3 prochains jours vont être très longs...

Dans son esprit quelque peu étroit, Oriane tentait de se convaincre qu'elle aussi avait enfin trouvé l'homme de sa vie. Cette Saint-Valentin serait la

sienne, cette fois-ci, plus question de contempler les couples transis d'amour tandis que sa solitude la ramenait toujours à son célibat.

Elle ne connaissait David que depuis peu et ils ne s'étaient pas encore rencontrés, mais la complicité qu'ils avaient nouée au fil de leurs conversations était d'une évidence simple et pure. Elle allait construire une belle histoire avec cet homme et d'ici un ou deux ans, ils auraient un enfant, puis se marieraient, comme Manu, et elle aurait enfin droit au bonheur. Il ne pouvait en être autrement. Alors elle retourna à son poste de serveuse en brasserie ce midi-là, pleine d'espoir et éprise d'une photo screenée sur son téléphone portable et de quelques mots bien sentis.

Auxane avait travaillé tard tous les soirs de la semaine afin de s'assurer un dîner tranquille avec son amoureux, ce jeudi 14 février. Ils ne s'étaient donc pas vus depuis le week-end précédent, et Joris trépignait d'impatience de retrouver sa dulcinée. Il se sentait tellement privilégié qu'elle le mette ainsi au premier plan et comptait bien lui rendre au centuple l'extase dans laquelle elle le plongeait depuis sept mois.

Leur histoire était ponctuée aussi bien de fièvre enivrante que de douceur. Ils aimaient rire ensemble, se promener et faire la fête, tout autant que de se lover dans le canapé de Joris, à regarder des séries pendant les dimanches pluvieux. Il ressentait une véritable harmonie avec cette femme dont il était pourtant le parfait opposé, mais qui semblait avoir été conçue pour lui. Ils se complétaient et se comprenaient sans même se parler. Chacun des moments passés à ses côtés l'enivrait et pour la première fois de sa vie, il était tout simplement amoureux et le lui avait dit un jour, naturellement, tandis qu'elle était blottie dans ses bras, sursautant face à des zombies qui envahissaient le monde, sur son écran 4K dernier cri.

— Tu me rends tellement heureux, Auxane. Je t’aime, ma douce.

Elle n’avait rien répondu, probablement trop pudique pour s’épancher à son tour, mais elle l’avait scruté d’un regard amoureux qui en disait long, avant de venir poser ses lèvres sur les siennes avec l’ardeur d’une flamme vive.

Depuis, Joris était bien décidé à passer chaque jour de son existence en compagnie de la jeune femme, et à la retrouver chaque soir en rentrant du travail. Plus que jamais, il se sentait prêt à assumer cette vie épurée, dépourvue de bimbos à séduire et de night-clubs à arpenter, mais simplement emplie d’amour et d’un quotidien standardisé qui dorénavant le faisait rêver. Déterminé à le lui annoncer lors de la soirée orchestrée par celle qui faisait vibrer son cœur, il s’était mis sur son trente-et-un et avait disséminé des pétales de roses dans tout son appartement ainsi que des bougies parfumées pour leur retour. Même si Auxane l’avait enjoint à lui laisser le soin de tout préparer pour leur première Saint-Valentin, il comptait bien la surprendre et lui donner un avant-goût de ce que seraient désormais ses jours à ses côtés.

Il arriva donc dans l’un des restaurants les plus chics de Pornic, face à une mer agitée mais ô combien étincelante qui n’était qu’un prélude à la resplendissance de sa future concubine qui illuminait la salle à elle seule. Elle était vêtue d’une longue robe de soirée en soie dorée et brodée d’une dentelle fine dans le dos plongeant jusqu’à la naissance de ses hanches. Son décolleté cache-cœur sculptait sa poitrine généreuse, tout autant que le tissu épousait sa taille svelte. Une fente oblongue parachevait la magnificence de ce fourreau, laissant apparaître l’une de ses cuisses galbées par les splendides escarpins qui venaient compléter sa toilette. Ses cheveux bouclés et flamboyants cascadaient en masse sur ses épaules et son eye-liner donnait à ses yeux envoûtants un air de chatte espiègle. Joris retombait une fois

encore amoureux de cette femme plantureuse à l'allure altière. N'étant pas en reste, il avait revêtu quant à lui un très beau smoking noir qui lui procurait une classe folle. Le couple ne passa pas inaperçu dans le restaurant et des regards de convoitise ne purent s'empêcher de les frôler.

Auxane et Joris profitaient de cette fabuleuse soirée et l'atmosphère qui les entourait respirait l'amour et la luxure. Leurs yeux ne se détachaient pas l'un de l'autre, à l'instar de leurs mains qui s'effleuraient incessamment, comme si le lien entre eux refusait de se dénouer. Ils savouraient les mets délicieux qui se trouvaient dans leurs assiettes, mais c'était une envie différente, bien plus délectable encore qui s'emparait peu à peu de leurs sens. Ils ne prirent pas la peine de commander de dessert, bien trop pressés de se repaître d'une autre forme de douceur sucrée. Joris régla la note, puis il accompagna Auxane jusqu'à sa voiture, impatient de découvrir la suite surprenante qu'elle avait imaginé donner à cette soirée.

Elle roulait et ne prononçait plus un mot tandis que Joris remontait sa main le long de sa cuisse. Dans les lueurs de la nuit, il la trouvait encore plus belle. Il réalisa que leur véhicule quittait Pornic et se demanda bien où elle pouvait le conduire. Ils arrivèrent dans un coin qu'il avait exploré à maintes reprises durant toute sa jeunesse et il fut troublé lorsqu'elle se gara juste à côté du vieux prieuré en ruine de son enfance. Comment pouvait-elle connaître cet endroit ? Il ignorait si son choix avait été volontaire ou seulement le fruit du hasard, mais n'osa pas lui poser la question, de peur de gâcher la surprise.

Ils avancèrent à pied vers l'ancienne bâtisse abandonnée et il y découvrit une mise en scène des plus chaleureuses, apercevant des couvertures disposées sur le sol et entourées de dizaines de bougies qu'ils allumèrent ensemble. Là se trouvait un seau à champagne afin d'y plonger la bouteille qu'elle avait préalablement sortie de son coffre.

L'endroit était bien plus romantique ainsi que dans les souvenirs de Joris, et il se dit que le moment serait idéal pour lui offrir le précieux présent qui trônait dans sa poche depuis le début de la soirée : la clé de leur future villa, mais surtout celle de son cœur.

Ils s'installèrent sur l'une des couvertures et s'emmitouflèrent dans l'autre, collés serrés afin de réchauffer leurs corps pourtant incandescents de désir. Tout était parfait et même si Joris, comme beaucoup d'hommes, souffrait d'un manque de romantisme patent, il appréciait énormément les efforts déployés par sa compagne, malgré tout le travail qui lui avait incombé ces derniers temps. Il percevait sa chance d'être là avec elle et se sentait plus que jamais décidé à passer le reste de ses jours avec cette femme exceptionnelle.

— J'ai eu envie de te l'offrir toute la soirée, mais là, je crois que c'est le bon moment, dit-il, sûr de lui.

— Ah ! Et de quoi s'agit-il, mon amour ? lui répondit-elle, curieuse.

Il sortit alors un écrin de sa poche, qu'il lui tendit.

— Je t'aime, plus que tout. Tu le sais. Et je suis certain de mon désir de construire ma vie avec toi. Aussi ai-je pensé qu'il était temps de m'engager un peu plus envers toi.

— Tu me fais peur, là, bébé. C'est un peu tôt pour parler mariage, non ?

— Ah ! Ah ! Non, bien sûr, il ne s'agit pas de ce type d'engagement. Même si je compte bien l'envisager un jour. Mais pour le moment, je voudrais déjà que nous franchissions ce premier pas ensemble, rétorqua-t-il en ouvrant la petite boîte.

— Une clé ? l'interrogea la jeune femme, intriguée.

— Oui, ma chérie, la clé de notre future maison, si tu acceptes d'y emménager avec moi.

— Notre maison ? Mais quelle maison ? Comment as-tu fait ? s’extasia la splendide créature.

— J’ai trouvé un nouvel emploi bien mieux rémunéré, et surtout j’ai trouvé une très jolie demeure à louer dont j’ai signé le bail il y a quelques jours. Nous pouvons nous y installer dans deux semaines... si tu en as envie.

— Oh ! Mon amour ! Quelle magnifique surprise ! Évidemment que je veux y vivre avec toi. C’est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire, s’enflamma-t-elle en se jetant à son cou.

Auxane, à califourchon sur lui, se déhanchait frénétiquement, démontrant à Joris son désir pour lui. Il la fit basculer sur le dos et commença à défaire sa robe tout en la maintenant précautionneusement sous les couvertures afin qu’elle ne prenne pas froid. Mais l’ardeur qui s’était emparée de la jeune femme ne souffrait aucunement de la fraîcheur hivernale et elle envoya au sol le tissu qui l’empêchait de se mouvoir à sa guise, pour remonter sur le sexe gonflé et enserré dans son pantalon de cet amant dont elle voulait déguster le moindre centimètre de peau.

Elle lui retira ses vêtements et termina d’ôter son fourreau ainsi que ses dessous affriolants, puis frotta son corps nu contre celui de son partenaire. Joris sentait que la fusion entre eux était totale et il reprit le dessus pour l’allonger sur le dos et pouvoir plonger sa tête entre les cuisses de son amante. Sa langue faisait des va-et-vient précis sur le clitoris de cette dernière qui se cambrait sous le plaisir ainsi procuré, tandis que Joris, enhardi par les cris d’extase d’Auxane, entreprenait de la lécher avec volupté pour la faire jouir. Sa langue entraît et sortait de son intimité, pendant que ses mains malaxaient fermement ses seins, jouant de ses doigts avec ses tétons durcis, et il fut satisfait lorsqu’il entendit le soupir prolongé de jouissance de celle qui l’excitait tant.

Puis la jeune femme fondit sur lui à son tour pour offrir à cet éphèbe un plaisir similaire en approchant les lèvres de son membre tendu à l'extrême et prêt à recevoir l'orifice buccal de sa dulcinée comme un cadeau. Auxane léchait abondamment le gland de Joris, provoquant chez lui des frissons, puis elle enfouit sa queue jusqu'à son maximum dans sa gorge afin de le dévorer presque entièrement. L'humidité de sa bouche saliveuse caressait la peau fine du pénis englouti qui succombait à chaque aller-retour. Le rythme saccadé de la respiration du jeune homme était de plus en plus haletant lorsqu'il repoussa soudain la tête de la plantureuse rouquine, sentant sa semence remonter le long de sa verge et bien déterminé à ne pas couper court à leurs ébats.

Il vint attraper ses cuisses de ses poignes fermes pour l'installer sur lui et l'empala de toutes ses forces. Auxane se trémoussait ardemment tout en l'embrassant dans une ferveur sans précédent. Ils faisaient l'amour très régulièrement depuis leur rencontre, mais Joris ne l'avait jamais vue dans un tel état d'exultation. Peut-être était-ce dû à cette soirée particulière, ou au présent qui l'avait bouleversée ? Toujours est-il qu'il profitait de chaque à-coup donné par les reins de sa déesse qu'il dévorait de ses prunelles enfiévrées. Elle brûlait son âme de sa lasciveté et c'était tout simplement délicieux de l'observer ainsi s'emparer de leur orgasme avec un érotisme qu'il n'avait jamais connu auparavant, avec aucune des nombreuses amantes qui avaient pourtant traversé son lit. Il sentit que sa jouissance était proche, et ce fut dans un râle mêlé à celui de sa maîtresse féline qu'il se laissa aller à déverser en elle le liquide chaud tant stimulé.

Ils retombèrent en sueur malgré le froid environnant sur le plaid en fourrure et se recouvrirent immédiatement de celui délaissé quelques minutes plus tôt. Joris était repu d'extase et comblé par celle qu'il aimait tant. Cette première Saint-Valentin n'aurait pu être plus parfaite. Il prit alors

la bouteille de champagne et leur servit deux coupes, buvant la sienne avec jovialité tandis qu'Auxane, encore haletante, préféra la réserver pour plus tard.

Mais pendant que ces amoureux transis profitaient pleinement de leur nuit d'amour, une autre de leurs amies passait un moment bien moins agréable. Cela faisait maintenant plus d'une heure qu'Oriane attendait au restaurant de Moutiers-en-Retz où lui avait donné rendez-vous David, et elle n'avait toujours aucune nouvelle. Elle commençait à croire qu'il s'était moqué d'elle, ou peut-être pire, qu'il avait eu un accident en venant, quand elle reçut enfin un message de sa part.

David

Je suis désolé, ça a pris plus de temps que prévu.

Je voulais que ce moment soit parfait pour toi.

Rejoins-moi à cette adresse s'il te plaît, tu ne seras pas déçue.

Après quelques secondes d'hésitation, Oriane se dit qu'elle n'avait rien à perdre à se rendre au nouveau lieu de rencontre que lui proposait ce potentiel amant, alors elle prit ses affaires, régla les consommations dont elle s'était alcoolisée en l'attendant et repartit avec sa voiture en direction du lieu indiqué dans un second message.

Lorsqu'elle se gara près de l'édifice bien connu, elle eut tout d'abord un mouvement de recul au moment de sortir de l'habitacle, puis observa au loin des points lumineux qui attisèrent sa curiosité. Au fur et à mesure de son avancée dans le chemin, elle remarqua des fleurs et des pétales de roses éclairés de nombreuses bougies qui venaient joncher le sol. C'était

véritablement magnifique et elle pensa que David s'était donné beaucoup de mal pour la séduire.

Tout émoustillée, elle pénétra dans le sanctuaire du prieuré, appelant à haute voix le bel homme qu'elle devait retrouver.

— David ! David ! Je suis arrivée. C'est sublime, vraiment. Jamais personne n'a organisé une telle surprise pour moi. Je veux te voir maintenant, où es-tu ?

Elle entendit soudain un craquement juste derrière elle et n'eut pas le temps de se retourner qu'elle discerna une voix féminine lui répondant :

— Je suis là, idiote !

Puis un objet lourd vint la frapper à la tête sans qu'elle ne puisse réagir.

S'ensuivit le noir complet.

Oriane reprenait peu à peu ses esprits lorsqu'elle sentit ses mains et ses pieds entravés par des cordages serrés. À côté d'elle, en ouvrant les yeux, elle découvrit le corps inerte de Joris, pieds et poings liés à une grille, tout comme elle. Elle ne comprenait pas ce qu'il se passait, ni même pourquoi son ami se trouvait ici, avec elle.

Il aurait pourtant dû être avec sa compagne ce soir. Comment cela était-il possible ?

Peut-être était-elle toujours dans les vapes ? Ou avait-elle rêvé tout cela ? Mais son espoir fut de courte durée lorsqu'elle entendit un rire sardonique retentir dans son dos.

— Tiens, ça y est, la Belle au bois dormant se réveille ! Il était temps, je commençais à m'impatienter.

Oriane reconnut immédiatement la voix d'Auxane et, passé la surprise et l'incompréhension, ce fut un sentiment de peur qui l'envahit lorsqu'elle put enfin observer les yeux révulsés de cette dernière, qu'elle pensait pourtant connaître, qui la scrutaient tout en lui faisant maintenant face.

— Tu te demandes ce que tu fais là, hein ? Et pourquoi Joris est attaché à côté de toi ? Tu ne te doutes vraiment pas un peu de la réponse ?

— Auxane, je... je ne comprends pas. Tu aimes Joris. Pourquoi voudrais-tu lui faire du mal ? Et qu'est-ce que moi j'ai à voir là-dedans ?

— Tu n'as toujours pas la moindre idée ? J'ai pourtant choisi un endroit plutôt symbolique pour nos retrouvailles. Ça aurait dû t'aider à te souvenir.

— Mais de quoi parles-tu ? Quelles retrouvailles ? Je ne te connaissais pas il y a encore huit mois.

— Oh si, ma petite ! Tu m'as connue il y a même bien plus longtemps que cela. Tu as juste oublié et poursuivi ta vie comme si de rien n'était. Mais il n'en a pas été de même pour moi, tu peux me croire.

Son ignorance accrut tandis qu'elle tentait de déchiffrer à travers les traits d'Auxane la moindre bribe de réminiscence. Cet endroit était évocateur en effet, mais cette femme n'y avait jamais pénétré avec eux. Ou peut-être avait-elle été présente ce jour-là, à l'abri des regards. Mais pourquoi donc ne pas être intervenue à l'époque ? Tout ceci n'avait aucun sens pour Oriane.

Elle ne se figurait pas combien elle se trompait.

— Mais je ne saisis rien à toutes ces sornettes. Qu'est-ce qu'on t'a fait ? Je n'ai connu aucune Auxane hormis toi dans ma vie. Alors comment aurais-je pu te faire quoi que ce soit ?

— Auxane, non, en effet... mais Valentina... oui.

Une onde de choc tonitruante vint percuter de plein fouet la captive, tandis que chaque pièce du puzzle s'imbriquait dans son esprit avec une

sournoiserie lancinante.

Les questions et les souffles indécis laissèrent place à un silence de plomb. Chaque fragment de toile disséminé par Auxane prenait forme pour créer un tableau des plus limpides.

Valentina !

Comment avaient-ils pu, tous les cinq, ne pas la reconnaître ? Avait-elle tant changé ? Même s'il était indéniable qu'elle avait perdu plus de trente kilos et qu'elle avait teint ses cheveux autrefois noirs comme un corbeau. Ou avaient-ils effectivement tenté de soustraire à leur mémoire le souvenir de cette effroyable nuit ? Pour pouvoir vivre sereinement et en paix avec eux-mêmes ?

Cette fameuse nuit où ils basculèrent tous dans l'horreur, à l'instar de ce soir, mais dix-sept ans plus tôt.

Valentina était alors au collège avec toute cette joyeuse bande de copains. Ils étaient les plus populaires de l'école et elle, elle était la petite grosse sympa qu'on appréciait, mais dont on aimait surtout se moquer.

Cette demoiselle aux traits communs et sans grande envergure avait un faible pour Joris qui n'était pas passé inaperçu aux yeux d'Oriane, tandis qu'elle était encore sa petite amie. Elle en avait beaucoup ri avec Léa, se demandant comment la boulotte pouvait s'imaginer une seconde plaie à son mec en étant pourvue d'un physique aussi ingrat.

Leur était alors venue l'idée saugrenue de ridiculiser la jeune fille et de s'assurer pour cela le concours de Joris et des autres. Leur plan visait à ce que le tombeur indéfectible de la bande prenne la défense de Valentina quand ils se moqueraient d'elle, afin d'opérer un rapprochement. Puis il la séduirait petit à petit, tandis qu'elle commencerait à baisser sa garde, pour

la jeter ensuite telle une malpropre. Mais le plan machiavélique qui avait germé dans l'esprit retors d'Oriane ne se déroula pas tout à fait comme prévu, et les conséquences furent dramatiques.

Valentina était en effet tombée dans la toile tissée par le beau gosse du collège et elle croyait vraisemblablement à ses sentiments, pourtant factices. Tant et si bien que lorsqu'il lui proposa de faire l'amour avec elle le soir de la Saint-Valentin, elle n'hésita pas une seconde, en dépit de sa virginité. Elle était persuadée d'être éprise de Joris, mais surtout, elle était convaincue que lui l'était en retour.

Ce ne fut pas le moment d'extase qu'elle avait imaginé, sans aucuns préliminaires ni même le moindre baiser. Outre la douleur d'être déflorée, elle ressentit avec effroi la vigueur et l'indolence du jeune homme. Elle lui avait fait part du fait qu'il s'agissait de sa « première fois », mais il n'avait eu que faire de ce « détail », ayant déjà été à l'origine de plusieurs dépucelements. Il s'escrimait en elle dans une fougue presque violente, sans lui accorder un seul regard, trop concentré à essayer de prendre son pied, malgré la silhouette qu'il jugeait repoussante de sa conquête.

Elle, au bord des larmes et de la suffocation, attendait patiemment que son calvaire échoie enfin, persuadée qu'il reviendrait à de meilleurs sentiments ensuite.

Pourtant, une fois qu'il eut terminé son affaire et éjaculé dans le préservatif qu'il jeta presque au visage de Valentina sans aucun égard pour elle, son attitude si chevaleresque jusqu'à cette soirée opéra un revirement brutal lorsqu'il lui intima de se rhabiller pour le suivre hors de sa chambre.

Puis ils quittèrent sa maison en direction du vieux prieuré qui se trouvait à quelques centaines de mètres seulement. Là, il la conduisit jusqu'au puits Davy et il sembla à Valentina qu'il attendait quelque chose... ou quelqu'un.

Il ne lui avait pas adressé un mot depuis qu'il avait remonté son pantalon et refermé sa braguette, alors elle tenta de briser ce silence amer en le questionnant :

— Joris, qu'est-ce qu'on fait ici ? Il fait froid, tu ne voudrais pas plutôt que l'on retourne chez toi ?

— Ah non, pas vraiment, ma grosse. Ça m'a suffi, crois-moi. De toute façon, on n'a plus longtemps à patienter, tu vas bientôt le savoir.

Valentina ne comprenait pas ce ton soudain condescendant et ses propos injurieux. Comment ce garçon, qui avait été si doux avec elle pendant près d'un mois, pouvait-il subitement se métamorphoser en un tel goujat ?

Mais en effet, elle n'eut que très peu de temps pour s'interroger sur les agissements de Joris et saisit après quelques minutes meurtries le jeu qu'il avait joué avec elle.

— Ah ! Ah ! Ah ! La grosse Valentina ! Dis donc, morue, tu croyais vraiment que mon mec aurait quitté une bombasse comme moi pour un laideron comme toi ? Dans tes rêves ! C'est moi qui lui ai demandé de te séduire pour que tu comprennes ensuite qu'une fille dans ton genre ne pouvait ne serait-ce que regarder et envisager un gars comme lui. T'as cru que tu vivais un conte de fées. C'est bon, là, Cendrillon la souillonne, tu peux retourner voir tes souris, ce seront bien les seules à te trouver à leur goût, bien grasse pour les nourrir !

Toute la bande se mit à glousser, stimulée par la tirade destructrice d'Oriane et par les larmes qui inondaient le visage de leur victime. Des bourreaux sans cœur, voilà ce qu'ils étaient. Mais enhardie par une rage sans précédent et un courage qui lui était jusqu'alors inconnu, Valentina décida d'humilier Oriane comme elle venait de le faire à l'instant :

— Et c'est toi aussi, connasse, qui lui a demandé de coucher avec moi ?

— Quoi ? Mais c'est quoi cette histoire ? Joris, t'as quand même pas baisé cette vache répugnante ?

— Oh ! Ça va, tu vas pas en faire tout un plat non plus. Je devais bien aller jusqu'au bout pour que ce soit plus drôle. En plus, elle était vierge ! Et fallait bien que j'y trouve un peu mon compte, dans ton plan. Et franchement, si ça peut te rassurer, c'était pas une partie de plaisir. Elle est encore plus repoussante à poil !

Léa et Eloi se mirent à ricaner en cœur, tandis que Manu ne prononçait pas un mot, estimant que cela allait trop loin. Oriane, elle, fulminait de ce qu'elle considérait comme une trahison. Mais au lieu de s'en prendre à Joris, de peur qu'il ne la quitte, elle se jeta sur la pauvre Valentina qui trébucha et vacilla, jusqu'à se retrouver au-dessus du puits, prête à tomber.

Oriane la retenait de justesse et semblait hésiter à la ramener vers elle. Manu lui cria d'arrêter ses conneries et d'en finir une bonne fois pour toutes, mais elle prit ses mots dans le sens contraire et repoussa la jeune collégienne, qui chuta avec fracas au fond du puits Davy, tari heureusement depuis de nombreuses années.

Un râle empreint d'une intense douleur retentit, et c'est Manu qui se précipita pour s'assurer que Valentina vivait toujours.

— Valentina ! Valentina ! Tout va bien ?

— Comment veux-tu que ça aille ? Je crois que je me suis brisé tous les os du corps. Je souffre, c'est horrible ! Sortez-moi de là, je vous en supplie !

Manu, paniqué par la situation et inquiet face à l'état critique de l'adolescente, se jeta sur la corde du puits pour la lui lancer. Mais sa tentative de sauvetage avorta dès qu'Oriane, qui voyait les choses d'un tout autre œil, lui arracha le bout des mains et se mit à vociférer :

— Non, Manu ! Il n'est pas question que tu la remontes. Et puis de toute façon, même si tu lui envoies cette corde, elle ne pourra pas s'y accrocher

si elle est cassée de partout comme elle le dit. Nous allons la laisser là, c'est tout.

— Mais t'es une grande malade, si on la laisse là, elle mourra, Oriane !

— Et alors ? Ça fera une grosse bouche de moins à nourrir sur la planète. Non mais sérieusement, à qui elle manquera ?

— Je sais pas, à ses parents peut-être ! T'es complètement cinglée, ma pauvre, il n'est pas question que je l'abandonne là.

— Écoute, Manu, c'est sympa à toi de vouloir jouer les scouts, mais on est tous dans la merde si elle parle, Oriane la première. Alors c'est peut-être elle qui a raison, ajouta Joris sous le regard effaré de son ami.

Il scruta les autres de ses prunelles réprobatrices, cherchant leur assentiment, mais ceux-ci se contentèrent de fixer leurs pieds, l'air penauds, vraisemblablement décidés eux aussi à commettre l'irréparable pour ne pas être ennuyés par la police.

— Bande de lâches ! Vous me faites gerber !

Débecté par la couardise de ses comparses, Manu préféra les laisser se débrouiller seuls et ne plus être mêlé à cette affaire qui prenait des proportions inimaginables, passant d'une humiliation (déjà peu glorieuse) à une sordide histoire de meurtre. Il ne savait que faire en s'enfuyant, tandis qu'il se sentait piégé entre deux feux. Soit il contactait les flics et devrait, de fait, dénoncer ses plus proches amis qui le verraient comme un traître, soit il fermait les yeux et laissait ainsi choir la pauvre Valentina au fond de son puits, livrée à une mort certaine.

Ce dilemme l'obsédera les deux nuits et jours suivants, conscient que toute la ville et les forces de l'ordre étaient à la recherche de la jeune fille disparue et sachant ses parents fous d'angoisse.

Il finit, malgré ses craintes, par se décider à passer un appel anonyme à la gendarmerie de Pornic, leur indiquant où ils pourraient retrouver la

victime, réchappée in extremis du trépas alors qu'elle était en état d'hypothermie et de déshydratation profonde. Heureusement pour elle, il plut la nuit précédente, et elle profita de cette aubaine pour boire les quelques gouttes providentielles arrivées jusqu'à elle, qui lui sauvèrent certainement la vie.

Les amis de Manu, à la fois soulagés et inquiets, joignirent ce dernier pour l'informer de leur souhait de se rendre. Mais ce fut lui, contre toute attente, qui leur conseilla de patienter, subodorant que peut-être, l'état dans lequel le froid avait plongé Valentina aurait entaché ses souvenirs et qu'elle serait incapable de se remémorer les événements avec précision. Et en effet, à son réveil, la jeune fille souffrait d'une amnésie transitoire et fut dans l'impossibilité d'expliquer aux gendarmes la façon dont elle s'était retrouvée dans ce puits.

Enfin, elle le fit tout du moins croire à tous.

En réalité, sa mémoire était intacte. Elle avait passé ces quarante-huit dernières heures, prisonnière de cet endroit, endurant le martyre d'un polytraumatisme aux fractures multiples, à ressasser les tortures physiques et morales auxquelles l'avait soumise cette bande d'enfoirés sans scrupules. Pour quelle raison ? Uniquement parce qu'elle ne correspondait pas à leurs « critères de beauté » à la con !

Son esprit enivré par la haine et divaguant sous la puissance de sa lente agonie ainsi que de la crainte de mourir seule, dans le noir et l'humidité, comme un charognard sans attaches, la poussa à fomenter sa vengeance, l'unique moyen pour elle de survivre à cet enfer.

Si elle sortait de ce trou et malgré le temps que cela prendrait, elle était bien déterminée à tous les exterminer un par un, mais pas avant de les avoir fait souffrir autant qu'elle.

— Vous avez vraiment cru que j’avais tout oublié ! Ça vous arrangeait bien, avouez-le. Mais te rends-tu compte du calvaire que j’ai enduré là-dedans : la peur, la soif, la douleur, ma propre fin que je voyais s’approcher comme la faucheuse qui se profilait dans ma direction pas à pas ? Tu as tué la gentille Valentina cette nuit-là, vous l’avez tous condamnée. Et c’est une autre gamine qu’ils ont sortie du puits Davy ce matin du 16 février. Une fille prête à tout pour obtenir sa vengeance. J’ai passé les dix-sept dernières années à m’y préparer. J’ai gagné beaucoup d’argent pour pouvoir tout mettre en scène. Ma vie à Londres et mes escapades onéreuses pour feindre un métier que je n’exerce même pas, afin d’en mettre plein la vue à Léa. Payer des acteurs pour faire croire à Joris qu’ils étaient mes clients la première fois qu’il m’a vue au restaurant et m’assurer ce train de vie factice qui le faisait tant rêver. Tout a été calculé avec minutie pour que la poudre que je vous projetais aux yeux paraisse crédible, à l’instar du jour où tu as décidé d’envoyer Joris pour me séduire.

Incrédule et effrayée, Oriane ne parvenait pas à comprendre le sens de tout ce que l’esprit tordu de Valentina tentait de lui expliquer.

— Alors, tout était faux ! Mais Léa, avec qui est-elle partie à Londres ?

— Léa ! Ah ! Ah ! Ah ! Tu n’as toujours pas percuté, ma pauvre. Léa n’est jamais partie à Londres, pas plus qu’Eloi n’est en Afrique. J’étais Cyrielle et j’étais David, je suis toutes ces personnes que vous avez cru aimer, vous aussi, et qui se sont jouées de vous. Léa et Eloi sont juste quelques mètres plus bas, dans le puits.

Cette fois-ci, la brutalité de la réalité frappa Oriane qui devint hystérique malgré les entraves qui la maintenaient à la grille.

— Quoi ! Tu les as tués ? Mais t’es complètement folle, ma pauvre !

— Moi, folle ? Pas plus que toi cette nuit-là. Je n'avais que quinze ans et je n'avais rien fait de mal, hormis posséder un physique qui te déplaisait, mais après tout, qu'est-ce que cela pouvait bien te faire ? Tu n'aurais jamais dû t'en prendre à moi de cette manière. Tu as voulu que je meure, juste parce que j'étais grosse. Et c'est moi que tu traites de folle !

— T'avais couché avec mon mec, salope !

— Et alors ? Pour moi vous étiez séparés ! Tu t'étais bien arrangée pour que j'y croie. C'est à lui que tu aurais dû t'en prendre. Dans tous les cas, rien ne justifiait que vous me laissiez crever comme ça, dans un trou. Vous étiez des monstres, tous les cinq, et j'ai puni les monstres. Vous deux, vous allez vite aller rejoindre vos potes en bas, et ensuite je m'occuperai de Manu, il ne restera plus que lui.

Consciente de la difficulté pour elle de s'extraire de la fin atroce programmée par la créature démoniaque qu'elle avait engendrée et qui lui faisait face, un relent d'espoir pour son ami l'envahit dans une vaine tentative de lui sauver la vie et de ne pas faire de son enfant un orphelin.

— Manu ? Mais c'est le seul à t'avoir défendue à l'époque. C'est lui qui t'a sauvé la vie en appelant les flics anonymement pour leur donner ta position.

— Certes, il n'empêche qu'il a participé à tout ça et qu'il a attendu deux jours... deux jours de torture, pour les prévenir. Il mérite tout autant que vous de subir le même sort. Bon, et puis on va arrêter de discuter un peu. J'ai encore un dernier poisson à ferrer, alors je n'ai plus le temps pour toutes ces balivernes. Viens par là, ma grosse !

Valentina jubilait à l'idée de voir enfin sa vengeance toucher à son but. Ce n'était pas sans raison qu'elle s'était préalablement débarrassée d'Eloi et de Léa. Elle avait tout orchestré pour que leurs amis ne se doutent

nullement de ses intentions. Elle avait trafiqué les comptes internet de Léa dont elle avait obtenu tous les codes en lui faisant croire au grand amour.

Elle repensait à cet instant, et avec une certaine nostalgie malsaine, au dernier regard que la jeune femme lui avait lancé un an plus tôt lorsqu'au bord du puits, elle avait compris qu'elle ne survivrait pas.

Léa toisait celle dont elle était tombée éperdument amoureuse et qui allait lui prendre la vie alors qu'elle lui avait confié son cœur. Elle fut anéantie et ne se débattit même pas, tellement la violence de cette trahison la brisa, tout comme le fut son corps après la chute vertigineuse qu'elle effectua avant de choir aux côtés de la dépouille d'un homme aux chairs putrides et dont l'odeur irrespirable ne laissait aucun doute quant à son état de décomposition avancé. Durant les quelques jours de son agonie, consciente qu'elle ne sortirait jamais, elle repensa aux instants partagés avec Cyrielle, ou plutôt Valentina. À leurs étreintes, leurs mots d'amour, leurs virées incroyables. Comment imaginer qu'une telle mise en scène puisse être aussi parfaite qu'éloignée de la réalité ?

Cette femme l'avait embrassée avec passion et regardée avec tendresse. Elle l'avait dévorée de son ardeur lorsqu'à la moindre occasion, elle baissait sa culotte pour lécher avec assiduité son bouton engorgé de désir et pénétrer frénétiquement son intimité de ses doigts aguerris jusqu'à ce que l'extase emporte tout sur son passage. Jamais aucune autre ne lui avait provoqué de tels orgasmes, et le plaisir qu'elle semblait éprouver à les lui procurer ne pouvait être feint d'après elle.

Aller jusque-là pour une vengeance ? Se prostituer ainsi, baiser une nana avec tant d'ivresse alors qu'elle était hétéro ? La voir exulter quand leurs corps se chevauchaient et qu'elles nouaient leurs vulves dans une jouissance explosive ?

Au fur et à mesure que les jours et les heures la rapprochaient du trépas, Léa oscilla entre colère et amour invétéré pour celle qui lui prenait la vie, mais qui lui avait offert sa plus belle existence ainsi que sa plus grande souffrance.

La jolie trentenaire ignorait en passant dans un au-delà salvateur de tout supplice qu'il avait été bien plus aisé encore pour Valentina de parvenir à ses fins avec Eloi qu'avec elle.

Il lui suffit de le faire venir au puits sous le prétexte d'un coup d'un soir rencontré sur une application à cet effet, puis elle arriva par-derrière tandis qu'il ne l'avait pas vue, et le poussa dedans toutes ses forces. Elle se contenta ensuite d'envoyer un mail, annonçant son départ soudain à ses amis, ayant imaginé qu'en le supposant au fin fond de l'Afrique pour commencer une nouvelle vie avec une femme dans un village sans internet ni électricité, excentrique comme il était, ils ne se poseraient pas d'autres questions.

Mais cela ne lui avait pas suffi de les assassiner. Elle avait pris un plaisir orgasmique à contempler la lente déchéance de chacun dans le fond du puits, tout en se masturbant ferveusement. Elle s'était assurée bien entendu que personne ne viendrait se promener dans le coin, susceptible de les entendre agoniser, avant que la mort ne les emporte dans son sillon. Elle avait jubilé d'écouter leurs plaintes sans y répondre et de jouir en percevant les mots d'amour de Léa à son encontre, qui s'étaient taris au fil de son épuisement, jusqu'à ce que la faucheuse mette un terme à son calvaire.

Mais ce moment-là, le meilleur, celui où elle pouvait enfin voir la peur dans les yeux d'Oriane, celle qu'elle haïssait le plus au monde, elle avait décidé de le garder pour la fin et de le savourer pleinement.

Elle commença par détacher Joris, toujours inconscient et bien trop assommé par les somnifères qu'elle avait mis dans le champagne pour réagir à quoi que ce soit. Son poids mort pesait une tonne dans les bras fluets de Valentina, mais son exaltation lui permettait de se dépasser et elle finit par atteindre le puits après de longues minutes fastidieuses de portage. Elle posa son buste sur le rebord de l'abîme dans lequel elle le poussa après avoir relevé ses jambes. Une résonance fracassante se fit entendre, mais pas un cri ne ressortit de l'ancre dans lequel Joris venait de choir. Oriane avait observé la scène, accablée, bien consciente qu'elle serait la prochaine.

Et l'instant fatidique ne se fit pas attendre.

En moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour transporter le corps de celui qui se trouvait pourtant encore en elle seulement quelques heures auparavant, elle agrippa Oriane par les cheveux, la traînant sur le sol glissant, tout en ayant pris soin de la laisser entravée de ses cordes afin qu'elle ne puisse se débattre. Mais cette dernière eut un soudain instant de lucidité avant que la démence de son ennemie la recouvre de ses ténèbres.

— Valentina, il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi toute cette mise en scène ? Pourquoi la Saint-Valentin ? Pourquoi avoir passé des mois avec Léa, puis Joris, à leur faire croire à ton amour, alors qu'il t'aurait simplement suffi de tous nous tuer ?

— Parce que ça n'aurait pas été aussi jouissif. Voir le désespoir dans vos yeux après avoir tant cru au bonheur, ça n'avait pas de prix. Il fallait que vous souffriez ! Vous tuer ne suffisait pas. Maintenant que ma vengeance touche à sa fin, je vais enfin pouvoir commencer à vivre. Il n'est pas question que je passe cette nouvelle existence derrière des barreaux. Alors j'ai tout prévu. Dès demain, j'enverrai des mails expliquant vos départs. Toi, qui auras encore attendu l'amour toute une soirée et connu l'humiliation d'un énième rencard annulé, tu auras décidé de t'enfuir pour

débuter une nouvelle vie ailleurs. Quant à Joris, à l'instar de Léa, il aura choisi sur un coup de tête de tout plaquer avec Auxane pour aller vivre en Australie, là où elle pourra développer son affaire. Et puis Manu, il en aura eu marre de son boulot, de son gosse chiant et de sa femme, alors lui aussi se barrera sans se retourner et sans laisser d'adresse. Je te le dis, j'ai pensé à tout.

Effarée par la minutie de ce plan et consciente de l'aliénation de son adversaire, Oriane ne parvint plus à garder son calme. Elle observait dans les prunelles de Valentina une lueur aux tons carmin, comme si les flammes de la géhenne l'avaient pénétrée de leur angoissante horreur.

— Tu as vraiment disjoncté ! Tu parlais de monstre tout à l'heure, mais c'est bien tout ce que tu es devenue toi aussi.

— Oui, tu as raison, mon deuxième prénom, c'est Machiavel. Ha ! Ha ! répondit-elle dans un rire sardonique dont l'aliénation ne faisait plus aucun doute.

Puis elle souleva le corps toutefois léger d'Oriane et la toisa une dernière fois avant de la jeter dans le puits.

— Bon voyage ! ricana-t-elle comme si elle était possédée.

Oriane vint heurter dans sa descente les parois émoussées du puits, lui arrachant au passage quelques lambeaux de peau, puis elle s'abattit de tout son poids dans un fracas sur le sol boueux qui, n'amortissant pas sa chute, fit exploser subséquemment de nombreux os.

« Foutue Saint-Valentin ! » se dit-elle alors, désespérée et contemplant les restes épars de ses deux amis, les pleurant et suppliant Joris, dont la respiration faiblissait au fur et à mesure, de se réveiller.

C'est alors qu'elle entendit le cliquetis d'une portière de voiture, suivi d'intonations de voix qui semblaient de plus en plus fortes. Elle entreprit de hurler sa position, enhardie par un espoir soudain.

— Je suis dans le puits ! On est là !

— Putain, Auxanne, qu'est-ce que t'as foutu ? T'as perdu la raison ! éructa l'homme en colère.

— Auxane... Auxane. N'as-tu pas encore saisi qui je suis réellement, Manu ? Cela fait pourtant partie de tes attributions d'enquêteur de cerner les personnes qui te font face, surtout les pires menteurs.

— Je n'ai vu que du feu à ton manège... Valentina. Mais je me doutais bien que tous ces départs cachaient quelque chose.

Satisfaite, elle posa les mains sur ses hanches et prit son air le plus hautain.

— Et quand as-tu compris ?

— Lorsque tu m'as téléphoné tout à l'heure en prétextant que Joris avait pété les plombs et essayait de te faire du mal. Jamais il n'aurait pu s'en prendre à toi, il t'aime bien trop pour ça. Puis, quand tu m'as donné cette adresse, tout s'est imbriqué. Il y avait toujours eu chez toi quelque chose que je ne savais pas expliquer, comme un air de déjà-vu. J'ai donc tout de suite fait le rapprochement avec cet endroit, mais en cherchant des infos sur une certaine Auxane Maron, je n'ai rien trouvé évidemment. En revanche, mes investigations ont abouti sur une découverte assez étrange. J'ai remarqué un point commun à tous tes homonymes. Tous ces noms sont fêtés le 14 février : Cyrielle, Auxane, Maron et bien sûr... Valentina. Les pièces du puzzle se sont immédiatement assemblées. Je n'avais jamais cru au départ d'Eloi, et j'étais suspicieux depuis un an quant à l'emménagement de Léa à Londres. On recevait toujours de ses nouvelles que par message, jamais nous n'entendions sa voix, et ses photos parfaites... tout ça paraissait trop beau pour être vrai.

— Un plan impeccable, même pour toi, le meilleur flic du secteur, le grand capitaine de gendarmerie. Tu n’y as vu que du feu !

— Jusqu’à maintenant ! Tu pensais réellement que tu arriverais à tous nous faire disparaître sans que personne en vienne à se poser de questions ?

— Évidemment ! J’ai passé quinze ans à fomenter cette machination, dans les moindres détails, jusqu’à ma transformation physique. Je me suis coupée de tous mes proches pour y parvenir, il n’était pas concevable de laisser le plus petit grain de sable dans ce rouage impeccable.

Malgré l’ébranlement de ces révélations, Manu espérait encore faire appel au peu de clémence qui pouvait exister en elle. Il décida de prendre sur lui et se radoucit.

— Tu ne peux pas les abandonner là-dedans. Toi seule sais combien l’horreur de cet endroit peut détruire.

— Parce que tu penses que j’ai l’intention de les en sortir ? Ils ne seront pas traumatisés, sois rassuré sur ce point. Hors de question qu’ils survivent pour devenir des martyrs !

Accablé par les propos de la jeune femme et réalisant qu’il ne la ramènerait jamais à la raison, la fureur l’envahit. Il se rapprocha dangereusement d’elle, jusqu’à la pointer de son arme.

— Bordel ! Valentina ! Tu ne vas pas les laisser crever ? Ne me dis pas que c’est là que se trouvaient Eloi et Lea durant tout ce temps ? espéra-t-il encore.

— Bien sûr que si ! Comique, non ? Un juste retour des choses, à mon sens. Et tu iras bientôt les rejoindre à ton tour, Manu.

Sous le coup de l’émotion et/ou de la colère, le flic sentit ses jambes flancher, maintenant difficilement son ascendant sur la meurtrière. Les événements tournaient en boucle dans sa tête. S’il avait compris plus tôt,

aurait-il pu sauver ses amis ? S'il avait été plus vigilant, plus présent, aurait-il pu empêcher un tel drame ?

Valentina, percevant son chancellement, avança vers lui d'un pas nonchalant malgré la menace du revolver sur son front, faisant reculer son adversaire qui se ressaisit par instinct de survie.

— Mais, pauvre fille, j'ai mon arme pointée sur toi, comment comptes-tu t'en sortir ?

Un nouveau rire sardonique s'échappa de la gorge de la jeune femme, puis elle le toisa de ses prunelles enflammées de haine.

— Ah, tu n'es pas rongé par la culpabilité, toi non plus, apparemment. Sinon tu n'oserais même pas me viser avec ce flingue.

— C'est mon boulot d'arrêter les criminels dans ton genre, Valentina. Tu n'aurais pas pu tout simplement porter plainte à l'époque ou voire après ? Pourquoi a-t-il fallu que tu fasses tout ça ? Oui, on a déconné, et crois-moi j'ai regretté. Même si j'ai passé ce coup de fil qui a permis de te retrouver, je m'en suis voulu énormément de ne pas les avoir empêchés de te faire souffrir comme ça et de t'avoir abandonnée 48 heures dans ce puits. Mais ça ne méritait pas que tu les tues pour autant. Tu as complètement vrillé.

— Oui, probable. C'est sûrement ce qui arrive lorsqu'on laisse une gamine de quinze ans vivre en enfer durant deux jours d'agonie à en perdre la raison. Peut-être que si tu avais passé ce coup de fil tout de suite, tes amis seraient encore en vie ? Qui sait ? Tu m'as abandonnée dans ce puits, toi aussi. Ce que tu as fait ensuite n'excuse en rien ton geste. Tu es tout autant coupable que tes potes à mes yeux.

Malgré la portée de ses arguments, Manu ne parvenait pas à comprendre comment ils avaient pu en arriver là. Il aurait aimé trouver une autre échappatoire aux projets de Valentina, mais ne réalisait pas, en dépit de ses nombreuses années de service, combien il était difficile de permettre à une

âme de ressurgir des tréfonds abyssaux dans lesquels le diable l'avait enchaînée.

— Alors, porte plainte ! Fais-nous arrêter ! Bousille ma carrière et ma vie de famille si tu veux. Mais laisse-moi sortir Oriane et Joris de là avant qu'il ne soit trop tard. Ils ne méritent pas de mourir, pas plus que ne le méritaient Eloi et Léa.

À ces mots, la rage de Valentina sembla décupler et déborder par tous les pores de sa peau.

— Jamais ! Moi vivante, jamais tu ne les sauveras.

— Mais je suis armé, Valentina ! C'est fini pour toi. Mes collègues vont débarquer d'une minute à l'autre. Je les ai avertis avant de prendre la route pour te rejoindre.

— Ah, ah ! Et pourquoi ne sont-ils pas encore là depuis le temps que tu es arrivé ?

— Sûrement parce qu'ils étaient sur une autre intervention, mais ce n'est qu'une question de minutes avant qu'ils ne débarquent.

Peu convaincue par les affirmations de ce flic irascible et enhardie par sa folie, la jeune femme poursuivit son avancée vers lui, le poussant dans ses derniers retranchements.

— Allez, Valentina, laisse-moi les remonter, je t'en conjure. Tu plaideras les circonstances atténuantes. Le juge sera bien plus clément pour deux homicides que pour quatre. Tu ne vas tout de même pas passer le reste de tes jours en prison.

— Oh non, je n'y compte pas en effet. Mais tu devras me tuer si tu envisages de faire un pas de plus.

Elle s'élança, lui, recula.

— Valentina, arrête !

Elle se jeta sur lui, il trébucha sur une branche d'arbre entravant le chemin.

PAN !

La plage se dessine peu à peu devant elle et elle peut déjà sentir les embruns de la mer inonder ses sens. Elle traverse une forêt de palmiers et tâte enfin de ses pieds le sable fin. Douze heures d'avion ont été nécessaires pour parvenir à ce petit coin de paradis, mais cela en valait vraiment la peine. Telle une renaissance, ici, elle pourra se réinventer une nouvelle vie. Dans ce paysage de carte postale, elle prendra un autre départ. Elle l'a bien mérité, lui semble-t-il. Tout ce qu'elle a dû endurer pour en arriver jusque-là n'aura pas été vain.

Elle s'allonge au bord de l'eau pour en humer les effluves et se sent enfin apaisée. Ces dernières années ont été plus difficiles, finalement, qu'elle ne l'avait imaginé. Tant de violence dans sa vie, tant de haine. Peut-être maintenant pourra-t-elle laisser place à la paix ainsi qu'à l'amour ?

Mais soudain, une image l'envahit.

Elle discerne le doux visage de Joris, ce soir de Saint-Valentin où il a péri. Il a agonisé durant de nombreuses heures, presque démembré dans le fond du puits Davy, avant que son cœur ne finisse par lâcher. Le play-boy paya cher ses erreurs de jeunesse, tout comme les autres. Une vengeance au goût amer qui ne l'a pas laissée indemne. Elle ne se remettra jamais complètement de cette nuit-là, mais elle doit avancer dorénavant, pour eux, pour elle, pour qu'ils ne soient pas morts vainement.

Oriane n'a aucune idée de ce qui l'attend dans ce nouveau pays, mais elle espère qu'il lui offrira une vie meilleure. Elle s'est complètement remise de

ses blessures physiques, malgré ses nombreuses cicatrices visibles, mais celles infligées à son âme resteront éternelles. Elle aussi, indubitablement, s'est acquittée lourdement du prix de sa vanité adolescente. Elle a survécu, certes, mais elle n'est pas ressortie pleinement en vie de ce puits.

Ici, elle escompte reprendre goût aux plaisirs simples et exister plus valeureusement qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent. Elle ne pourra jamais se racheter, elle n'obtiendra jamais l'amnistie de ses crimes passés, mais elle s'emploiera à devenir meilleure, c'est une promesse.

C'est pour cela qu'elle s'est engagée dans cette œuvre humanitaire, souhaitant plus que tout s'absoudre de ses fautes. Même si elle ne peut s'empêcher de culpabiliser : après tout, elle est l'unique responsable de tout ce gâchis. Ses amis n'avaient fait que la suivre et la couvrir à l'époque, et son arrogance leur a coûté la vie. Comment avait-elle pu s'imaginer s'en tirer à si bon compte ?

Chaque action, qu'elle soit bonne ou mauvaise, entraîne son lot de conséquences et de dommages collatéraux. Mais sans lui, sans Manu, elle ne serait jamais arrivée jusqu'à cette plage et n'aurait jamais pu contempler le coucher du soleil sur cette mer turquoise aux reflets dorés.

Lui aussi avait failli en payer de sa vie pour la sauver.

Lorsqu'il avait raté sa cible en tirant sur Valentina, elle s'était jetée sur lui et lui avait planté un couteau de poche dans le poumon. Il avait dû redoubler d'efforts pour se battre avec elle, mais tandis qu'elle était sonnée après qu'il lui eut infligé un coup violent à la tête, il avait eu la présence d'esprit d'envoyer la corde du puits à Oriane. Bien que celle-ci eut plusieurs côtes fêlées et une jambe fracturée, malgré ses multiples plaies sur le corps ainsi qu'au visage, une résilience infaillible s'était emparée

d'elle et elle avait immédiatement saisi son unique chance de se sortir vivante de ce puits. Elle avait contemplé Joris une dernière fois, espérant qu'il respirerait encore lorsque les secours pourraient enfin le remonter. Elle avait déposé un baiser plein de tendresse sur son front et lui fit la promesse de ne pas l'abandonner dans ce gouffre sordide. Elle se hissa de toutes ses forces, renonçant à se laisser aller à la souffrance tangible de son corps. Elle observait le visage de Manu quelques mètres plus haut, la regardant et l'encourageant, lueur de son ultime espoir.

Soudain, son ami disparut et des cris retentirent à nouveau. Elle entendait des personnes se battre et imaginait qu'il s'agissait de Manu et Valentina. Elle tenta alors d'accélérer la cadence de sa remontée, mais ses blessures l'empêchaient de se mouvoir à sa guise. Puis elle perçut une voix, dont elle ne discerna pas le timbre crier : « Attention ! ».

Elle aperçut un corps surgir du trou du puits Davy, se colla contre la paroi pour ne pas être emportée avec lui et l'entendit se fracasser à son tour sur le sol boueux où elle se trouvait encore quelques minutes plus tôt. Elle ne parvenait pas à voir, dans la pénombre de l'ancre, s'il s'agissait de Manu ou de Valentina.

Aucun rôle ne retentit.

Oriane s'inquiéta de ne pas savoir qui l'attendrait à la sortie du puits. Si c'était Valentina, la renverrait-elle au fond du trou rejoindre sa bande d'amis au complet ? Malgré l'appréhension qu'elle ressentait à poursuivre son ascension, elle était persuadée qu'elle serait tout autant en danger à rester ici, risquant de retomber quoi qu'il arrive. La jeune femme prit son courage à deux mains et se hissa jusqu'à l'extérieur, avec une témérité déconcertante. Là, elle aperçut à quelques pas seulement le corps inerte de Manu qu'elle crut mort sur le coup. Elle se précipita vers lui et sentit que

son pouls battait encore. D'un réflexe instinctif, elle saisit sur lui son téléphone portable et appela les secours.

Elle n'y avait pas réfléchi en découvrant son ami blessé et agonisant, bien plus préoccupée par son état que tout le reste, mais tandis qu'elle attendait l'arrivée des pompiers et des forces de police, elle réalisa que Valentina se trouvait désormais au fond du puits. C'était bien elle qu'elle avait vue tomber lorsqu'elle se tenait solidement à la corde. Elle esquaissa un sourire de soulagement, mais se ravisa immédiatement. C'était une situation similaire dix-sept ans plus tôt qui les avait tous conduits dans cet enfer.

Elle se résigna et entreprit alors d'aider celle qui avait tenté de la faire disparaître de la surface de la Terre. Elle s'approcha du puits, malgré ses réticences, et l'appela.

— Valentina ! Valentina ! Tu vas bien ?

Mais seul l'écho de sa voix se fit entendre depuis le fond du gouffre. Elle cria à plusieurs reprises son prénom, mais sans réponse.

Les secours arrivèrent enfin et s'occupèrent en priorité de Manu qui éprouvait de plus en plus de difficultés à respirer. Ils l'installèrent immédiatement sur une civière et le conduisirent de toute urgence à l'hôpital le plus proche, expliquant à Oriane que les jours de son ami étaient comptés.

Puis les pompiers mirent en œuvre tout le nécessaire pour aller chercher les survivants potentiels qui se trouvaient encore dans le puits. Ils remontèrent tout d'abord Joris, mais la jeune femme décrypta aussitôt l'expression sur leurs visages : son amour de jeunesse n'avait pas survécu. La vie avait quitté le corps pourtant si vaillant de cet homme qu'elle avait aimé durant de nombreuses années. Des larmes coulèrent le long de ses

joues sans qu'elle tente de les retenir. Son seul espoir résidait maintenant en la subsistance de l'unique ami qu'il lui restait : Manu.

Alors celle qui n'avait jamais été réellement croyante se mit à prier de toutes ses forces pour qu'il s'en sorte. La foi peut parfois nous frapper de sa grande bonté dans les moments les plus insolites de notre vie, au moment où l'on en a le plus besoin, peut-être.

Puis elle comprit en voyant les pompiers s'activer à nouveau, que le second corps n'allait pas tarder à être remonté. Elle scruta attentivement la sortie du puits et toisa, circonspecte, la chevelure rousse flamboyante de son ennemie surgir des tréfonds où elle avait été envoyée, une fois de plus. Elle espéra, même si elle avait tenté de lui venir en aide, que son ennemie jurée ne respirait plus, souhaitant mettre un terme une bonne fois pour toutes à cette vendetta.

— Valentina ! Valentina ! Levez-vous ! C'est l'heure de votre petit-déjeuner. Allez, ne faites pas la fainéante. Votre rêve ne doit pas être si passionnant avec tous les médicaments que vous prenez.

— Et pourtant, si vous saviez, déclare-t-elle, extatique.

— Vous voulez me raconter ?

— Oh non ! Surtout pas. Après, vous allez tout balancer au doc.

— Mais non, depuis toutes ces années, vous me connaissez bien. Vous savez que je ne parle jamais de ce que vous me narrez. Allez, dites-moi tout.

— Je repensais au moment le plus intense de toute ma vie. Cette nuit de Saint-Valentin où j'ai réalisé mon vœu le plus cher. Vous ne pouvez pas vous imaginer la béatitude qui s'empara de moi, malgré mes mains entravées de menottes, lorsque j'ai compris que j'avais réussi. Pourtant, il

s'en est fallu de peu que j'échoue à cause de ce salopard de flic. Il a bien failli me tuer avec son *gun* à la con. Mais quand je l'ai touché au flanc avec mon coutelas et qu'il s'est écroulé, puis que je l'ai regardé se vider de son sang et s'étouffer jusqu'à en crever, c'était jubilatoire ! Quand ses collègues et les secours sont arrivés, c'était déjà trop tard. Je n'ai même pas essayé de m'enfuir, en fait, je ne pouvais pas, il fallait que je sache. Puis, lorsque je les ai vus sortir la dépouille de cette connasse blonde du trou, et tous les autres ensuite, c'était jouissif !

— Mais Valentina... il faut que vous arrêtiez de ressasser tout ça, sinon vous ne sortirez jamais de cet endroit. Vous comprenez ?

— Oh, Achille, ne vous inquiétez pas pour moi. Je sors de cette prison chaque nuit, vous savez, je m'évade en rêvant. Et quel bonheur de savoir que ces enfoirés sont tous en enfer, dorénavant ! Et puis je suis bien ici, j'ai des amis maintenant, je n'en avais jamais eu auparavant.

Hébété par cette dernière confidence, l'aide-soignant frémit.

— Oui, je comprends, mais... vous êtes bien consciente qu'ils ne sont pas réels ?

— Bien sûr que si, Achille. Vous ne les voyez pas, c'est tout. Parce que votre esprit est embrumé, pas le mien.

— Si vous le dites. Bon, je vous pose le plateau sur la table, Valentina. Ne traînez pas trop quand même s'il vous plaît, je repasse d'ici trente minutes, lui lance l'homme au regard de braise tout en refermant la porte capitonnée de sa cellule en unité psychiatrique pour les détenus.

Valentina laisse à nouveau son esprit vagabonder et imagine sa rivale enfermée dans les abîmes de Dante. Puis elle repense à ses parties de jambes en l'air avec Joris. Même si elle avait dû sacrifier son corps à ses ennemis pour obtenir vengeance, elle y avait trouvé son compte avec lui, bien plus que lorsqu'il la déflora dix-sept ans plus tôt et bien plus encore

qu'en broutant le minou de cette idiote de Léa. Une fois sa moue dégoutée évaporée, elle songea à la dernière fois où elle avait chevauché son bel étalon, sans nul doute la meilleure baise de toute sa vie. L'orgasme pré-homicide revêtait une sensation des plus exquises qu'elle ne ressentirait plus désormais.

Quoique... Depuis huit ans qu'elle vit enfermée dans cette cellule capitonnée, il lui semble recevoir régulièrement de la visite. Comme ce matin où elle partagea son petit-déjeuner avec un beau brun ténébreux répondant au doux prénom de Valentin. Ils étaient faits pour se rencontrer. Qui sait, peut-être sera-t-il l'élue de son cœur ? Elle reste néanmoins soulagée qu'Achille ne l'ait pas remarqué, sinon il aurait prévenu la sécurité sans plus attendre. *Quel imbécile, celui-là !*

Son esprit malade ne parvient plus à distinguer le vrai du faux. Ses rêves reflètent une réalité implacable à ses sens troublés par les médicaments. Son âme s'est perdue la nuit où tout a pris fin. Pourtant, en assassinant ses ennemis de la sorte, elle ignorait qu'elle leur avait ouvert les portes du nirvana, fait de sable fin, d'eau claire et de palmiers.

Heureusement pour elle d'ailleurs, car sa captivité définitive aurait été beaucoup moins douce à savourer.

Oriane se promène depuis une heure le long de la plage et il lui semble reconnaître une silhouette au loin. *Mais non ! C'est impossible !* pense-t-elle avec espoir malgré tout.

Perplexe, elle se met à courir. *Ce ne peut pas être lui, il est mort !* Mais aucun doute n'est possible lorsqu'elle se rapproche et contemple, extatique, le merveilleux visage de Joris. Il est accoudé à un bar et paraît rire avec

d'autres personnes. Elle se décale pour les apercevoir et manque de défaillir.

Ils sont tous là : Joris, Manu, Eloi et Léa.

Oriane ne comprend pas. Elle a constaté le décès de trois de ses amis. Elle a vu leurs dépouilles putrides en décomposition. Manu lui-même devrait être auprès de son épouse et de leur fils. *Comment ont-ils pu survivre et se retrouver ici, sur la même île que moi ?*

Pourtant, son bonheur est sans pareil. Même dans ses rêves les plus fous elle n'aurait imaginé les rejoindre sur cette plage, dans l'endroit le plus féérique qu'elle ait jamais connu. Alors elle préfère ne pas se poser de questions et s'avance d'un pas joyeux pour aller à leur rencontre.

Ses amis se retournent et se précipitent pour la prendre dans leurs bras. Quel bonheur ! Sans doute le moment le plus chaleureux de son existence.

Une forme de plénitude s'empare d'elle. Même si elle ne parvient pas à s'expliquer leur présence dans ce coin de paradis à ses côtés, cela lui importe peu. Ils lui ont tellement manqué. Elle se joint à eux pour fêter dignement leurs retrouvailles, enfin.

Ils étaient inséparables par le passé et le seront tout autant dorénavant.

Liés dans la mort.

Mais de cela, aucun d'entre eux n'en a conscience.

Aucun... hormis Valentina, dans sa sombre folie.

— Ah ! Quelle chouette Saint-Valentin !

Valentine

Écrit par Benjamin Pascal

OceanofPDF.com

Le clocher en face de la fenêtre venait de sonner dix-sept heures trente. Caroline avait enfin fini de se préparer. La journée avait été rude et elle n'avait pas réussi à se libérer plus tôt. Elle n'avait aucune idée de ce qui l'attendait, mais Damien n'avait pas caché son enthousiasme tout au long de la semaine. Il voulait que leur première Saint-Valentin soit parfaite et lui avait promis une soirée inoubliable. Cette fête n'intéressait pas spécialement Caroline, mais elle était impatiente de découvrir ce qu'il lui avait préparé. Elle se regarda une dernière fois dans le miroir. Cheveux lissés, rouge à lèvres et vernis à ongles couleur prune, robe noire descendant jusqu'aux genoux qui révélait ses jambes dénudées. Il ne lui restait plus qu'à enfiler une paire de baskets pour affronter le froid dehors. Elle préférait attendre d'être arrivée pour mettre ses chaussures ouvertes à talons. Elle revêtit un long manteau avec un col en fausse fourrure, prit son sac à main, ramassa les chaussures de soirée et se dirigea vers la porte. La nuit était tombée depuis peu. Un faible vent glacial soufflait. C'était une fin de journée de février comme une autre sur la place du village. Il n'y avait pas âme qui vive. Elle monta dans sa voiture garée à côté de l'église et partit en direction de la petite ville voisine, à moins de dix minutes de route.

Sur le trajet, elle croisa seulement deux véhicules. Probablement des gens qui rentraient du travail. Personne n'avait envie de s'attarder dehors avec ce froid. Arrivée à destination, elle tourna dans les rues à la recherche d'une place et finit par se garer devant l'entrée du parc municipal, à une soixantaine de mètres de la résidence de Damien. Elle enleva ses baskets qu'elle cacha sous le siège passager au profit de ses belles chaussures noires et ouvrit la portière. Un courant d'air glacé vint caresser son visage, ses jambes et ses pieds dénudés. Elle s'empressa de sortir, verrouilla la voiture et marcha d'un pas pressé jusqu'à l'immeuble fraîchement construit où elle s'apprêtait à passer la soirée. C'était une résidence à l'architecture moderne,

carrée, aux façades blanches et grises boursouflées de petits balcons qui offraient un semblant de liberté à ses habitants. Elle y préférait de loin sa modeste maison de village avec sa cour arrière où elle avait aménagé un potager. Elle ne comprenait pas qu'on puisse dépenser une fortune pour vivre entassé dans des appartements interchangeable juste pour une climatisation alimentée par les panneaux photovoltaïques recouvrant le toit et une place de parking attitrée dans la cour. Elle espérait de tout son cœur réussir à convaincre Damien de venir dans son patelin, quitte à ce qu'elle abandonne sa petite maison pour qu'ils achètent plus grand ensemble. Arrivée devant l'entrée, elle fut éblouie par l'éclairage automatique et plissa les yeux pour chercher le bon nom sur l'interphone. Elle sonna et, quelques secondes plus tard, entendit le grésillement lui signifiant qu'elle pouvait pousser la porte. Le hall s'alluma à son tour. Elle se dirigea vers l'ascenseur, appuya sur le bouton et profita du temps d'attente pour apprécier la sensation de son corps qui se réchauffait petit à petit. Les portes s'ouvrirent. Elle entra et appuya sur le chiffre du troisième étage. Enfin sur le palier, le couloir s'illumina dès qu'elle posa le premier pied hors de la cabine. Elle marcha jusqu'à la porte de Damien et frappa quatre coups. Aucune réponse n'émana de l'intérieur, juste une musique romantique à peine perceptible. Elle baissa la poignée et la porte s'ouvrit, donnant sur le séjour éclairé uniquement par la dizaine de chandelles disposées sur les étagères et les meubles, révélant un chemin de pétales de roses qui allait vers la chambre. La chaîne hi-fi était allumée et diffusait un air mélancolique joué au piano et au violon. Caroline sourit, entra et ferma, avant d'ôter son manteau qu'elle accrocha à côté de la porte.

— Damien ?

Personne ne répondit. Elle décida de suivre les pétales. Il était certainement déjà dans la chambre à l'attendre et elle s'amusa de son

impatience. Une fois dans celle-ci, elle s'étonna de trouver le lit vide. Elle sentit soudain une pression sur les bras et fut projetée par terre tête la première. Étourdie, elle se retourna et vit une silhouette fondre sur elle et lui attraper le cou pour le serrer entre ses mains. Elle avait beau se débattre, la personne était plus forte et l'air commença vite à lui manquer. Elle contracta ses mains sur le parquet, écrasant des pétales entre ses doigts. Sa vision se troubla et elle se sentit partir, relâchant son emprise sur les roses.

— Bonsoir, Caroline.

Cette voix était inconnue de la jeune femme. Elle reprenait doucement ses esprits, n'ayant aucun souvenir de ce qui lui était arrivé. Elle entrouvrit les yeux et distingua sa robe qui recouvrait ses cuisses dans la pénombre à peine compensée par la lueur des chandelles qui brûlaient dans la pièce d'à côté. Elle leva la tête et regarda autour. Elle était dans la cuisine de Damien, bâillonnée et menottée à une chaise. Une vive douleur l'assaillait dans son cou. Une silhouette était assise en face d'elle, de l'autre côté de la table, et la fixait.

— Pardonnez cette manière de faire. Je vais allumer et vous libérer la bouche. Je compte sur vous pour ne pas crier. Êtes-vous d'accord ?

Tandis qu'il passait son bras au-dessus de la table, révélant un revolver, Caroline hocha la tête en signe d'acquiescement. L'homme posa l'arme, se leva et contourna la table, appuyant sur l'interrupteur au passage, ce qui fit plisser les yeux à la jeune femme. Il se mit derrière elle et ôta le bâillon. Il regarda les marques sur son cou et les caressa du bout des doigts.

— Je suis désolé d'avoir usé d'une méthode si radicale. Dans quelques jours, ça aura disparu.

Il retourna s'asseoir pour faire face à sa prisonnière qui le dévisageait. C'était un homme grand, apparemment proche de la quarantaine, d'allure charmante, aux cheveux bruns coiffés en brosse, aux yeux marron, avec un bouc court taillé de manière symétrique, impeccable. Il était vêtu d'un costume complet parfaitement ajusté dont le pantalon, la veste, le gilet et la cravate bleu marine faisaient ressortir le blanc de la chemise. Dans un autre contexte, Caroline aurait pensé qu'il était un gentleman, sentiment renforcé par sa voix posée et son phrasé qui, sans être soutenu, démontrait un certain raffinement.

— Je tiens à vous rassurer. Malgré les apparences, vous n'avez rien à craindre de moi.

— Alors pourquoi cette arme ? demanda-t-elle spontanément.

— Je ne souhaite pas y avoir recours. Elle est juste là pour vous épargner l'envie de faire quelque chose de regrettable. Comme attirer l'attention d'un voisin, par exemple. Si vous désirez parler, faites-le d'une voix raisonnable.

— Où est Damien ?

— Il va bien, je vous le promets. Mais c'est de vous et moi dont je voudrais discuter à cet instant.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Je veux que vous soyez ma compagne pour la soirée.

Caroline se mit à rire, nerveuse.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. Passez la soirée avec moi comme si nous étions un couple et demain matin je m'en irai en vous laissant une enveloppe contenant 30 000 euros.

— Vous pensez vraiment que je vais m'offrir à vous pour de l'argent ?

— Je pense que vous allez le faire pour la vie.

— Je ne suis pas une escort. Tuez-moi si ça vous chante.

— Bien sûr que je vous tuerais, mais Damien ne compte-t-il pas à vos yeux ?

Caroline se tut soudain et regarda l'homme, bouche bée.

— Vous... Vous m'aviez promis qu'il allait bien.

— C'est le cas, pour l'instant.

Il se leva et marcha vers la porte-fenêtre qui donnait sur le balcon. Quand il ouvrit, Caroline sentit une vague de fraîcheur venir à elle. L'inconnu sortit et revint quelques secondes plus tard en poussant un fauteuil roulant dans lequel un homme était attaché et bâillonné, entièrement nu. Un long câble faisait plusieurs fois le tour de son buste. Elle reconnut Damien avant même que la lumière révèle son visage. Il tremblait, le corps rougi de froid, avec les extrémités bleues.

— Non ! s'écria-t-elle en pleurant.

— Comme vous pouvez le constater, je ne lui ai fait aucun mal, dit l'homme en fermant la porte.

Il poussa le fauteuil jusque sur le côté de la table de manière à ce qu'il se trouve entre Caroline et lui et retourna s'asseoir.

— Je réitère ma demande. Soyez ma Valentine ce soir contre un généreux dédommagement et demain je disparaîtrai de vos vies. Refusez et je tue Damien sous vos yeux et vous ensuite.

Damien regarda Caroline en secouant la tête de gauche à droite pour lui faire signe de dire non. L'homme se leva pour fouiller dans les tiroirs et en sortit un couteau à jambon.

— Ce monsieur semble être un fin cuisinier. Il possède du matériel de qualité.

Il s'approcha de Damien, posa le tranchant sur le côté de son épaule, fil vers le bas, et fit lentement glisser la lame le long du bras jusqu'au coude. Damien avait les larmes aux yeux et étouffait ses hurlements dans son

bâillon. Un long et fin filet de chair tomba par terre. L'homme le ramassa et regarda à nouveau le couteau.

— Du matériel de qualité, c'est indéniable.

Il posa le morceau sur la table, devant Caroline qui pleurait et retenait ses cris en serrant les mâchoires, ce qui lui dessinait une grimace sur le visage. Il marcha ensuite vers le plan de travail, y abandonna le couteau, prit un pot de fleur de sel à côté de la plaque de cuisson et retourna derrière Damien. Il sortit une grosse poignée du pot et l'appliqua sur la blessure. Le malheureux hurla de plus belle à travers le linge qui atténuait sa voix. L'homme revint s'asseoir.

— J'ai promis de vous tuer, pas de le faire sans douleur. Réfléchissez bien.

— Que devrai-je faire ? demanda Caroline en tremblant.

— Passer une simple soirée en amoureux avec moi.

— Si j'accepte, vous promettez de ne plus lui faire de mal ?

— Je le promets, dit-il en levant la main droite.

Caroline baissa la tête et murmura :

— D'accord.

— Bien. Je vais vous détacher, maintenant. Je vous fais confiance, vous ne ferez pas de bêtises.

Il se leva et passa dans le dos de Caroline pour lui retirer les menottes qui la retenaient à la chaise. Il marcha ensuite derrière le fauteuil de Damien pour lui faire faire demi-tour et l'emmener dans le séjour, tournant le dos à Caroline, seule avec l'arme posée de l'autre côté de la table. Elle se redressa doucement en surveillant l'homme et avança comme elle le put sur la pointe des pieds de façon à ce que les talons de ses chaussures ne touchent pas le sol. Elle prit le revolver et courut vers l'homme qui se retourna. Elle s'arrêta pour rester à bonne distance et pointa l'arme sur lui.

— Ne bougez pas !

— Vous n’avez pas envie de faire ça.

— Taisez-vous ! Libérez-le ou je tire !

— Vous ne le ferez pas.

— Dépêchez-vous !

Sa main tremblait. L’homme esquissa un pas vers elle. Elle ferma les paupières et appuya sur la gâchette. Un bruit métallique se fit entendre, puis plus rien. Elle ouvrit les yeux. L’inconnu était face au canon. Elle tira à nouveau à plusieurs reprises avant de se laisser tomber en pleurant. Il lui prit le revolver.

— Il n’est pas chargé. Je méprise les armes à feu. Relevez-vous.

Il lui tendit la main. Elle le fixa dans les yeux un instant, étonnée de l’absence d’animosité dans son regard, puis attrapa sa main. Il l’emmena derrière le fauteuil de Damien.

— J’ai quelque chose à vous montrer qui vous fera peut-être perdre l’envie de recommencer ce genre d’imbécilité. Vous voyez ce boîtier ? Il contient un mécanisme relié au câble qui entoure votre ami. Il fonctionne un peu comme une montre à remontoir, si vous voulez. Si je ne le remonte pas toutes les heures, le câble se resserrera progressivement et pénétrera dans sa chair, lui assurant une mort lente, peu souhaitable. Pour remonter le dispositif, il faut ouvrir le boîtier avec un code que moi seul connais. J’ai conçu cet appareil moi-même et j’ai sélectionné les meilleurs matériaux. Vous ne pourrez ni le forcer ni couper le câble. Croyez-moi sur parole, ce bijou a déjà fait ses preuves. Maintenant, je voudrais que vous alliez chercher votre téléphone, s’il vous plaît.

Surprise, elle le regarda, puis se dirigea vers son sac à main. Elle en sortit son smartphone et revint vers lui.

— Détruisez-le.

— Comment ?

— Je vous en prie. Pour que vous ne soyez pas tentée d'appeler la gendarmerie. Allez !

Elle vit Damien qui continuait à lui faire signe de ne pas obéir, ferma les yeux, laissa tomber le portable et creva l'écran d'un coup de talon.

— Merci. Maintenant, faites de même avec celui de votre ami. Il est juste là, à côté de la chaîne.

Caroline se tourna vers l'étagère de la chaîne hi-fi derrière elle, prit le téléphone et lui infligea le même sort.

— Merci. Il ne reste plus que la box.

Elle baissa la tête, se dirigea vers la box posée sur le meuble de la télé, la libéra de ses câbles et la jeta au sol. L'appareil rebondit et demeura intact. Elle se mit au-dessus et lui donna plusieurs coups de talon avant de réussir à traverser le plastique. Elle continua frénétiquement jusqu'à s'entailler le côté du pied.

— Merci. Je vous en prie, allez vous asseoir sur le canapé.

Tandis qu'elle s'exécutait, l'homme disparut dans le couloir. De là où elle était, elle pouvait voir que la salle de bain était allumée. La musique tournait toujours dans le salon, romantique, triste, calme. Caroline se tourna vers Damien qui la regardait, horrifié, et lui désignait la porte en faisant des gestes avec sa tête. C'était clair, il la sommait de s'enfuir, mais elle refusait de l'abandonner à son sort. L'homme revint avec une trousse à pharmacie et s'assit à l'autre bout du canapé.

— Montrez-moi cette blessure, s'il vous plaît.

— Ce n'est rien.

— Permettez-moi d'insister.

Hésitante, Caroline finit par céder aux sollicitations de son interlocuteur. Elle posa la jambe sur ses genoux. Il la déchaussa délicatement et examina

son pied sous toutes les coutures.

— Vous avez raison, ce n'est pas très grave, mais il faut éviter que ça s'infecte.

Il déballa une compresse qu'il imbiba d'alcool médicinal. Caroline eut un léger sursaut et serra les mâchoires.

— Pardonnez-moi, je vais essayer d'être plus doux.

Malgré la gêne occasionnée et la peur, Caroline ne pouvait que constater la bienveillance de l'homme à son égard. Chacun de ses gestes était minutieux et délicat, il regardait régulièrement son visage pour estimer sa douleur. Après avoir bien nettoyé et désinfecté l'entaille, il posa un pansement par-dessus et remit le pied dans sa chaussure dont il ferma l'attache à la cheville avec un doigté aussi méticuleux que quand il l'avait retirée. Il dégagea doucement sa jambe pour se lever et tendit la main à Caroline.

— M'accorderiez-vous une danse ?

Elle leva les yeux vers lui, il souriait d'un air timide et attendait. Elle se tourna vers Damien qui hocha la tête pour qu'elle obéisse, conscient qu'elle serait en sécurité tant qu'elle jouerait le jeu. Elle prit la main tendue vers elle et se leva. Il la prit par la hanche et la serra contre lui. Elle baissa la tête.

— Je ne sais pas danser.

— Vous n'avez qu'à faire comme moi.

— Pourquoi vous nous faites ça ? Pourquoi nous ?

— Il n'y a pas de raison particulière. Cette année, c'est tombé sur vous.

— Qui êtes-vous ?

— Ce soir, vous pouvez m'appeler Pierre.

Une main sur sa hanche, l'autre dans sa main, il commença à tourner doucement. Elle observait, attentive, chacun de ses pas pour suivre le

mouvement.

— Vous voyez que vous y arrivez.

Elle le regarda dans les yeux, il la dévisageait en souriant, contemplatif, silencieux, rassurant. Il approcha son nez de son cou pour sentir le parfum qui en émanait. Une fine note de fruits des bois lui chatouilla les narines et il ferma les paupières, comme enivré. Emportée, elle respira à son tour la fragrance qu'il dégageait. Elle connaissait bien cette odeur. Ce n'était pas du parfum, c'était de l'huile essentielle de pin sylvestre, sa préférée. Bercée par la musique et les cercles délicats et réguliers de la danse, elle ferma les yeux et laissa inconsciemment sa tête s'appuyer sur ce torse dur, hypnotisée par l'effluve subtil du pin sylvestre, allant jusqu'à oublier quelques instants qu'elle était sa prisonnière et que Damien les regardait. Pierre glissa ses doigts dans les cheveux de Caroline et laissa sa main aller vers la base de son crâne. Il lui pencha délicatement la tête en arrière. Elle avait toujours les yeux fermés et se laissait guider, la bouche entrouverte d'une fine fente, à sa merci. Il déposa les lèvres sur son épaule à demi dénudée. Elle fut prise d'un frisson et il put voir la chair de poule sur sa peau. Il l'embrassa en remontant le long du cou jusqu'au menton et se retira pour la contempler. Elle était complètement abandonnée à lui. Il se pencha pour lui effleurer les lèvres et elle les tendit en signe de consentement. La musique s'arrêta à cet instant et Pierre interrompit son mouvement. Il recula la tête pour l'admirer encore et s'approcha de son oreille pour lui murmurer :

— Merci pour ce moment.

Caroline ouvrit les yeux tandis que le morceau suivant commençait. Elle n'osait pas tourner le regard vers Damien, prenant conscience petit à petit de ce qu'il venait de se passer, honteuse de ne pas avoir montré de résistance, pire, d'avoir aimé vivre cela. Pierre sortit une montre à gousset de la poche intérieure de son gilet.

— 19 h. Allons nous promener. Nous mangerons ensuite.

Il se dirigea derrière Damien pour ouvrir le boîtier et remonter le mécanisme.

— Vous êtes tranquille le temps de notre absence. Je vous promets de prendre soin d'elle.

Il invita Caroline à prendre son manteau et alla chercher le sien dans la salle de bain.

— Évidemment, vous savez ce qu'il adviendra si vous vous enfuyez ou essayez d'attirer l'attention.

Elle hocha la tête et ils sortirent tous les deux, laissant Damien seul dans son salon, à la lueur des bougies, accompagné par les pleurs du violon et du piano s'échappant de la chaîne hi-fi.

Tandis que l'ascenseur descendait et qu'ils avaient tous les deux les yeux fixés sur l'écran qui affichait l'étage, Caroline interrompit le silence :

— Je viens souvent ici. Si les voisins nous voient, ils vont se poser des questions.

— Les immeubles de ce genre entassent des gens qui ne se soucient guère de ce qu'il se passe au-delà de leur porte. Si quelqu'un nous trouve là, au mieux il nous ignorera, au pire il se dira que votre ami est parti et que vous l'avez déjà remplacé, et il nous aura oubliés aussitôt chez lui. Ça ne sera même pas une anecdote pendant le dîner. Le monde d'aujourd'hui est égocentré. Vous-même, vous ne m'avez jamais remarqué dans la rue ou au café.

En entendant cette dernière phrase, Caroline eut un sursaut. Depuis combien de temps était-elle la proie de cet homme sans le savoir ? La cabine s'ouvrit et ils se dirigèrent vers la porte de la résidence que Pierre ouvrit, puis il se mit sur le côté en l'invitant à sortir. Il referma derrière eux en disant :

— Allons au parc.

Ils traversèrent la rue et longèrent les grilles de celui-ci pour en rejoindre l'entrée. Caroline regrettait d'avoir opté pour des chaussures ouvertes. Elle n'avait pas prévu de se retrouver dehors par cette soirée glaciale. À cette heure, elle aurait dû être dans le canapé de Damien, collée contre lui, probablement déshabillés tous les deux et tout juste recouverts d'un plaid dans l'appartement chauffé, en train de boire un *caipiroska*³⁰ ou un whisky sec. Au lieu de ça, elle marchait dans le froid avec ce gentleman charismatique et dominant. Il avait raison, quelques riverains étaient encore dans la rue et aucun ne leur prêtait attention. Quand bien même elle aurait essayé de demander discrètement de l'aide, personne ne l'aurait remarqué. Alors qu'ils s'apprêtaient à croiser des passants, Pierre lui prit la main et la caressa de ses doigts. Bien que mal à l'aise, elle ne pouvait qu'apprécier ce mince apport de chaleur que le contact de cet homme lui procurait. Ils parvinrent à l'entrée du parc municipal, désert à cette heure-ci, et commencèrent à marcher dans les allées que l'on distinguait grâce à quelques faibles lampadaires à énergie solaire. Ils finirent par arriver au bord de l'étang qui reflétait les maigres éclairages qui le contournaient. C'était un plan d'eau de la superficie d'un peu moins d'un terrain de foot, en forme de cacahuète, resserré en son centre. Un pont reliait les deux rives à cet endroit et ils le rejoignirent pour s'arrêter au milieu. Pierre lâcha la main de Caroline pour s'accouder à la rampe.

— C'est magnifique, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle doucement.

— Merci de partager ce moment avec moi.

Caroline ne répondit pas. Elle se garda de lui rappeler qu'elle était là contre son gré. Un coup de vent la fit frissonner. Remarquant cela, Pierre passa son bras autour d'elle et la serra contre lui. Il en profita pour lui

déposer un baiser dans les cheveux et sentir à nouveau son parfum. Il désigna un banc au bord de l'eau, un peu plus loin, avec une haie dressée derrière.

— Installons-nous là-bas. Vous y serez à l'abri du vent.

Ils finirent de traverser le pont et allèrent s'asseoir. Il passa son bras autour de ses épaules pour l'appuyer contre lui et ils contemplèrent l'eau silencieuse pendant plusieurs minutes jusqu'à ce que Pierre ouvre la conversation :

— C'est en vous voyant ici sur ce banc avec Damien que j'ai su que ce serait vous. J'ai beaucoup aimé votre passion, votre joie de vivre et votre spontanéité. Vous formez un joli couple, tous les deux.

Elle se retira de son épaule pour le regarder, interloquée. Il poursuivit en désignant un bosquet à une vingtaine de mètres :

— J'étais assis là-bas, dans la pénombre. Vous ne m'avez pas remarqué. Il était tard, vous pensiez être seuls et vous avez pris un bain de minuit. Ensuite, Damien est revenu sur le banc et vous avez nagé devant lui un moment en laissant flotter vos seins pour l'émoustiller. Vous avez fini par le rejoindre et vous avez fait l'amour là où nous sommes assis. C'était très beau à voir.

Pierre arrêta de parler et vit la gêne dans les yeux de Caroline.

— N'ayez pas honte. J'ai beaucoup aimé assister à ce moment.

— Pourquoi vous me racontez ça ?

— Je voudrais que vous recommenciez, Caroline. Je souhaiterais que vous alliez nager comme cette nuit-là.

— Mais c'était en août !

— L'eau est froide, c'est certain. Croyez bien que je le déplore. Mais l'horloge tourne, pour Damien. Nous ne rentrerons pas avant que vous vous soyez baignée.

À contrecœur, Caroline enleva ses chaussures puis son manteau. L'air glacial la frappa alors de plein fouet. Elle se leva et marcha vers l'étang. Pierre l'interrompit :

— Vos habits, posez-les à côté de moi.

— J'étais censée vous tenir compagnie, rien de plus.

— Vous êtes censée être ma Valentine. Nous n'avons qu'une nuit pour vivre notre amour.

— Et après, vous voudrez me faire l'amour sur ce banc comme avec Damien ?

— Vous verrez bien. L'heure tourne.

Caroline laissa couler une larme et fit glisser la fermeture Éclair à l'arrière de sa robe.

— Attendez.

Pierre sortit son téléphone de sa poche et lança une musique sensuelle.

— Faites-le en dansant, s'il vous plaît. Émoustillez-moi.

Caroline regarda autour d'eux pour être sûre qu'ils étaient seuls, puis elle ferma les yeux, soupira et commença à faire onduler son corps en mouvements saccadés à cause de ses tremblements. Elle tourna le dos à Pierre pour qu'il voie la fermeture Éclair glisser le long de son dos. Elle fit ensuite courir les bretelles de la robe hors de ses épaules et de ses bras jusqu'à ce que la robe tombe d'elle-même sur ses chevilles, révélant ses fesses à demi habillées d'un tanga noir en dentelle.

— Regardez-moi, dit Pierre.

Elle lui fit face, lui donnant l'occasion d'admirer sa poitrine à peine dissimulée par un soutien-gorge transparent. Comprenant qu'il ne comptait pas en rester là, elle ôta l'agrafe dans son dos et enleva délicatement son sous-vêtement en prenant soin de mettre un bras sur ses seins pour les cacher.

— Je vous ai déjà vue nue, n'ayez pas peur.

— Je ne le savais pas sur le moment.

— Je dois insister.

Sans cesser de se balancer, elle laissa son bras descendre en effleurant son ventre jusqu'à sa hanche, révélant une poitrine imposante aux bouts roses rendus pointus par le froid. Gênée, mais déterminée à rentrer au plus vite, elle poursuivit sa danse en faisant glisser le tanga le long de ses jambes. Pierre l'admirait sans retenue. Caroline n'avait jamais été à l'aise avec son corps. Elle possédait des cuisses et un fessier larges ornés de quelques vergetures, un ventre un peu arrondi au-dessus duquel tombait légèrement son opulente poitrine qui attirait les yeux sur elle depuis son adolescence. Son corps était celui d'une femme normale, bien loin des standards voulus par les magazines et le cinéma, ce qui la complexait, hormis devant Damien, lui-même n'ayant pas les mensurations d'un mannequin. Le regard fasciné que Pierre montrait à l'égard de sa plastique nue la mettait mal à l'aise tout en la rassurant quant à son physique. Il finit par arrêter la musique.

— C'est très bien. Maintenant, allez nager.

Caroline prit une large inspiration pour se donner du courage et marcha vers le bord. Elle trempa le bout du pied et eut un geste de recul. L'eau était glacée. Elle se tourna vers Pierre qui attendait.

— Si c'est trop dur d'y aller progressivement, vous pouvez plonger depuis le pont. Ce sera plus amusant.

Elle s'y dirigea alors. Une fois au milieu, elle baissa les yeux vers l'eau en hésitant. Puis elle pivota la tête vers Pierre qui regarda alors sa montre avant de revenir à nouveau sur elle. Ne pouvant plus reculer, elle se mit debout sur la rampe, ferma les paupières en grimaçant et sauta. Son corps tout entier se raidit au contact de l'eau. Le froid lui donnait du mal à bouger

les bras. Une fois à la surface, elle eut de la peine à prendre une inspiration. Les muscles de son thorax étaient contractés. Elle nagea avec difficulté vers le bord et, avant qu'elle en émerge, Pierre se leva et s'approcha pour la retenir.

— Vous étiez plus enthousiaste l'été dernier.

— Je... vous en prie, supplia-t-elle en tremblant.

— Ce n'est pas suffisant. Éveillez mon désir, comme pour Damien.

— Je... suis g... gelée.

— Alors, nagez jusqu'à l'autre berge et revenez. Les mouvements vous réchaufferont. Vous pourrez sortir après, je vous le promets.

Caroline tourna la tête en direction du bord opposé. La distance lui semblait insurmontable avec ce froid qui l'empêchait de bouger pleinement. Elle rassembla ses forces et son courage et entreprit sa traversée sous le regard impassible de Pierre. La douleur était insupportable, elle ne sentait plus ses doigts, sa respiration était courte. Arrivée au milieu de l'étang, elle était déjà épuisée. Ses brassées de moins en moins amples la faisaient à peine avancer. Seul le son de ses dents qui claquaient la maintenait éveillée. Elle ne pouvait pas s'arrêter là. Damien comptait sur elle. Damien, cet homme avait qui elle était si bien, qui lui donnait confiance en elle, qui l'encourageait dans ses projets, avec qui elle imaginait l'avenir. Damien, sa seule motivation. À cet instant, leur futur dépendait d'elle. Il l'attendait, attaché, impuissant. Elle ne pouvait pas l'abandonner. À cet instant, elle ne pensait qu'à se blottir contre son corps. Elle entreprit un crawl maladroit pour aller plus vite. À force de bouger et de songer à la chaleur de Damien, elle parvint à oublier que son propre corps était frigorifié. Arrivée au bout, elle respira aussi profondément qu'elle le put et repartit en sens inverse. Pierre était toujours debout de l'autre côté. Elle nagea le plus vite possible et finit par sentir le fond glissant sous son corps. Elle était enfin revenue au

point de départ et leva la tête, soulagée. Elle rampa pour sortir de l'eau et frictionna frénétiquement ses bras, allongée sur la terre gelée, tremblant de tout son corps. Après avoir repris ses esprits, elle constata que Pierre n'était plus là. Pire encore, il avait disparu avec ses habits. Elle fit le tour de la haie en murmurant son prénom, sans résultat. Elle marcha à travers le bosquet et les allées, il n'y avait personne. Le clocher sonna vingt heures. Elle songea soudain à Damien. Son temps était écoulé. Faisant fi de sa nudité, elle traversa le pont et se précipita hors du parc. Des gens discutaient sur le parking et s'arrêtèrent en la voyant arriver entièrement nue dans le froid. L'un d'eux s'approcha en l'interpellant :

— Tout va bien, madame ?

Sans répondre, elle cacha ses seins avec ses bras et courut de plus belle en pleurant. Les quelques personnes encore dehors la dévisageaient sur son passage. Elle baissait la tête à chaque fois pour ne pas affronter leurs regards. Arrivée devant la résidence, elle appuya sur tous les boutons de l'interphone. Une voix se fit entendre. Elle cria sur un ton tremblant :

— Ouvrez ! Je vous en prie !

— Qui c'est ?

— Par pitié ! Il va mourir !

— Allez cuver ailleurs, madame ! J'ai des enfants en bas âge qui veulent dormir !

Caroline cria de plus belle sur le boîtier devenu silencieux et sonna frénétiquement à tous les boutons. Le hall d'entrée s'alluma et un homme visiblement énervé avança vers elle.

— C'est pas bientôt fini ? cria-t-il à travers la vitre.

— S'il vous plaît, ouvrez-moi !

— Détalez ou j'appelle les flics ! C'est pas un squat, ici !

Il disparut et Caroline put entendre le bruit d'une porte claquant dans le couloir. Elle regarda autour d'elle en pleurant et vit des gens sur le trottoir d'en face qui venaient vers elle. Elle s'empressa de prendre la fuite et fit le tour de l'immeuble jusqu'à l'entrée de la cour. La grille était haute, trop haute pour pouvoir l'escalader. Elle rentra le ventre et commença à se faufiler entre les barreaux. Ces derniers étaient froids et serrés. Elle avait beaucoup de mal et crut un instant qu'elle allait rester coincée. À force de persévérance et de douleur, elle réussit finalement à passer de l'autre côté et traversa la cour intérieure en courant jusqu'à la porte de l'aile de Damien. Laquelle était verrouillée. Elle s'acharna sur la poignée de toutes ses forces, en vain.

— C'est quoi ce bordel ? demanda une voix en hauteur.

Caroline recula d'un pas et se pencha en arrière pour voir celui qui l'appelait, tout en gardant son corps dissimulé sous les balcons pour cacher sa nudité. C'était un homme habitant au premier étage qui était en train de fumer. Elle tenta de masquer sa détresse et dit d'un ton gêné :

— Bonsoir. Je suis désolée, j'ai perdu mon badge magnétique et je ne parviens pas à rentrer.

— Comment avez-vous fait pour entrer dans la cour sans votre badge ?

— Un voisin était en train de sortir quand je suis arrivée. Je suis passée avant que la grille se referme. Ça fait vingt minutes que je fouille mon sac et ma boîte à gants.

— J'arrive. Arrêtez de tambouriner, cette foutue porte fait un boucan pas possible chez moi.

— D'accord, excusez-moi.

Une minute plus tard, Caroline vit le couloir s'allumer derrière la vitre et une silhouette apparaître. Elle se mit sur le côté pour qu'il ne distingue pas son corps. L'homme lui ouvrit nonchalamment et elle se précipita à

l'intérieur, le laissant sans voix, fixant de haut en bas ce corps nu et bleui par le froid. Elle lui lança un regard reconnaissant en passant devant lui et s'exclama :

— Merci !

Elle courut et disparut dans la cage d'escalier. Arrivée au troisième étage, elle se dirigea vers la porte de Damien au pas de course, baissa la poignée et entra. Damien était toujours assis au même endroit et Pierre était dans le fauteuil, un verre de whisky à la main. La veste de son costard était soigneusement posée sur le dossier du siège vide à côté de lui. Un son de violon sortait des haut-parleurs. Les vêtements de Caroline étaient disposés de manière impeccable sur le canapé et ses chaussures par terre.

— Je vous en prie, habillez-vous.

Elle s'exécuta sans attendre, humiliée d'être nue, décoiffée et tremblante sous les regards de son homme et de son bourreau.

— Pardonnez-moi d'être parti précipitamment, il fallait que je remonte le mécanisme de votre ami. J'ai pensé que vous sauriez revenir toute seule. Servez-vous à boire et rejoignez-moi.

Elle se dirigea vers le buffet pour se verser un whisky, retourna sur le canapé et posa le verre sur la table basse pour remettre ses chaussures. Pierre l'arrêta et vint s'asseoir à côté d'elle. Il prit la trousse de soins laissée sur le sol et l'invita à lui montrer son pied.

— Vous avez perdu votre pansement.

— Ce n'est pas grave. Ça ne saigne pas.

— Vous avez marché dans des rues sales pour revenir. Il faut nettoyer.

Il imbiba une compresse d'alcool et la passa délicatement sur l'entaille. Caroline n'avait pas encore retrouvé toutes ses sensations et ne sentit pas les picotements de l'antiseptique sur la plaie. Il lui posa un nouveau

pansement et retourna dans le fauteuil après lui avoir allongé les jambes sur le canapé et tendu son verre.

— Le disque était terminé, je me suis permis d'en mettre un autre : *Sonate e partite*. Votre ami a de très bons goûts. Bach m'a toujours fasciné. Chaque partition est méticuleusement écrite pour donner une mélodie parfaite, mathématique, en adéquation avec l'instrument auquel elle est destinée. Écoutez cette musique, jamais un violon n'a sonné si juste. Vous aimez Bach ?

— Je préfère Beethoven.

— Intéressant. Deux génies à l'opposé l'un de l'autre. La méthodologie contre l'innovation, l'application stricte et idéale des codes contre la fantaisie. Saviez-vous que Beethoven était un fervent admirateur de Bach ? Il n'a fait que sublimer une perfection déjà établie.

— Il s'est affranchi des règles dans lesquelles Bach restait enfermé.

— Ne pensez-vous pas qu'il faut être un grand homme pour mener la musique à un tel niveau de perfection sans transgresser les codes établis ?

— Si. Mais je suis persuadée qu'on doit oser les transgresser pour aller au-delà de la perfection.

— Vous êtes donc une fantaisiste, j'aime ça. À l'évidence, vous savez de quoi vous parlez. J'ai assisté à la conférence d'introduction au violon que vous avez donnée en septembre. Vous êtes une passionnée. Et votre maniement de l'archet est, comment dire ? D'une telle souplesse. Vous n'êtes pas tendue comme la plupart de vos homologues, vous fermez les yeux et l'instrument est comme libre entre vos doigts, ce qui vous octroie un jeu plus fluide et naturel. Vos élèves ont de la chance de vous avoir comme professeure. Entre vos mains, ils iront loin. D'ailleurs, Damien a déjà bien progressé depuis qu'il suit vos cours.

Il s'interrompt en voyant la tête de Caroline. Elle bredouilla :

— Qui... Qui êtes-vous pour savoir tout ça ? Depuis quand nous suivez-vous ?

— Peu importe qui je suis ou d'où je viens. Peu importe depuis quand je vous observe. Peu importe que je sois un voisin ou que je vienne de l'autre bout de la France. Ce soir je suis là, et demain je serai ailleurs.

Il regarda sa montre.

— Si nous préparions le diner ? Mais avant, je vais offrir à boire à notre ami.

Il remplit un grand verre de whisky et avança près de Damien pour lui ôter le bâillon. Ce dernier supplia :

— Faites de moi ce que vous voulez, mais laissez-la partir.

— S'il vous plaît, ne pleurnichez pas. Regardez Caroline, elle s'en sort très bien depuis le début. Buvez ceci, ça vous détendra pour la suite.

Il approcha le verre des lèvres de Damien et le pencha progressivement. Il avala ce qu'il put et la moitié du contenu coula hors de sa bouche le long de son corps. Pierre lui remit ensuite le bandeau et poussa son fauteuil jusqu'à la cuisine.

— C'est censé être un dîner en tête-à-tête, mais vous allez tout de même vous joindre à nous. Caroline, venez, je vous prie.

Il souleva le couvercle des casseroles et poêles sur la plaque de cuisson pour voir et sentir les différents mets.

— Risotto au safran, morilles, excellent choix. Damien ne s'est pas moqué de vous. Il a passé du temps à vous concocter un repas végétarien digne d'une princesse. Cependant, nous allons faire une entorse à votre régime, exceptionnellement.

Il se tourna vers la table et récupéra le lambeau de chair qu'il avait prélevé sur Damien plus tôt.

— Sans aucun doute une viande de qualité. Abandonnée à température ambiante, quel gâchis.

Il ouvrit la poubelle pour y jeter le morceau, prit le couteau à jambon sur le plan de travail et le tendit à Caroline.

— À vous l'honneur.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous prétendez ne faire qu'un, tous les deux. Vous échangez vos fluides, chacun a mis son cœur entre les mains de l'autre, vous vous donnez réciproquement corps et âme. Je n'aime pas ces expressions, elles manquent de concret. Apportez donc un peu de littéral à vos belles paroles.

Il prit la main de Caroline pour y poser le couteau et referma ses doigts autour du manche.

— Je m'occupe de la sauce aux morilles. Apportez-moi deux magnifiques filets comme celui que je viens de jeter. Appliquez-vous, plus la tranche est fine, meilleur c'est.

Elle se mit à trembler en regardant l'ustensile dans sa main tandis que Pierre jetait un œil à sa montre.

— Vous aviez promis de ne plus lui faire de mal.

— C'est pourquoi c'est vous qui allez le faire.

— Je ne peux pas faire ça.

— Je suis sûr que vous le pouvez. Décidez-vous vite, le mécanisme se déclenche dans 14 minutes.

Caroline s'approcha de Damien qui la regardait, horrifié. Elle contemplait sa chair à vif en pleurant, incapable d'agir. Damien agitait la tête pour l'inciter à le faire. Elle n'avait pas le choix. Elle crispa les mâchoires, posa sa main sur la table, ferma les yeux et frappa d'un coup sec avant d'étouffer un cri et de se laisser tomber au sol. Pierre se retourna et vit une traînée de

sang sur la table. La jeune femme était par terre, sa main gauche pendante. Il se précipita sur elle.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

—Épargnez-le. Je me donne à vous, à votre folie, je m’infligerai tout le mal que vous voudrez, mais laissez-le.

— Montrez-moi. C’est une vilaine blessure. J’ai bien peur que votre membre ne soit pas récupérable.

Il prit le couteau et le mit quelques instants sur la flamme de la plaque de cuisson, le temps de trouver une hache de cuisine dans l’un des tiroirs, avant de revenir vers Caroline. Il frappa fort avec pour lui libérer la main et appuya la lame brûlante sur le moignon en posant la paume sur sa bouche pour atténuer ses cris de douleur. Il partit ensuite dans le salon pour récupérer la trousse de soins et lui pansa la blessure avec des compresses et un large bandage.

— Votre geste était très noble, mais inutile. Reprenez ce couteau et faites ce que je vous ai demandé. L’horloge tourne. Le bras droit, s’il vous plaît. Le gauche est déjà à l’air libre depuis longtemps. Et mettez une assiette dessous, je ne tiens pas à ce que ça touche le sol.

Caroline ramassa l’ustensile et se leva péniblement. Elle alla chercher une assiette dans le placard et revint la poser sous le bras de Damien immobilisé par l’entrave qui gardait son poignet collé au fauteuil. Elle croisa son regard et lui dit :

— Pardonne-moi.

Ce dernier prit une grande inspiration et serra les paupières. Les yeux brillants de larmes, elle fit glisser la lame le long du bras, faisant gémir le malheureux qui transpirait et s’agitait sur son fauteuil. Un premier long et fin lambeau de chair tomba dans l’assiette. Sans prendre le temps de respirer, elle répéta son geste pour découper un second morceau. Elle lâcha

le couteau, caressa la joue trempée de sueur et de larmes de Damien et se pencha pour récupérer le plat qu'elle amena à Pierre.

— Merci. Ils sont parfaits. La sauce est presque prête. Passons à l'entrée. J'ai vu une belle salade dans le frigo et des toasts de chèvre dans le four. Il manque juste les lardons grillés. À vous l'honneur.

— Que... Que voulez-vous dire ?

— Il y a une râpe à légumes dans le tiroir à côté de vous. Prenez une autre assiette.

Elle le dévisagea pour voir s'il plaisantait. Sans cesser de remuer la sauce, il la regarda dans les yeux, impassible, et lui dit :

— Le mollet, c'est la meilleure partie. Il a des mollets bien musclés, il doit souvent utiliser les escaliers.

Comprenant ce qu'il lui demandait, Caroline se tourna vers Damien. Il était encore en état de choc. Elle s'empressa d'attraper la râpe qu'elle posa dans une assiette et le rejoignit pour opérer avant qu'il ne retrouve ses esprits. Elle se mit à genoux à côté de lui avec la pièce de vaisselle par terre, souffla pour se calmer et appuya l'ustensile sur son mollet, puis entama un vif mouvement de va-et-vient en évitant de regarder ce qu'elle faisait. Damien eut du mal à retenir ses cris et ses spasmes. Dans un état second, elle poursuivait frénétiquement son action depuis plus d'une minute quand Pierre lui posa la main sur l'épaule.

— Merci, il y en a plus qu'assez.

Elle ouvrit les yeux. Des morceaux de chair râpée étaient amoncelés dans l'assiette et autour, sous une plaie béante en lieu et place du mollet. Pierre l'aida à se relever.

— Je vous en prie, pansez ses blessures. Je vais remonter le mécanisme.

Caroline s'exécuta après avoir regardé le visage de Damien. Il était presque inconscient. Le boîtier refermé, Pierre ramassa la main coupée et

l'emmena vers le plan de travail. Il sortit une nouvelle poêle, de l'huile d'olive ainsi que des épices.

— Quand vous en aurez fini avec lui, je vous serais reconnaissant de bien vouloir mettre la table et nous servir un verre à tous les trois. Il y a un chardonnay dans le frigo qui ira très bien avec ce que je nous prépare.

Caroline eut besoin de temps pour œuvrer avec sa seule main. Elle réussit tant bien que mal à panser les blessures de Damien, puis dut faire plusieurs allers-retours entre les placards et la table. Enfin, elle sortit la bouteille de chardonnay. Damien avait pris soin de retirer le bouchon plus tôt dans l'après-midi pour qu'il puisse s'aérer. Elle remplit les trois verres posés sur la table et s'assit. Quelques minutes plus tard, Pierre la rejoignit avec la poêle et elle reconnut ses propres doigts ôtés de leurs ongles. Il lui en servit deux, donna l'annulaire à Damien et se saisit des deux derniers.

— Mijotés au miel. Normalement ça doit mariner une nuit, mais vous m'avez pris de court. J'espère que ça vous plaira. Je vous en prie, goûtez.

Caroline ne cacha pas son dégoût, mais, devant l'insistance de Pierre, elle finit par attraper son couteau.

— Vous vous en sortirez mieux sans les couverts.

Elle posa l'ustensile et prit un doigt dans sa main. Elle le porta à sa bouche, mordit dessus pour arracher la chair de l'os et commença à mâcher à contrecœur. Pierre goûta à son tour.

— Permettez-moi de vous dire que vous êtes exquise. Mais où ai-je la tête ? Votre ami ne peut que nous regarder.

Il se leva pour retirer le bâillon de Damien avant de lui découper un morceau et d'amener la fourchette devant sa bouche.

— Dégustez.

— C'est ma petite amie, je vous en prie.

— Elle s’est sacrifiée pour vous, la moindre des choses, c’est de lui faire honneur.

Damien finit par obéir. Pierre continua à détacher la viande de l’os et lui donna les bouchées restantes, puis lui fit boire le verre de vin avant de retourner s’asseoir.

— N’est-elle pas délicieuse ?

— Si, répondit-il en baissant la tête.

— Vous comptiez la demander en fiançailles ce soir. À ce sujet, la bague que vous avez choisie est magnifique. À défaut de pouvoir la lui passer au doigt, vous serez lié à elle d’une autre manière. Savez-vous pourquoi nous portons l’alliance à l’annulaire gauche ? Durant l’Antiquité, on pensait que l’annulaire gauche était relié au cœur par une veine, la *vena amoris*, veine de l’amour. Porter l’alliance à ce doigt en particulier, l’*annularius* en latin, le doigt qui porte l’anneau, permettait de signifier que votre cœur était pris.

Après ce court monologue, Pierre finit de manger ce qu’il restait dans son assiette tandis que Caroline arrivait avec difficulté à la fin.

— Vous venez de ruiner votre carrière par amour. J’espère que ça en valait la peine. J’espère que vous ne le regretterez pas dans quelques années, après une rupture douloureuse.

Il se leva ensuite et mit le mollet rôti dans une poêle chaude. Il sortit du frigo le saladier déjà prêt et le remua pour répartir la vinaigrette avant de remplir l’assiette de Caroline et la sienne. Il sortit les toasts de chèvre du four et les disposa dans les assiettes, puis enleva la viande du feu pour la déposer sur la salade. Avec une cuillère, il en prit un peu pour la présenter à Damien qui ne chercha pas à résister et mâcha en grimaçant. Pierre s’assit et invita Caroline à manger. Elle se mit à pleurer.

— Comment voulez-vous que j’avale ça ?

— Vous avez été capable de prélever cette viande vous-même. Si vous abandonnez maintenant, vos efforts auront été vains.

Elle prit sa fourchette et obéit. Ils mangèrent tous les deux en silence face à Damien qui ne disait mot. Quand ils eurent fini, Pierre retourna devant la plaque de cuisson pour le plat suivant.

— Vous seriez aimable de nous servir le vin rouge en attendant.

Elle s'exécuta sans chercher à discuter, puis posa sa main sur celle de Damien. Ce dernier, dans un état proche de l'ébriété à cause de la douleur, la caressa du pouce en lui lançant un regard bienveillant pour la réconforter. Ce n'était pas le moment de baisser les bras. Elle avait déjà fourni beaucoup d'efforts et le reste de la soirée ne pouvait pas être pire. Pierre rejoignit la table avec deux assiettes dressées contenant le risotto avec les fins filets de viande arrosés de sauce aux morilles. Il prit soin de couper celui de Caroline en petits morceaux, puis découpa un bout du sien pour le faire goûter à Damien. Caroline retourna s'asseoir.

— Je passe un très bon moment en votre compagnie, ma douce Valentine.

Il leva son verre pour trinquer. Elle fit de même et ils mangèrent sans dire un mot. Bien que l'idée que cette viande vienne de son petit ami la répugne, elle ne put s'empêcher de reconnaître que ce plat était délicieux. Quand ils eurent fini, Pierre débarrassa la table et se dirigea vers le congélateur pour en sortir deux coupes glacées. Il prit ensuite la bouteille de champagne dans le réfrigérateur ainsi que deux flûtes dans le placard. En débouchant la bouteille, il dit à Caroline :

— Votre ami ne s'est pas moqué de vous. Vous êtes certainement une reine à ses yeux.

Après que le champagne fut servi, ils trinquèrent à nouveau et prirent leur dessert. Il s'agissait d'un sorbet aux fruits rouges, le parfum préféré de Caroline. Aussitôt qu'ils eurent dégusté leur glace, Pierre alla remettre le

bâillon à Damien, puis il le déplaça dans le salon et remonta le mécanisme. Il revint dans la cuisine en tendant la main à Caroline.

— Accordez-moi cette danse.

Pour Caroline, le pire était passé. Elle lui donna volontiers sa main, prête à vivre ses derniers instants de soumission avant de retourner à sa vie idyllique avec Damien. Elle suivit Pierre qui la lui tenait avec délicatesse. Il éteignit la lumière de la cuisine en passant l'encadrement de la porte afin qu'ils soient désormais éclairés par la seule lueur tamisée des chandelles. Il prit Caroline par les hanches et colla son corps contre le sien, sentit une nouvelle fois sa chevelure, puis l'entraîna dans la danse. Elle se laissait mener, hypnotisée par les mouvements de balancier qui s'enchaînaient lentement au rythme d'une musique lancinante, apaisée par l'assurance et la douceur de cet homme qui promenait ses mains le long de son dos, lui procurant un frisson à chaque geste. Ils dansaient depuis près de vingt minutes sous les yeux de Damien quand Pierre dirigea sa main vers la fermeture Éclair de la robe et commença à la faire glisser. Surprise et effrayée, Caroline crispa ses doigts et lui enfonça les ongles dans les côtes. Il lui embrassa l'oreille et passa la main dans ses cheveux, puis poursuivit son mouvement. Il laissa ensuite courir les bretelles le long des bras de la jeune femme et la robe tomba sur ses chevilles. Abandonnée à lui, Caroline se laissa mener jusqu'au canapé. Avec des gestes précis et d'une douceur rassurante, il dégrafa son soutien-gorge et l'allongea, avant de faire glisser son tanga le long de ses jambes. Elle ne luttait pas. Elle savait qu'il serait vain de résister. Elle était prête à se donner à cet homme pour retrouver les bras de Damien qui faisait face, impuissant, à la scène. Pierre se mit à genoux devant le canapé et commença à promener ses mains sur son corps nu avec une dextérité sensuelle qui ne la laissa pas indifférente. De toute évidence, il voulait qu'elle apprécie ce moment. Il la massa longuement du

visage aux pieds. Elle avait les yeux fermés et souriait de plaisir. Ces mains qui la parcouraient étaient particulièrement attentionnées. Alors qu'elle approchait de l'extase, Pierre retira ses mains et avança ses lèvres près des siennes pour l'embrasser délicatement. Il se leva ensuite pour se déshabiller. Elle ouvrit les yeux et le regarda dévoiler son corps à son tour. C'était un homme bien bâti, avec une musculature fine mais ferme, et un épais pelage sur le torse. Il s'allongea lentement au-dessus d'elle sans qu'elle essaie de le repousser. Elle l'attendait, envoûtée par son charme.

— N'ayez crainte. J'ai fait un test de dépistage, je suis aussi sain que vous.

— Comment savez-vous si je suis saine ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible.

— Ne cherchez pas à comprendre. Je le sais, c'est tout.

Surprise par cette réponse, mais toujours étourdie par le massage, elle le laissa s'inviter en oubliant que Damien était là. Cet homme exerçait sur elle un magnétisme qu'elle ne s'expliquait pas. Tortionnaire, manipulateur, il n'en demeurait pas moins tendre et attentif à son plaisir. Plaisir qu'elle prenait à cet instant et dont ses gémissements témoignaient. Elle avait l'impression qu'il la connaissait mieux qu'elle-même. Chaque caresse qu'il lui faisait était la bonne, chaque accélération ou ralentissement était le bon, chaque baiser, chaque coup de langue était le bon. Tout était parfait. Elle était entièrement à lui. Les pensées se bousculaient dans sa tête. Elle était consciente d'être entre les mains d'un bourreau, pourtant elle aimait ce moment. Elle n'avait aucune idée de combien de temps s'était écoulé ni de combien de fois elle avait atteint le septième ciel quand elle sentit la chaleur du fruit de la jouissance de Pierre monter en elle et se mélanger à son propre plaisir. Elle l'enserra et l'embrassa passionnément d'un long baiser humide et resta quelques instants à le regarder dans les yeux, silencieuse et

souriante tandis qu'il lui caressait les cheveux, puis il se leva pour aller s'occuper du mécanisme de Damien. Il alla ensuite dans la cuisine, actionna la lumière de la hotte quelques instants et revint avec deux coupes de champagne. Caroline s'assit pour lui faire de la place. Ils trinquèrent et Pierre enroula son bras autour de ses épaules pour la serrer contre lui. Ils burent ainsi leur verre, l'un contre l'autre, entièrement nus devant Damien. Caroline ressentait de la honte d'avoir reçu autant de plaisir face à lui. Pierre finit par se redresser pour pousser le fauteuil roulant jusqu'à la chambre. Il revint une minute plus tard, invita Caroline à se lever en lui tendant la main et se pencha derrière elle pour la prendre dans ses bras, et la déposa délicatement sur le lit. Cinq bougies illuminaient la pièce. Une sur chaque table de nuit de part et d'autre du lit, ainsi que trois sur le meuble à tiroirs, à gauche. À droite, la timide lumière des éclairages du parc était à peine visible depuis la fenêtre dont le volet roulant était ouvert.

— Je pensais que c'était fini, dit-elle.

— Je n'ai que cette nuit pour vous aimer pour la vie. Je vous en prie, fermez les yeux et caressez-vous.

— Je ne suis pas très à l'aise. N'en ai-je pas assez fait ?

— Jusqu'au lever du jour. Damien compte sur vous.

Caroline croisa le regard de Damien qui était face au pied du lit et s'exécuta. Les yeux fermés, tentant d'oublier que deux hommes étaient en train de l'observer, elle laissa glisser timidement sa main sur son corps. Pierre s'assit à côté d'elle et la frôla du bout des doigts.

— Je vais vous aider à vous mettre à l'aise.

Tandis qu'elle faisait des allers-retours entre son ventre et ses cuisses, il commença à lui caresser les bras, le cou, le visage, puis passa entre ses seins pour descendre au niveau de l'aîne. Il lui prit la main, la dirigea vers son intimité et incita le mouvement avant de la laisser faire toute seule pour

remonter vers sa poitrine afin de l'effleurer de ses mains expertes. Caroline se laissa aller et eut des mouvements plus francs. Sans voir l'homme qui la touchait, elle essayait de se convaincre que c'était Damien. Un long moment après, aux portes de l'extase, elle sentit un liquide visqueux s'abattre sur sa joue et couler sur son visage. Surprise, elle ouvrit les yeux, s'essuya machinalement et grimaça en s'apercevant qu'il s'agissait d'un crachat. Pierre la gifla.

— Je ne vous ai pas dit d'arrêter.

Elle le fixa dans les yeux. Son regard n'était plus bienveillant, il était dominant, prédateur. Il lui mit une seconde claque en lui ordonnant de fermer les paupières et de reprendre ses caresses. Elle obéit à contrecœur et il cracha à nouveau sur son visage en l'insultant et en la faisant aller plus vite. Il couvrit son corps de nombreuses projections pendant qu'elle se touchait sous les injures incessantes. Damien essayait de se libérer, mais ses attaches étaient solides et bien serrées. Humiliée, Caroline finit quand même par atteindre l'orgasme à force de mouvements mécaniques, bien que cette expérience ne lui eût procuré aucun plaisir.

— T'as aimé, sale pute ?

Elle se mit à pleurer et il la gifla à nouveau.

— Réponds quand je te parle ! T'as aimé ?

— Oui, dit-elle en sanglotant. J'ai aimé.

— Alors tu vas adorer la suite.

Il la retourna violemment sur le ventre et s'installa au-dessus d'elle. Comprenant ce qu'il s'appêtait à faire, Damien se débattit de plus belle en suppliant à travers son bâillon. Pierre se tourna vers lui en enserrant le cou de Caroline :

— Maintenant, tu vas participer. Son salut dépend de ta capacité à garder ton calme. Regarde et apprécie.

Il commença à s'introduire de force et Caroline poussa un cri étouffé par l'oreiller. Il se pencha pour lui souffler à l'oreille :

— Quant à toi, le salut de ton ami dépend de ton silence.

Sans aucune délicatesse, il finit d'entrer et fit de rapides va-et-vient dans cette partie d'elle non préparée, tout en étreignant violemment son cou entre ses mains. De chaudes larmes coulaient de ses yeux tandis qu'elle mordait l'oreiller pour ne pas crier. Au bout d'un moment, il s'arrêta et elle se tourna sur son ordre pour faire face à Damien avec lui.

— Regardez-vous. Ce sera beaucoup plus amusant comme ça.

Il reprit de plus belle ses vifs mouvements de bassin et Caroline s'accrochait au regard de Damien pour ne pas craquer alors que Pierre alternait les strangulations toujours plus intenses et les relâchements pour lui permettre de reprendre son souffle quelques secondes. Une heure s'était écoulée et le mécanisme commença à s'enclencher. Damien put sentir les câbles se resserrer lentement autour de lui sous les yeux horrifiés de Caroline. Pierre continuait à la malmenier, indifférent à leur terreur. Les fers pénétrèrent la chair de Damien qui avait beaucoup de peine à ne pas crier. Après de trop longues minutes, Pierre sentit le plaisir arriver et accéléra encore plus le mouvement. Caroline serra les mâchoires de toutes ses forces jusqu'à ce qu'elle sente en elle une tiédeur coulante indiquant qu'il avait fini. Il se retira d'un coup sec en la fessant et marcha derrière le fauteuil pour remonter le mécanisme. Le câble se relâcha un peu, mais demeura partiellement enfoncé dans la chair meurtrie de Damien. Pierre retourna s'allonger à côté de Caroline en la maintenant contre lui. Il lui dit d'une voix à nouveau posée :

— C'est très bien. Maintenant, vous allez dormir.

— Je n'ai pas sommeil.

— Laissez-vous aller, je vais vous aider.

— Et Damien ? Comment être sûre que vous allez vous en occuper ?

— Vous ne pouvez que me faire confiance. Soyez seulement certaine de son sort si vous ne dormez pas. Fermez les yeux.

Puis il s'adressa à Damien :

— Quant à vous, si vous la réveillez, vous perdez tous les deux.

Devant le ton sérieux de Pierre, Caroline savait qu'elle n'avait pas le choix. Elle jeta un dernier regard à Damien et ferma les paupières. La faible musique qui émanait encore du séjour venait subtilement à ses oreilles meubler le lourd silence de la pièce. Pierre faisait de délicats va-et-vient du bout des doigts le long de ses avant-bras, du poignet au coude et du coude au poignet pour la détendre. Malgré la peur, la honte, la douleur et la colère, rongée par l'épuisement, Caroline se laissa peu à peu gagner par le vide sous ses caresses parfaites, bercée par le violon lointain. Elle parvint à s'assoupir sous le regard redevenu bienveillant de Pierre. Il l'admira sous toutes les coutures sans cesser ses caresses. Le temps passant, il finit par s'endormir aussi sous les yeux terrifiés de Damien, désormais seul face au lit. Obligé de rester silencieux en dépit de la panique qui le gagnait, il essaya de briser ses entraves en forçant sur ses bras, mais elles étaient trop serrées pour lui permettre le moindre mouvement. Il continua inlassablement et sans un bruit, vainement. Puis il cessa de lutter et patienta en fixant le lit, espérant que Pierre se réveille. Le son lointain du clocher lui signifia qu'il était une heure. Résigné, il serra les mâchoires et ne quitta plus Caroline du regard, attendant que le mécanisme mortel fasse son œuvre.

Le jour commençait à naître à travers la fenêtre. La musique ne résonnait plus depuis le couloir. Pierre s'était réveillé un peu plus tôt et contemplait la

timide lumière apparaître dehors. Il regarda brièvement Damien, tête baissée sur son fauteuil, immobile, silencieux, inconscient, et posa les yeux sur Caroline. Elle dormait paisiblement dans ses bras. Rien sur ses traits ne laissait transparaître les horreurs qu'elle avait vécues quelques heures auparavant. Il lui caressa le visage en souriant. Elle était belle, douce, innocente. Il aurait tant aimé que cet instant dure plus longtemps, mais le jour était là. Elle avait gagné, il devait la quitter. Il déposa un baiser sur sa joue, un second sur ses lèvres, et la fit délicatement rouler sur le côté pour libérer son bras et se lever dans un silence religieux. Il se dirigea vers Damien et poussa le fauteuil hors de la chambre pour opérer sans risquer de réveiller Caroline. Revenu à lui à cause des secousses, Damien ouvrit les yeux tandis qu'ils arrivaient dans le salon. Il était en vie. Il pouvait voir que le câble serré contre et en lui n'avait pas bougé. Abasourdi, il regarda Pierre qui se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— J'ai désamorcé le mécanisme avant de me coucher.

Il partit ensuite dans la cuisine et prit dans un tiroir un rouleau à pâtisserie. Damien le regarda marcher vers lui tout en suivant des yeux le cylindre de bois brandi vers le ciel qui s'abattit sur lui.

Caroline s'éveilla paisiblement. Le ciel était bleu dehors. Elle sourit et s'étira avant de reprendre pleinement ses esprits. D'un bond, elle s'assit pour regarder au pied du lit. Le fauteuil n'y était pas. Elle se tourna et vit Damien étendu à côté d'elle, un filet de sang coulant de son crâne. Elle le secoua pour le réveiller. Il sursauta et mit machinalement la main sur sa tête douloureuse, puis ouvrit de grands yeux en constatant qu'ils étaient tous les deux dans le lit. Il la prit dans ses bras et elle éclata en sanglots.

— Pardon, mon amour ! Pardon pour tout !

Sans rien dire, Damien la serra encore plus fort et l'embrassa longuement. Ils se regardèrent ensuite dans les yeux, rassurés de s'être retrouvés. Caroline eut l'attention attirée par une enveloppe sur le meuble à tiroirs. Elle se leva pour aller la chercher et rejoignit Damien au bord du lit. À l'intérieur, il y avait une grosse liasse de billets ainsi qu'une lettre écrite à la main.

« Ma chère Caroline,

Vous avez réussi. Vous êtes la première à être allée jusqu'au bout, félicitations. Vous trouverez ci-joint la somme promise, faites-en bon usage. Je regrette que vous ayez perdu votre main, mais je suis sûr qu'à défaut de pouvoir jouer vous saurez briller dans l'enseignement. À l'heure où vous lisez ces lignes, j'ai écrit un article élogieux sur vos cours, votre passion et votre unicité que j'ai envoyé anonymement au journal local. Des gens viendront vous solliciter très bientôt, je n'en doute pas. Je vous présente mes plus sincères excuses, ainsi qu'à Damien, pour la gêne occasionnée. Vous formez un joli couple, je l'ai pensé au premier regard. Quant à vous, j'espère rencontrer un jour une femme comme vous. Merci de m'avoir donné un aperçu de votre amour. Je vous souhaite une longue et belle vie à tous les deux. Que votre histoire soit aussi éternelle que le cercle infini que dessine l'anneau qui vous unira très bientôt.

PS : Quand les gendarmes prendront votre déposition, je vous suggère de ne pas faire allusion à l'argent ni à cette lettre qui le mentionne. Ils vous les confisqueraient comme pièces à conviction.

Avec toute mon affection,

Pierre »

OceanofPDF.com

Table des matières

[Foutue](#)

[Crédits](#)

[Chapitre 1](#)

[Un soir ordinaire](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Épilogue](#)

[Au diable la](#)

[Chair](#)

[Cupbidon](#)

[Dès le premier](#)

[Épilogue](#)

[Chapitre 1.](#)

[Chapitre 2.](#)

[Chapitre 3.](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Le](#)

[Le corps](#)

[L'erreur est](#)

[Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Interlude](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Épilogue](#)

[LOVE](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Ma belle](#)

[Sois ma](#)

[Une épouse](#)

[Primrose](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Un puits](#)

[Valentine](#)

[Mentions légales](#)

Mentions légales

© Évasion Éditions

Adresse :
83 rue des Poutrains
59200,
Tourcoing France

Site internet :
<https://www.evasioneditions.fr>

[OceanofPDF.com](https://www.oceanofpdf.com)

Notes

[← 1]

Patineuse artistique française, avec un palmarès ahurissant de médailles, trop long à répertorier ici

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

[← 2]

Same place : au même endroit (en anglais dans le texte)

OceanofPDF.com

[← 3]

Sukin sin : fils de pute (en russe dans le texte)

OceanofPDF.com

[← 4]

Shlyukha : pute, catin (en russe dans le texte)

OceanofPDF.com

[← 5]

MMA : Mixed Martial Arts est un sport de combat associant de nombreuses disciplines, allant du judo à la boxe thaï, en passant par la lutte. Il est réputé pour être l'un des sports les plus violents.

OceanofPDF.com

[← 6]

Sabre japonais du XIIe siècle dont la longueur de lame est de 60 à 80 cm.

OceanofPDF.com

[← 7]

Gamma-Hydroxy-Butyrate est une molécule de synthèse aux effets sédatifs, détournée à des fins récréatives, avant de servir d'arme aux prédateurs sexuels.

OceanofPDF.com

[← 8]

« outété » chanson de keen'v

OceanofPDF.com

[← 9]

Chanson « shivers » d'Ed Sheeran.

OceanofPDF.com

[← 10]

No life, no look : pas de vie, pas de style.

OceanofPDF.com

[← 11]

Love Gang : gang d'amour.

OceanofPDF.com

[← 12]

The Holiday est une comédie romantique américaine de 2006.

OceanofPDF.com

[← 13]

Référence à la chanson du groupe *Il était une fois* « J'ai encore rêvé d'elle » (1975)

OceanofPDF.com

[← 14]

Lova Moor est une ancienne meneuse de revue, animatrice télé et chanteuse très connue durant les années 80-90

OceanofPDF.com

[← 15]

Alle vongole : aux palourdes (c'est trop bon!)

OceanofPDF.com

[← 16]

Porcinet est un personnage de dessin animé de Winnie l'Ourson. C'est un cochon, mignon certes, mais un cochon quand même !

OceanofPDF.com

[← 17]

The place to be : l'endroit où il faut être !

OceanofPDF.com

[← 18]

Southwold est une ville côtière située au nord de l'Angleterre

OceanofPDF.com

[← 19]

No life : sans vie

OceanofPDF.com

[← 20]

TD : travaux dirigés

OceanofPDF.com

[← 21]

Case Law est l'équivalent du mot jurisprudence en français, mais ne peut pas se traduire exactement pareil car il ne concerne que les exemples pratiques

OceanofPDF.com

[← 22]

BSc ou Bachelors of science est l'équivalent de notre Licence en France

OceanofPDF.com

[← 23]

BA : bonne action

OceanofPDF.com

[← 24]

Pub réputé de Cambridge

OceanofPDF.com

[← 25]

Primrose ladies signifie littéralement : les demoiselles primevères. Oui, ça sonne mieux en anglais !

OceanofPDF.com

[← 26]

Grand Arcade est un centre commercial très connu à Cambridge

OceanofPDF.com

[← 27]

Miss Selfridge est une marque britannique de prêt-à-porter féminin

OceanofPDF.com

[← 28]

Être ou ne pas être une primevère !

OceanofPDF.com

[← 29]

Peterhouse fait partie des 31 collèges de l'université de Cambridge

OceanofPDF.com

[← 30]

Caipiroska : cocktail brésilien à base de vodka, citron vert et sucre roux

OceanofPDF.com